Terry Pratchett

LE PÈRE PORCHER

L'ATALANTE

Terry Pratchett

LES ANNALES DU DISQUE-MONDE-20

LE PÈRE PORCHER

Traduit de l'anglais
par Patrick Couton

L'ATALANTE
Nantes

Illustration de couverture : © Josh Kirby *(via* Thomas Schlück Agency)

HOGFATHER
1re publication : Victor Gollancz Ltd, an imprint of the Orion Publishing Group Ltd. Londres

© Terry & Lyn Pratchett, 1996
© Librairie l'Atalante. 2002, pour la traduction française

ISBN 2-84172-223-6

Librairie L'Atalante, 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes

Au patron de la librairie indépendante, connu des amis sous l'abréviation « ppint », pour m'avoir posé, il y a un certain nombre d'années, la question que pose Suzanne dans le présent ouvrage. Je suis étonné que personne d'autre ne l'ait imité…

Et à trop d'amis absents.

Le père Porcher

Tout commence quelque part, quoi qu'en pensent beaucoup de physiciens.

Mais on sent confusément le problème que pose un commencement. On se demande tout haut comment les conducteurs de chasse-neige se rendent à leur travail ou comment les auteurs de dictionnaires vérifient l'orthographe des mots. Chacun nourrit cependant le désir constant de trouver un point dans les réseaux sinueux, noués et enchevêtrés de l'espace-temps sur lequel on pourrait poser un doigt métaphorique pour indiquer que c'est ici, précisément, que tout a commencé…

Quelque chose commença lorsque la Guilde des Assassins enrôla monsieur Leureduthé, lequel ne voyait rien comme tout le monde, entre autres parce qu'il voyait tout le monde comme des pas-grand-chose. (Le seigneur Sédatiphe, de la Guilde, expliquerait par la suite : « On a eu pitié de lui parce qu'il avait perdu ses deux parents très jeune. Je pense, à la réflexion, que le détail aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. »)

Mais tout avait commencé bien avant ça, à une époque où on oubliait souvent que les très vieilles histoires parlent tôt ou tard de sang. On les avait d'ailleurs par la suite débarrassées de toutes les allusions sanglantes afin de les rendre plus convenables aux oreilles des enfants – enfin, surtout convenables aux oreilles des parents chargés de leur faire la lecture plutôt qu'à celles des enfants (qui, dans l'ensemble, sont

friands de sang pourvu que ce soit celui qui le mérite[1] qui le verse) –, puis on s'était demandé à quoi elles rimaient.

Et même avant, quand quelque chose tapi dans les ténèbres de cavernes insondables et de forêts sinistres songeait : Que sont-elles, ces créatures ? Je vais les observer…

Et encore bien avant, au moment de la création du Disque-monde qui dérive à travers l'espace sur le dos de quatre éléphants eux-mêmes juchés sur la carapace de la tortue géante, la Grande A'Tuin.

Peut-être qu'au cours de ses déplacements il s'entortille, tel un aveugle dans une maison envahie de toiles d'araignée, dans les fils ténus d'espace-temps très spécialisés qui cherchent à se développer dans toute histoire qu'ils croisent, et qui les distendent, les disloquent et leur donnent de nouvelles formes.

Mais peut-être que non, bien sûr. Le philosophe Didactylos a résumé une hypothèse différente par la formule : « Les choses arrivent, un point c'est tout. Rien à glander. »

Les mages de haut rang de l'Université de l'Invisible, immobiles, regardaient la porte.

Aucun doute, celui qui l'avait fermée voulait qu'elle le reste. Des dizaines de pointes la rivaient au chambranle. On avait cloué des planches en travers du battant. Et enfin, jusqu'à ce matin, une bibliothèque tirée devant l'avait dissimulée aux regards.

[1] C'est-à-dire celui qui mérite de verser le sang des autres. Ou peut-être que non. On ne sait jamais trop avec certains gamins.

« Et il y a l'inscription, Ridculle, dit le doyen. Vous l'avez lue, je présume. Vous savez ? Celle qui dit : "N'ouvrez cette porte sous aucun prétexte" ?

— Évidemment que je l'ai lue, répliqua Ridculle. Pourquoi j'veux qu'on l'ouvre, d'après vous ?

— Euh… pourquoi ? fit l'assistant des runes modernes.

— Pour voir pourquoi on voulait qu'elle reste fermée, tiens[2]. »

Il fit signe à Modo, le jardinier et nain à tout faire de l'Université qui attendait, armé d'un pied-de-biche.

« Vas-y, mon gars. »

Le jardinier salua. « Et comment, monsieur. »

Sur fond de bois d'œuvre volant en éclats, Ridculle reprit : « D'après les plans, c'était une salle de bains. Y a pas de quoi avoir peur d'une salle de bains, bons dieux. Moi, j'veux une salle de bains. J'en ai marre de m'décrasser avec vous, les gars. C'est pas hygiénique. On peut attraper des cochonneries. Mon père m'a expliqué ça. Quand des tas de gens se baignent ensemble, le gnome Verrue Plantaire tarde pas à s'radiner avec son p'tit sac.

— C'est comme la fée des dents ? ironisa le doyen.

— C'est moi l'patron ici et j'veux une salle de bains à moi, fit Ridculle d'une voix ferme. Et y a pas à discuter, vu ? J'veux une salle de bains à temps pour la nuit du Porcher, compris ? »

Voilà bien sûr le problème avec les commencements. Parfois, quand on se frotte à des domaines occultes qui n'entretiennent pas les mêmes rapports avec le temps, on obtient l'effet un peu avant la cause.

De quelque part à la limite de l'audible parvint un bruit, *glinglanglinglanglinglan,* comme des clochettes d'argent tintinnabulantes.

[2] Cette discussion contient presque tout ce qu'il faut savoir de la civilisation humaine. Du moins de tous ses vestiges aujourd'hui engloutis, enceints d'une clôture ou encore fumants.

À peu près au même moment où l'archichancelier imposait sa loi, Suzanne Sto Hélit, assise dans son lit, lisait à la lumière d'une bougie.

Des arabesques de givre couvraient les fenêtres.

Elle appréciait ces débuts de soirée. Une fois les enfants couchés, elle disposait d'un peu de temps à elle. Madame Guêtre paniquait bêtement à l'idée de lui donner des consignes alors même qu'elle lui versait son salaire.

Pas un salaire bien gros, évidemment. L'important, c'était d'être sa propre maîtresse et d'exercer un vrai travail. Et gouvernante, c'était justement un vrai travail. Un seul hic : la gêne de son employeuse quand elle avait découvert son rang de duchesse, car dans le livre de madame Guêtre, un livre peu épais à la grosse écriture, le gratin n'était pas censé travailler. Il était censé fainéanter. Suzanne avait du mal à l'empêcher de faire la révérence quand elles se croisaient.

Un vacillement lui fit tourner la tête.

La flamme de la bougie brûlait à l'horizontale, comme en plein vent.

Elle leva les yeux. Les rideaux se gonflaient à la fenêtre qui…

… s'ouvrit toute seule en grand avec fracas.

Mais il n'y avait pas de vent.

Du moins, pas dans ce monde.

Des images se formèrent dans sa tête. Un ballon rouge… L'odeur âcre de la neige… Puis tout cela disparut, remplacé par…

« Des dents ? fit Suzanne tout haut. Encore des dents ? »

Elle ferma les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, la fenêtre était parfaitement close, comme elle s'y attendait. Les rideaux pendaient sagement. La flamme de la bougie se tenait droite, l'air innocent. Oh non, pas encore. Pas après tout ce temps. Tout se passait si bien…

« Fuzanne ? »

Elle se retourna. On avait ouvert sa porte et une petite silhouette s'y encadrait, pieds nus et en chemise de nuit.

Elle soupira. « Oui, Twyla ?

— Z'ai peur du monstre dans la cave, Fuzanne. Il va me manzer. »

Suzanne referma son livre dans un claquement et leva un doigt menaçant. « Qu'est-ce que je t'ai dit sur la manie de mal parler pour se donner l'air trognon, Twyla ? demanda Suzanne.

— T'as dit qu'il fallait pas, répondit la fillette. T'as dit qu'exagérer son zézaiement, c'est vilain et que je le fais uniquement pour qu'on s'intéresse à moi.

— C'est bien. Tu sais de quel monstre il s'agit cette fois ?

— C'est le gros poilu que z'ai vu… »

Suzanne leva son doigt. « Tsss ? prévint-elle.

— … que *j'ai* vu, celui avec huit bras, rectifia Twyla.

— Quoi ? Encore ? Ah bon, d'accord. »

Elle sortit du lit et enfila sa robe de chambre en s'efforçant de rester calme devant l'enfant qui la regardait. Ils étaient donc revenus. Oh, pas le monstre de la cave. Ça, c'était la routine. Mais elle avait dans l'idée qu'elle allait recommencer à se rappeler l'avenir.

Elle secoua la tête. On a beau s'enfuir le plus loin possible, on se rattrape toujours.

Mais les monstres, ça au moins, c'était facile. Elle avait appris comment procéder avec eux. Elle empoigna le tisonnier du pare-feu dans la nursery et descendit l'escalier de service, Twyla sur les talons.

Les Guêtre avaient du monde à dîner. Des voix étouffées s'échappaient de la salle à manger.

Puis, au moment où elle passait devant sans bruit, une porte s'ouvrit en répandant un flot de lumière jaune et une voix lança : « Bon d'là, y a là une môme en chemise de nuit avec un tisonnier ! »

Elle vit des silhouettes se découper dans la lumière et distingua le visage inquiet de madame Guêtre.

« Suzanne ? Euh… que faites-vous ? »

Suzanne regarda le tisonnier, puis de nouveau madame Guêtre. « Twyla dit qu'elle a peur d'un monstre dans la cave, madame Guêtre.

— Et vous allez lui sauter sur le paletot avec un tisonnier, hein ? » fit un des invités. L'atmosphère était lourde de vapeurs d'eau-de-vie et de fumée de cigare.

« Oui, répondit simplement la jeune femme.

— Suzanne est notre gouvernante, expliqua madame Guêtre. Euh… je vous ai parlé d'elle. »

Un changement d'expression s'opéra sur les visages qui la reluquaient depuis la salle à manger. Une sorte de respect amusé y apparut.

« Elle tabasse des monstres à coups de tisonnier ? s'étonna un convive.

— En fait, c'est une idée astucieuse, dit un autre. Une gamine se met dans la tête qu'il y a un monstre dans la cave, on y descend avec le tisonnier, on fait des bruits de bagarre pour la gamine à l'écoute, et tout rentre dans l'ordre. Pas bête, cette fille-là. Très sensée. Très moderne.

— C'est ce que vous faites, Suzanne ? demanda anxieusement madame Guêtre.

— Oui, madame Guêtre, répondit docilement Suzanne.

— Faut que j'assiste à ça, par Io ! C'est pas tous les jours qu'on voit une môme flanquer une raclée à des monstres ! » s'exclama l'homme derrière elle. Un froufrou de soie et un nuage de fumée de cigare accompagnèrent la sortie des convives dans le couloir.

Suzanne soupira de nouveau et descendit l'escalier de la cave tandis que Twyla restait sagement assise sur la dernière marche, les bras serrés autour des genoux.

Une porte s'ouvrit et se referma.

Suivit un bref silence que rompit un hurlement terrifiant. Une femme s'évanouit et un homme lâcha son cigare.

« Vous inquiétez pas, tout va bien se passer, fit calmement Twyla. Elle gagne toujours, tout va bien se passer. »

On entendit des bruits sourds, des chocs métalliques, un vrombissement et enfin comme un gargouillis.

Suzanne ouvrit la porte. Le tisonnier était tordu à angle droit. Des applaudissements nerveux l'accueillirent.

« Très beau boulot, fit un invité. Très pyschologique. Bonne idée, ça, de tordre le tisonnier. Et je parie que tu n'as plus peur, hein, petite ?

— Non, répondit Twyla.

— Très pyschologique, vraiment.

— Suzanne dit de pas avoir peur mais d'avoir la rage, ajouta Twyla.

— Euh… merci, Suzanne, fit madame Guêtre qui n'était plus qu'un paquet de nerfs agité de tremblements. Et, euh… maintenant, sire Geoffroy, si vous voulez bien tous revenir au salon… à la salle de réception, je veux dire… »

La troupe remonta dans le vestibule. Les derniers mots que saisit Suzanne avant que la porte ne se referme furent : « Drôlement convaincant, le coup de tordre le tisonnier comme ça… »

Elle attendit.

« Ils sont tous partis, Twyla ?

— Oui, Suzanne.

— Bien. » Suzanne retourna dans la cave et en ressortit en remorquant une grosse bête velue à huit pattes. Elle parvint à la hisser en haut de l'escalier puis elle la traîna le long du couloir donnant à l'arrière sur la cour, où elle la flanqua dehors d'un coup de pied. La chose se volatiliserait avant l'aube.

« Voilà ce qu'on fait aux monstres, nous », dit-elle.

Twyla avait attentivement suivi la scène.

« Et maintenant, au lit, jeune fille, fit Suzanne en la prenant dans ses bras.

— J'peux garder le tisonnier dans ma chambre cette nuit ?

— Si tu veux.

— Ça tue seulement les monstres, hein… ? demanda l'enfant d'une voix ensommeillée, alors que Suzanne la transportait à l'étage.

— C'est ça, répondit Suzanne. Toutes les espaces de monstres. »

Elle déposa la gamine dans son lit, à côté de son frère, et appuya le tisonnier contre le placard à jouets.

C'était un tisonnier en métal bon marché au pommeau de cuivre. Elle aurait donné cher, se dit Suzanne, pour pouvoir s'en servir sur l'ancienne gouvernante des enfants.

« B'nuit.

— Bonne nuit. »

Elle regagna sa chambrette et réintégra son lit en regardant les rideaux avec méfiance.

Penser qu'elle avait tout imaginé aurait été agréable. En même temps qu'idiot. Mais elle vivait presque normalement depuis maintenant deux ans et faisait son chemin dans le monde réel sans jamais se rappeler l'avenir…

Peut-être avait-elle tout bonnement rêvé. (Mais même les rêves pouvaient être réels…)

Elle s'efforça d'ignorer la grande coulée de cire révélant que la flamme de la bougie avait un bref instant flotté au vent.

Tandis que Suzanne cherchait le sommeil, le seigneur Sédatiphe, dans son bureau, mettait sa paperasse à jour.

Le seigneur Sédatiphe était un assassin. Ou plutôt un Assassin. La majuscule avait son importance. Elle permettait de faire la distinction entre les rustres qui s'abaissaient à tuer pour de l'argent et les hommes du monde auxquels s'adressaient parfois d'autres hommes du monde désireux qu'on les débarrasse, contre rétribution, des lames de rasoir gênantes dans la barbe à papa de la vie.

Les membres de la Guilde des Assassins se tenaient pour des gens cultivés, amateurs de bonne musique, de bonne chère et de bonne littérature. Et ils connaissaient la valeur de la vie humaine. Au sou près, la plupart du temps.

Le bureau du seigneur Sédatiphe était lambrissé de chêne et des tapis en recouvraient le plancher. Le mobilier était très ancien et passablement usé, mais de cette usure propre au mobilier haut de gamme soigneusement entretenu des siècles durant. Du mobilier arrivé à maturité.

Un feu de bois brûlait dans la cheminée. Deux chiens dormaient devant, enchevêtrés comme tous leurs gros congénères à poil long de l'univers.

En dehors d'un ronflement canin de temps en temps ou du craquement d'une bûche qui s'affaissait, on n'entendait d'autre bruit que le grattement de la plume du seigneur Sédatiphe et le

tic-tac de l'horloge de parquet près de la porte… des sons discrets, intimes, qui ne servaient qu'à définir le silence.

Du moins en fut-il ainsi jusqu'au moment où quelqu'un se racla la gorge.

Le raclement laissait clairement entendre qu'il n'avait pas pour but de déloger un morceau de biscuit gênant, mais simplement de signaler aussi poliment que possible la présence de la gorge.

Sédatiphe cessa d'écrire mais ne releva pas la tête.

Puis, après ce qui parut un moment de réflexion, il énonça méthodiquement : « Les portes sont verrouillées. Il y a des barreaux aux fenêtres. Les chiens n'ont pas l'air de s'être réveillés. Les lames de parquet n'ont pas grincé. D'autres petites dispositions dont je ne vais pas révéler la nature ont été évitées, semble-t-il. Ce qui réduit considérablement les possibilités. Je doute fort que vous soyez un fantôme, et les dieux ne s'annoncent pas aussi poliment d'habitude. Vous pourriez, bien sûr, être la Mort, mais je ne crois pas qu'il[3] s'embarrasse d'autant de manières, et de toute façon je me sens en forme. Hmm. »

Quelque chose flottait en l'air devant son bureau.

« Mes dents sont en bon état, il est donc peu probable que vous soyez la fée des dents. J'ai toujours constaté qu'un alcool bien tassé avant d'aller au lit remplace avantageusement le marchand de sable. Et, vu que je ne chante pas trop mal, je ne risque pas d'attirer l'attention du père la Tuile, à mon avis. Hmm. »

La silhouette flotta un peu plus près.

« J'imagine qu'un gnome pourrait passer par un trou de souris, mais j'ai placé des pièges, poursuivit Sédatiphe. Les croquemitaines peuvent traverser les murs mais ils ont une sainte horreur de se faire voir. Franchement, je donne ma langue au chat. Hmm ? »

Puis il leva les yeux.

---

[3] À l'intention des mémoires déficientes, la Mort est de s… du genre masculin. (N.dT.)

Une robe grise planait. Elle devait revêtir quelqu'un puisqu'elle en dessinait la forme, mais ce quelqu'un n'était pas visible.

Sédatiphe se sentit gagné par le sentiment irritant que l'occupant n'était pas invisible mais tout bonnement absent sur le plan physique.

« Bonsoir », fit-il.

La robe lui répondit : Bonsoir, seigneur Sédatiphe.

Son cerveau enregistra les mots. Ses oreilles jurèrent n'avoir rien entendu.

Mais on ne devenait pas patron de la Guilde des Assassins en s'effrayant d'un rien. D'ailleurs, l'être n'avait rien d'effrayant. Il inspirait plutôt, se dit Sédatiphe, une forte impression d'ennui. Si l'insignifiance fastidieuse pouvait prendre forme, voilà celle qu'elle choisirait.

« Vous m'avez l'air d'un spectre », dit-il.

Des mots lui apparurent dans la tête : Il n'y a pas lieu de discuter de notre nature. Nous vous passons une commande.

« Vous souhaitez qu'on inhume quelqu'un ? » demanda Sédatiphe.

Que vous y mettiez fin.

Sédatiphe réfléchit. La requête n'était pas si insolite que ça. Il existait des précédents. Tout le monde pouvait acheter les services de la Guilde. Plusieurs zombies avaient par le passé embauché la Guilde pour régler leur compte à leurs meurtriers. En fait, aimait-il à croire, la Guilde pratiquait la démocratie ultime. Nul besoin d'intelligence, de position sociale, de beauté ni de charme pour s'offrir ses services. Il fallait seulement de l'argent, ce qui, à la différence du reste, était à la portée de tout le monde. Sauf des pauvres, évidemment, mais il y a toujours des indécrottables.

« Que vous y mettiez fin… » Drôle de façon de présenter la chose.

« On peut… » commença-t-il.

Le paiement reflétera la difficulté de la tâche.

« Notre barème… »

Votre rétribution sera de trois millions de piastres.

Sédatiphe se carra dans son fauteuil. Des honoraires quatre fois plus élevés que ceux jamais touchés par un membre de la Guilde, et il s'agissait d'un tarif spécial famille nombreuse, invités de dernière minute compris.

« Je ne dois pas poser de questions, je présume ? » demanda-t-il pour gagner du temps.

Vous n'auriez pas de réponses.

« Mais est-ce que les honoraires proposés sont à la hauteur de la difficulté ? Le client est très protégé ? »

Pas protégé du tout. Mais certainement impossible à effacer avec des armes conventionnelles.

Sédatiphe hocha la tête. Ce n'était pas forcément un gros problème, se dit-il. La Guilde avait amassé un certain nombre d'armes insolites au fil des ans. Effacer ? Curieuse façon de formuler la chose…

« On aime savoir pour qui on travaille », dit-il.

Nous en sommes convaincus.

« Je veux dire qu'on a besoin de connaître votre nom. Ou vos noms. L'identité de nos clients reste strictement confidentielle, évidemment. Il faut bien qu'on note quelque chose dans nos archives. »

Dites-vous que nous sommes… les Contrôleurs.

« Vraiment ? Et qu'est-ce que vous contrôlez ? »

Tout.

« On a besoin d'en savoir davantage sur vous, je crois. »

Nous sommes les employeurs à trois millions de piastres.

Sédatiphe reconnut le bien-fondé de la réponse, même s'il ne la goûtait guère. Trois millions de piastres payaient un tas de questions à ne pas poser.

« Vraiment ? fit-il. Dans ce cas, comme vous êtes un nouveau client, on aimerait être payés d'avance, je crois. »

Comme vous voulez. L'or se trouve d'ores et déjà dans vos chambres fortes.

« Vous voulez dire qu'il y sera bientôt », fit Sédatiphe.

Non. Il y a toujours été. Nous le savons parce que nous venons de l'y déposer.

Sédatiphe observa un moment le capuchon vide puis, sans le quitter des yeux, tendit le bras et saisit le tuyau acoustique.

« Monsieur Gagneveu ? fit-il après avoir sifflé dans le conduit. Ah. Parfait. Dites-moi, combien avons-nous en coffre en ce moment ? Oh, en gros. À un million près, disons. » Il écarta le tube de son oreille un instant puis reparla dedans. « Eh bien, soyez assez aimable pour aller vérifier quand même, mon vieux, vous voulez bien ? » Il raccrocha le tuyau et posa les mains à plat sur le bureau devant lui.

« Puis-je vous offrir un verre en attendant ? » proposa-t-il.

Oui. Sûrement.

Sédatiphe se leva avec un certain soulagement et se dirigea vers sa grande armoire à alcools. Sa main hésita au-dessus de l'antique et inestimable vitrine à liqueurs de la Guilde qui renfermait des carafes étiquetées Muhr, Nig, Otrop et Yksihw[4].

« Et que désirez-vous boire ? » dit-il en se demandant où se trouvait la bouche du Contrôleur. Sa main survola un bref instant la plus petite carafe libellée Nosiop.

Nous ne buvons pas.

« Mais vous venez de dire que je pouvais vous offrir à boire… »

En effet. Nous vous jugeons parfaitement apte à effectuer cette opération.

« Ah. » La main de Sédatiphe resta en suspens au dessus de la carafe de whisky puis se ravisa. À cet instant, le tuyau acoustique siffla.

« Oui, monsieur Gagneveu ? Ah bon ? C'est vrai ? J'ai moi-même souvent trouvé de la menue monnaie sous des coussins de canapé, c'est incroyable les som… Non, non, je ne… Oui, j'avais quelques raisons de… Non, vous n'avez rien à vous repr… Non, je vois mal comment… C'est ça, allez vous reposer, bonne idée. Merci. »

Il raccrocha le tuyau. Le capuchon n'avait pas bougé.

---

[4] Il faut s'en désoler autant que s'en inquiéter : l'aristocratie a toujours cru que les domestiques n'y verraient que du feu si les alcools étaient servis dans des carafes astucieusement libellées à l'envers. De la même manière, tout au long de l'histoire, les majordomes dotés d'une conscience politique affirmée ont cm en toute confiance, et souvent à juste titre, que leurs employeurs ne remarqueraient rien s'ils refaisaient le niveau de whisky avec de l'eniru.

« Nous aurons besoin de savoir où, quand et bien sûr qui », dit-il au bout d'un moment.

Le capuchon opina. Le lieu ne figure sur aucune carte. Nous aimerions que le travail soit terminé avant une semaine. C'est primordial. Quant à qui…

Un dessin apparut sur le bureau de Sédatiphe tandis que lui arrivaient dans la tête les mots : Appelons-le « le Gros ».

« C'est une blague ? » fit Sédatiphe.

Nous ne blaguons jamais.

Non, ça, c'est sûr, se dit Sédatiphe. Ses doigts tambourinèrent sur le bureau.

« Beaucoup diraient que ce… cette personne n'existe pas », fit-il.

Il existe forcément. Sinon, comment avez-vous pu reconnaître aussi facilement son portrait ? Et des tas de gens entretiennent une correspondance avec lui.

« Ben, oui, évidemment, en un certain sens il existe… »

En un certain sens tout existe. C'est une interruption d'existence qui nous intéresse présentement.

« Le trouver risque d'être délicat. »

N'importe quelle personne dans la première rue venue vous donnera son adresse à quelque chose près.

« Oui, évidemment », dit Sédatiphe en se demandant pourquoi le visiteur utilisait le terme de « personne ». Une formulation singulière. « Mais, comme vous dites, je doute qu'elle arrive à nous donner ses coordonnées sur une carte. Et quand bien même, comment peut-on inhumer le… Gros ? Un verre de cherry empoisonné, peut-être ? »

Le capuchon ne se fendit d'aucun sourire, faute de visage.

Vous avez mal compris la nature de l'emploi, dit-il dans la tête de Sédatiphe.

Le patron de la Guilde se contint. On n'employait pas les Assassins. On les engageait, on les embauchait ou on leur passait commande, mais on ne les employait jamais. On n'employait que les domestiques.

« Et qu'est-ce que j'ai mal compris, exactement ? »

Nous payons. À vous de trouver le moyen.

Le capuchon commença à s'estomper.

« Comment puis-je vous contacter ? » demanda Sédatiphe.

C'est nous qui vous contacterons. Nous savons où vous trouver. Nous savons où chacun se trouve.

La silhouette s'évanouit. Au même instant la porte s'ouvrit à la volée sur la figure affolée de monsieur Gagneveu, le trésorier de la Guilde.

« Excusez-moi, monseigneur, mais il fallait absolument que je monte ! » Il lança des rondelles sur le bureau. « Regardez ça ! »

Sédatiphe se saisit avec précaution d'un disque doré. On aurait dit une petite pièce, mais…

« Aucune valeur indiquée ! fit Gagneveu. Pas de pile, pas de face, pas de crénelage ! Ce n'est qu'une rondelle vierge ! Ce ne sont toutes que des rondelles vierges ! »

Sédatiphe ouvrit la bouche : « Elles ne valent rien ? » Il se surprit à espérer vaguement que ce soit le cas. Si ces gens-là, quels qu'ils soient, avaient payé avec un métal sans valeur, autant dire qu'il ne subsistait même plus l'ombre d'un contrat. Mais il voyait bien que ce n'était pas le cas. Dans la profession d'Assassin, on apprenait vite à reconnaître les espèces sonnantes et trébuchantes.

« Des rondelles vierges en or pur », fit-il.

Gagneveu opina sans un mot.

« Ça fera parfaitement l'affaire, fit Sédatiphe.

— C'est forcément magique ! dit Gagneveu. Et on n'accepte jamais d'argent magique ! »

Sédatiphe fit rebondir deux fois la pièce sur le bureau. Elle rendit un son mat agréable à l'oreille. Elle n'avait rien de magique. De l'argent magique aurait l'air réel, car destiné à tromper son monde. Mais cet argent-là n'avait pas besoin d'imiter quelque chose d'aussi humain et frelaté que la vulgaire monnaie. C'est de l'or, disait la pièce à ses doigts. À prendre ou à laisser.

Sédatiphe, assis dans son fauteuil, réfléchissait tandis que Gagneveu, debout devant lui, s'inquiétait.

« On prend, dit-il.

— Mais…

— Merci, monsieur Gagneveu. C'est décidé », fit Sédatiphe. Son regard se perdit un instant dans le vague, puis il sourit. « Est-ce que monsieur Leureduthé est encore dans nos murs ? »

Gagneveu recula. « Je croyais que le conseil s'était mis d'accord pour le renvoyer, dit-il sèchement. Après cette affaire avec…

— Monsieur Leureduthé ne voit pas le monde tout à fait comme vous et moi, fit Sédatiphe en prenant le dessin sur son bureau pour le détailler d'un air songeur.

— Ma foi, je dois reconnaître que vous avez entièrement raison.

— Envoyez-le-moi, s'il vous plaît. »

La Guilde attirait toutes sortes de gens, se dit Sédatiphe. Il se surprit à se demander comment elle avait bien pu attirer Gagneveu, déjà. On imaginait mal le trésorier poignarder quelqu'un en plein cœur, il aurait trop peur de tacher de sang le portefeuille de la victime. Tandis que monsieur Leureduthé…

L'ennui, c'était que la Guilde recrutait de jeunes garçons, leur offrait une éducation de premier ordre et incidemment leur apprenait à tuer, proprement et sans émotion, pour de l'argent et pour le bien de la société, du moins pour la couche de la société qui avait de l'argent. D'ailleurs existait-il d'autre société que celle-là ?

Pourtant la Guilde s'apercevait parfois qu'elle comptait dans ses murs un élément comme monsieur Leureduthé, pour qui l'argent ne représentait rien de plus qu'une distraction. Monsieur Leureduthé avait l'esprit véritablement brillant, mais brillant comme un miroir qui a reçu un choc, tout en facettes et arcs-en-ciel superbes… complètement fêlé, quoi.

Monsieur Leureduthé profitait trop de la vie. Surtout de celle d'autrui.

Sédatiphe avait secrètement décidé que monsieur Leureduthé aurait sous peu un accident. Comme beaucoup de gens dépourvus de moralité, le seigneur Sédatiphe obéissait à des critères, et Leureduthé lui inspirait de la répulsion. L'assassinat était un jeu minutieux, d'ordinaire pratiqué contre des adversaires connaissant eux-mêmes les règles ou du moins en mesure de s'offrir les services de spécialistes qui les

connaissaient. Un assassinat propre procurait une grande satisfaction. Un assassinat cochonné n'était pas censé donner de plaisir. Ou alors ça faisait jaser.

D'un autre côté, l'esprit tordu de Leureduthé était l'instrument idéal pour régler une telle affaire. Et s'il échouait… eh bien, ce ne serait pas vraiment la faute de Sédatiphe, si ?

Il se plongea un instant dans la paperasse. Incroyable comme ça s'entassait. Mais il fallait en passer par là. Ils n'étaient pas de vulgaires meurtriers, après tout…

On frappa à la porte. Il repoussa la paperasse de côté et se carra dans son fauteuil.

« Entrez, monsieur Leureduthé », dit-il. Ça ne faisait pas de mal d'inspirer un peu de crainte et de respect au visiteur.

En fait, la porte s'ouvrit sur un domestique de la Guilde chargé d'un plateau de thé qu'il tenait soigneusement en équilibre.

« Ah, Charretier, fit le seigneur Sédatiphe en se ressaisissant magnifiquement. Posez ça sur la table là-bas, vous voulez bien ?

— Oui, monsieur », répondit Charretier. Il se retourna et hocha la tête. « Excusez-moi, monsieur, je vais tout de suite chercher une autre tasse, monsieur.

— Pardon ?

— Pour votre invité, monsieur.

— Quel invité ? Oh, quand monsieur Leuredu… »

Il se figea. Il se retourna.

Un jeune homme, assis devant le foyer, jouait avec les chiens.

« Monsieur Leureduthé !

— On prononce Le-re-dou-té, monsieur, rectifia Leureduthé avec une légère pointe de reproche. Tout le monde commet l'erreur, monsieur.

— Comment avez-vous fait *ça ?*

— Sans trop de mal, monsieur. Je me suis légèrement roussi sur la fin, évidemment. »

Quelques particules de suie traînaient sur le tapis de foyer.

Sédatiphe s'aperçut qu'il les avait entendues tomber sans que ça lui paraisse particulièrement extraordinaire. Personne ne

pouvait descendre par la cheminée. Une lourde grille solidement fixée près du sommet du conduit en bloquait l'accès.

« Mais il existe une cheminée condamnée derrière l'ancienne bibliothèque, fit Leureduthé, comme s'il lisait dans ses pensées. Les conduits communiquent sous le niveau des barreaux. Une promenade de santé, monsieur.

— Vraiment…

— Oh, oui, monsieur. »

Sédatiphe hocha la tête. On apprenait très tôt dans le métier que les vieux bâtiments étaient souvent criblés de conduits de cheminée condamnés. Ensuite, se dit-il, on oublie. On avait aussi toujours avantage à inspirer la crainte chez autrui. Il avait oublié qu'on enseignait également ça.

« Les chiens ont l'air de vous apprécier, dit-il.

— Je m'entends bien avec les animaux, monsieur. »

Le visage de Leureduthé était jeune, ouvert et amical. Du moins souriait-il tout le temps. Mais, pour la plupart des gens, son œil unique gâchait l'ensemble. Un accident inexpliqué l'avait privé de l'autre que remplaçait désormais une bille de verre. Le résultat était déroutant. Mais ce qui inquiétait bien davantage le seigneur Sédatiphe, c'était son œil véritable, celui qu'on pourrait qualifier de normal par défaut. On n'avait jamais vu de pupille aussi petite et vive. Leureduthé observait le monde à travers un trou d'épingle.

Il s'aperçut qu'il s'était à nouveau retranché derrière son bureau. C'était l'effet Leureduthé. On se sentait mieux avec une barrière entre lui et soi.

« Vous aimez les animaux, n'est-ce pas ? dit-il. J'ai ici un rapport mentionnant que vous avez cloué le chien du seigneur Georges au plafond.

— Je n'allais pas le laisser aboyer pendant que je travaillais, monsieur.

— D'autres l'auraient drogué.

— Oh. » Leureduthé parut un instant abattu, puis son visage s'éclaira. « Mais j'ai parfaitement rempli le contrat, monsieur. Aucun doute là-dessus, monsieur. Je me suis assuré que le seigneur Georges ne respirait plus à l'aide d'un miroir, comme on me l'a appris. C'est dans mon rapport.

— Oui, effectivement. » Au moment de la vérification, la tête de la victime se trouvait apparemment à plusieurs pas du corps. Penser que Leureduthé ne voyait rien d'incongru à la situation était horrible.

« Et… les domestiques… ? fit-il.

— Je n'allais pas les laisser me déranger, monsieur. »

Sédatiphe opina, à demi hypnotisé par le regard vitreux et la pupille en trou d'épingle. Non, vous ne pouviez pas les laisser vous déranger. Et un Assassin risque parfaitement de rencontrer une sérieuse résistance professionnelle, peut-être même de la part de gens ayant reçu une formation identique. Mais un vieillard et une servante qui avaient eu le malheur de se trouver dans la maison à ce moment…

Il n'existait pas véritablement de règle, Sédatiphe devait le reconnaître. Seulement, au fil des ans, la Guilde s'était forgé une certaine éthique et ses membres manifestaient un penchant pour le travail soigné, allant jusqu'à refermer les portes derrière eux et à tout ranger en partant. Blesser les innocents était plus grave que transgresser l'ordre moral de la société, ça relevait du manquement aux *bonnes manières*. Et même pire. Du *mauvais goût*. Mais il n'existait pas véritablement de règle…

« J'ai bien fait, n'est-ce pas, monsieur ? demanda Leureduthé d'un ton anxieux.

— Ça, euh… manquait d'élégance, fit Sédatiphe.

— Ah. Merci, monsieur. J'apprécie qu'on me corrige. Je m'en souviendrai la prochaine fois. »

Sédatiphe respira profondément.

« Voilà de quoi je désire vous parler », dit-il. Il tendit le portrait de… comment la chose l'avait-elle appelé ?… le Gros ?

« À titre d'information, dit-il, comment vous y prendriez-vous pour inhumer ce… monsieur ? »

N'importe qui d'autre, il en était sûr, aurait éclaté de rire et lancé une réflexion du genre : « Est-ce une blague, monsieur ? » Leureduthé, lui, se pencha sur le portrait, la mine curieusement résolue.

« Difficile, monsieur.

— Sûrement, concéda Sédatiphe.

— Il me faudrait du temps pour mettre un plan sur pied, monsieur, poursuivit Leureduthé.

— Bien entendu, et… »

On frappa à la porte et Charretier entra, apportant une deuxième tasse sur une soucoupe. Il inclina la tête avec respect devant le seigneur Sédatiphe et s'en repartit sans un bruit.

« Ça y est, monsieur, dit Leureduthé.

— Pardon ? fit Sédatiphe, momentanément distrait.

— J'ai réfléchi à un plan, monsieur, dit Leureduthé avec patience.

— Non ?

— Si, monsieur.

— Déjà ?

— Oui, monsieur.

— Grands dieux !

— Eh bien, monsieur, vous savez qu'on nous encourage à réfléchir à des problèmes hypothétiques… ?

— Oh, oui. Un exercice très utile… » Sédatiphe s'interrompit puis parut secoué. « Vous voulez dire que vous avez réellement passé du temps à imaginer comment inhumer le père Porcher ? fit-il d'une petite voix. Vous avez réellement pris la peine de chercher ? Vous avez réellement pris sur votre temps libre pour résoudre le problème ?

— Oh oui, monsieur. Et aussi pour inhumer le canard du mardi du gâteau de l'âme. Et le Marchand de sable. Et la Mort. »

Sédatiphe cligna des yeux une nouvelle fois. « Vous avez réellement pris la peine de réfléchir à…

— Oui, monsieur. J'ai réuni un dossier plutôt intéressant. En dehors de mes heures de service, bien entendu.

— Je veux être sûr de bien comprendre, monsieur Leureduthé. Vous… vous êtes… attelé… à chercher des façons de tuer la Mort ?

— Uniquement comme passe-temps, monsieur.

— Hum, évidemment, comme passe-temps, bien sûr, moi-même je collectionnais les papillons, fit Sédatiphe tandis que lui revenaient en mémoire les premiers émois nés de l'utilisation du poison et de l'épingle, mais…

— D'ailleurs, monsieur, la méthodologie est au fond exactement la même que pour un humain. L'occasion, la topographie, la technique… Il faut juste travailler avec les données connues sur l'individu visé. Évidemment, dans le cas qui nous occupe, elles ne manquent pas.

— Et vous avez déjà résolu la question, c'est ça ? demanda un Sédatiphe fasciné.

— Oh, il y a longtemps, monsieur.

— Quand ça ? si je puis me permettre.

— Je crois que je devais être couché dans mon lit pendant une nuit du Porcher, monsieur. »

Grands dieux, songea Sédatiphe, et dire que moi je me contentais de guetter le tintement de clochettes de traîneau.

« Ma parole, fit-il tout haut.

— J'aurai peut-être des détails à vérifier, monsieur. Je vous serais obligé de m'autoriser à consulter certains ouvrages de la Bibliothèque Noire. Mais, oui, je crois avoir une petite idée de la marche à suivre.

— Pourtant… cet individu… on pourrait le croire techniquement immortel.

— Tout le monde a son point faible, monsieur.

— Même la Mort ?

— Oh, oui. Absolument. Pas de doute.

— Vraiment ? »

Sédatiphe tambourina de nouveau sur la table. Ce garçon ne pouvait tout de même pas avoir un véritable plan, se disait-il. Il avait assurément l'esprit tordu… Tordu ? Une vraie spirale, oui… Mais le Gros n'était pas seulement une cible de plus dans un quelconque hôtel particulier. On pouvait raisonnablement supposer que des petits malins avaient déjà tenté de le prendre au piège.

Cette pensée le réconforta. Leureduthé courait à l'échec, un échec qui risquait de lui être fatal si son plan ne tenait pas la route. La Guilde perdrait peut-être son or dans l'affaire, mais peut-être que non.

« Très bien, dit-il. Je n'ai pas besoin de savoir en quoi consiste votre plan.

— Ça tombe bien, monsieur.

— Comment ça ?

— Parce que je ne compte pas vous le révéler, monsieur. Vous seriez contraint de le désapprouver.

— Je suis stupéfait de vous voir si sûr de son succès, Leureduthé.

— Je réfléchis au problème avec logique, monsieur », dit le jeune homme. Son ton était réprobateur.

« Logique ? fit Sédatiphe.

— Je vois les choses différemment du reste du monde, j'imagine. »

C'était une journée calme pour Suzanne, même si, sur le chemin du parc, Gauvain avait marché sur une fissure du trottoir. Exprès.

Entre autres terreurs invoquées par l'ancienne gouvernante farfelue, il y avait les ours tapis dans la rue pour dévorer l'imprudent qui marchait sur une fissure.

Suzanne avait pris l'habitude d'emporter le tisonnier sous son manteau strict. Un bon gnon suffisait la plupart du temps. Chose étonnante, personne d'autre qu'eux ne les voyait.

« Gauvain ? avait-elle dit en observant un ours nerveux qui l'avait soudain repérée et s'efforçait de s'éclipser d'un air détaché.

— Oui ?

— Tu as fait exprès de marcher sur la fissure pour m'obliger à cogner sur une pauvre bête dont le seul tort est de vouloir te mettre en charpie.

— Je sautillais…

— Exactement. Les enfants comme il faut ne s'amusent pas à sautiller à moins d'être drogués. »

Il lui adressa un grand sourire.

« Si je te vois encore faire des simagrées, je te noue les bras derrière la tête », fit Suzanne d'un ton égal.

Il opina et bouscula Twyla à bas de la balançoire.

Suzanne se détendit, satisfaite. Elle avait découvert ça toute seule. Les menaces idiotes n'inquiétaient aucunement les enfants, mais elles les incitaient à obéir. Surtout celles qui abondaient en détails pittoresques.

L'ancienne gouvernante avait recouru à divers monstres et croque-mitaines pour imposer sa discipline. Il y avait toujours quelque chose prêt à dévorer ou emporter les vilains garçons et les vilaines filles pour des délits tels que bégayer ou persister par défi et désir d'agacer à écrire de la main gauche. Il y avait toujours un homme-aux-ciseaux attendant une petite fille qui suçait son pouce, toujours un père-fouettard dans la cave. C'est avec de telles briques que se construit l'innocence de l'enfance.

Les tentatives de Suzanne pour que ses protégés cessent de croire aux monstres n'avaient fait qu'aggraver les problèmes.

Twyla s'était mise à mouiller son lit. Il s'agissait peut-être d'une forme de défense rudimentaire contre l'horrible bête griffue qui, elle n'en doutait pas, vivait dessous.

Suzanne avait fait cette découverte la première nuit, lorsque la gamine s'était réveillée en pleurs à cause d'un croque-mitaine dans le placard. En soupirant, elle était allée y jeter un coup d'œil. Elle avait éprouvé une telle colère qu'elle en avait délogé le monstre, lui avait abattu sur le crâne le tisonnier de la nursery, puis démis l'épaule pour faire bonne mesure avant de le flanquer dehors à coups de pied par la porte de derrière.

Les enfants refusaient de ne plus croire aux monstres parce qu'ils savaient parfaitement qu'ils rôdaient autour d'eux, voilà.

Mais elle avait découvert qu'ils pouvaient aussi croire dur comme fer au tisonnier.

À présent, assise sur un banc, elle lisait un livre. Elle mettait un point d'honneur à emmener chaque jour Gauvain et Twyla partout où ils pouvaient côtoyer d'autres gamins de leur âge. S'ils s'acclimataient au terrain de jeu, se disait-elle, ils ne craindraient rien une fois adultes. De plus, elle trouvait agréable d'entendre les voix de jeunes enfants en train de jouer, dès lors qu'on prenait soin de s'installer assez loin pour ne pas comprendre ce qu'ils racontaient.

Ils avaient cours plus tard. Lesquels cours se passaient nettement mieux depuis qu'elle s'était débarrassée des livres de

lecture parlant de ballons qui rebondissent et de chiens du nom de Toby. Elle avait fait découvrir à Gauvain les campagnes militaires du général Tacticus, sanguinaires comme il se devait mais jugées surtout trop ardues pour un enfant. En conséquence de quoi le jeune garçon doublait son vocabulaire d'une semaine sur l'autre et arrivait déjà à placer des mots comme « éviscérer » dans les conversations courantes. Après tout, quel intérêt d'apprendre à des gamins à se comporter comme tels ? Ils excellaient naturellement dans ce domaine.

Quant à elle, ce qui l'effrayait un peu, elle excellait naturellement à s'occuper d'eux. Elle se demandait avec méfiance si ce n'était pas de famille. Et si, vu la docilité avec laquelle ses cheveux se coiffaient en chignon guindé, elle n'était pas vouée à ce type d'emploi pour le restant de ses jours.

C'était la faute de ses parents. Ils n'avaient pas cru mal faire. Du moins l'espérait-elle charitablement.

Ils avaient voulu la protéger, la tenir éloignée des autres mondes, de tout ce qui passait pour occulte, de… ben, de son grand-père, disons-le franchement. Ce qui, songeait-elle, l'avait un brin perturbée.

Évidemment, soyons justes, c'était la tâche des parents. Le monde recelait tant de méandres que les enfants n'avaient aucune chance de s'y intégrer si leurs géniteurs ne leur faussaient pas un tant soit peu la cervelle. Et les siens, consciencieux, attentionnés, lui avaient donné un foyer et même une éducation.

Une bonne éducation, d'ailleurs. Mais, bien plus tard, elle s'était rendu compte qu'ils l'avaient éduquée, disons, à l'éducation. Entendez à enseigner. Car le jour où on avait besoin de calculer le volume d'un cône, on pouvait passer voir Suzanne Sto Hélit en toute confiance. Quand on ne se rappelait plus les campagnes du général Tacticus ni la racine carrée de 27,4, on pouvait compter sur elle. Quand il fallait quelqu'un capable de discuter en cinq langues d'articles ménagers et babioles à acheter dans les magasins, Suzanne arrivait en tête de liste. L'éducation avait été facile.

Mais apprendre s'était révélé plus dur.

L'éducation, c'était un peu comme une maladie sexuellement transmissible. Ça rendait inapte à des tas de besognes, puis ça démangeait d'en faire profiter les autres.

Elle était devenue gouvernante. Un des rares emplois qu'une aristocrate reconnue pouvait tenir. Et elle y avait pris goût. Elle s'était juré que, le jour où elle se retrouverait à danser sur les toits avec des ramoneurs, elle se frapperait à mort à coups de son propre parapluie.

Après le thé, elle leur lut une histoire. Ils aimaient ses histoires. Celle du livre était assez horrible mais la version de Suzanne passa comme une lettre à la poste. Elle traduisait au fur et à mesure de sa lecture.

« … puis Jacques abattit la tige de haricot, ajoutant meurtre et vandalisme écologique aux chefs d'accusation de vol, subornation et effraction déjà mentionnés, mais il s'en tira à bon compte et vécut toujours heureux sans même éprouver une pointe de remords pour ce qu'il avait commis. Preuve qu'on peut tout se faire pardonner quand on est un héros car personne ne pose de questions gênantes.

» Et maintenant… (elle referma le livre d'un coup sec) c'est l'heure d'aller au lit. »

L'ancienne gouvernante leur avait appris une prière dans laquelle figurait l'espoir qu'un dieu ou un autre emporterait leur âme si jamais ils mouraient pendant leur sommeil et qui laissait entendre, autant que pouvait en juger Suzanne, que c'était une bonne chose.

Un jour, se promettait Suzanne, elle dénicherait cette bonne femme.

« Suzanne, fit Twyla de quelque part sous les couvertures.

— Oui ?

— Tu sais que la semaine dernière on a écrit des lettres au père Porcher ?

— Oui ?

— Seulement… au parc, Rachel a dit qu'il existe pas et que c'est en réalité le père de famille. Et tous les autres ont dit qu'elle avait raison. »

Il y eut un bruissement dans l'autre lit. Le frère de Twyla s'était retourné pour écouter en douce.

Oh là là, songea Suzanne. Elle avait espéré éviter ça. C'était l'histoire du canard du mardi du gâteau de l'âme qui se répétait.

« Est-ce important, du moment que tu as les cadeaux ? répliqua-t-elle en lançant un appel direct à la cupidité.

— Oui. »

Oh là là, oh là là. Suzanne s'assit sur le lit et se demanda comment diable elle allait se tirer de ce mauvais pas. Elle tapota la seule main visible de la fillette.

« Alors écoute-moi bien, dit-elle en respirant mentalement un grand coup. Partout où les gens sont bornés et déraisonnables… et partout où ils ont, en mettant les choses au mieux, la finesse d'attention d'un poulet pris dans un ouragan et la capacité d'investigation d'un cafard unijambiste… et partout où les gens sont bêtement crédules, pitoyablement attachés aux certitudes de la nursery et comprennent pour la plupart autant les réalités de l'univers physique qu'une huître comprend l'alpinisme… oui, Twyla : le père Porcher existe. »

Ce n'était plus que silence sous les draps, mais elle sentit que le ton de sa voix avait porté. Les mots n'avaient eu aucune importance. L'humanité tout crachée, comme aurait dit son grand-père.

« B'nuit.

— Bonne nuit », dit Suzanne.

Ce n'était même pas une taverne. Seulement un local où l'on buvait en attendant des rendez-vous d'affaires. Les affaires se cantonnaient le plus souvent à un transfert de propriété d'un bien d'une personne à une autre, mais les affaires traitent-elles d'autre chose ?

Cinq hommes d'affaires se tenaient assis autour d'une table, à la lumière d'une bougie plantée dans une soucoupe. Une bouteille ouverte trônait entre eux. Ils prenaient soin de la garder à l'écart de la flamme de la bougie.

« Plus d'six heures, dit l'un d'eux, un gros costaud à dreadlocks et à la barbe si fournie qu'on aurait pu y garder des chèvres. Ça fait des siècles que les horloges ont sonné. Il arrive pas. On se tire.

— Rassieds-toi, tu veux ? Les Assassins sont toujours à la bourre. Question de style, d'accord ?

— Celui-là est timbré.

— Excentrique.

— Quelle est la différence ?

— Un paquet d'fric. »

Les trois qui n'avaient pas encore ouvert la bouche échangèrent un regard.

« C'est quoi, cette histoire ? Vous avez jamais dit que c'était un Assassin, fit Grillage. Il a jamais dit que le type était un Assassin, hein, Banjo ? »

Suivit ce qui ressemblait à un tonnerre au loin. Banjo Blandelys se raclait la gorge. « Exact, répondit une voix depuis les grandes hauteurs. Vous l'avez jamais dit. »

Les autres attendirent que le grondement meure. Même la voix de Banjo était balèze.

« Il est… (le premier intervenant agita confusément les mains dans l'espoir de faire comprendre qu'il manquait à une certaine personne un panier garni, plusieurs chaises pliantes, une nappe, un assortiment d'ustensiles à biscuits et toute une colonie de fourmis pour faire un pique-nique) *timbré*. Et il a un œil bizarre.

— C'est que du verre, d'accord ? répliqua celui connu sous le nom d'Œil-de-Chat en faisant signe au serveur d'apporter quatre bières et un verre de lait. Et il nous paye dix mille piastres chacun. Je me fiche de savoir à quoi ressemble son œil.

— Paraît qu'il est du même matériau que les boules de cristal pour la bonne aventure. Me dis pas que c'est normal. Et il regarde tout le monde avec », dit le premier intervenant. On le connaissait sous le nom de Lapêche, mais personne n'avait jamais découvert pourquoi[5].

---

[5] Lapêche n'était pas homme à qui on posait souvent des questions, en dehors de celles commençant par : « Si-si-si-si je vous donne tout mon

Œil-de-Chat poussa un soupir. Monsieur Leureduthé faisait effectivement une impression étrange, aucun doute là-dessus. Mais tous les Assassins avaient un côté bizarre. Et l'homme payait bien. Beaucoup d'Assassins employaient des indicateurs et des serruriers. Ce faisant, ils dérogeaient techniquement aux règles, mais toutes les valeurs se perdent, pas vrai ? D'ordinaire, ils payaient peu et en retard, comme si c'étaient eux qui rendaient le service. Mais Leureduthé était correct. Bien sûr, après quelques minutes de conversation avec lui, on avait les yeux qui commençaient à pleurer et on se sentait le besoin de se récurer la peau, face interne comprise, mais nul n'est parfait, hein ?

Lapêche se pencha. « Vous savez quoi ? fit-il. Je m'dis qu'il est peut-être déjà ici. Déguisé ! À se moquer de nous ! Eh bien, s'il est ici à se moquer d'nous… » Il fit craquer ses articulations.

Moyen David Blandelys, le dernier des cinq, promena un regard circulaire. Il distingua effectivement un grand nombre de silhouettes solitaires dans la salle sombre et basse de plafond, assises dans des angles. La plupart portaient des manteaux à grand capuchon sous lequel elles se dissimulaient. Aucune n'avait l'air particulièrement amicale.

« Sois pas bête, Lapêche, murmura Œil-de-Chat.

— C'est le genre de trucs qu'ils font, insista Lapêche. Ce sont des maîtres du déguisement !

— Avec son œil ?

— Le type assis à côté du feu porte un bandeau », fit Moyen David. Moyen David n'était pas très bavard. Mais très observateur.

Les autres se tournèrent pour le dévisager.

« Il va attendre qu'on soit plus sur nos gardes puis s'exclamer *Ahahaha,* dit Lapêche.

— Ils tuent que pour de l'argent », fit Œil-de-Chat. Mais on sentait maintenant une pointe de doute dans sa voix.

Ils ne quittaient pas des yeux l'homme encapuchonné. Lui ne les quittait pas de l'œil.

---

or, pourriez-vous si possible ne pas me casser l'autre jambe, merci beaucoup ? »

Si on leur avait demandé d'expliquer de quoi ils vivaient, les cinq attablés auraient répondu « de choses et d'autres » ou « de mon mieux », à part Banjo qui aurait sans doute lancé : « Que donc ? » Ils étaient, selon les critères d'une société indifférente, des criminels, même si eux ne se considéraient pas comme tels et ne savaient même pas épeler des mots comme « infâme ». Leur activité principale, c'était le déménagement. Les articles à déménager se trouvaient parfois du mauvais côté d'une porte en acier, disons, ou dans la mauvaise maison. D'autres fois il s'agissait en réalité de gens trop peu importants pour qu'on aille déranger la Guilde des Assassins, mais qui représentaient néanmoins une gêne au poste qu'ils occupaient et se trouveraient bien mieux, par exemple, quelque part au fond de l'eau[6]. Aucun des cinq n'appartenait à une guilde officielle, et ils recrutaient le plus souvent leurs clients parmi ceux qui, pour d'obscures raisons personnelles, ne voulaient pas importuner les guildes, parfois parce qu'ils en étaient membres eux-mêmes. Ils ne manquaient pas de travail. Il y avait toujours une bricole à déplacer de A en B ou, bien entendu, au fond de l'O.

« D'une minute à l'autre maintenant », fit Lapêche tandis que le serveur apportait leurs bières.

Banjo se racla la gorge, signe qu'une nouvelle pensée avait germé.

« Ce que j'pige pas, dit-il, c'est…

— Oui ? fit son frère[7].

---

[6] Grillage devait son nom à l'amélioration qu'il avait personnellement apportée au système très spécialisé de mise au rebut connu sous le nom de « galoche en ciment ». Un système qui souffrait d'un inconvénient fâcheux : des morceaux du client finissaient par se détacher pour venir flotter à la surface et susciter maints commentaires au sein de la population. Suffisamment de grillage, avait-il fait remarquer, résoudrait le problème tout en permettant l'accès des crabes et poissons soücieux de se livrer à leurs activités vitales de recyclage.

[7] Les bas-fonds d'Ankh-Morpork, si vastes que les hauts-fonds leur flottaient dessus comme une poule naine cherchant à couver une nichée d'autruchons, comptaient déjà dans leurs rangs un Grand David, un Gros David, un David le Fou, un P'tit Dave et un Dada l'Echalas. Chacun devait trouver son créneau.

— Ce que j'pige pas, c'est depuis quand qu'y a des serveurs ici.

— Bonsoir », fit Leureduthé en déposant son plateau.

Ils le dévisagèrent en silence.

Il les gratifia d'un sourire amical.

La main gigantesque de Lapêche claqua sur la table.

« Tu nous as pris par surprise, espèce de petit… » commença-t-il.

Dans leur secteur d'activité, les malfrats développent une certaine prescience. Moyen David et Œil-de-Chat, assis de part et d'autre de Lapêche, se penchèrent nonchalamment pour s'écarter.

« Salut ! » dit Leureduthé. Suivit un geste indistinct, et un couteau vibra sur la table entre le pouce et l'index de Lapêche.

Il le regarda avec horreur.

« Je m'appelle Leureduthé, dit Leureduthé. Et vous, qui êtes-vous ?

— J'suis… Lapêche, répondit Lapêche sans cesser de fixer le couteau qui vibrait encore.

— Un nom intéressant, fit Leureduthé. Pourquoi vous appelez-vous Lapêche, Lapêche ? »

Moyen David toussa.

Lapêche leva les yeux sur le visage de Leureduthé. L'œil de verre n'était qu'une bille grise légèrement flamboyante. L'autre œil un petit point dans un océan de blanc. Le seul contact qu'entretenait Lapêche avec l'intelligence se bornait à la passer à tabac et à la voler à la première occasion, mais un instinct de conservation soudain le colla à son siège.

« C'est que j'me rase pas, dit-il.

— Lapêche n'aime pas les lames, monsieur, dit Œil-de-Chat.

— Et vous avez beaucoup d'amis, Lapêche ? demanda Leureduthé.

— Quèques-uns, ouais… »

Dans un brusque mouvement tourbillonnant qui fit sursauter tout le monde, Leureduthé s'écarta, empoigna une chaise, l'approcha d'un coup de la table et s'assit dessus. Trois hommes avaient déjà la main sur leur épée.

« Moi, je n'en ai pas beaucoup, dit-il d'un air de s'excuser. Je ne sais pas y faire, j'ai l'impression. D'un autre côté… je n'ai pas d'ennemis du tout, semble-t-il. Aucun. Pas mal, n'est-ce pas ? »

Leureduthé avait réfléchi dans le formidable feu d'artifice bourdonnant qu'était son cerveau. Il avait réfléchi à l'immortalité.

Il était peut-être complètement fêlé, mais pas fou. On trouvait, à la Guilde des Assassins, beaucoup de tableaux et de bustes de membres célèbres qui, par le passé, avaient éli… non, bien entendu, ce n'était pas ça. On trouvait des tableaux et des bustes de *clients* célèbres de membres, non loin desquels était vissée une modeste plaque de cuivre gravée d'un commentaire tout simple du genre « A quitté cette vallée de larmes le 3 gruin, année de la Sangsue Transversale, avec l'aide de l'honorable K.W Dobson (Maison de la Vipère) ». Beaucoup d'anciennes écoles excellentes exhibaient, dans une salle quelconque, des monuments aux morts énumérant les noms des anciens élèves qui avaient donné leur vie pour le roi et le pays. La Guilde procédait selon le même principe, sauf pour la question des vies, et plus précisément de leurs généreux donateurs.

Tout membre de la Guilde désirait voir ainsi son nom affiché. Une telle inscription avait valeur d'immortalité. Et plus le client était important, plus la petite plaque de cuivre se faisait extrêmement sobre et discrète afin que le nom n'échappe à personne.

Pour tout dire, quand on était très, très connu, ce n'était même pas nécessaire de mentionner le nom…

Les hommes autour de la table l'observaient. C'était toujours difficile de savoir à quoi réfléchissait Banjo, ou même s'il réfléchissait tout court, mais les quatre autres ruminaient des pensées du style : Petit con prétentieux, comme tous les Assassins. Croit tout savoir. Je pourrais le démolir d'une seule

main sans problème. Mais… on raconte des choses. Ses yeux me filent la chair de poule…

« Alors, c'est quoi le boulot ? demanda Grillage.

— Chez nous, il n'est pas question de boulots, rectifia Leureduthé. Nous rendons des services. Et ce service vous rapportera dix mille piastres chacun.

— C'est vachement au-d'sus du tarif de la Guilde des Voleurs, dit Moyen David.

— Je n'ai jamais aimé la Guilde des Voleurs, dit Leureduthé sans tourner la tête.

— Pourquoi ça ?

— Ils posent trop de questions.

— Nous, on en pose pas, se défendit aussitôt Grillage.

— Nous allons nous entendre à merveille, fit Leureduthé. Prenez un autre verre pendant que nous attendons le reste de notre petite troupe. »

Grillage vit les lèvres de Moyen David commencer à former les premières lettres « Qui… ». Lettres que Grillage jugea inopportunes. Il donna un coup de pied à son acolyte sous la table.

La porte s'entrouvrit. Une silhouette entra, mais tout juste. Elle s'introduisit par l'interstice et se glissa le long du mur d'une manière calculée pour ne pas attirer l'attention. Calculée, entendez, par un inconscient peu doué pour ce genre de calcul.

Le nouvel arrivant les regarda par-dessus son col relevé.

« C'est un mage », dit Lapêche.

L'inconnu se précipita vers leur table et tira une chaise à lui.

« Non, je ne suis pas un mage ! souffla-t-il. Je suis incognito !

— D'accord, monsieur le cognito, fit Moyen David. Vous êtes qu'un gus avec un chapeau pointu. Là, c'est mon frère Banjo ; ça, c'est Lapêche ; et là, c'est Grill… »

Le mage regarda Leureduthé avec désespoir.

« Je ne voulais pas venir !

— Monsieur Sidenet ici présent est effectivement un mage, dit Leureduthé. Un étudiant en tout cas. Mais dans une mauvaise passe pour le moment, d'où son désir de se joindre à notre entreprise.

— Dans une mauvaise passe jusqu'où, exactement ? » demanda Moyen David.

Le mage évita de croiser aucun regard.

« J'ai commis une erreur de jugement à propos d'un pari, expliqua-t-il.

— Vous avez perdu un pari, vous voulez dire ? fit Grillage.

— J'ai payé dans les temps.

— Oui, mais Chrysoprase le troll réagit curieusement quand son argent se change en plomb le lendemain, dit Leureduthé d'un ton joyeux. Notre ami a donc besoin de collecter quelques liquidités dans un bref délai et dans l'intérêt de ses bras et jambes.

— Il n'était pas question de magie dans notre affaire, fit Lapêche.

— Notre objectif, c'est… Imaginez, si vous voulez, une tour de mage, messieurs, dit Leureduthé.

— C'est pas vraiment une tour de mage, dites ? fit Moyen David. Ils ont un sens de l'humour très bizarre dès qu'il s'agit de traquenards.

— Non.

— Des gardes ?

— Je pense. S'il faut en croire les légendes. Mais pas beaucoup. »

Moyen David plissa les yeux. « Y a des objets de valeur dans cette… tour ?

— Oh, oui.

— Pourquoi y a pas beaucoup de gardes alors ?

— Le… propriétaire ne se rend probablement pas compte de la valeur de ce qu'il… de ce qu'il a.

— Des serrures ? demanda encore Moyen David.

— Il faudra prendre un serrurier en cours de route.

— Qui ?

— Monsieur Lebrun. »

Ils approuvèrent. Tout le monde – du moins tout le monde « dans le métier », et tout le monde « dans le métier » savait ce qu'était « le métier », ou alors on n'était pas vraiment « du métier » – connaissait monsieur Lebrun. Sa présence à n'importe quelle étape d'un travail garantissait une certaine

respectabilité. D'allure soignée, assez âgé, il était l'inventeur de la plupart des outils que renfermait son gros sac en cuir. Quelle que soit la ruse qu'on employait pour s'introduire quelque part, venir à bout d'une petite armée ou découvrir la salle secrète du trésor, tôt ou tard on envoyait chercher monsieur Lebrun qui s'amenait alors avec sa sacoche, ses petites bricoles flexibles, ses petites fioles de produits alchimiques louches et ses petites chaussures astiquées. Pendant dix minutes il se contentait de regarder la serrure, après quoi il choisissait un bout de métal tordu dans un trousseau de plusieurs centaines d'autres quasi identiques et, moins d'une heure plus tard, il s'en repartait avec dix pour cent net des recettes. Bien sûr, rien n'obligeait à recourir aux services de monsieur Lebrun. On pouvait toujours choisir de passer le reste de son existence à fixer une porte verrouillée.

« Très bien. Ça se trouve où ? » demanda Lapêche.

Leureduthé se tourna vers lui et sourit. « Si c'est moi qui vous paye, pourquoi n'est-ce pas moi qui pose les questions ? »

Lapêche n'essaya même pas de lui faire baisser son œil de verre une deuxième fois.

« J'veux savoir ce qui m'attend, c'est tout, marmotta-t-il.

— Une bonne reconnaissance, voilà le secret d'une opération réussie », dit Leureduthé. Il se tourna, leva les yeux sur la masse de Banjo et ajouta : « Qu'est-ce que c'est, ça ?

— C'est Banjo, répondit Moyen David en se roulant une cigarette.

— Est-ce qu'il fait des tours ? »

Le temps suspendit un instant son vol. Les autres malfrats observèrent Moyen David. Il passait auprès de ses collègues des classes défavorisées morporkiennes pour réfléchi et patient, voire pour une espèce d'intellectuel à cause de certains de ses tatouages correctement orthographiés. On pouvait compter sur lui en cas de pépin et il était surtout honnête, comme il se doit pour tout bon criminel. S'il avait un défaut, c'était sa manie d'infliger un châtiment définitif et sans appel à quiconque se permettait des réflexions sur son frère.

S'il avait une qualité, c'était sa manie de prendre son temps. Les doigts de Moyen David tassèrent le tabac dans le papier et portèrent la cigarette à ses lèvres.

« Non », répondit-il.

Grillage voulut détendre la conversation. « On peut pas dire qu'il soit futé, mais il est toujours utile. Il soulève deux hommes de chaque main. Par le cou.

— Ouais, fit Banjo.

— Il ressemble à un volcan, dit Leureduthé.

— Vraiment ? » fit Moyen David Blandelys. Grillage bondit aussitôt et le repoussa sur son siège.

Leureduthé se retourna et lui sourit.

« J'espère beaucoup que nous deviendrons amis, monsieur Moyen David, dit-il. Ça me fend le cœur de penser que je ne suis peut-être pas entouré d'amis. » Il le gratifia d'un autre sourire éclatant. Puis il revint au reste de la tablée.

« Sommes-nous décidés, messieurs ? »

Tout le monde acquiesça. Un peu à contrecœur, compte tenu de l'opinion unanime que la place de Leureduthé était dans une chambre aux murs capitonnés, mais dix mille piastres, c'était dix mille piastres, voire davantage.

« Bien », fit Leureduthé. Il toisa Banjo. « Alors autant commencer tout de suite, j'imagine. »

Et il frappa brutalement Banjo sur la bouche.

La Mort ne se déplaçait pas en personne chaque fois qu'une existence venait à son terme. Ce n'était pas nécessaire. Les gouvernements gouvernent, mais les Premiers ministres et les présidents ne se déplacent pas physiquement chez les citoyens pour leur expliquer comment mener leur vie, ils risqueraient d'y perdre la leur. Il y a des lois pour ça.

Mais la Mort s'assurait de temps en temps que tout fonctionnait correctement ou, pour être plus précis, que tout

cessait correctement de fonctionner dans les secteurs les moins importants de sa juridiction.

Pour l'heure il marchait dans des océans enténébrés.

Des nuages de vase s'élevaient autour de ses pieds tandis qu'il parcourait à grands pas le fond de la tranchée. Sa robe flottait autour de lui. Tout n'était que silence, pression et nuit profonde, totale. La vie y avait pourtant sa place, même si loin sous la surface : calmars géants et homards aux paupières hérissées de dents, créatures arachnoïdes affublées d'estomacs sur leurs pattes et poissons lumineux. C'était un monde cauchemardesque, noir et silencieux, mais la vie se développe à la moindre occasion. Dans le cas contraire, elle met un peu plus de temps.

La destination de la Mort était une légère élévation au fond de la tranchée. Déjà l'eau qui l'entourait se réchauffait et se peuplait davantage, surtout de bestioles qu'on aurait dites assemblées à partir des résidus de tout le reste.

Invisible mais sensible, une immense colonne d'eau bouillante montait d'une fissure. Quelque part en dessous gisaient des rochers que le champ magique du Disque portait presque à l'incandescence.

Des aiguilles minérales s'étaient déposées autour de l'orifice. Et, dans cette toute petite oasis, une forme de vie s'était développée. Sans besoin d'air ni de lumière. Ni même de nourriture dans le sens où l'entendent la plupart des autres espèces.

Elle avait grandi à la limite de la colonne d'eau, croisement entre un ver de terre et une fleur.

La Mort s'agenouilla pour l'observer parce qu'elle était minuscule. Mais pour une raison inconnue, dans un tel milieu dépourvu d'yeux et de lumière, elle était d'un rouge éclatant. La prodigalité de la vie dans ce domaine ne cessait jamais de l'étonner.

Il fouilla dans sa robe et en sortit un petit rouleau de matière noire, comme une trousse de bijoutier. Avec une extrême précaution, il prit dans une des poches à l'intérieur une faux miniature, la serra entre le pouce et l'index, et attendit.

Quelque part au-dessus, un courant vagabond délogea un éclat de rocher qui dégringola en soulevant de petits nuages de vase au gré de ses rebonds sur la paroi de la tranchée.

Il atterrit juste à côté de la fleur vivante avant de rouler et de l'arracher à la roche.

La Mort donna un coup de sa faux miniature au moment où la fleur se fanait…

On parle souvent de la vision toute-puissante de diverses entités fabuleuses. On les dit capables de voir la chute du moindre moineau. Et c'est peut-être vrai. Mais une seule est toujours là quand il s'écrase par terre.

L'âme du ver de la tranchée était microscopique et rudimentaire. Elle ne s'encombrait pas de péchés. Elle n'avait jamais convoité les polypes du voisin. Elle n'avait jamais flambé au jeu ni bu d'alcools forts. Elle ne s'était jamais embarrassée de questions comme « Pourquoi suis-je ici ? » vu qu'elle n'avait aucune conscience du « où » ni, en l'occurrence, du « je ».

Le fil chirurgical de la faux libéra néanmoins quelque chose qui disparut dans les eaux tumultueuses.

La Mort rangea soigneusement son instrument et se releva. Tout allait bien, tout se passait à sa convenance, et…

… mais il n'en était rien.

De la même manière que l'excellent technicien entend le changement subtil signalant un palier défectueux bien avant que le plus précis des instruments ait détecté la moindre anicroche, la Mort nota une dissonance dans la symphonie du monde. Une fausse note parmi des milliards, mais d'autant plus évidente, comme un tout petit caillou dans une très grande chaussure.

Il agita un doigt dans l'eau. L'espace d'un instant, le contour bleu d'une porte se dessina. Il la franchit et disparut.

Les créatures de la tranchée ne remarquèrent pas son départ. Elles n'avaient pas remarqué son arrivée. Elles ne remarquaient jamais rien.

Une carriole roulait bruyamment dans le brouillard glacial des rues, le cocher courbé sur son siège. On ne voyait de l'homme qu'un grand manteau brun épais.

Une silhouette jaillit des remous de la brume et se retrouva soudain assise à côté de lui.

« Salut ! dit la silhouette. Je m'appelle Leureduthé. Et vous ?

— Dites donc, descendez d'là, j'ai pas le droit de faire mont… »

Le cocher s'interrompit. C'était stupéfiant : Leureduthé avait réussi à lui enfoncer un poignard à travers ses quatre couches épaisses de vêtements et à s'arrêter au moment exact où la pointe lui piquait la peau.

« Pardon ? fit Leureduthé avec un sourire éclatant.

— Euh… y a rien de valeur, voyez, rien de valeur, juste quelques sacs de…

— Oh là là, dit Leureduthé dont l'inquiétude voila soudain le visage. Eh bien, nous allons voir ça, je pense… Alors, quel est votre nom, monsieur ?

— Heudebert. Euh… Heudebert, répondit Heudebert. C'est ça, Heudebert. Euh… »

Leureduthé tourna légèrement la tête.

« Venez, messieurs. Je vous présente mon ami Heudebert. Il sera notre conducteur ce soir. »

Heudebert vit une demi-douzaine d'autres silhouettes émerger du brouillard et grimper dans la carriole derrière lui. Il ne se retourna pas pour les regarder. La piqûre dans ses reins lui faisait comprendre que ce ne serait pas la meilleure des idées pour son plan de carrière. Mais il eut l'impression qu'une des silhouettes, une espèce de montagne qui traînait les pieds, transportait un long paquet sur l'épaule. Le paquet remua et laissa échapper des sons étouffés.

« Arrêtez de trembler, Heudebert. Nous avons seulement besoin d'un moyen de transport, dit Leureduthé tandis que la carriole roulait en grondant sur les pavés.

— Quelle adresse, monsieur ?

— Oh, aucune importance. Mais d'abord, j'aimerais que vous vous arrêtiez place Sator, près de la deuxième fontaine. »

Le couteau se retira. Heudebert cessa de vouloir respirer par les oreilles.

« Euh…

— Qu'y a-t-il ? Vous me paraissez bien tendu, Heudebert. Rien de tel qu'un massage de la nuque, je trouve.

— J'suis pas vraiment autorisé à transporter des passagers, voyez. Charles va me passer un drôle de savon…

— Oh, ne vous inquiétez pas pour ça, dit Leureduthé en lui donnant une tape dans le dos. Nous sommes tous amis ici !

— On amène la fille pour quoi faire ? demanda une voix derrière eux.

— Pas bien, cogner fur les filles, fit une voix grave. M'man, elle a dit qu'y faut pas cogner fur les filles. F'est bon pour les vilains garfons, qu'elle a dit…

— Tais-toi, Banjo.

— M'man, elle a dit…

— Chuuut ! Heudebert n'a pas envie d'écouter nos histoires, dit Leureduthé sans cesser de fixer le conducteur.

— Moi ? Sourd comme un pot, monsieur, marmonna Heudebert qui, à certains égards, apprenait très vite. En plus d'ça, j'vois mal au-delà d'un mètre. Et, tenez, je m'souviens jamais d'la tête des gens que j'croise. La mauvaise mémoire ? Hah ! Me parlez pas de la mauvaise mémoire. Mince alors, des fois j'suis, disons, sur ma charrette, à parler à des gens, tenez, tout comme j'vous parle en ce moment, et puis, une fois qu'ils sont partis, hah, j'ai beau faire, croyez-vous que j'me rappelle l'allure qu'ils avaient, ou combien ils étaient, ou ce qu'ils transportaient, ou des détails sur une fille ou autre chose ? » Sa voix se réduisait désormais à un sifflement aigu. « Hah ! Des fois j'en oublie même mon nom !

— C'est Heudebert, non ? fit Leureduthé en lui adressant un sourire joyeux. Ah, nous y voilà. Bon sang. Il y a de l'animation, on dirait. »

Les échos d'une bagarre leur parvenaient de plus loin, puis deux trolls masqués passèrent en courant, poursuivis par trois hommes du Guet. Ils ignorèrent tous la voiture.

« J'ai entendu dire que la bande à De Bris voulait s'attaquer ce soir à la chambre forte de Paquelet, fit une voix derrière Heudebert.

— J'ai idée que monsieur Lebrun se joindra pas à nous, alors, fit une autre voix. » Suivit un ricanement.

« Oh, je n'en suis pas sûr, monsieur Blandelys, pas sûr du tout, intervint une troisième voix du côté de la fontaine. Pourriez-vous me tenir mon sac le temps que je monte, s'il vous plaît ? Faites attention, c'est un peu lourd. »

C'était une petite voix distinguée. Quand on avait une telle voix, on gardait son argent dans un gousset et on comptait toujours soigneusement sa monnaie. Voilà ce que se dit Heudebert avant d'essayer à toutes forces d'effacer le détail de sa mémoire.

« Allez-y, Heudebert, dit Leureduthé. Passez par-derrière l'Université, je pense. »

La voiture se mit à rouler. « Vous faites main basse sur l'argent et vous ressortez promptement. C'est cela ? » demanda la petite voix distinguée.

Un murmure d'assentiment lui répondit.

« J'ai appris ça sur les genoux de ma mère, ouais.

— Vous avez beaucoup appris à plat ventre sur les genoux de votre maman, monsieur Blandelys.

— Dites rien fur m'man ! » La voix ressemblait à un tremblement de terre.

« C'est monsieur Lebrun, Banjo. Tiens-toi bien.

— L'a qu'à pas dire des trucs fur m'man !

— D'accord ! D'accord ! Bonjour, Banjo… Je crois avoir un bonbon quelque part… Oui, voilà. Oui, ta maman connaissait son affaire. On entre en silence, on prend son temps, on ramasse ce qu'on est venu chercher, puis on ressort promptement et en bon ordre. On ne traîne pas sur place pour compter son butin et se féliciter mutuellement de son courage, c'est bien ça ?

— Vous m'avez l'air de pas mal vous débrouiller, monsieur Lebrun. » La voiture se dirigea en bringuebalant vers l'autre côté de la place.

« Juste de quoi rembourser les frais, monsieur Œil-de-Chat. Un petit cadeau du Porcher, comme qui dirait. Ne jamais tout prendre et s'enfuir en courant. Mais prendre un peu et sortir en marchant. Bien habillé. C'est ma devise. Être bien habillé et s'en aller tranquillement. Ne jamais courir. Ne *jamais* courir. Le Guet se lance toujours aux trousses d'un fuyard. De vrais fox-terriers, les flics, quand il s'agit de donner la chasse. Non, vous sortez tranquillement, vous gagnez le coin de la rue, vous attendez qu'il y ait beaucoup d'agitation, puis vous faites demi-tour et vous revenez en marchant. C'est une manœuvre qui réussit à chaque fois, voyez-vous. La moitié du temps, les flics s'écartent pour vous laisser passer. Vous leur lancez un "Bonsoir, messieurs les agents", et vous êtes chez vous pour le thé.

— Ouaaah ! Un bon coup pour se sortir du pétrin, j'vois ça. Mais faut avoir du cran.

— Oh non, monsieur Lapêche, pas pour se sortir du pétrin. Pour éviter d'y tomber. »

C'était comme une salle de classe bien sage, pensa Heudebert (qui essaya aussitôt d'oublier). Ou un gymnase de quartier quand un champion de boxe professionnel vient y faire un tour.

« Qu'est-ce qui t'est arrivé à la bouche, Banjo ?

— Il a perdu une dent, monsieur Lebrun, répondit une autre voix qui ricana.

— V'ai perdu une dent, monfieur Lebrun, répéta le tonnerre qu'était Banjo.

— Gardez les yeux sur la route, Heudebert, fit Leureduthé à côté du cocher. Nous ne voulons pas d'accident, n'est-ce pas… »

La route était à présent déserte malgré l'agitation de la ville derrière eux et la masse de l'Université toute proche. Il y avait quelques rues bordées de bâtiments, mais tous à l'abandon. Et le son subissait un étrange phénomène. Le reste d'Ankh-Morpork paraissait très loin, les bruits arrivaient comme à travers un mur épais. La carriole entrait dans ce petit quartier méprisé d'Ankh-Morpork qui avait longtemps servi de dépotoir à l'Université et qu'on connaissait désormais sous le nom de Terrain Forcier.

« Salauds de mages, grommela machinalement Heudebert.

— Je vous demande pardon ? fit Leureduthé.

— D'après mon arrière-grand-père, on avait une propriété dans l'coin. De bas niveaux de magie, mon cul ! Hah, ils risquent pas grand-chose, les mages, ils manquent pas de sorts pour s'protéger. Un peu de magie par-ci, un peu de magie par-là… Logique, faut bien que ça finisse quelque part, non ?

— Dans le temps, il y avait des panneaux d'avertissement, fit la voix distinguée derrière lui.

— Ouais, ben, à Ankh-Morpork, les panneaux d'avertissement pourraient aussi bien afficher "bois de chauffage premier choix", dit quelqu'un d'autre.

— J'veux dire, c'est logique, ils balancent un vieux sortilège pour faire exploser ci, un autre pour bidouiller ça, et encore un pour faire pousser les carottes, tous ces sortilèges finissent par agir les uns sur les autres, qui sait ce que ça va donner au bout du compte ? dit Heudebert. D'après mon arrière-grand-père, certains matins au réveil on retrouvait la cave au-dessus du grenier. Et c'était pas l'pire, ajouta-t-il d'un air sombre.

— Ouais, j'ai entendu parler de certains coins tellement atteints qu'on pouvait se balader dans une rue et se croiser soi-même venant dans l'autre sens, renchérit quelqu'un, un coup à ne plus savoir où donner de la tête ni du cul.

— Le chien ramenait à la maison toutes sortes de trucs, dit Heudebert. D'après mon arrière-grand-père, la famille plongeait la moitié du temps derrière le canapé s'il rappliquait avec un truc dans la gueule. Des sortilèges de feu corrodés qui se mettaient à siffler, des baguettes magiques cassées d'où sortait d'la fumée verte et j'en passe… Et quand on voyait le chat jouer avec une bricole, valait mieux pas chercher à savoir ce que c'était, moi j'vous l'garantis. »

Il donna un coup sec aux rênes, sa situation présente presque oubliée dans le flux des ressentiments héréditaires.

« J'veux dire, paraît qu'on a enterré profond tous les vieux grimoires et machins et qu'on recycle maintenant les sortilèges usés, mais j'trouve pas ça rassurant de voir des patates commencer à s'trimbaler partout, maugréa-t-il. Mon arrière-grand-père est allé en causer au mage en chef qui lui a dit… (il

prit une voix nasale étouffée, ainsi qu'il s'imaginait qu'on s'exprimait quand on avait de l'éducation) "Oh, il se peut qu'il y ait quelques inconvénients temporaires aujourd'hui, mon bon monsieur, mais revenez dans cinquante mille ans." Salauds de mages. »

Le cheval tourna à un croisement.

C'était un cul-de-sac. De part et d'autre, des maisons à moitié effondrées, les fenêtres éventrées, les portes volées, s'appuyaient les unes sur les autres.

« J'ai entendu dire qu'on allait nettoyer le quartier, fit quelqu'un.

— Oh, ouais », dit Heudebert. Il ponctua ces deux mots d'un crachat qui prit la fuite en touchant terre. « Et vous savez quoi ? Y a maintenant sans arrêt des cinglés qui viennent fouiner et transbahuter des trucs…

— Le mur plus loin, dit Leureduthé sur le ton de la conversation. Je crois qu'en général vous passez au niveau du tas de décombres à côté du vieil arbre mort. On a du mal à le distinguer à moins de bien faire attention. Mais je n'ai jamais vu comment vous vous y prenez…

— Doucement, j'peux pas vous faire passer, dit Heudebert. Vous transporter, c'est une chose, mais vous faire passer… »

Leureduthé soupira. « Nous nous entendions si bien. Écoutez, Heudebert… Heude… vous nous faites passer ou – et je le dis avec beaucoup de regret – je serai forcé de vous tuer. Je vous trouve sympathique. Consciencieux. Vous me faites l'effet d'un manteau sérieux et de chaussures raisonnables.

— Mais si je vous fais passer…

— Au pire, que peut-il vous arriver ? dit Leureduthé. Vous perdrez votre travail. Tandis que si vous refusez, vous mourrez. Alors, à bien y regarder, nous vous rendons en réalité service. Allez, dites oui.

— Heu… » Le cerveau d'Heudebert ne savait plus où donner des neurones. Le type correspondait manifestement à l'idée que se faisait le cocher d'un aristo, il avait l'air charmant et amical, mais quelque chose clochait. Le fond et la forme du discours s'accordaient mal ensemble.

« Et puis, poursuivit Leureduthé, si vous avez été contraint, vous n'y êtes pour rien, pas vrai ? Personne ne peut vous le reprocher. Personne n'en voudrait à quelqu'un d'avoir cédé sous la menace d'un poignard.

— Oh, ben, alors… s'il s'agit de contrainte… » marmonna Heudebert. Accepter la situation paraissait la seule solution.

Le cheval s'arrêta et attendit en affichant l'air patient de l'animal qui connaît sans doute mieux le chemin que le conducteur.

Heudebert fouilla dans la poche de son manteau et en sortit une petite boîte en fer-blanc, un peu comme une tabatière. Il l'ouvrit. Elle contenait de la poussière rougeoyante.

« À quoi ça vous sert ? demanda Leureduthé d'un ton très intéressé.

— Oh, on en prend une pincée, on la jette en l'air, ça fait *ping* et ça ouvre le passage, répondit Heudebert.

— Alors… on n'a pas besoin d'une formation particulière ni rien ?

— Euh… suffit de l'envoyer contre le mur, là, et ça fait *ping,* répondit Heudebert.

— Vraiment ? Puis-je essayer ? »

Leureduthé prit la boîte dans la main docile du cocher et jeta une pincée de poussière devant le cheval. La poudre resta un instant en suspension avant de former une arche étroite et scintillante dans l'espace. Elle étincela et fit…

… *ping*.

« Aah, fit une voix derrière eux. F'est beau, hein, David ?

— Ouais.

— Toutes les volies étinfelles…

— Et ensuite on avance, c'est tout ? fit Leureduthé.

— Voilà, dit Heudebert. Mais en vitesse, attention. Ça reste pas longtemps ouvert. »

Leureduthé empocha la petite boîte. « Merci beaucoup, Heudebert. Vraiment beaucoup. »

Son autre main jaillit. Il y eut un reflet métallique. Le conducteur cligna des yeux puis bascula de côté à bas de son siège.

Le silence se fit à l'arrière, un silence teinté d'horreur, voire d'un soupçon d'admiration monstrueuse.

« Quel raseur, non ? » dit Leureduthé en se saisissant des rênes.

La neige se mit à tomber. Sur la forme étendue d'Heudebert, mais aussi à travers plusieurs robes grises à capuchon qui flottaient dans les airs.

On les aurait dites vides. À croire qu'elles n'existaient que pour définir un point dans l'espace.

Eh bien, dit l'une d'elles, nous sommes franchement impressionnés.

En effet, fit une autre. Nous n'aurions jamais imaginé y arriver de cette façon-là.

C'est de toute évidence un humain plein de ressources, dit une troisième.

La beauté de la chose, reprit la première (ou peut-être était-ce la deuxième, puisque absolument rien ne distinguait les robes les unes des autres), c'est que nous allons accroître le champ de notre contrôle.

Exactement, fit une autre. Leur forme de pensée est vraiment étonnante. Une espèce de… logique illogique.

Des enfants, dit une autre. Qui l'aurait cru ? Mais aujourd'hui des enfants, demain le monde.

Donnez-moi un garçon de moins de sept ans, et il restera enfant à vie, fit une autre.

Suivit un silence insupportable.

Les êtres collectifs qui se donnaient le nom de Contrôleurs ne croyaient en rien, sauf peut-être en l'immortalité. Et le moyen d'être immortel, ils le savaient, c'était de se dispenser de vivre. Surtout, ils ne croyaient pas à l'individu. Un individu, c'était une créature avec un commencement et une fin. Et comme dans un univers infini toute vie était de leur point de vue incroyablement courte en comparaison, elle mourait

instantanément. Il y avait un défaut dans leur logique, bien entendu, mais ils s'en apercevaient toujours trop tard. En attendant, chacun évitait scrupuleusement tout commentaire, toute action ou toute expérience qui l'aurait distingué de ses semblables…

Vous avez dit « moi », dit l'un d'eux.

Ah. Oui. Mais, voyez-vous, nous citions, s'empressa de se défendre l'être concerné. C'est un religieux qui a dit ça. Sur la façon d'éduquer les enfants. Et il aurait donc logiquement dit « moi ». Mais moi, je n'aurais pas utilisé ce pronom, évid… *Oh merde !*

La robe se volatilisa dans un petit nuage de fumée.

Que cela nous serve de leçon, dit un des survivants tandis qu'une nouvelle robe parfaitement identique naissait dans une brève détonation à la place qu'avait occupée le collègue éliminé.

Oui, fit le nouvel arrivant. Eh bien, il est évident…

Il s'interrompit. Une silhouette sombre s'approchait dans la neige.

C'est *lui,* dit-il.

Ils disparurent en hâte – non pas en se volatilisant, mais en se dispersant et en se clairsemant jusqu'à se fondre dans le décor.

La silhouette sombre s'arrêta devant le cocher défunt et tendit la main.

« EST-CE QUE JE PEUX VOUS AIDER ? »

Heudebert leva un regard reconnaissant.

« Ouais, pour sûr », fit-il. Il se remit debout sur des jambes mal assurées. « Dites, vous avez les doigts gelés, monsieur !

— PARDON.

— Pourquoi il a fait ça ? Je lui ai obéi. Il aurait pu m'tuer. »

Heudebert fouilla dans son manteau et sortit une petite flasque en argent, pour l'heure étrangement transparente.

« J'garde toujours une p'tite goutte sur moi par ces nuits glaciales, dit-il. Ça m'donne du cœur au ventre.

— OUI, BIEN SÛR. » La Mort jeta un rapide coup d'œil circulaire et flaira l'atmosphère.

« Comment j'vais expliquer tout ça maintenant, hein ? fit Heudebert en s'octroyant une gorgée.

— PARDON ? JE SUIS TRÈS IMPOLI. JE NE FAISAIS PAS ATTENTION.

— Je disais : qu'est-ce que je vais raconter à la boîte ? Laisser des types se faire carrément la malle avec ma carriole… J'suis bon pour me faire virer, c'est sûr, j'suis dans de sales draps…

— AH. BON. DE CE CÔTÉ-LÀ AU MOINS J'AI DE BONNES NOUVELLES, HEUDEBERT. MAIS PAR AILLEURS J'EN AI DE MAUVAISES. »

Heudebert écouta. Une ou deux fois il regarda le cadavre à ses pieds. Il avait l'air plus petit vu de l'extérieur. Il était assez intelligent pour ne pas discuter. On ne conteste pas certaines nouvelles quand c'est un squelette de deux mètres armé d'une faux qui les apporte.

« Alors j'suis mort, conclut-il.

— EXACT.

— Euh… d'après le prêtre… vous savez… une fois qu'on est mort… c'est comme passer par une porte, et d'un côté y a… l'En… ben, un endroit effroyable… ? »

La Mort observa le visage inquiet qui s'évanouissait.

« PAR UNE PORTE…

— C'est ce qu'il disait…

— J'IMAGINE QUE ÇA DÉPEND DE QUEL CÔTÉ ON ENTRE. »

Quand la rue fut à nouveau déserte en dehors du séjour charnel de feu Heudebert, les formes grises réapparurent.

Franchement, il devient de pire en pire, fit l'une d'elles.

Il nous cherchait, fit une autre. Vous avez remarqué ? Il se doute de quelque chose. Il… prend tellement tout à cœur.

Oui… mais la beauté de notre projet, dit une troisième, c'est qu'il ne peut pas se mettre en travers.

Il peut aller partout, dit une robe.

Non, dit une autre. *Presque* partout.

Puis, avec une suffisance indescriptible, elles s'évanouirent dans un fondu en plan rapproché.

La neige se mit à tomber dru.

La veille du Porcher.

Douce nuit, sainte nuit. Dans les cieux l'astre luit.

Et dans la maison… croyant se régaler, une petite souris sort de son trou.

Contrevenant à toutes les convenances, on avait posé un piège. Cependant, période de fête oblige, on l'avait appâté d'un bout de couenne. L'odeur avait affolé les sens de la souris durant toute la journée, mais maintenant, sans personne dans les parages, elle était prête à risquer le coup.

La souris ignorait qu'il s'agissait d'un piège. Les souris ne sont pas douées pour communiquer des informations. On n'emmène pas les souriceaux sur des sites célèbres de pièges afin de leur expliquer : « C'est ici que votre oncle Arthur est mort. » Tout ce qu'elle savait, c'était qu'il y avait à manger, bon sang. Sur une planchette de bois avec du fil de fer autour.

Un bref sauve-qui-peut plus tard, les mâchoires du piège s'étaient rabattues sur la couenne.

Ou plutôt étaient passées à travers.

La souris se retourna pour regarder ce qui gisait désormais sous le gros ressort et se dit : « Hou-là… »

Puis elle leva les yeux sur la silhouette vêtue de noir qui était apparue dans son champ de vision près du lambris.

« Couiii ? demanda-t-elle.

— COUIII », répondit la Mort aux Rats.

Et ce fut à peu près tout.

La Mort aux Rats jeta ensuite autour de lui un regard intéressé. Son travail d'une importance capitale le conduisait essentiellement dans des cours de fermes, des caves obscures, des estomacs de chats ainsi que dans tous les petits trous

humides où souris et rats finissent par découvrir si oui ou non il existe une Tomme promise. Là, c'était différent.

D'abord, les lieux étaient joyeusement décorés. Lierre et gui pendaient en bouquets des étagères. Des serpentins aux couleurs éclatantes festonnaient les murs, chose peu fréquente dans la plupart des trous ou même chez les chats les plus civilisés.

La Mort au Rats bondit sur un fauteuil, puis du fauteuil sur la table, ou plus précisément tout droit dans un verre de liquide ambré qui se renversa et se brisa. Une flaque se répandit autour de quatre navets et entreprit d'imbiber un mot maladroitement écrit sur du papier à lettre rose.

Il lut :

Chair père Porcher,

Pour le jour du Porcher je voudrai un tanbour et puis une poupée et puis un ours en pluche et une sale de torture orrible de l'inquisission omnienne avec un faut chevalais de torture et du sant presque vrai qu'on peut réutiliser, tu la trouvera au magazin de jouet de la rue Courte, elle coûte 5990 piastres. J'ai été sage et voilà un verre de chéri avec un paté en croûte pour toi, et puis des navets pour Creuseur, Caveur, Fouisseur et ~~Faureur~~ Foreur. J'espaire que la cheminée est tassée large mais mon ami Giullaume dit qu'en fait tu est ton père.

Bien à toi, Virginie Prüd.

La Mort aux Rats grignota un bout de pâté en croûte ; quand on personnifie la mort des petits rongeurs, il faut se conformer à certains usages. Il urina aussi sur un des navets pour la même raison, mais seulement métaphoriquement : quand on est un petit squelette en robe noire, certaines opérations sont techniquement impossibles.

Puis il sauta de la table et laissa par terre des empreintes fleurant le cherry sur tout son trajet jusqu'à l'arbre en pot qui trônait dans un angle. Ce n'était en réalité qu'une branche de chêne dénudée, mais on y avait attaché avec du fil de fer tant de houx luisant et de gui qu'il brillait à la lumière des bougies.

L'arbre enguirlandé arborait des décorations scintillantes et de petites bourses de pièces en chocolat.

La Mort aux Rats étudia d'un air interrogateur son reflet déformé à l'extrême dans une boule de verre, puis leva la tête vers la tablette de la cheminée.

Il l'atteignit d'un bond et déambula avec curiosité entre les cartes disposées tout au long. Ses moustaches grises se convulsèrent devant des formules du type *« Je vous souhaite joie et bonne chère pour la nuit du Porcher et tout au long de l'année. »* Deux d'entre elles représentaient un gros bonhomme jovial qui portait une hotte. Dont une où il conduisait un traîneau tiré par quatre cochons gigantesques.

La Mort aux Rats grimaça à la vue des deux souliers devant l'âtre où ne restaient d'un feu que quelques malheureuses cendres.

Il prit conscience d'une subtile tension dans l'atmosphère, l'impression que le décor était également une scène de théâtre avant les trois coups, ou une mortaise dans l'attente de son tenon…

Un raclement rompit le silence. Quelques mottes de suie tombèrent avec un bruit sourd dans les cendres.

La Couineuse hocha la tête toute seule.

Le raclement se fit plus fort, s'interrompit un instant puis fut suivi d'un bruit métallique comme si une masse atterrissait dans les cendres et renversait un jeu d'accessoires de cheminée ornementaux.

Le rat regarda prudemment une silhouette en robe rouge se remettre debout, tituber devant le foyer et se frotter le tibia là où l'avait piquée la fourchette à griller le pain.

La silhouette gagna la table et lut le billet. La Mort aux Rats crut entendre un gémissement.

Les navets furent empochés ainsi que le pâté en croûte, au grand dam de la Mort aux Rats. Il était quasi certain qu'il fallait les manger sur place, non les emporter.

La silhouette passa un instant en revue la feuille dégoulinante puis fit demi-tour et s'approcha de la cheminée. La Mort aux Rats recula légèrement derrière « *Joyeuses fêtes !* ».

Une main gantée de rouge saisit un soulier. Après quelques grincements et bruissements, le soulier retrouva sa place, l'air nettement plus gros – le principal paquet à en sortir portait l'inscription, tout juste visible : « Victimes non fournies. 3-10 ans. » La Mort aux Rats distinguait mal le pourvoyeur d'une telle munificence. La grande capuche rouge dissimulait entièrement son visage, ne laissant dépasser qu'une longue barbe blanche.

Finalement, une fois sa tâche terminée, la silhouette recula et sortit une liste de sa poche. Elle la leva à hauteur de capuche et parut la consulter. Elle agita vaguement l'autre main vers la cheminée, les empreintes de suie par terre, le verre de cherry vide et le soulier. Puis elle se pencha en avant, comme si elle lisait de minuscules caractères.

« AH OUI, fit-elle. EUH… HO. HO. HO. »

Là-dessus, elle se baissa soudain et pénétra dans la cheminée. Suivirent des frottements le temps que les bottes trouvent une prise, puis plus rien.

La Mort aux Rats s'aperçut qu'il avait commencé à ronger le manche de sa petite faux sous le coup de la surprise. « COUIII ? » Il atterrit dans les cendres et grimpa à toute allure le conduit maculé de suie de la cheminée.

Il galopait à une telle vitesse qu'il en jaillit en moulinant toujours des pattes dans le vide avant de retomber dans la neige du toit.

Un traîneau planait à côté de la gouttière.

La silhouette encapuchonnée de rouge venait d'y prendre place et parlait manifestement à un interlocuteur invisible derrière un tas de sacs.

« ENCORE UN PÂTÉ EN CROÛTE.

— Y a de la moutarde ? firent les sacs. C'est fameux avec de la moutarde.

— JE N'EN AI PAS L'IMPRESSION.

— Ah, bon. Passez-le-moi quand même.

— ÇA NE M'A PAS L'AIR TRÈS BON.

— Bah, quelque chose en a grignoté un bout, c'est tout…

— JE PARLE DE LA SITUATION. LA PLUPART DES LETTRES… ILS N'Y CROIENT PAS VRAIMENT. ILS FONT

SEMBLANT, AU CAS OÙ[8]. JE CRAINS QU'IL SOIT TROP TARD. ÇA SE PROPAGE SI VITE. ÇA REMONTE MÊME DANS LE TEMPS.

— C'est pas la mort, maître. C'est notre devise, hein ? Faut pas désespérer, dirent les sacs qui donnaient l'impression d'avoir la bouche pleine.

— ÇA N'A JAMAIS VRAIMENT ÉTÉ LA MIENNE.

— J'veux dire, c'est pas la perspective certaine d'un échec total qui va nous impressionner, maître.

— AH NON ? TRÈS BIEN. BON, J'IMAGINE QUE NOUS FERIONS MIEUX D'Y ALLER. » La silhouette empoigna les rênes. « DEBOUT, CREUSEUR ! DEBOUT, FOUISSEUR ! DEBOUT CAVEUR ! DEBOUT, FOREUR ! HUE ! »

Les quatre gros sangliers attelés au traîneau ne bougèrent pas.

« POURQUOI ÇA NE DONNE RIEN ? fit la silhouette d'une voix grave et perplexe.

— Comprends pas, maître, dirent les sacs.

— ÇA MARCHE AVEC LES CHEVAUX.

— Vous devriez essayer "Allez les gorets, allez, allez, allez !"

— *ALLEZ LES GORETS, ALLEZ, ALLEZ, ALLEZ !* » Ils attendirent. « NON… ÇA N'A PAS L'AIR DE LEUR FAIRE DE L'EFFET. »

Chuchotis chuchotas.

« VRAIMENT ? TU CROIS QUE ÇA PEUT MARCHER ?

— Ça marcherait vachement avec moi si j'étais un cochon, maître.

— BON, TRÈS BIEN. »

La silhouette empoigna de nouveau les rênes.

« PATATES ! GLANDS ! »

---

[8] Voilà qui rappelle beaucoup la suggestion du philosophe quirmien Ventre, lequel disait : « Peut-être les dieux existent-ils, et peut-être pas. Alors pourquoi ne pas y croire à tout hasard ? S'ils existent, un séjour idyllique nous attend à notre mort, et sinon on n'a rien perdu, pas vrai ? » Après son décès, il s'est réveillé encerclé de dieux armés de bâtons menaçants et l'un d'eux lui a annoncé : « On va te montrer ce qu'on pense par chez nous de monsieur le Petit Malin… »

Les pattes des sangliers se brouillèrent. Une lumière argentée dansa à travers les bêtes puis explosa vers l'extérieur. Traîneau et attelage se réduisirent à un point et disparurent.

« COUIII ? »

La Mort au Rat galopa sur la neige, se laissa glisser le long d'un tuyau d'écoulement et atterrit sur le toit d'une remise.

Un corbeau s'y tenait perché. Il fixait quelque chose d'un œil désolé.

« COUIII !

— Vise-moi ça, tiens ! » fit le corbeau avec emphase. Il agita une griffe en direction d'une mangeoire dans le jardin en contrebas. « Ils accrochent une moitié de saloperie de noix de coco, un gros morceau de couenne de jambon, une poignée de cacahuètes dans un bout de grillage et ils se croient sortis tout droit de la cuisse d'Io. Huh. Tu vois des yeux, toi ? Tu vois des entrailles ? À mon avis, non. Je suis l'oiseau le plus intelligent des latitudes tempérées, et je me fais snober parce que j'arrive pas à me suspendre la tête en bas en faisant cui-cui. Tiens, prends les rouges-gorges. Des p'tits cons malfaisants, toujours à cran, qui s'bagarrent comme des malades, mais ils ont rien d'autre à faire que s'balader en remuant la tête et ils savent plus où donner du bec tellement y a de miettes de pain. Alors que moi, je peux réciter des poèmes et répéter des tas de phrases marrantes…

— COUIII !

— Oui ? Quoi ? »

La Mort aux Rats montra le toit puis le ciel et sautilla avec excitation. Le corbeau leva un œil.

« Ah, oui. *Lui,* dit-il. Rapplique toujours à cette époque de l'année. Un peu comme les rouges-gorges, ce…

— COUIII ! COUII IC IC IC IC ! » La Mort aux Rats mima une silhouette atterrissant dans une cheminée et se déplaçant dans une pièce. « Coum HIC HIC HIC, COUIII "HIC HIC HIC" ! IC IC COUIII !

— T'aurais pas abusé d'la bonne chère du Porcher, des fois ? Tu te serais pas goinfré de chocolats à la liqueur ?

— COUIII ? »

Les yeux du corbeau riboulèrent.

« Écoute, Mort de la Mort. C'est un boulot à plein temps, non ? C'est pas comme si tu pouvais, disons, laver des carreaux en extra ou aller tondre des pelouses après le service.

— COUIII !

— Oh, à ta guise. »

Le corbeau s'accroupit légèrement afin de permettre à la petite silhouette de lui sauter sur le dos, puis il prit pesamment son envol.

« Bien sûr, ils peuvent perdre la boule, ces types fabuleux, fit-il tandis qu'il piquait au-dessus du jardin au clair de lune. Tiens, le père la Tuile, déjà…

— COUIII !

— Oh, j'insinue rien… »

Suzanne n'aimait pas Les Bières mais elle y faisait tout de même un tour quand la normalité lui pesait trop. Les Bières, malgré l'odeur, l'alcool et la clientèle, offrait un avantage de taille. Personne n'y prêtait attention à son voisin. Ni à rien. Traditionnellement, on passait plutôt la nuit du Porcher en famille, mais les consommateurs des Bières ne devaient pas en avoir, de famille ; certains donnaient l'impression de plutôt mettre bas des portées voire des couvées. D'autres d'avoir dévoré leurs parents, ou du moins les parents de quelqu'un.

Les Bières, c'était le bistro des morts-vivants. Et quand on demandait un bloody mary à Igor le barman, il ne préparait pas une métaphore.

Les clients réguliers ne posaient pas de question, et pas seulement parce que certains peinaient à articuler tout ce qui dépassait le stade du grognement. Et aucun n'était doué pour les réponses. Aux Bières, on buvait seul, même quand on venait en groupe. Ou en meute.

Malgré les décorations disposées d'une main inexperte par Igor le barman en signe de bonne volonté[9], Les Bières n'étaient pas un lieu de rencontre familial.

La famille était un sujet que Suzanne préférait éviter.

Pour l'heure, le gin-tonic l'aidait dans sa démarche. Aux Bières, à moins de ne pas être difficile, il valait mieux commander une boisson transparente car Igor avait de surcroît des idées mal arrêtées sur ce qu'on pouvait coller au bout d'un bâtonnet à cocktail. Si c'était sphérique et vert, on n'avait plus qu'à espérer qu'il s'agissait d'une olive.

Elle sentit un souffle chaud sur son oreille. Un croque-mitaine s'était assis sur le tabouret voisin. « 'squ'une normale fiche dans un rade pareil, dis donc ? grommela-t-il en la noyant dans un nuage de vapeurs d'alcool et de mauvaise haleine. Hah, tu trouves ça super de venir te pavaner ici en robe noire au milieu des paumés, hein ? Tu donnes dans le ténébreux haute-couture, hein ? »

Suzanne éloigna légèrement son tabouret. Le croque-mitaine grimaça.

« Tu veux un croque-mitaine sous ton lit, hein ?

— Mollo, Shlimazel, fit Igor sans lever les yeux du verre qu'il astiquait.

— Ben, qu'est-ce qu'elle ficherait là, hein ? » dit le croquemitaine. Une grosse main velue agrippa le bras de Suzanne. « 'videmment, ce qu'elle veut, c'est p't-être…

— J'te le répéterai pas Shlimazel », dit Igor.

Il vit la jeune femme se tourner face à Shlimazel.

De sa place, Igor ne voyait pas parfaitement le visage de Suzanne, mais le croque-mitaine, si. Shlimazel eut un mouvement de recul si soudain qu'il en tomba de son tabouret.

Et quand Suzanne ouvrit la bouche, ce qu'elle répliqua ne se limitait pas à des mots, c'était aussi l'affirmation, gravée dans le marbre, de ce que réservait l'avenir.

« VA-T'EN ET CESSE DE M'EMBÊTER. »

---

[9] Il avait fait de son mieux. Mais le noir, le violet et le jaune vomi sont des couleurs mal assorties pour des guirlandes en papier, et il vaut mieux s'abstenir de clouer par la tête une poupée de fée du Porcher.

Elle se retourna pour gratifier Igor d'un sourire poli et vaguement navré. Le croque-mitaine se démena frénétiquement pour se dégager des débris de son tabouret et se précipita par bonds vers la porte.

Suzanne sentit les clients se replonger dans leurs préoccupations personnelles. C'était étonnant ce qu'on pouvait commettre impunément aux Bières.

Igor reposa le verre et leva la tête vers la fenêtre. Une fenêtre plutôt grande pour un bouge partisan de l'obscurité mais, bien sûr, certains habitués arrivaient par la voie des airs.

Quelque chose tapotait au carreau.

Igor s'en approcha de sa démarche titubante et l'ouvrit.

Suzanne leva les yeux.

« Oh, non… »

La Mort aux Rats bondit sur le comptoir tandis que le corbeau voletait à sa suite.

« COUIII COUIII IIC ! IIC ! COUIII IC IC "HIIC HIIC HIIC" ! CO…

— Fiche le camp, fit sèchement Suzanne. Ça ne m'intéresse pas. Tu n'es qu'un produit de mon imagination. »

Le corbeau se percha sur une jatte derrière le comptoir. « Ah, génial, fit-il.

— COUIII !

— C'est quoi, ça ? dit le volatile qui fit sauter quelque chose de l'extrémité de son bec. Des oignons ? Beurk !

— Allez, fichez le camp, vous deux, dit Suzanne.

— D'après le rat, ton grand-père est devenu fou, dit le corbeau. D'après lui, il se prend pour le père Porcher.

— Écoutez, je ne… Quoi ?

— Un manteau rouge, une longue barbe…

— HIIK ! HIIK ! HIIK !

— … lance des "Ho, ho, ho" et se balade dans le grand traîneau tiré par les quatre gorets, tout le tintouin…

— Des cochons ? Qu'est-ce qui est arrivé à Bigadin ?

— J'en sais rien, moi. 'videmment, il se peut, comme je l'disais au rat y a un instant, que… »

Suzanne se plaqua les mains sur les oreilles, davantage pour mimer le désespoir que pour cesser d'entendre.

« Je ne veux pas savoir ! Je n'ai pas de grand-père ! »

Il fallait qu'elle s'accroche à cette idée.

La Mort aux Rats couina longuement.

« Le rat te demande de te souvenir, il est grand, pas franchement bien en chair, il porte une faux…

— Fiche le camp ! Et emmène le… le rat avec toi ! »

Elle agita follement la main et, à sa grande horreur et sa grande honte, envoya valdinguer le petit squelette encapuchonné par-dessus un cendrier.

« IIK ? »

Le corbeau saisit le capuchon du rat dans son bec et voulut le tirer à l'écart, mais un tout petit poing squelettique agita sa faux.

« IIK IK IIK COUIII !

— Il dit, pas touche au rat », traduisit le corbeau.

Ils disparurent dans un claquement d'ailes.

Igor referma la fenêtre. Il s'abstint de tout commentaire.

« Ils n'étaient pas réels, s'empressa d'assurer Suzanne. Enfin, c'est-à-dire… le corbeau l'est peut-être, mais il traîne avec le rat…

— Qui l'est pas, lui, fit Igor.

— Voilà ! dit Suzanne avec gratitude. Vous n'avez probablement rien vu du tout.

— C'est ça, fit Igor, rien du tout.

— Bon… combien je vous dois ? »

Igor compta sur ses doigts.

« Ça fera une piastre pour les consos, dit-il, plus une demi-piastre vu que le corbeau qu'était pas là a foutu la merde dans les achards. »

La veille du Porcher.

Dans la nouvelle salle de bains de l'archichancelier, Modo s'essuya les mains sur un bout de chiffon et contempla fièrement son œuvre. De la porcelaine resplendissante lui

renvoya son éclat. Cuivre et laiton rutilaient à la lumière de la lampe.

Il était un peu embêté de ne pas avoir pu tout essayer, mais monsieur Ridculle avait déclaré : « J'essayerai tout ça quand je m'en servirai », et Modo ne discutait jamais avec ces Messieurs, comme il les appelait. Il savait qu'ils en savaient tous beaucoup plus long que lui, et il était ravi de le savoir. Lui ne fourrait pas son nez dans la structure du temps ni de l'espace, et eux se tenaient à l'écart de ses serres. De son point de vue, c'était une association.

Il avait apporté un soin particulier au nettoyage du sol. Monsieur Ridculle avait été très clair là-dessus.

« Le gnome Verrue, dit-il tout seul en astiquant un robinet d'un dernier coup de chiffon. Quelle imagination ils ont, ces Messieurs… »

Au loin retentit un faible bruit que personne n'entendit, comme de toutes petites clochettes d'argent tintinnabulantes.

Glinglanglinglanglinglan…

Puis quelqu'un atterrit brutalement dans une congère et jura « Merde ! », un mot pas très joli quand il s'agit du tout premier qu'on prononce.

Dans le ciel, insouciant de la vie nouvelle et un tantinet irritée qui s'époussetait au même moment, le traîneau filait à travers le temps et l'espace.

« JE TROUVE LA BARBE UN POIL AGAÇANTE, dit la Mort.

— Qu'est-ce qui vous oblige à la porter ? fit une voix en provenance des sacs. Vous avez dit, il me semble, que les gens voient ce qu'ils s'attendent à voir ?

— PAS LES ENFANTS. ILS VOIENT TROP SOUVENT LA RÉALITÉ.

— Ben, ça vous maintient au moins dans l'état d'esprit adéquat, maître. Dans la peau du personnage, quoi.

— MAIS DESCENDRE PAR LA CHEMINÉE ! À QUOI ÇA RIME ? JE N'AI QU'À PASSER À TRAVERS LES MURS.

— Passer à travers les murs, c'est pas régulier non plus, fit la voix venant des sacs.

— ÇA MARCHE BIEN POUR MOI.

— Faut qu'ce soit par les cheminées. C'est comme pour la barbe, là. »

Une tête se fraya un passage hors du tas. On aurait dit celle du plus vieux et plus désagréable lutin de l'univers. Qu'il soit coiffé d'un petit chapeau vert guilleret affublé d'une clochette n'arrangeait rien.

Le lutin brandit d'une main hargneuse un gros paquet de lettres, beaucoup rédigées sur du papier aux tons pastel, souvent illustrées de petits lapins et d'oursons, et pour la plupart écrites au crayon.

« À votre avis, est-ce que ces p'tits couillons écriraient à quelqu'un qui passe à travers les murs ? fit-il. Et faudrait me retravailler le "ho, ho, ho", si je peux me permettre.

— HO HO HO.

— Non, non et non ! fit Albert. Faut y mettre un peu de vie, monsieur, sans vouloir vous offenser. Faut que ce soit un gros rire gras. Faut… faut donner l'impression que vous pissez du cognac et chiez d'la fouace, monsieur, si vous m'passez l'expression.

— VRAIMENT ? COMMENT SAIS-TU TOUT ÇA ?

— J'ai jadis été jeune, monsieur. Je posais mes souliers devant la cheminée tous les ans comme un bon garçon. Pour qu'on les remplisse de jouets, exactement comme vous faites. Remarquez, en ce temps-là on retrouvait surtout des saucisses et du boudin quand on avait de la chance. Mais y avait toujours un petit cochon rose en sucre au bout d'la chaussure. C'était pas une bonne fête du Porcher tant qu'on avait pas bâfré à s'en rendre malade comme un chien, maître. »

La Mort regarda les sacs.

Fait étrange mais attesté, des sacs de jouets que transportait le père Porcher dépassaient toujours, quel que soit leur contenu réel, un ours en peluche, un petit soldat attifé d'un uniforme à se faire remarquer dans une soirée disco, un tambour et un

sucre d'orge rouge et blanc. Leur véritable contenu se révélait toujours des jouets à 5,99 piastres, aux couleurs un brin criardes.

La Mort avait inventorié un ou deux de ces sacs. Il y avait par exemple découvert un « Véritable Ninja agatéen et sa redoutable étreinte mortelle » ainsi qu'un « Capitaine Carotte, Guet de nuit à lui tout seul » assorti d'une armoire complète d'armes miniatures, chacune coûtant déjà aussi cher que la figurine en bois initiale.

Remarquez, les cadeaux pour les filles étaient aussi déprimants. Ils se cantonnaient, semblait-il, aux chevaux. Dont la plupart souriaient. Les chevaux, se disait la Mort, n'avaient pas à sourire. Un cheval qui sourit prépare un coup en vache.

Il soupira encore.

Et puis il y avait cette corvée de décider qui avait été sage ou vilain. Il n'avait encore jamais eu à réfléchir à ce genre de dilemme. Sage ou vilain, ça revenait en définitive au même.

Malgré tout, il fallait faire les choses dans les règles. Sinon, à quoi bon ?

Les cochons s'arrêtèrent à côté d'une nouvelle cheminée.

« Voilà. Voilà, dit Albert. Paul Lagoutte, huit ans.

— HA, OUI. EN RÉALITÉ IL A ÉCRIT DANS SA LETTRE : "JE SUIS SÛR QUE T'EXISTES PAS PASQUE TOUT LE MONDE SAIT QUE C'EST LES PARENTS." AH OUI, fit la Mort d'un ton où affleuraient des accents sarcastiques, JE SUIS CERTAIN QUE SES PARENTS MEURENT D'IMPATIENCE DE SE COGNER LES COUDES SUR UNE BONNE LONGUEUR DE CHEMINÉE ÉTROITE EN GRAND BESOIN DE RAMONAGE. JE VAIS ÉTALER DAVANTAGE DE SUIE SUR SON TAPIS.

— D'accord, monsieur. Bien vu. Et puisqu'on en parle… faut descendre, monsieur.

— ET SI JE NE LUI DONNAIS RIEN POUR LE PUNIR DE NE PAS CROIRE ?

— Ouais, mais ça prouverait quoi ? »

La Mort soupira. « TU AS RAISON, J'IMAGINE.

— Vous avez vérifié la liste ?

— OUI. DEUX FOIS. TU ES SÛR QUE ÇA SUFFIT ?

— Absolument.

— J'AI DU MAL À COMPRENDRE TOUT ÇA, À DIRE VRAI. COMMENT EST-CE QUE JE PEUX DÉCIDER S'IL A ÉTÉ SAGE OU VILAIN, PAR EXEMPLE ?

— Oh, ben… j'sais pas… S'il a bien pendu ses vêtements sur des cintres, ce genre de truc…

— ET S'IL A ÉTÉ SAGE, JE PEUX LUI DONNER SON CHAR DE GUERRE KLATCHIEN AVEC VÉRITABLES LAMES D'ÉPÉES TOURNANTES ?

— C'est ça.

— ET S'IL A ÉTÉ VILAIN ? »

Albert se gratta la tête. « Quand j'étais gamin, on avait droit à un sac d'os. C'est incroyable comme on s'tenait à carreau jusqu'à la fin de l'année.

— OH LÀ LÀ. ET MAINTENANT ? »

Albert porta un paquet à son oreille et l'agita. « On dirait des chaussettes.

— DES CHAUSSETTES.

— P't-être un tricot de laine.

— ÇA LUI APPRENDRA, SI JE PEUX ME PERMETTRE DE DONNER UN AVIS… »

Albert jeta un coup d'œil sur les toits enneigés et soupira. Ce n'était pas juste. Il donnait un coup d'épaule parce que… eh bien, la Mort était son maître, voilà tout. Et si son maître avait un cœur il l'aurait sur la main. Mais…

« Vous êtes vraiment sûr qu'on doive faire ça, maître ? »

La Mort s'arrêta, à moitié engagé dans la cheminée.

« TU AS UNE MEILLEURE IDÉE, ALBERT ? »

Et voilà. Albert n'en avait pas.

Il fallait bien que quelqu'un le fasse.

Il y avait à nouveau des ours dans la rue.

Suzanne les ignora et ne se soucia même pas d'éviter les fissures de la chaussée.

Ils traînaient ici et là, un brin perplexes et légèrement transparents, visibles seulement pour les enfants et leur gouvernante. Les nouvelles comme Suzanne se répandent vite. Les ours avaient entendu parler du tisonnier. Des noix et des baies, avaient-ils l'air de dire. C'est pour ça qu'on est là. De grandes dents pointues ? Quelles grandes dents poin… Oh, ces grandes dents pointues-là ? Seulement pour… euh, casser des noix. Et certaines baies sont parfois drôlement agressives.

Les horloges de la ville sonnaient six heures quand elle rentra à la maison. On l'autorisait à garder une clé. Elle n'était pas une servante, tout de même.

On ne pouvait pas être duchesse et servante. Mais gouvernante, si, sans problème. Tout le monde savait qu'on n'en était pas une vraie, qu'il s'agissait seulement d'un moyen de passer le temps en attendant d'accomplir le destin de toute fille ou demoiselle dans la vie, à savoir se marier. Tout le monde comprenait qu'on jouait à faire comme si.

Elle inspirait à la fois crainte et respect aux parents. Elle était fille de duc alors que monsieur Guêtre n'était qu'un magnat du commerce des chaussures et bottes en gros. Madame Guêtre se démenait pour accéder à la classe supérieure, et elle espérait ces temps-ci y parvenir par la lecture de manuels sur l'étiquette. Elle témoignait envers Suzanne de cette espèce de déférence inquiète qu'on devait, pensait-elle, à quiconque savait distinguer de naissance une serviette de table d'une serviette de bain.

Il n'était encore jamais venu à l'idée de Suzanne qu'on pouvait s'élever dans la société en gagnant des points, pour ainsi dire, surtout quand des nobles comme ceux qu'elle avait croisés chez son père ne se servaient jamais de serviette de table, lui préférant la méthode « Jette ça par terre, les chiens vont le manger ».

Lorsque madame Guêtre lui avait timidement demandé comment on s'adressait au cousin au second degré d'une reine, Suzanne avait répliqué sans réfléchir : « La plupart du temps, on l'appelait Jacquot », et madame Guêtre avait dû filer se réfugier dans sa chambre avec une bonne migraine.

Monsieur Guêtre, lui, se contentait de la saluer d'un hochement de tête quand il la croisait dans un couloir et ne lui disait jamais grand-chose. Il se sentait sûr de lui dans ses bottes et ses chaussures, et ça lui suffisait.

Gauvain et Twyla, qui devaient leurs prénoms à des parents qui donnaient pourtant l'impression de les aimer, étaient déjà au lit lorsque Suzanne réintégra la maison. C'étaient eux qui avaient insisté pour qu'on les couche. Il est courant de croire, à un certain âge, que se coucher tôt fait venir le lendemain plus vite.

Elle alla ranger la salle d'étude et tout préparer pour la matinée, puis entreprit de ramasser ce que les enfants avaient laissé traîner. Quelque chose tapota alors à un carreau de la fenêtre.

Elle fouilla des yeux les ténèbres extérieures puis ouvrit la croisée. Un amas de neige tomba dehors.

En été, la fenêtre donnait sur les branches d'un cerisier. Dans l'obscurité hivernale, elles apparaissaient comme des lignes grises là où la neige s'était déposée.

« Qui est là ? » demanda Suzanne.

Quelque chose sautilla à travers les branches gelées.

« Cui cui cui. Devine qui c'est ? fit le corbeau.

— Non, encore toi ?

— T'aurais peut-être préféré un gentil petit rouge-gorge ? Écoute, ton grand…

— Va-t'en ! »

Suzanne claqua la fenêtre et tira les rideaux. Elle leur tourna le dos pour faire bonne mesure et s'efforça de se concentrer sur la salle. Penser à des choses… normales, ça facilitait la tâche.

Il y avait l'arbre du Porcher, une version un peu réduite du modèle qui se dressait dans le hall. Elle avait aidé les enfants à en confectionner les décorations de papier. Oui. Penser à ça.

Il y avait les guirlandes en papier. Et les restes de houx des autres pièces de la maison, mis au rebut parce qu'ils n'avaient pas assez de baies, mais qu'on avait affublés depuis de faux fruits en pâte à modeler avant de les coller n'importe comment sur des étagères et derrière des tableaux.

Il y avait deux paires de souliers devant l'âtre de la cheminée de la petite salle d'étude. Il y avait les peintures de Twyla qui offraient au regard des ciels d'un bleu baveux, de l'herbe d'un vert agressif et des maisons rouges percées de quatre fenêtres carrées. Il y avait…

Des choses normales, quoi…

Elle se redressa et les fixa tandis que ses ongles battaient une charge pensive sur un plumier de bois.

On poussa la porte. La silhouette ébouriffée de Twyla s'y encadra, accrochée d'une main au bouton.

« Suzanne, y a encore un monstre sous mon lit… »

Le roulement des ongles de Suzanne s'interrompit.

« … je l'entends qui bouge… »

Suzanne soupira et se tourna vers la fillette.

« D'accord, Twyla. J'y vais tout de suite. »

La fillette hocha la tête, regagna sa chambre et sauta de loin sur son lit afin d'échapper aux éventuels coups de griffe.

Un *ding* métallique retentit lorsque Suzanne sortit le tisonnier du petit porte-accessoires de laiton qu'il partageait avec les pincettes et la pelle à charbon.

Elle soupira. La normalité, c'était ce qu'on en faisait.

Elle entra dans la chambre des enfants et se pencha comme si elle voulait border Twyla. Puis sa main plongea brusquement sous le lit. Elle saisit une poignée de poils. Elle tira.

Le croque-mitaine sortit comme un bouchon mais, avant d'avoir pu reprendre son équilibre, il se retrouva plaqué contre le mur, un bras dans le dos. Il parvint pourtant à tourner la tête pour tomber nez à nez avec la figure mauvaise de Suzanne.

Gauvain sautait sur son lit.

« Fais-y ta voix ! Fais-y ta voix ! cria-t-il.

— Non, pas la voix, non, pas la voix ! supplia aussitôt le croque-mitaine.

— Tapes-y sur la tête avec le tisonnier !

— Pas le tisonnier ! Pas le tisonnier !

— C'est toi, hein ? fit Suzanne. Cet après-midi…

— Tu vas pas l'tisonner avec le tisonnier ? fit Gauvain.

— Pas le tisonnier ! gémit le croque-mitaine.

— Nouveau en ville ? souffla Suzanne.

— Oui ! » Le croque-mitaine plissa le front, l'air perplexe. « Dites donc, comment ça se fait que vous me voyez ?

— C'est un avertissement amical, compris ? Parce que c'est la fête du Porcher. »

Le croque-mitaine voulut bouger. « Vous appelez ça amical ?

— Ah, tu veux tâter de l'inamical ? fit Suzanne en resserrant sa prise.

— Non, non, non. Amical, ça me va !

— Cette maison est interdite, d'accord ?

— Vous êtes une sorcière, un truc comme ça ? geignit le croque-mitaine.

— Seulement… un truc comme ça. Bon… qu'on ne te revoie plus dans le secteur, vu ? Sinon ce sera la couverture, la prochaine fois.

— Non !

— Je ne rigole pas. On te mettra la tête sous la couverture.

— Non !

— Décorée de petits lapins…

— Non !

— Alors, tu files. »

Moitié tombant, moitié courant, le croque-mitaine se rua vers la porte.

« 'spas juste, marmonnait-il. Devez pas nous voir si vous êtes pas morts ni magiques… 'spas juste…

— Passe donc au 19, lui conseilla Suzanne en s'adoucissant un peu. La gouvernante ne croit pas aux croque-mitaines.

— C'est vrai ? fit le croque-mitaine d'un ton plein d'espoir.

— Mais elle croit à l'algèbre.

— Ah. Sympa. » Il se fendit d'un immense sourire. C'était étonnant les mauvais coups qu'on pouvait commettre dans une maisonnée où aucun responsable ne croyait à l'existence des monstres.

« Bon, j'y vais, alors, dit-il. Euh… joyeux Porcher.

— Peut-être, fit Suzanne tandis qu'il s'éclipsait furtivement.

— C'était moins rigolo qu'avec celui d'y a un mois, dit Gauvain en se remettant entre les draps. Tu sais, quand tu y as flanqué un coup de pied dans le pantalon…

— Maintenant, vous allez dormir, fit Suzanne.

— Vérité disait que plus vite on s'endormait, plus vite passait le père Porcher, dit Twyla sur le ton de la conversation.

— Oui, confirma Suzanne. C'est fort possible, malheureusement. »

La remarque leur passa au-dessus de la tête. Elle-même se demandait pourquoi elle lui était passée à travers la sienne, mais elle savait faire confiance à son instinct.

Un instinct qu'elle détestait. Qui lui gâchait la vie. Mais elle était née avec.

Elle borda les enfants puis referma silencieusement la porte et retourna dans la salle d'étude.

Quelque chose avait changé.

Elle lança un regard noir aux souliers, mais rien ne les remplissait. Une guirlande de papier émit un bruissement.

Elle lança un regard noir à l'arbre. On l'avait entortillé de guirlandes argentées, on y avait accroché des décorations mal assemblées. Et au sommet trônait la fée en…

Elle croisa les bras, leva les yeux au plafond et poussa un soupir théâtral. « C'est toi, hein ? fit-elle.

— COUIII ?

— Oui, c'est toi. Tu étends les bras comme un épouvantail et tu as collé une petite étoile sur ta faux, non… ? »

La Mort aux Rats baissa une tête coupable.

« COUIII.

— Personne n'est dupe.

— COUIII.

— Descends de là tout de suite !

— COUIII.

— Et qu'est-ce que tu as fait de la fée ?

— Elle est sous un coussin du fauteuil », lui répondit-on depuis les étagères de l'autre côté de la salle. Suivit un petit bruit sec, et la voix du corbeau ajouta : « Ces saletés d'yeux sont coriaces, non ? »

Suzanne traversa la salle à toute allure et escamota si vite le bol que le volatile fit un saut périlleux arrière et atterrit sur le dos.

« Ce sont des noix, brailla-t-elle tandis que les fruits en question rebondissaient par terre tout autour d'elle. Pas des

yeux ! On est ici dans une salle d'étude ! Et la différence entre une classe et une… une… une friandise pour corbeau, c'est qu'on y laisse rarement traîner des yeux dans des bols des fois qu'un corbeau passerait pour un petit en-cas ! Vu ? Pas des yeux ! Le monde est plein de petits machins ronds qui ne sont pas des yeux ! D'accord ? »

Les yeux du corbeau lui-même riboulèrent.

« Et j'imagine qu'un bout de foie chaud, c'est pas la peine d'y penser…

— Tais-toi ! Je veux que vous me fichiez tous les deux le camp d'ici tout de suite. Je ne sais pas comment vous êtes entrés…

— Y a une loi qui interdit de descendre par la cheminée la nuit du Porcher ?

— … mais je ne veux pas vous revoir de ma vie, compris ?

— Le rat a dit qu'il fallait te prévenir même si t'étais dingue, fit le corbeau d'un air boudeur. Moi, je voulais pas venir, il y a un âne crevé juste aux portes de la ville, je serai verni si je récupère un sabot…

— Me prévenir ? » fit Suzanne.

Voilà que ça recommençait. Le changement de conditions climatiques dans sa tête, l'impression de pouvoir toucher le temps qui passe…

La Mort aux Rats opina.

Un raclement se produisit loin au-dessus. Quelques flocons de suie tombèrent dans la cheminée.

« COUIII », fit tout doucement le rat.

Suzanne prit conscience d'une nouvelle sensation comme un poisson d'une nouvelle marée, d'une entrée d'eau douce dans la mer. Le temps s'écoulait dans le monde.

Elle leva les yeux sur l'horloge. Elle marquait six heures et demie.

Le corbeau se gratta le bec. « D'après le rat… D'après le rat, t'aurais intérêt d'ouvrir l'œil… »

D’autres travaillaient en cette radieuse veille du Porcher. Le marchand de sable faisait sa tournée, traînant son sac de lit en lit. Bonhomme Hiver passait de fenêtre en fenêtre et les décorait de motifs de glace.

Et une toute petite silhouette voûtée glissait et dérapait le long de la gouttière, pataugeait dans la neige fondue et jurait tout bas.

Elle portait une tenue noire tachée et était coiffée de ce chapeau connu ici et là dans le multivers sous le nom de « melon » ou du « galure qui te donne un peu l’air d’un gland ». Le chapeau, solidement enfoncé sur son crâne, écartait les longues oreilles pointues de la créature et la faisait ressembler à un petit écrou à ailettes malfaisant.

L’être était un gnome d’aspect mais une fée de profession. Les fées ne sont pas nécessairement de petites créatures scintillantes, profil classique de l’emploi. Les plus communes ne sont même pas visibles[10]. La fée n’est qu’une entité obéissant à des lois surnaturelles communément employée pour emporter des objets ou, dans le cas de la petite qui escaladait à cette heure l’intérieur d’un tuyau d’écoulement en jurant, pour en apporter.

Oh, oui. C’est ce qu’il fait, le gnome. Faut bien que quelqu’un le fasse, et il paraît tout indiqué pour cette tâche.

Oh, oui.

Sidenet était inquiet. Il n’aimait pas la violence, et elle se déchaînait ces derniers jours, si les jours s’écoulaient en ce lieu. Les hommes… ma foi, ils ne trouvaient visiblement d’intérêt dans l’existence qu’en vivant à couteaux plantés avec leurs semblables et, s’ils ne l’embêtaient pas – de la même manière que les lions laissent tranquilles les fourmis –, ils l’inquiétaient bel et bien.

[10] Comme la fée de la clé du mandrin de la perceuse électrique.

Mais encore moins que Leureduthé. Même la brute du nom de Grillage témoignait des égards, voire du respect, envers l'Assassin, et le monstre du nom de Banjo le suivait partout comme un petit chien.

Le colosse le regardait en ce moment.

Il rappelait beaucoup à Sidenet un certain Ronald Jenks, le petit dur qui lui avait empoisonné l'existence à l'école élémentaire de Mamie Latarrière. Ronald n'était pas un élève. C'était le petit-fils, le neveu ou autre parent de la vieille femme, ce qui lui donnait le loisir de traîner dans l'école et de tabasser tout gamin plus petit, plus faible ou plus intelligent que lui, autant dire qu'il disposait en gros du monde entier. Du coup, sa manie de toujours jeter son dévolu sur Sidenet relevait de l'injustice flagrante.

Sidenet n'avait pas détesté Ronald. Il le craignait trop. Il avait voulu devenir son ami. Oh oui, très fort. Parce qu'ainsi il se ferait peut-être moins souvent piétiner le crâne et arriverait à manger son déjeuner au lieu de le retrouver balancé dans les cabinets. Et quand c'était son déjeuner, il pouvait s'estimer dans un bon jour.

Puis, malgré tous les efforts de Ronald, Sidenet avait grandi et était allé à l'université. Sa mère lui donnait de temps en temps des nouvelles de Ronald (comme toutes les mères, elle les croyait amis sous prétexte qu'ils avaient fréquenté la même école étant gamins). Il tenait, semblait-il, un étal de fruits et était marié à une certaine Angie[11]. Une punition trop douce, se disait Sidenet.

Banjo respirait même comme Ronald qui devait se concentrer pour effectuer cet exercice et avait toujours une

[11] Qui était (à en croire la mère de Sidenet) un beau parti vu que son père possédait la moitié d'une boutique de tourte aux anguilles dans la rue de la Lueur, tu la connais sûrement, elle a toutes ses dents et une jambe de bois qu'on remarque à peine, elle a une sœur qui s'appelle Continence, une belle fille, pourquoi ne l'inviterait-elle pas à prendre le thé la prochaine fois qu'il viendrait ? Ce n'est pas qu'elle voyait rarement son grand mage de fils ces temps-ci, mais on ne savait jamais, au cas où la filière magie ne marcherait pas, un quart de parts dans une affaire florissante de tourte aux anguilles, ce n'était pas à dédaigner…

narine bouchée. Et la bouche ouverte en permanence. Comme s'il se nourrissait de plancton invisible.

Il s'efforça de penser à ce qu'il faisait et d'ignorer le gargouillis pénible derrière lui. Un changement de tonalité dans ce même gargouillis lui fit lever la tête.

« Fascinant, fit Leureduthé. Ça paraît si facile quand vous le faites. »

Sidenet se carra sur son siège, nerveux.

« Euh… ça devrait aller maintenant, monsieur, dit-il. Ça s'est un peu éraflé quand on a entassé les… (il ne pouvait pas se résoudre à le dire, il devait même détourner les yeux du tas vu le bruit que ça avait fait) qu'on les a entassées, termina-t-il.

— Nous n'avons pas besoin de répéter le sortilège ? demanda Leureduthé.

— Oh, il restera permanent, répondit Sidenet. Les sortilèges simples sont définitifs. C'est un changement d'état, rien d'autre, dont l'énergie vient des… des… Ça dure indéfiniment… »

Il déglutit.

« Bon, reprit-il, je me disais… puisque vous n'avez pas vraiment besoin de moi, monsieur, peut-être que…

— Je crois que monsieur Lebrun a des soucis avec les serrures du dernier étage, dit Leureduthé. La porte qu'on n'arrivait pas à ouvrir, vous vous souvenez ? Je suis sûr que vous allez vouloir nous aider. »

La figure de Sidenet s'allongea.

« Euh… je ne suis pas serrurier…

— Elles sont magiques, semble-t-il. »

Sidenet ouvrit la bouche pour préciser : « Mais je suis très mauvais en serrures magiques », puis il se ravisa. Il avait déjà compris que si Leureduthé tenait à ce qu'on exécute une tâche et qu'on n'était pas très calé en la matière, la meilleure solution, et sans doute la seule, c'était d'apprendre à devenir un expert très vite. Sidenet n'était pas bête. Il avait vu de quelle façon réagissait l'entourage de Leureduthé, des hommes qui faisaient ce dont il avait pour sa part seulement rêvé[12].

[12] Entendez, non pas ce qu'il aurait voulu faire, ou qu'il aurait voulu qu'on lui fasse. Uniquement ce dont il rêvait à l'horrible milieu de la nuit.

Il fut alors soulagé de voir Moyen David descendre l'escalier, et qu'on se sente soulagé par une diversion telle que Moyen David en disait long sur l'effet que produisait le regard de Leureduthé sur les gens.

« On a déniché un autre garde, monsieur. Au sixième étage. Il se planquait. »

Leureduthé se releva. « Oh là là, fit-il. Il n'a pas joué au héros, dites-moi ?

— Il a seulement la frousse. On le laisse filer ?

— Filer ? Bien trop compliqué. Je monte. Venez, monsieur le mage. »

Sidenet le suivit à contrecœur dans l'escalier.

La tour – s'il s'agissait bien d'une tour, songea-t-il ; il était habitué à l'architecture curieuse de l'Université de l'Invisible qui paraissait pourtant normale à côté de cette bâtisse-là –, la tour, donc, ressemblait à un tube creux. Pas moins de quatre escaliers internes en spirale la gravissaient ; ils s'entrecroisaient sur les paliers et se traversaient parfois au mépris des lois communément admises de la physique. Mais tout cela n'avait rien d'exceptionnel aux yeux d'un ancien potache de l'Université de l'Invisible qui n'avait pourtant pas tant potassé que ça. Ce qui déroutait, c'était l'absence d'ombres. On ne remarque pas les ombres qui délimitent les choses et donnent au monde sa texture jusqu'au moment où elles ne sont plus là. Le marbre blanc, s'il s'agissait bien de marbre, donnait l'impression de luire de l'intérieur. Même lorsque le soleil improbable brillait par une fenêtre, il n'engendrait que de vagues taches grisâtres là où auraient dû se trouver d'honnêtes ombres bien noires. On aurait dit que la tour évitait l'obscurité.

C'était encore plus effrayant que les fois où, après un palier tarabiscoté, ils s'étaient retrouvés à monter un escalier en descendant sa face inférieure et que le plancher des vaches, au loin, leur avait tenu lieu de plafond. Il avait remarqué que même les autres hommes fermaient les yeux dans ces cas-là. Leureduthé, quant à lui, grimpait les marches trois par trois en riant comme un gamin devant un nouveau jouet.

Ils atteignirent un nouveau palier et suivirent un couloir. L'avant-garde s'attroupait devant une porte fermée.

« Il s'est barricadé à l'intérieur », fit Grillage.

Leureduthé tapota au battant. « Vous êtes là, dit-il. Sortez. Vous avez ma parole qu'on ne vous fera aucun mal.

— Non ! »

Leureduthé recula. « Banjo, enfoncez-la », ordonna-t-il.

Banjo s'avança lourdement. La porte résista à deux coups de pied retentissants puis s'ouvrit violemment.

Le garde se tapissait derrière un cabinet retourné. Il battit en retraite lorsque Leureduthé enjamba le meuble. « Qu'est-ce que vous fichez ici ? s'écria l'homme. Vous êtes qui ?

— Ah, c'est une très bonne question. Je suis votre pire cauchemar ! » répondit joyeusement Leureduthé.

L'homme frissonna.

« Vous voulez dire… celui avec le chou géant et l'espèce de bidule comme un couteau tourbillonnant ?

— Pardon ? » Leureduthé parut un instant déconcerté.

« Alors c'est celui où je tombe ; seulement, au lieu d'avoir le sol en dessous, c'est tout…

— Non, je suis en réalité… »

Le garde s'affaissa. « Aïe aïe aïe, pas celui où y a toute cette espèce de… vous savez… de vase, puis tout devient bleu…

— Non, je suis…

— Oh, merde, alors c'est celui où y a la porte, seulement y a pas de plancher derrière, et puis y a des griffes…

— Non, le coupa Leureduthé. Pas celui-là. » Il tira une dague de sa manche. « Je suis celui où un homme sort de nulle part et vous tue net. »

Le garde eut un grand sourire de soulagement. « Ah, celui-là, fit-il. Mais il est pas très… »

Il se chiffonna autour du poing soudain tendu de Leureduthé. Puis, tout comme ses collègues avant lui, il se décolora peu à peu.

« Voilà ce que j'appellerais un acte charitable, dit Leureduthé tandis que l'homme disparaissait. Mais on approche du Porcher, après tout. »

Son oreiller glissant doucement sous sa robe rouge, la Mort se dressait au milieu du tapis de la nursery…

C'était un vieux tapis. À la nursery aboutissaient les objets qui avaient déjà servi dans le reste de la maison. Quelqu'un l'avait autrefois tissé en nouant soigneusement de longues lanières de chiffon aux couleurs vives à la façon d'une toile à sac, ce qui lui donnait l'air d'un hérisson rastafari dégonflé. Les lambeaux de tissu recelaient toutes sortes de débris. De vieilles biscottes, des fragments de jouets, des monceaux de poussière. La vie avait habité ce tapis. Elle s'y était même peut-être développée.

Pour l'heure, des mottes de neige sale en liquéfaction s'écrasaient régulièrement dessus.

Suzanne était écarlate de colère.

« Pourquoi, bon sang ? gronda-t-elle en tournant autour de la silhouette. C'est la nuit du Porcher ! Une fête en principe joyeuse, avec du gui et du houx, des joujoux, des… bijoux, choux, cailloux… ! C'est un jour où les gens veulent voir la vie en rose et manger jusqu'à plus soif ! Un jour où ils veulent se réunir en famille… »

Elle ne termina pas sa phrase.

« Je veux dire un jour où les humains sont vraiment humains, reprit-elle. Et ils ne veulent pas de… d'un squelette à leur fête ! Surtout d'un squelette, j'ajouterai, qui porte une fausse barbe et un foutu coussin fourré sous sa robe ! Pourquoi, bon sang ? »

La Mort avait l'air nerveux.

« ALBERT A DIT QUE ÇA M'AIDERAIT À ME METTRE DANS LA PEAU DU PERSONNAGE. EUH… JE SUIS CONTENT DE TE REVOIR… »

Un petit bruit de succion se fit entendre.

Suzanne pivota d'un bloc, enchantée de l'interruption.

« Ne crois pas que je ne t'entends pas ! C'est du raisin, vu ? Et le reste, des mandarines. Sors de la corbeille de fruits !

— On peut pas en vouloir à un oiseau de tenter le coup, fit le corbeau d'un ton boudeur depuis la table.

— Et toi, tu laisses ces noix tranquilles ! C'est pour demain !

— COUIII », fit la Mort aux Rats en se dépêchant d'avaler sa bouchée.

Suzanne se retourna vers la Mort. La bedaine factice du père Porcher se trouvait à présent au niveau de l'entrejambe.

« C'est une bonne maison, dit-elle. Et j'ai un bon travail. Tout est réel, les gens sont normaux. Et moi, j'ai toujours voulu vivre une vie réelle, dans laquelle se passent des choses normales ! Et voilà que vous débarquez pour me faire votre cirque. Regardez-vous. Pipo, Dario et Mimile, les rois de la piste ! Eh bien, je ne sais pas ce qui se passe, mais vous pouvez tous vous en retourner, compris ? C'est ma vie à moi. Elle n'est à aucun de vous. Ça ne va pas… »

On entendit un juron étouffé, suivi d'une avalanche de suie, et un vieillard tout maigre atterrit dans l'âtre.

« Ouille, mon cul ! lâcha-t-il.

— Bon sang ! éclata Suzanne. Et voilà Albert le lutin ! Oui, oui, oui ! Entre donc, va ! Si le vrai père Porcher n'arrive pas bientôt, il n'aura plus de place.

— IL NE VIENDRA PAS », dit la Mort. L'oreiller glissa doucement jusque sur le tapis.

« Oh, et pourquoi ça ? Les enfants lui ont tous les deux écrit une lettre, rétorqua Suzanne. Il y a un règlement, tu sais.

— OUI. IL Y A UN RÈGLEMENT. ET ILS SONT SUR LA LISTE. J'AI VÉRIFIÉ. »

Albert s'ôta le chapeau pointu du crâne et recracha un peu de suie. « Parfaitement, C'est vrai. Deux fois, confirma-t-il. Quèque chose à boire dans l'coin ?

— Alors qu'est-ce qui vous amène ici ? demanda Suzanne. Et si c'est pour le travail, je dois dire que ce déguisement est d'un goût plus que douteux…

— LE PÈRE PORCHER EST… INDISPONIBLE.

— Indisponible ? La nuit du Porcher ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— IL EST… VOYONS, LES HOMMES N'ONT PAS D'ADJECTIF VRAIMENT APPROPRIÉ, ALORS… DISONS… MORT. OUI. IL EST MORT. »

Suzanne n'avait jamais mis de soulier ni de chaussette dans la cheminée. Elle n'avait jamais cherché d'œufs le jour du canard du gâteau de l'âme. Elle n'avait jamais mis de dent sous son oreiller en espérant sérieusement qu'une fée, voire une petite souris, portée sur l'odontologie passerait la récupérer.

Non pas que ses parents refusaient de croire à ces histoires. Ils n'avaient pas besoin d'y croire. Ils les savaient réelles. Mais ils le regrettaient, c'est tout.

Oh, elle avait eu droit à des cadeaux aux moments opportuns, soigneusement étiquetés au nom de la personne qui offrait. Et à un œuf magnifique le matin du gâteau de l'âme, rempli de bonbons. Les dents de lait ne rapportaient pas moins d'une piastre chacune, que son père déboursait sans discuter[13]. Mais tout se faisait franchement.

Elle savait aujourd'hui qu'ils cherchaient à la protéger. Elle ignorait alors que son père avait été un temps l'apprenti de la Mort et que sa mère en était la fille adoptive. Elle se rappelait très vaguement qu'ils l'avaient emmenée en de rares occasions voir quelqu'un plutôt… bon vivant, disons, malgré sa maigreur étrange. Puis les visites avaient soudain cessé. Elle l'avait rencontré par la suite et, oui, il avait ses bons côtés, au point qu'elle s'était un instant demandé pourquoi ses parents s'étaient montrés aussi insensibles et…

---

[13] En réalité, à huit ans, elle avait découvert une collection de crânes d'animaux dans un grenier, survivance d'un ancien duc à l'esprit curieux. Son père était à l'époque absorbé par des affaires d'État et elle avait empoché vingt-sept piastres avant qu'on ne découvre le pot aux roses. La molaire d'hippopotame, à la réflexion, était une erreur.
Les crânes ne l'effrayaient pas, même en ce temps-là.

Elle savait maintenant pourquoi ils avaient voulu la tenir à l'écart. La génétique ne se réduit pas à de petites spirales entortillées.

Elle pouvait passer à travers les murs quand il le fallait. Elle pouvait parler d'une voix qui induisait davantage d'actes que de paroles, qui pénétrait d'une certaine façon les gens et agissait sur toutes les commandes voulues. Et ses cheveux…

Le phénomène était récent. Ils étaient indisciplinés, mais, vers l'âge de dix-sept ans, elle s'était aperçue qu'ils se disciplinaient plus ou moins tout seuls.

Ils lui avaient coûté plusieurs jeunes gens. Les cheveux d'une jeune femme qui adoptent d'eux-mêmes une nouvelle coiffure, les boucles qui se pelotonnent les unes autour des autres comme une nichée de chatons avaient de quoi inhiber toute relation.

Elle avait pourtant fait de gros progrès. Elle pouvait désormais passer des jours sans se sentir autrement que parfaitement humaine.

Mais c'est toujours la même chose, non ? On se lance dans le monde, on réussit sans faire de concessions, et tôt ou tard un vieux parent gênant finit toujours par réapparaître.

Grognant et jurant, le gnome se hissa hors d'un autre tuyau d'écoulement, s'enfonça fermement son chapeau sur la tête, balança son sac sur une congère de neige et sauta à sa suite.

« L'est bien bonne, fit-il. Ha, lui faudra des semaines pour se débarrasser de ce truc-là ! »

Il sortit un bout de papier froissé d'une poche et l'examina soigneusement. Puis il avisa une silhouette âgée qui travaillait tranquillement depuis un moment à la maison voisine. Debout devant la fenêtre, l'homme dessinait d'un air concentré sur le carreau.

Le gnome s'approcha sans se presser, intéressé, et l'observa d'un œil critique. « Pourquoi toujours des fougères ? demanda-

t-il au bout d'un moment. Joli, ouais, mais c'est pas moi qui laisserais le moindre sou dans votre chapeau pour des fougères. »

La silhouette se retourna, un pinceau à la main. « Il se trouve que j'aime les fougères, répliqua froidement Bonhomme Hiver.

— C'est qu'on s'attend, vous voyez, à des gamins aux grands yeux tout tristes, à des p'tits chats qui sortent la tête d'une chaussure, à des chiots, ce genre de trucs.

— Moi, je fais des fougères.

— Ou à de grands pots de tournesols, à des scènes joyeuses au bord de la mer…

— Et à des fougères.

— J'veux dire, mettons qu'un grand prêtre vous demande de peindre le plafond d'un temple avec des dieux et des anges, des machins comme ça, qu'est-ce que vous faites dans ce cas-là ?

— Il pourrait avoir autant de dieux et d'anges qu'il veut, du moment qu'ils…

— … ressemblent à des fougères ?

— Ça ne me plaît pas, votre insinuation que je fais une fixation exclusive sur les fougères, dit Bonhomme Hiver. Je fais aussi du très joli persil.

— De quoi ç'a l'air, alors ?

— Ben… ça rappelle, il faut reconnaître, la fougère pour l'œil non averti. » Hiver se pencha. « Vous êtes qui ? »

Le gnome fit un pas en arrière.

« Vous n'êtes pas une fée des dents, dites ? J'en vois de plus en plus ces temps-ci. Jolies filles.

— Nan. Nan. Pas les dents, répondit le gnome en étreignant son sac.

— Quoi, alors ? »

Le gnome le lui dit.

« C'est vrai ? fit Bonhomme Hiver. Je croyais que ça arrivait comme ça.

— Ben, puisque vous en parlez, moi, je croyais que le gel sur les fenêtres se faisait tout seul. Dites, vous êtes vachement hérissé de pointes. Vous devez transpercer tous vos draps, j'parie.

— Je ne dors pas, répliqua Hiver d'un ton glacial en se détournant. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai beaucoup de fenêtres à voir. Pas facile, les fougères. Faut une main sûre. »

« Comment ça, mort ? demanda Suzanne. Comment le père Porcher peut-il être mort ? C'est… Il est comme toi, non ? Une…

— PERSONNIFICATION ANTHROPOMORPHIQUE. OUI. IL L'EST DEVENU. L'ESPRIT DE LA NUIT DU PORCHER.

— Mais… comment ? Comment peut-on tuer le père Porcher ? Avec du cherry empoisonné ? Des pointes dans la cheminée ?

— IL EXISTE DES… MÉTHODES PLUS SUBTILES.

— Kof. Kof. Kof. Oh là là, cette suie, fit tout haut Albert. Ça m'étouffe, c'est affreux.

— Et tu as pris la relève ? fit Suzanne en ignorant l'interruption. C'est macabre ! »

La Mort réussit à prendre l'air offensé.

« J'vais jeter un coup d'œil plus loin », fit Albert qui passa tout près d'elle et ouvrit la porte.

Elle la lui referma aussitôt sous le nez. « Et qu'est-ce que tu fais ici, Albert ? fit-elle en se raccrochant désespérément à un semblant d'espoir. Je croyais que tu mourrais si tu revenais dans le monde !

— AH, MAIS NOUS NE SOMMES PAS DANS LE MONDE, dit la Mort. NOUS SOMMES DANS LA RÉALITÉ EXPRESSÉMENT CRÉÉE POUR LE PÈRE PORCHER. LES LOIS CLASSIQUES SONT PROVISOIREMENT SUSPENDUES. SINON, COMMENT POURRAIT-ON PARCOURIR LE MONDE ENTIER EN UNE SEULE NUIT ?

— 'xact, fit Albert en ricanant. Me voilà un des p'tits assistants du père Porcher. Officiel. J'ai le chapeau vert pointu et tout. » Il repéra le verre de cherry avec les deux navets que les enfants avaient laissés sur la table et il fonça dessus.

Suzanne parut scandalisée. L'avant-veille elle avait emmené les enfants à la grotte du père Porcher dans un des grands magasins du Maillet. Bien entendu, il ne s'agissait pas du vrai père Porcher, mais d'un assez bon acteur en tenue rouge. Ils avaient vu des gens déguisés en lutins et, devant le magasin, des manifestants en faveur du Mouvement pour l'égalité des tailles[14].

Aucun des lutins ne ressemblait même de loin à Albert. S'ils lui avaient ressemblé, les visiteurs seraient tout bonnement entrés armés dans la grotte du père Porcher.

« Ça marche pour toi, hein ? » fit l'intéressé qui cracha dans l'âtre.

Suzanne le regarda fixement.

La Mort se pencha. Suzanne leva les yeux dans la lueur bleue de ses yeux.

« TU VAS BIEN ? demanda-t-il.

— Oui.

— INDÉPENDANTE ? TU FAIS TON CHEMIN TOUTE SEULE DANS LE MONDE ?

— Oui !

— BIEN. BON, VIENS, ALBERT. NOUS ALLONS REMPLIR LES SOULIERS ET NOUS REMETTRE AU TRAVAIL. »

Deux lettres apparurent dans la main de la Mort.

« ON A PRÉNOMMÉ LA GAMINE TWYLA ?

— J'en ai peur, mais pourquoi… ?

— ET L'AUTRE ENFANT GAUVAIN ?

— Oui. Mais écoute, comment… ?

---

[14] Le MET, toujours disposé à se battre pour les droits des personnes de format différent, ne se laissait pas rebuter par le fait que la plupart des lutins et des gnomes ne tenaient aucunement à s'affubler de chapeaux pointus à clochettes alors qu'ils connaissaient d'autres passe-temps beaucoup plus intéressants auxquels se livrer. Tout ce folklore tintinnabulant, c'était bon pour les vieux, là-bas au pays, dans la forêt - quand un bout d'homme débarquait à Ankh-Morpork, il préférait se soûler, flanquer des coups de pied à quelques bonnes chevilles et se mettre en quête de bouts de femmes. À vrai dire, le MET passait désormais tellement de temps à expliquer aux gens combien on les frustrait de leurs droits qu'il n'avait même plus une minute pour se battre en leur nom.

— POURQUOI GAUVAIN ?

— Je… J'imagine que c'est un bon prénom pour un combattant, il suggère la force…

— UNE PRÉDICTION QUI SE RÉALISE, JE PENSE. JE VOIS QUE LA FILLETTE ÉCRIT AU CRAYON VERT SUR DU PAPIER ROSE AVEC UNE SOURIS DANS UN COIN. LA SOURIS PORTE UNE ROBE.

— Je dois avouer, elle voulait que le père Porcher la trouve mignonne, dit Suzanne. Même chose pour les fautes d'orthographe. Mais écoute, pourquoi est-ce que tu… ?

— ELLE DIT QU'ELLE A CINQ ANS.

— D'âge, oui. Mais de cynisme, au moins trente-cinq. Pourquoi est-ce que c'est toi qui fais… ?

— MAIS ELLE CROIT AU PÈRE PORCHER ?

— Elle est prête à croire en n'importe quoi si ça lui rapporte une poupée. Mais tu ne partiras pas sans me dire… »

La Mort reposa les souliers devant la cheminée.

« MAINTENANT, FAUT QU'ON Y AILLE. JOYEUX PORCHER. EUH… AH, OUI. HO. HO. HO.

— Fameux, le cherry », dit Albert en s'essuyant la bouche.

La rage rattrapa la curiosité de Suzanne. Elle courait rudement vite. « Tu as vraiment bu les vrais petits verres que les enfants laissent pour le vrai père Porcher ? fit-elle.

— Ouais, pourquoi se priver ? C'est pas lui qui les boira. Pas là où il est parti.

— Et combien tu en as bu, si je puis me permettre ?

— Chaispas, j'ai pas compté, répondit joyeusement Albert.

— UN MILLION HUIT CENT MILLE SEPT CENT SIX, dit la Mort. ET MANGÉ SOIXANTE-HUIT MILLE TROIS CENT DIX-NEUF PÂTÉS EN CROÛTE. PLUS UN NAVET.

— Il ressemblait à un pâté, fit Albert. Tout ressemble à du pâté au bout d'un moment.

— Alors pourquoi tu n'as pas éclaté ?

— Chaispas. J'ai toujours bien digéré.

— POUR LE PÈRE PORCHER, TOUS LES PÂTÉS N'EN FONT QU'UN. SAUF CELUI QUI RESSEMBLAIT À UN NAVET. VIENS, ALBERT. NOUS ABUSONS DU TEMPS DE SUZANNE.

— *Pourquoi est-ce que tu fais ça ?* hurla Suzanne.

— JE REGRETTE. JE NE PEUX PAS TE LE DIRE. OUBLIE QUE TU M'AS VU. CETTE HISTOIRE NE TE REGARDE PAS.

— Ne me regarde pas ? Comment peux-tu…

— MAINTENANT… FAUT QU'ON Y AILLE…

— Bonne nuit », fit Albert.

L'horloge sonna deux fois pour la demi-heure. Il était toujours six heures et demie. Et ils étaient partis.

Le traîneau filait à travers le ciel.

« Elle va essayer de savoir ce qui s'passe, vous savez, dit Albert.

— OH LÀ LÀ.

— Surtout maintenant que vous lui avez dit de pas l'faire.

— TU CROIS ?

— Ouais.

— BON SANG. J'AI ENCORE BEAUCOUP À APPRENDRE SUR LES HOMMES, HEIN ?

— Oh… chaispas… dit Albert.

— IL EST ÉVIDENT QUE CE SERAIT UNE ERREUR DE METTRE UN HUMAIN DANS L'AFFAIRE. C'EST POURQUOI, RAPPELLE-TOI, JE LUI AI FORMELLEMENT DÉFENDU D'Y FOURRER SON NEZ.

— Ouais… c'est vrai…

— ET PUIS C'EST CONTRAIRE AU RÈGLEMENT.

— Vous disiez que les p'tits connards gris l'avaient déjà violé, le règlement.

— OUI, MAIS JE NE PEUX PAS AGITER UNE BAGUETTE MAGIQUE POUR TOUT ARRANGER. IL Y A DES PROCÉDURES À SUIVRE. » La Mort regarda un instant droit devant lui puis haussa les épaules. « ET ON A TANT DE CHOSES À FAIRE. ON A DES PROMESSES À TENIR.

— Ben, la nuit est jeune, on a tout l'temps, fit Albert en se carrant dans les sacs.

— LA NUIT EST VIEILLE. LA NUIT EST TOUJOURS VIEILLE. »

Les cochons galopaient sans faiblir. « Non, c'est pas vrai.

— PARDON ?

— La nuit est pas plus vieille que le jour, maître. Ça tombe sous le sens. Y a forcément eu un jour avant qu'on sache ce qu'était la nuit.

— OUI, MAIS C'EST PLUS DRAMATIQUE.

— Oh. Alors, d'accord. »

Suzanne se tenait immobile devant la cheminée.

Ce n'était pas qu'elle n'aimait pas la Mort. Quand elle le voyait en tant qu'individu et non comme le baisser de rideau d'une existence, elle ne pouvait s'empêcher de l'aimer, mais d'un amour étrange.

Tout de même…

Elle avait du mal à se mettre dans le crâne l'idée de la Faucheuse, la nuit du Porcher, s'arrêtant sur les toits du monde entier et emplissant les petits souliers de jouets par milliers, même en la prenant par tous les bouts. C'était comme imaginer le père la Tuile en fée des dents. Ah, oui. Le père la Tuile… vraiment pas agréable celui-là…

Mais, franchement, quel genre de malade irait se glisser pendant toute la nuit dans de petites chambres d'enfants ?

Eh bien, le père Porcher, évidemment, mais…

Elle entendit un léger tintement vers le pied de l'arbre du Porcher.

Le corbeau recula des tessons d'une des boules scintillantes.

« Pardon, marmonna-t-il. Réflexe d'oiseau, comme qui dirait. Vous savez… c'est rond, ça brille… des fois, un coup de bec…

— Ces pièces en chocolat sont aux enfants !

— COUIII ? fit la Mort aux Rats en reculant des pièces étincelantes.

— Pourquoi il fait ça ?

— COUIII.

— Tu ne sais pas non plus ?

— COUIII.

— Est-ce qu'il est arrivé des ennuis ? Est-ce qu'il a fait quelque chose au vrai père Porcher ?

— COUIII.

— Pourquoi ne veut-il rien me dire ?

— COUIII.

— Merci. Tu m'as beaucoup aidée. »

Quelque chose se déchira derrière elle. Elle se retourna et vit le corbeau qui retirait délicatement une bande d'emballage rouge d'un paquet.

« Arrête tout de suite ! »

Il redressa une tête coupable.

« C'est qu'un p'tit bout, dit-il. Il manquera à personne.

— Qu'est-ce que tu veux faire de ça, d'ailleurs ?

— Les couleurs vives nous attirent, tu comprends ? Un réflexe, plus fort que nous.

— Ça, ce sont les choucas !

— Merde. C'est vrai ? »

La Mort aux Rats hocha la tête. « COUIII.

— Oh, te voilà d'un coup ornithologue, hein ? » cracha le corbeau.

Suzanne s'assit et tendit la main.

Le rat sauta dessus. Elle sentait ses griffes comme de toutes petites aiguilles.

On aurait dit une de ces scènes où la douce et jolie héroïne chante un petit duo avec l'oiseau bleu.

À peu de chose près, en tout cas.

Dans les grandes lignes, du moins. Mais sous réserve d'un accord parental plus que souhaitable.

« Est-ce qu'il ne tourne plus rond dans sa tête ?

— COUIII. » Le rat haussa les épaules.

« Mais ça pourrait arriver, non ? Il est très vieux, et j'imagine qu'il voit des tas d'horreurs.

— COUIII.

— Tout ce qui va mal dans le monde, traduisit le corbeau.

— J'avais compris », dit Suzanne. Elle avait aussi ce talent. Elle n'avait pas compris ce que disait le rat. Seulement le sens de ses paroles. « Quelque chose va de travers et il ne veut pas me le dire ? » fit-elle encore.

Ce qui l'enrageait encore davantage.

« Mais Albert est aussi dans le coup », ajouta-t-elle.

Elle songeait : Des milliers, des millions d'années à faire le même travail. Un travail pas agréable. Il n'a pas toujours affaire à des vieillards enjoués qui décèdent à un âge avancé. De quoi déprimer tôt ou tard n'importe qui.

Quelqu'un devait faire quelque chose. Comme la fois où la grand-mère de Twyla s'était mise à raconter à tout le monde qu'elle était l'impératrice de Krull et refusait désormais de porter des vêtements.

Et Suzanne avait assez de jugeote pour savoir que l'expression « quelqu'un doit faire quelque chose » n'était pas d'un grand secours. Ceux qui l'employaient n'ajoutaient jamais en annexe « et ce quelqu'un, ce sera moi ». Mais quelqu'un devait le faire, et pour l'instant le choix se limitait en tout et pour tout à elle.

La grand-mère de Twyla avait fini dans une maison de retraite avec vue sur la mer à Quirm. Il ne fallait pas songer à pareille solution dans le cas présent. Et puis il ne jouirait pas d'une grande popularité auprès des autres pensionnaires.

Elle se concentra. Ce talent, c'était le plus simple de tous. Elle s'étonnait que personne d'autre ne sache s'en servir. Elle ferma les yeux, tendit les bras devant elle à hauteur d'épaule, tourna les paumes vers le sol, puis écarta les doigts et baissa les mains.

Ses mains étaient à mi-course lorsqu'elle entendit le tic-tac de l'horloge s'interrompre. Le dernier *tic* s'étira en longueur comme un râle de mort.

Le temps s'arrêta.

Mais la durée, non.

Elle s'était toujours demandé, quand elle était petite, pour quelle raison les visites avec ses parents chez son grand-père pouvaient durer des jours alors qu'à leur retour le calendrier allait toujours son petit bonhomme de chemin comme s'ils n'étaient jamais partis.

Elle connaissait aujourd'hui le pourquoi, même si nul être humain ne comprendrait sans doute jamais vraiment le comment. Quelquefois, quelque part, pour quelque raison inconnue, les chiffres de l'horloge ne comptaient plus.

Entre chaque instant rationnel, il y en avait un milliard d'irrationnels. Quelque part derrière les heures existait une contrée où le père Porcher conduisait son traîneau, où les fées des dents grimpaient à leur échelle, où Bonhomme Hiver faisait ses dessins et le canard du gâteau de l'âme pondait ses œufs en chocolat. Dans les espaces infinis entre les secondes pataudes, la Mort allait et venait comme une sorcière dansant entre les gouttes de pluie sans jamais se mouiller.

Les humains pouvaient vi… Non, les humains ne pouvaient pas vivre ici, non, parce que, même quand on dilue un verre de vin dans une baignoire d'eau, on a peut-être davantage de liquide mais on a toujours la même quantité de vin. Un élastique reste le même élastique aussi loin qu'on l'étire.

Mais les humains pouvaient *exister* ici.

Il n'y faisait jamais trop froid, même si le fond de l'air picotait comme celui d'hiver par une journée ensoleillée. Obéissant pourtant à une habitude humaine, Suzanne sortit sa cape du placard.

« COUIII.

— Tu n'as donc pas de souris ni de rats dont tu dois t'occuper ?

— Nan, c'est plutôt calme avant le Porcher, fit le corbeau qui s'efforçait de plier le papier rouge entre ses griffes. Remarque, y a un afflux de gerbilles, de hamsters et autres rongeurs pendant quelques jours. Quand les gamins oublient de leur donner à manger ou veulent savoir ce qui fait marcher les bestioles. »

Évidemment, elle abandonnait les enfants. Mais ce n'était pas comme s'ils couraient des risques. Le temps manquait pour ça.

Elle dévala l'escalier et sortit par la porte de devant.

De la neige flottait dans la nuit. Elle n'était pas du genre poétique. Elle paraissait en suspension comme les étoiles. Lorsque les flocons touchèrent Suzanne, ils fondirent dans de petits éclairs électriques.

Il y avait beaucoup de circulation dans la rue, mais elle était fossilisée dans le temps. Suzanne se déplaça prudemment et gagna l'entrée du parc.

La neige avait réussi ce que les mages et le Guet étaient incapables de faire : nettoyer Ankh-Morpork. La ville n'avait pas eu le temps de se salir. Dans la matinée, elle aurait sans doute l'air noyée dans une meringue au café, mais pour l'heure arbres et buissons disparaissaient sous un manteau blanc immaculé.

Il n'y avait pas de bruit. Les rideaux de neige occultaient les lumières de la ville. Au bout de quelques pas dans le parc, elle aurait pu se croire à la campagne.

Elle se fourra les doigts dans la bouche et siffla.

« T'sais, tu pourrais y mettre un peu plus d'cérémonie, dit le corbeau qui s'était perché sur une petite branche encroûtée de neige.

— La ferme.

— Quand même pas mal. Mieux que ce que font la plupart des femmes.

— La ferme. »

Ils attendirent.

« Pourquoi as-tu chipé ce bout de papier rouge sur le cadeau d'une petite fille ? demanda Suzanne.

— J'ai mes raisons », répondit mystérieusement le corbeau.

Ils attendirent encore.

Elle se demanda ce qui allait se passer si ça ne marchait pas. Elle se demanda si le rat allait ricaner. Elle ne connaissait pas ricanement plus déplaisant que le sien.

Ils entendirent alors les sabots d'un cheval, la neige en suspension s'écarta d'un coup et Bigadin apparut.

Il trotta en cercle puis s'arrêta, fumant de vapeur.

Il n'était pas sellé. Le cheval de la Mort ne laissait jamais choir son cavalier.

Si je continue, se dit Suzanne, tout va recommencer. Je vais sortir de la lumière, entrer dans le monde au-delà du nôtre. Je vais tomber de la corde raide.

Mais une voix en elle lui soufflait : *Tu en as envie pourtant… non… ?*

Dix secondes plus tard, il ne restait plus que la neige.

Le corbeau se tourna vers la Mort aux Rats.

« Tu saurais pas où j'peux trouver de la ficelle ?

— COUIII. »

On observait Suzanne.

L'un dit : Qui est-elle ?

L'un dit : Nous souvenons-nous que la Mort a adopté une fille ? La jeune femme, c'est sa fille.

L'un dit : Est-elle humaine ?

L'un dit : En majeure partie.

L'un dit : Peut-elle être tuée ?

L'un dit : Oh, oui.

L'un dit : Bon, tout va bien, alors.

L'un dit : Euh… nous ne songeons tout de même pas à nous attirer des ennuis avec cette histoire ? Tout ceci n'est pas exactement… autorisé. Nous tenons à éviter les questions.

L'un dit : Nous avons le devoir de débarrasser l'univers de toute sensiblerie.

L'un dit : Ils nous remercieront tous quand ils sauront.

Bigadin atterrit en douceur sur la pelouse de la Mort.

Suzanne ne s'embêta pas à prendre la porte de devant mais passa par l'arrière qui n'était jamais fermé.

Il y avait eu des changements. Au moins un important.

La porte avait une chatière.

Elle la regarda fixement.

Au bout d'une ou deux secondes, un chat roux passa la chatière, lui jeta un regard j'ai-pas-faim-et-tu-m'intéresses-pas et s'éloigna à pas feutrés dans le jardin.

Suzanne poussa la porte et entra dans la cuisine.

Des chats de tailles et couleurs diverses occupaient tout l'espace. Des centaines d'yeux pivotèrent pour l'observer.

C'était madame Gammage qui recommençait, se dit-elle. La vieille femme qui fréquentait régulièrement la compagnie des Bières était complètement gaga, et un des symptômes de ceux qui perdaient la boule se traduisait par des éruptions chroniques de chats. D'ordinaire des chats parfaitement au fait de tous les aspects d'une existence féline sauf de l'emplacement du bac à litière.

Plusieurs bêtes avaient le museau dans un bol de crème.

Suzanne n'avait jamais ressenti la moindre attirance pour les chats. Leurs maîtres étaient du genre à aimer les desserts. Il existait dans le monde des gens pour qui le paradis, c'était un chat en chocolat.

« Allez, ouste, vous autres, dit-elle. Je ne savais pas qu'il avait des animaux chez lui. »

Les chats lui lancèrent un regard signifiant qu'ils comptaient de toute façon aller voir ailleurs et partirent tranquillement en se pourléchant les babines.

Le bol, lentement, se remplit à nouveau.

Il s'agissait à l'évidence de chats vivants. Seule la vie avait ici de la couleur. La Mort avait créé tout le reste. La couleur, tout comme la plomberie et la musique, restaient des arts que son génie ne parvenait pas à maîtriser.

Elle laissa les bestioles dans la cuisine et poursuivit son chemin vers le bureau.

Là aussi, il y avait du changement. Visiblement, il avait encore essayé de se mettre au violon. Il n'avait jamais compris pourquoi il n'arrivait pas à jouer de la musique.

Sa table de travail était en désordre. Des livres reposaient ouverts, entassés les uns sur les autres. C'étaient ceux que

Suzanne n'avait jamais appris à lire. Certains caractères flottaient au-dessus des pages ou allaient et venaient selon de petites arabesques compliquées tandis qu'ils lisaient eux-mêmes ceux qui les lisaient.

Des appareils tarabiscotés étaient éparpillés sur l'ensemble. Ils évoquaient vaguement des appareils de navigation, mais sur quels océans et sous quelles étoiles ?

Plusieurs pages de parchemin étaient couvertes de l'écriture de la Mort.

On la reconnaissait tout de suite. Nul autre que lui, pour ce qu'en savait Suzanne, n'écrivait avec des empattements.

On aurait dit qu'il avait voulu résoudre un problème.

PAS EN KLATCH. PAS EN TERRE D'HOWONDA. PAS DANS L'EMPIRE.

DISONS VINGT MILLIONS D'ENFANTS À UN KILO DE JOUETS CHACUN.

ÉGALE VINGT MILLE TONNES. DEUX MILLE TONNES À L'HEURE.

N.-B. – NE PAS OUBLIER LES TRACES DE SUIE PAR TERRE. TRAVAILLER DAVANTAGE LE HO HO HO.

COUSSIN.

Elle reposa soigneusement le papier.

Tôt ou tard, ça déteint. La Mort était fasciné par les hommes, et l'étude n'est jamais à sens unique. On peut passer son existence à scruter la vie intime de particules élémentaires puis découvrir qui on est, voire où on est, mais pas les deux. La Mort avait découvert… l'humanité. Pas la véritable mais quelque chose qui pouvait donner le change tant qu'on n'y regardait pas de trop près.

La maison imitait même les maisons humaines. La Mort avait créé une chambre à coucher à son usage personnel alors qu'il ne dormait jamais. S'il adoptait vraiment des comportements humains, avait-il essayé la folie ? Elle était très en vogue, après tout.

Peut-être qu'après tous ces millénaires il voulait se montrer sous un jour sympathique.

Elle se rendit à la salle des compte-vies. Elle en aimait le bruit quand elle était petite. Mais aujourd'hui le sifflement du sable dans des millions de sabliers, les petits *ping* et les petits *plop,* quand les pleins disparaissaient et que les vides tout neufs apparaissaient, n'étaient plus aussi agréables. Évidemment, tout le monde mourait tôt ou tard. Mais de là à écouter la mort se produire…

Elle était sur le point de partir lorsqu'elle remarqua la porte ouverte là où elle n'en avait encore jamais vu.

Une porte dérobée. Tout un pan de rayonnages avec ses sabliers bruissants avait pivoté.

Elle la fit aller et venir d'un doigt. Quand le battant était fermé, il fallait avoir le nez dessus pour en repérer les joints.

La porte donnait sur un local beaucoup plus petit. Pas plus grand, disons, qu'une cathédrale. Et tapissé du sol au plafond d'autres sabliers que Suzanne ne distinguait que vaguement dans la lumière venant de la grande salle. Elle entra et claqua des doigts.

« Lumière », ordonna-t-elle. Deux chandelles s'éclairèrent soudain.

Les sabliers… n'étaient pas normaux.

Ceux de la salle principale, tout métaphoriques qu'ils étaient, offraient l'image d'objets solides en bois, en cuivre et en verre. Mais on aurait dit ceux-ci faits de rehauts et d'ombres, dépourvus de véritable substance.

Elle en examina un gros.

Il portait un nom :

OFFLER.

« Le dieu crocodile ? » s'étonna-t-elle.

Ma foi, les dieux devaient avoir une vie. Mais ils ne mouraient jamais réellement, pour ce qu'elle en savait. Ils dépérissaient jusqu'à n'être plus qu'une voix au gré du vent et une note en bas de page d'un quelconque texte sur la religion.

D'autres noms de dieux suivaient. Elle en reconnut quelques-uns.

Mais il y avait des compte-vies plus petits sur l'étagère. Lorsqu'elle en lut les inscriptions, elle faillit éclater de rire.

« La fée des dents ? Le marchand de sable ? Jean Foutre ? Le canard du gâteau de l'âme ? Le dieu de… quoi ? »

Elle recula et quelque chose craqua sous son pied.

Des éclats de verre gisaient par terre.

Elle se baissa et ramassa le plus gros. Il ne restait que quelques lettres du nom gravé dans le verre… PEREPOR…

« Oh, non… c'est vrai. Grand-père, qu'est-ce que tu as fait ? »

Lorsqu'elle sortit, les bougies s'éteignirent aussitôt. Les ténèbres reprirent leurs droits d'un coup.

Et, dans le noir, parmi le sable répandu, un léger grésillement et une toute petite étincelle lumineuse…

Mustrum Ridculle se rajusta la serviette autour de la taille.

« Comment allons-nous, monsieur Modo ? »

Le jardinier de l'Université salua.

« Les cuves sont pleines, monsieur l'archichancelier ! répondit-il d'un ton joyeux. Et j'ai alimenté les chaudières d'eau chaude toute la journée ! »

Les autres grands mages s'attroupèrent à la porte.

« Vraiment, Mustrum, je trouve ça extrêmement imprudent, fit l'assistant des runes modernes. On l'a sûrement condamnée pour une bonne raison.

— Souvenez-vous de l'inscription sur la porte, ajouta le doyen.

— Oh, c'était juste pour empêcher les gens d'entrer, dit Ridculle en déballant une savonnette neuve.

— Ben, oui, fit le titulaire de la chaire des études indéfinies. C'est vrai. Et personne n'entre.

— C'est rien qu'une salle de bains, quoi, dit Ridculle. À vous voir, on croirait que c'est une espèce de salle de torture.

— Une salle de bains, précisa le doyen, conçue par Bougre de Sagouin Jeanson. L'archichancelier Ciredutemps ne s'en est servi qu'une seule fois et l'a aussitôt fait condamner ! Mustrum, réfléchissez, je vous en conjure ! C'est une Jeanson ! »

Suivit comme un silence, car même Ridculle devait se faire à cette idée.

Feu (enfin, tout au plus une flammèche) Bergholt Stuttelet Jeanson passait pour le pire inventeur au monde, mais dans un registre très particulier. Les inventeurs communément mauvais font des découvertes qui ne fonctionnent pas. Il ne comptait pas au nombre de ce menu fretin. N'importe quel imbécile est capable de créer une machine qui ne donne rien quand on appuie sur le bouton. Il méprisait de tels amateurs maladroits. Tout ce qu'il réalisait fonctionnait. Mais pas selon ce qu'indiquait la boîte d'emballage. Quand on voulait un petit missile sol-air, on demandait à Jeanson d'imaginer une fontaine ornementale. Ça revenait quasiment au même. Mais il ne se décourageait jamais, pas plus que la curiosité morbide de ses clients. Musique, paysagisme, architecture – rien ne résistait à son fort minable talent.

On trouvait cependant un peu étonnant que Bougre de Sagouin se soit tourné vers la conception de sanitaires. Mais, comme le disait Ridculle, il était connu pour avoir dessiné puis construit plusieurs gros orgues et, à bien y réfléchir, ces instruments relèvent aussi de la plomberie, non ?

De l'avis des autres mages, plus anciens que l'archichancelier dans l'Université, si Bougre de Sagouin Jeanson avait construit une salle de bains fonctionnelle, c'est qu'il la destinait à autre chose.

« V'savez, j'ai toujours trouvé qu'on avait beaucoup cassé d'sucre sur le dos de monsieur Jeanson, finit par déclarer Ridculle.

— Ben, oui, évidemment, tiens, fit l'assistant des runes modernes, visiblement exaspéré. C'est comme dire que les confitures attirent les guêpes, vous voyez.

— Certaines de ses œuvres ont parfois marché, fit Ridculle d'un ton catégorique en brandissant sa brosse à récurer. Tenez, l'engin qui sert aux cuisines à éplucher les patates, par exemple.

— Ah, vous voulez parler du bidule avec une plaque de cuivre qui dit "appareil de manucure perfectionné", archichancelier ?

— Écoutez, c'est que de l'eau, fit sèchement Ridculle. Même Jeanson pouvait pas faire grand mal avec de l'eau. Modo, ouvrez les vannes ! »

Les autres mages reculèrent lorsque le jardinier fit tourner deux petits volants de cuivre ouvragé.

« J'en ai marre de chercher partout le savon à tâtons comme vous autres, les gars ! brailla l'archichancelier tandis que l'eau bouillonnait dans des chenaux invisibles. L'hygiène ! Voilà ce qu'il nous faut !

— Vous ne viendrez pas dire qu'on ne vous a pas prévenu, fit le doyen en refermant la porte.

— Euh, j'sais toujours pas où mènent tous les tuyaux, monsieur, hasarda Modo.

— On va trouver, pas de crainte de ce côté-là », fit Ridculle avec entrain. Il ôta son chapeau et se coiffa d'un bonnet de douche de sa conception. Par égard à sa profession, il était pointu. Il se saisit d'un canard en caoutchouc jaune.

« Armez les pompes, mon bonhomme. Ou mon bon nain, évidemment, dans votre cas, monsieur Modo.

— Oui, archichancelier. »

Modo tira sur un levier. Les tuyaux se mirent à cogner et de la vapeur à fuir par quelques joints.

Ridculle lança un dernier regard autour de la salle de bains.

C'était un trésor caché, pas de doute là-dessus. On avait beau dire, le Jeanson avait sûrement dû réussir certaines de ses créations, même par hasard. Toute la salle, y compris le sol et le plafond, était carrelée de blanc, de bleu et de vert. Au centre, sous sa couronne de tuyaux, trônait l'ablutorium d'intérieur qualité supérieure « Typhon » breveté de Jeanson, avec porte-savon automatique, poème sanitaire en acajou, palissandre et cuivre.

Il avait demandé à Modo d'astiquer chaque tuyau et robinet de cuivre jusqu'à ce qu'ils reluisent. Ce qui avait pris un temps fou.

Ridculle ferma la porte en verre dépoli derrière lui.

L'inventeur de la merveille ablutionnaire avait décidé de faire d'une douche banale une épreuve totalement maîtrisée, et un mur de la vaste cabine disparaissait sous un merveilleux

panneau couvert de robinets de cuivre moulés en forme de sirènes, de coquillages et, pour une raison obscure, de grenades. Il y avait des alimentations séparées pour l'eau salée, l'eau calcaire et l'eau douce, ainsi que de grosses manettes pour le réglage précis de la température. Ridculle les examina avec soin.

Puis il recula, regarda les carreaux autour de lui et chanta : *« Mi, mi, mi ! »*

Sa voix lui revint en écho.

« Un écho parfait ! » fit Ridculle, véritable baryton de salle d'eau.

Il empoigna un tube acoustique prévu pour permettre à l'usager de communiquer avec le technicien. « Envoyez la sauce, monsieur Modo, mettez-moi l'feu aux cuves !

— Oui, chef ! »

Ridculle ouvrit le robinet « bruine » puis s'écarta d'un bond parce qu'une partie de lui-même sentait encore que l'esprit inventif de Jeanson n'y allait pas seulement avec le dos de la cuiller, mais aussi avec celui de la louche et de tous les couverts de la cuisine.

Un petit crachin d'eau chaude, presque une brume caressante, l'enveloppa.

« Ma parole ! » s'exclama-t-il avant de se risquer sur un autre robinet.

« Averse » se révéla un peu plus tonifiant. « Torrent » lui coupa le souffle et « Déluge » l'envoya tâtonner sur le panneau parce qu'il avait l'impression qu'on lui arrachait le sommet du crâne. « Déferlante » projeta d'un côté de la cabine à l'autre un mur d'eau salée chaude qui disparut ensuite par la grille encastrée au milieu du sol.

« Vous allez bien, monsieur ? lança Modo.

— Merveilleux ! Et il reste une dizaine de boutons que j'ai pas encore essayés ! »

Modo hocha la tête et tapota un clapet. La voix de Ridculle s'enfla pour entonner à pleins poumons ce qu'il estimait une chanson à travers les épais nuages de vapeur.

« C'ééétait un… euh… une espèce de travailleur agricole, p't-être bien un chaumier,

» N'avait qu'une – ça m'revient, c'était un vigneron, maintenant que j'y pense – n'avait qu'une fille, et… où j'en étais ? Ah, oui, chante le rossignolet !

» Son père l'envoie au machin machin, pas au pré, p't-être en forêt, non, plus p'tit, au bois j'crois bien, pour machiner, cueillir, c'est ça, la prune… euh, non, la noiseèèaarggooooooh-ARRGHH oh oh oh… »

La chanson s'interrompit brusquement. Tout ce qu'entendait Modo, c'était un bouillonnement féroce. « Archichancelier ? »

Au bout d'un moment, une voix répondit près du plafond. Elle paraissait aiguë en même temps qu'hésitante.

« Euh… je m'demande si vous auriez l'amabilité de couper l'eau là où vous êtes, mon brave. Euh… en douceur, si vous y voyez pas d'inconvénient… »

Modo tourna prudemment une manette. Le bouillonnement diminua peu à peu.

« Ah. Bravo, fit la voix qui s'était désormais rapprochée du niveau du sol. Bien, bon boulot. J'crois qu'on peut appeler ça un succès. Oui, vraiment. Euh… Je me demandais… est-ce que vous pourriez m'aider à marcher un moment ? J'sais pas pourquoi, j'ai du mal à m'tenir sur mes jambes… »

Modo poussa la porte puis aida Ridculle à sortir et à gagner un banc. Le mage était tout pâle.

« Oui, c'est vrai, fit un archichancelier aux yeux un brin vitreux. Un succès étonnant. Euh… juste un petit détail, Modo…

— Oui, monsieur ?

— Y a un robinet là-dedans qu'on devrait p't-être laisser tranquille pour l'instant, dit Ridculle. Je considérerais ça comme un service si vous pouviez m'trouver une petite pancarte qu'on accrocherait dessus.

— Oui, monsieur ?

— Qui dirait "Ne toucher sous aucun prétexte", un truc dans le genre.

— D'accord, monsieur.

— Vous l'accrocherez au robinet qui porte un nom en étranger : "Old Faithful."

— Oui, monsieur.

— Inutile d'en parler aux autres gars.

— Oui, monsieur.

— Bons dieux, je m'suis jamais senti aussi propre. »

D'une position stratégique au milieu du carrelage ornemental près du plafond, un petit gnome en chapeau melon avait observé prudemment Ridculle.

Une fois Modo parti, l'archichancelier entreprit de s'essuyer lentement à l'aide d'une grande serviette pelucheuse. À mesure qu'il retrouvait son calme, une autre chanson s'insinuait tout bas.

« Le deuxième mois d'l'année, que donn'rai-je à ma belle ?... Euh, deux tourtes aux airelles, j'crois bien, parfaites et belles, une perdriole qui va, qui vient, qui vole, qui vole dans ces bois... »

Le gnome se laissa glisser par terre et s'avança à pas de loup derrière la silhouette qui s'agitait énergiquement.

Ridculle, après quelques autres essais, opta pour une chanson dont on trouve l'équivalent dans une région ou une autre de toutes les planètes qui connaissent des hivers. On la met souvent de force au service d'une quelconque religion locale et on en change quelques mots, mais ce dont elle parle a autant de rapport avec les dieux que les racines avec le feuillage.

« ... le lever du soleil et la course du cerf... »

Ridculle se retourna soudain. Un coin de la serviette mouillée atteignit le gnome à l'oreille et le renversa sur le dos.

« Je t'ai vu t'amener en douce ! rugit l'archichancelier. À quoi tu joues, dis ? T'es un voleur à la p'tite semaine, c'est ça ? »

Le gnome recula en glissant sur le sol savonneux.

« Hé-ho, et à quoi vous jouez vous-même, m'sieur, vous êtes pas censé me voir !

— J'suis un mage ! On voit les trucs qui sont réellement là, tu sais, répondit Ridculle. Et aussi des trucs qui sont pas là, dans le cas de l'économe. Qu'est-ce que tu trimballes dans ton sac ?

— Vous avez pas intérêt à ouvrir mon sac, m'sieur ! Vous avez vraiment pas intérêt !

— Pourquoi donc ? Qu'est-ce que t'as dedans ? »

Le gnome s'affaissa. « C'est pas ce qu'y a dedans, m'sieur. C'est ce qui va en sortir. Faut que j'les laisse sortir une seule à la

fois, on sait pas ce qui pourrait arriver si elles sortaient toutes en même temps ! »

Ridculle, l'air intéressé, entreprit de dénouer la ficelle.

« Vous allez vraiment l'regretter, m'sieur ! implora le gnome.

— Ah bon ? Qu'est-ce que tu fiches ici, petit ? »

Le gnome renonça.

« Ben… vous connaissez la fée des dents ?

— Oui. Évidemment, répondit Ridculle.

— Ben… c'est pas moi. Mais… j'fais un peu l'même boulot…

— Quoi ? T'emportes des trucs ?

— Euh… j'les emporte pas à proprement parler. J'les… apporterais plutôt…

— Ah… comme des dents neuves ?

— Euh… comme des verrues neuves », fit le gnome.

La Mort jeta la hotte à l'arrière du traîneau et grimpa à sa suite.

« Vous vous débrouillez bien, maître, dit Albert.

— CE COUSSIN ME GÊNE TOUJOURS, fit la Mort en remontant sa ceinture. JE N'AI PAS L'HABITUDE D'UN GROS VENTRE.

— Rien qu'un ventre, c'est déjà pas mal, maître. Pas pu faire mieux. Vous avez un handicap au départ, comme qui dirait. »

Albert dévissa le bouchon d'une bouteille de thé froid. Tous les p'tits verres lui avaient donné soif.

« Débrouillez bien, répéta-t-il en buvant une rasade. La suie dans la cheminée, les traces de pas, les p'tits coups à boire, les traces de traîneau partout sur les toits… ça doit marcher.

— TU CROIS ?

— C'est sûr.

— ET J'AI FAIT ATTENTION QU'ON ME VOIE DE TEMPS EN TEMPS. JE SAIS QUAND ON M'ÉPIE, ajouta fièrement la Mort.

— Bravo, monsieur.

— OUI.

— J'vais tout de même vous donner un tuyau. Rien que "ho ho ho", ça suffit. Ajoutez pas "Tremblez, pauvres mortels", sauf si vous voulez qu'ils deviennent plus tard chercheurs d'or, un truc comme ça.

— HO. HO. HO.

— Oui, vous commencez à attraper l'coup. » Albert baissa aussitôt le nez sur son calepin afin que la Mort ne remarque pas sa figure. « Maintenant, faut que j'vous dise, maître, ce qui serait encore mieux, c'est une apparition publique. Sans rire.

— OH. EN PRINCIPE JE N'EN FAIS PAS.

— Le père Porcher est davantage une figure publique, maître. Vous pouvez laisser des gamins vous voir par hasard autant de fois que vous voulez, ça vaudra jamais une bonne apparition publique. Excellent pour les muscles de la croyance.

— AH OUI ? HO. HO. HO.

— D'accord, d'accord, c'est très bien, maître. Où j'en étais… ? Oui… les magasins vont rester ouverts tard. Des tas de parents emmènent leurs gamins voir le père Porcher, vous comprenez. Pas le vrai, évidemment. Rien qu'un pauvre gus avec un oreiller sous son pull, sauf votre respect, maître.

— PAS LE VRAI ? HO. HO. HO.

— Oh, non. Et y a pas besoin…

— LES ENFANTS SONT AU COURANT ? HO. HO. HO. »

Albert se gratta le nez. « À mon avis, oui, maître.

— ÇA N'EST PAS NORMAL. PAS ÉTONNANT QU'ON SE TROUVE MAINTENANT DANS… CETTE SITUATION DÉLICATE. LA CROYANCE EST EN DANGER ? HO. HO. HO.

— Ça s'pourrait, maître. Euh… le "ho, ho…"

— OÙ SE PASSE CETTE PARODIE ? HO. HO. HO. »

Albert laissa tomber. « Ben, le magasin Crassèque au Maillet, déjà. Beaucoup de succès, la grotte du père Porcher. Ils ont toujours un bon père Porcher, paraît.

— ALLONS VOIR ÇA SANS TRAÎNER. HO. HO. HO.

— Vous avez raison, maître.

— C'ÉTAIT UN CALEMBOURRE, UN JEU DE MOTS, ALBERT. SANS TRAÎNER… TRAÎNEAU. JE NE SAIS PAS SI TU AS REMARQUÉ.

— J'rigole intérieurement comme un bossu, monsieur.
— HO. HO. HO. »

L'archichancelier Ridculle sourit.

Il souriait souvent. Il était de ces hommes qui sourient même contrariés, mais pour l'heure il souriait parce qu'il se sentait fier. Encore un peu endolori peut-être, mais fier malgré tout.

« Une salle de bains incroyable, hein ? fit-il. Ils l'avaient fait murer, tu sais. Une putain de connerie, oui. J'veux dire, y a p't-être eu quelques problèmes au départ… (il remua prudemment) mais il fallait s'y attendre. Y a tout là-dedans, t'vois ? Des bains de pieds en forme de coquillages, regarde. Toute une penderie pour les peignoirs. Et cette baignoire là-bas, elle a un gros machin qui souffle et qui fait des bulles dans l'eau sans qu'on ait même besoin de boulotter des féculents. Et ce bidule, là, avec les sirènes qui le soutiennent, c'est un récipient spécial pour les ongles de doigts de pied. Elle a tout, cette salle de bains.

— Un récipient spécial pour les rognures d'ongles ? fit le gnome Verrue.

— Oh, on est jamais trop prudent, dit Ridculle en soulevant le couvercle d'un vase décoré qui portait l'inscription *Sels de bain* pour en sortir une bouteille de vin. Suffit d'récupérer des trucs comme les rognures d'ongles d'un type et tu l'tiens en ton pouvoir. Ça, c'est d'la vraie magie d'autrefois. Qui remonte à l'aube des temps. »

Il tendit la bouteille de vin à la lumière.

« Devrait être bien fraîche maintenant, dit-il en extirpant le bouchon. Des verrues, hein ?

— J'voudrais bien savoir pourquoi, fit le gnome.

— Tu veux dire que t'en sais rien ?

— Nan. Un coup je m'réveille, et j'étais le gnome Verrue.

— Curieux, ça, fit Ridculle. Mon père disait tout l'temps que le gnome Verrue s'amenait quand on s'baladait pieds nus, mais j'savais pas que tu existais vraiment. J'croyais qu'il avait tout

inventé. J'veux dire, les fées des dents, la p'tite souris, oui, et aussi les p'tits cons qui vivent dans les fleurs, je les ramassais étant jeune, mais je m'rappelle rien au sujet des verrues. » Il but d'un air songeur. « J'ai une cousine éloignée qui s'appelle Verrue, par le fait. Ça sonne pas mal, à bien y réfléchir. »

Il regarda le gnome par-dessus le bord de son verre.

On ne devenait pas archichancelier sans flairer les petites contre-vérités dans une situation. Enfin, ce n'est pas tout à fait exact. Disons plutôt qu'on ne restait pas archichancelier très longtemps.

« Un bon boulot, hein ? fit-il d'un air toujours aussi songeur.

— Les pellicules, ça serait mieux, fit le gnome. Au moins, je serais au grand air.

— Je crois qu'on ferait bien de vérifier tout ça, dit Ridculle. Évidemment, c'est peut-être rien.

— Oh, merci », fit le gnome Verrue d'un air sombre.

Cette année, la grotte était superbe, se disait Vernon Crassèque. Le personnel en avait mis un coup. Le traîneau du père Porcher était à lui seul une œuvre d'art, et les cochons, d'un rose magnifique, avaient l'air vraiment réels.

La grotte occupait presque tout le premier étage. On avait puni un des lutins pour avoir fumé derrière la « chute d'eau magique tintinnabulante », et les « poupées mécaniques à l'effigie des nations » qui symbolisaient l'entente entre les peuples se mouvaient de manière un peu saccadée et donnaient quelques soucis, mais dans l'ensemble, se disait-il, l'exposition avait de quoi ravir les cœurs des mômes de partout.

Lesquels mômes faisaient la queue avec leurs parents et dévoraient le spectacle des yeux.

Et l'argent rentrait. Oh oui, il rentrait à flots.

Afin d'éviter au personnel d'être tenté, monsieur Crassèque avait installé tout un réseau de fils de fer sous les plafonds du magasin. Les vendeurs prenaient l'argent des clients, le

déposaient dans de petits téléphériques mécaniques qu'ils expédiaient à toute allure au-dessus de la cohue jusqu'à la caissière qui y déposait la monnaie avant de les retourner, bringuebalants, à l'envoyeur. On écartait ainsi toute possibilité de tentation, et les petits chariots fusaient en tous sens comme des feux d'artifice.

Monsieur Crassèque adorait la fête du Porcher. C'était pour les mômes, après tout.

Il s'enfonça les doigts dans les poches de son gilet, la mine épanouie.

« Tout va bien, mademoiselle Durand ?

— Oui, monsieur Crassèque, répondit humblement la caissière.

— À la bonne heure. » Il observa le tas de pièces.

Un petit zigzag lumineux s'en échappa en crépitant et se mit à la terre dans la grille de métal de la caisse.

Monsieur Crassèque battit des paupières. Devant lui, des étincelles fulgurèrent de la monture en acier des lunettes de mademoiselle Durand.

Le décor de la grotte se transforma. L'espace d'une fraction de seconde, monsieur Crassèque eut une sensation de vitesse, comme si ce qui lui apparaissait s'arrêtait dans un hurlement de freins. Ce qui était absurde.

Les quatre cochons roses en papier mâché explosèrent. Un groin de carton rebondit sur le crâne de monsieur Crassèque.

Et là, en nage et grognant à la place des petits cochons, il vit… ben, ce qui devait être des cochons, vu que les hippopotames sont dépourvus d'oreilles pointues et d'anneaux dans les narines. Mais les bestiaux étaient immenses, gris, hérissés de poils raides, et un nuage de brume âcre enveloppait chacun d'eux.

Ils n'avaient pas l'air commodes non plus. Ils n'avaient rien de charmant. L'un d'eux se tourna pour le regarder de ses petits yeux rouges et ne fit pas *oink,* cri que monsieur Crassèque, qui était né et avait grandi en ville, associait depuis toujours aux cochons.

Il fit : *Ghnaaarrrwnnkh ?*

Le traîneau avait lui aussi changé. Le sien lui plaisait bien. Il était orné de délicates volutes argentées. Il avait personnellement supervisé le collage de chaque étoile étincelante. Mais sa splendeur gisait désormais en tessons scintillants autour du nouvel engin qu'on aurait dit construit à partir de troncs d'arbre grossièrement sciés posés sur deux patins de bois massifs. Il donnait une impression d'antiquité et des figures étaient sculptées dans le bois, des faces grimaçantes sommaires qui avaient l'air franchement hors de propos.

Les parents hurlaient et s'efforçaient d'éloigner leurs enfants, mais sans grand succès. Les gamins étaient attirés par l'engin comme des mouches par des confitures.

Monsieur Crassèque courut vers la monstruosité en agitant les mains. « Arrêtez ça ! Arrêtez ça ! braillait-il. Vous allez faire peur aux mômes ! »

Il entendit un petit garçon derrière lui s'extasier : « Z'ont des défenses ! Chouette ! »

À quoi sa sœur ajouta : « Hé, regarde, çui-là fait pipi ! » Un nuage épouvantable de vapeur jaune s'éleva. « Regarde, ça coule jusqu'à l'escalier ! Tous ceux qui savent pas nager s'accrochent à la rampe !

— Ils te mangent si t'es pas sage, tu sais, fit une petite fille d'un air manifestement approbateur. Entièrement. Même les os. Ils les croquent. »

Un autre gamin plus âgé donna son avis : « C'est bon pour les p'tits. Ils sont pas vrais. Ils ont mis un mage dedans qui fait la magie. Ou alors tout est mécanique. Tout le monde sait qu'ils sont pas vraiment vr… »

Un sanglier tourna la tête vers lui. Le gamin se cacha derrière sa mère.

Monsieur Crassèque, la figure dégoulinante de larmes de rage, se fraya un chemin dans la cohue grouillante pour gagner la grotte du père Porcher. Il attrapa un lutin effrayé.

« C'est le Mouvement pour l'égalité des tailles qui est derrière tout ça, hein ? cria-t-il. Ils ont décidé de me ruiner ! Et ils gâchent le plaisir des mômes ! Regarde les jolies poupées ! »

Le lutin hésita. Les enfants s'attroupaient autour des cochons malgré les efforts insistants de leurs mères. La petite fille donnait une orange à l'un d'eux.

Mais l'animation des « poupées de toutes les nations » n'allait vraiment pas fort. La boîte à musique en dessous continuait de jouer *Si tous les gars du monde décidaient d'être copains,* mais les tiges qui animaient les personnages s'étaient tordues, si bien que le petit Klatchien tapait rythmiquement la petite Omnienne sur la tête avec sa lance de cérémonie, pendant que la fille en costume national agatéen flanquait des coups de pied répétés dans l'oreille d'un petit druide ker-gselzehcien. Un chœur de jeunes enfants les acclamait sans discrimination.

« Y a… euh… y a d'autres problèmes dans la grotte, monsieur Cras… » commença le lutin.

Une silhouette rouge et blanc s'ouvrit un passage dans la foule et colla une fausse barbe dans les mains de monsieur Crassèque. « Terminé, fit le vieux en costume de père Porcher. L'odeur des oranges et le pantalon mouillé, passe encore, mais j'vais pas tolérer ça. »

Il s'en repartit en tapant du pied à travers la queue. Monsieur Crassèque l'entendit ajouter : « Et il le fait même pas comme il faut ! »

Monsieur Crassèque s'avança en jouant des coudes.

Quelqu'un se tenait assis dans le grand fauteuil. Un enfant sur un genou. Le personnage était… étrange. Il portait indiscutablement un costume de père Porcher, mais le regard de monsieur Crassèque n'arrêtait pas de s'en détourner, il n'arrivait pas à se concentrer dessus, il s'en écartait pour le reléguer obstinément à la limite de la vision. C'était comme vouloir se regarder sa propre oreille.

« Qu'est-ce qui se passe ici ? Qu'est-ce qui se passe ici ? » balbutia Crassèque.

Une main lui saisit fermement l'épaule. Il se retourna pour se retrouver nez à nez avec un lutin de la grotte. Du moins, il portait le costume de lutin de la grotte, quoique un peu de guingois, comme enfilé à la va-vite.

« Tu es qui, toi ? »

Le lutin se décolla sa cigarette mouillée des lèvres et lui ricana au nez.

« Appelez-moi Tonton Balourd, dit-il.

— Tu n'es pas un lutin !

— Nan, j'suis un cordonnier fée, m'sieur. »

Derrière Crassèque, une voix demanda :

« ET TOI, QU'EST-CE QUE TU VEUX POUR LE PORCHER, PETIT HOMME ? »

Monsieur Crassèque se retourna, horrifié.

Devant… disons ce qu'il devait considérer comme le père Porcher usurpateur, se tenait un bout de chou de sexe indéterminé qui se réduisait surtout à un bonnet de laine à pompon.

Monsieur Crassèque savait comment ça se passait ensuite. L'enfant perdait toujours sa langue de saisissement, et la mère qui l'accompagnait se penchait, échangeait un regard avec le père Porcher puis disait d'un ton plein de sous-entendus et de cette voix que prennent les adultes quand ils conspirent contre les enfants : « Tu veux un baigneur qui fait pipi, n'est-ce pas, Dorine ? Et la dînette comme maman qui se trouve dans la vitrine. Et aussi le livre de découpage du fourneau de cuisine. Alors qu'est-ce qu'on dit ? »

Et la fillette étourdie murmurait un « 'rci » avant de se voir offrir un ballon ou une orange.

Mais cette fois le scénario fut différent.

La mère n'alla pas plus loin que « Tu veux un…

— POURQUOI TES MAINS PENDENT-ELLES À DES BOUTS DE FICELLE, MON ENFANT ? »

L'enfant baissa les yeux le long de ses bras jusqu'aux moufles qui pendouillaient, attachées à ses manches. Elle les souleva pour examen.

« Ta, t'est des gants, dit-elle.

— JE VOIS, TRÈS PRATIQUE.

— T'es en vrai ? demanda le bonnet à pompon.

— À TON AVIS ? »

Le bonnet à pompon gloussa. « Z'ai vu ton cosson faire pipi ! » dit-il d'un ton qui laissait entendre que rien, foi de

bonnet à pompon, n'arriverait jamais à la cheville d'un spectacle aussi fascinant.

« OH. EUH… BON.

— L'avait une grande…

— QU'EST-CE QUE TU VEUX POUR LE PORCHER ? » s'empressa de demander le père Porcher.

La mère se retrouva en terrain connu et voulut placer sa réplique. « Elle veut un… »

Le père Porcher claqua des doigts avec impatience. La bouche de la mère se referma sèchement.

L'enfant parut deviner que s'offrait une occasion comme on n'en voit qu'une fois dans sa vie et parla à toute vitesse.

« Ze veux une narmée. Et pis un gros sâteau avec des bouts pointus. Et pis aussi une népée.

— QU'EST-CE QU'ON DIT ? souffla le père Porcher.

— Une *grande* népée ? fit l'enfant après une pause de réflexion intense.

— C'EST BIEN. »

Tonton Balourd donna un coup de coude au père Porcher.

« Ils doivent vous remercier, dit-il.

— TU ES SÛR ? PERSONNE NE ME REMERCIE, NORMALEMENT.

— J'veux dire qu'ils remercient le père Porcher, souffla Albert. Donc vous, non ?

— OUI, BIEN ENTENDU. HUM. TU DOIS ME DIRE MERCI.

— 'rci.

— ET ÊTRE SAGE. ÇA FAIT PARTIE DU MARCHÉ.

— Voui.

— ALORS NOUS AVONS UN CONTRAT. » Le père Porcher mit la main dans sa hotte et en sortit…

… un très gros château modèle réduit surmonté, conformément aux spécifications, de toits coniques bleus bien pointus sur des tourelles idéales pour y enfermer des princesses…

… une boîte contenant un assortiment de plusieurs centaines de chevaliers et guerriers…

… et une épée. Longue d'un mètre vingt, à la lame luisante.

La mère aspira un grand coup.

« Vous n'allez pas lui donner ça ! hurla-t-elle. C'est dangereux !

— C'EST UNE ÉPÉE, dit le père Porcher. C'EST FAIT POUR.

— C'est une enfant ! cria Crassèque.

— C'EST PÉDAGOGIQUE.

— Et si elle se coupe ?

— ÇA LUI SERVIRA DE LEÇON. »

Tonton Balourd chuchota d'un air pressant.

« VRAIMENT ? AH, BON. JE NE VAIS PAS DISCUTER, J'IMAGINE. »

La lame devint du bois.

« Et elle ne veut rien de tout le reste ! fit la mère de Dorine malgré ses déclarations précédentes. C'est une fille ! Et puis je n'ai pas les moyens pour des jouets de richard pareils !

— JE CROYAIS QUE JE LES DONNAIS, s'étonna le père Porcher.

— Ah bon ? fit la mère.

— Ah bon ? fit Crassèque qui avait écouté avec horreur. Pas question ! Ce sont nos articles ! Vous ne pouvez pas les donner ! La fête du Porcher, ce n'est pas pour faire des cadeaux ! Je veux dire… oui, évidemment, on fait des cadeaux, rectifia-t-il en prenant conscience que les clients l'observaient, mais d'abord il faut les acheter, voyez, quoi… haha. » Il se mit à rire nerveusement, de plus en plus conscient de l'étrangeté ambiante et de l'allure efflanquée de tonton Balourd. « Ce n'est pas comme si les jouets étaient fabriqués par de petits elfes au Moyeu, ahaha…

— Ça, c'est sûr, dit tonton Balourd d'un air pénétré. Faudrait être dingue pour avoir même l'idée de confier un burin à un elfe, à moins de vouloir finir avec ses initiales gravées sur le front.

— Vous voulez dire que tout ça, c'est gratuit ? » fit sèchement la mère de Dorine qui ne perdait pas de vue ce qu'elle tenait pour le point crucial de la discussion.

Monsieur Crassèque jeta un regard désespéré aux jouets. Ils ne ressemblaient en rien à ceux qu'il vendait.

Puis il s'efforça d'examiner le nouveau père Porcher. Toutes les cellules de son cerveau lui disaient qu'il voyait un gros bonhomme jovial en costume rouge et blanc.

Enfin… presque toutes les cellules. Quelques-unes des plus délurées lui disaient que ses yeux captaient autre chose, mais elles n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur quoi. Deux d'entre elles avaient mis la clé sous la porte.

Les mots s'échappèrent à travers ses dents serrées.

« On… dirait que oui », fit-il.

Malgré la fête du Porcher, les bâtiments de l'Université étaient en pleine activité. Les mages ne se couchaient de toute façon jamais tôt[15], et ils attendaient évidemment avec impatience le réveillon à minuit.

---

[15] Ils vivaient souvent chacun selon une conception du temps personnelle. Un grand nombre des plus âgés vivaient bien entendu entièrement dans le passé, mais plusieurs suivaient l'exemple du professeur d'anthropie, lequel avait inventé tout un système temporel fondé sur la conviction que les autres n'étaient qu'illusion.

Beaucoup de gens ont conscience des deux principes anthropiques, le faible et le fort. Le faible dit en gros que c'est drôlement étonnant qu'on ait conçu l'univers de telle façon que l'homme puisse évoluer jusqu'à gagner sa vie, par exemple, dans des universités, tandis que le fort prétend, au contraire, que le but de l'univers, c'est de pousser l'homme non seulement à travailler dans des universités mais aussi à écrire dans de très gros ouvrages récapitulatifs où figurent les mots « cosmique » et « chaos* » dans le titre.

Le professeur d'anthropie de l'UI avait proposé le principe anthropique ultime et radical, à savoir que la seule raison à l'existence de l'univers, c'était l'évolution consécutive du professeur d'anthropie de l'UI. Mais il s'agissait tout bêtement d'un exposé formel de la théorie que tout le monde sans exception, à quelques menus détails près du type « inscrire votre nom ici », tient en secret pour la vérité.

* Et c'est parfaitement exact. L'univers agit manifestement dans l'intérêt de l'humanité. Ce que démontre aisément le soleil qui se lève

Pour se faire une idée de l'échelle du réveillon du Porcher, il faut savoir qu'un petit en-cas à l'UI consistait en trois ou quatre plats, pas plus, sans compter le fromage ni les fruits secs.

Certains mages s'entraînaient depuis des semaines. Le doyen, en particulier, arrivait maintenant à soulever une dinde de vingt livres au bout d'une fourchette. L'attente forcée jusqu'à minuit ne pouvait qu'être salutaire pour des appétits déjà professionnellement aiguisés.

Il flottait sur les lieux une ambiance d'impatience joyeuse, un grésillement général de glandes salivaires, une accumulation soigneuse et unanime des pilules et poudres en vue du moment, bien des heures plus tard, où dix-huit plats se ligueraient en dessous de la cage thoracique et organiseraient une contre-offensive.

Ridculle sortit dans la neige et remonta son col. Toutes les lumières étaient allumées dans le bâtiment de la magie des hautes énergies.

« J'comprends pas, j'comprends pas, marmonna-t-il. C'est l'soir du Porcher et ils travaillent encore. C'est pas naturel, ça. Du temps où, moi, j'étais étudiant, j'aurais déjà vomi deux fois… »

À la vérité, Cogite Stibon et son groupe d'étudiants de recherche avaient bel et bien fait une concession à la fête du Porcher. Ils avaient caparaçonné Sort de houx et coiffé d'un chapeau en papier le grand dôme de verre qui contenait la principale colonie de fourmis.

Chaque fois qu'il pénétrait dans le bâtiment, Ridculle avait l'impression qu'on avait ajouté quelque chose à l'engin, à la machine à penser, au bidule, quoi. Parfois des trucs apparaissaient durant la nuit. De temps en temps, à ce que disait Stibon, Sort dessinait en pers… lui-même des plans pour de nouveaux orga… de nouvelles extensions dont il avait besoin. Tout ça flanquait les grelots à Ridculle qui s'en sentit venir un de plus dès son entrée, à la vue de l'économe assis devant le bazar. L'espace d'un instant, il oublia tout des verrues.

---

commodément le matin, au moment où on est prêt à démarrer la journée.

« Qu'est-ce que vous foutez ici, mon vieux ? demanda-t-il. Vous devriez être avec les autres, à sauter partout pour vous faire de la place dans l'bidon en vue du réveillon.

— Vive le rose, le gris et le vert, fit l'économe.

— Euh… on a pensé que Sort pourrait… vous savez… nous rendre service, monsieur, dit Cogite qui aimait à se croire le sain d'esprit-alibi de l'université. Pour le problème de l'économe. On a pensé que ça lui ferait un beau cadeau du Porcher.

— Bons dieux, il a pas de problème, l'économe, fit Ridculle qui tapota la tête de son collègue au sourire béat en articulant silencieusement les mots "complètement marteau". La tête déraille un peu, c'est tout. Je dis : LA TÊTE DÉRAILLE UN PEU, pas vrai ? Fallait s'y attendre… passe trop de temps à additionner des chiffres. Prend pas assez l'air. Je dis : VOUS PRENEZ PAS ASSEZ L'AIR, MON VIEUX !

— On a pensé… euh… qu'il aimerait peut-être parler à quelqu'un, dit Cogite.

— Quoi ? Quoi ? Mais moi je lui parle tout l'temps ! J'essaye sans arrêt de lui changer les idées. C'est important de l'empêcher de broyer du noir à longueur de journée.

— Euh… oui… sûrement », fit avec diplomatie Cogite. Il gardait de l'économe l'image d'un homme dont l'idée d'un bon moment s'était un temps résumée à un œuf à la coque. « Alors… euh… bon, on essaye encore une fois, d'accord ? Vous êtes prêt, monsieur Cominbalai ?

— Oui, merci, un vert avec de la cannelle, si ça ne vous dérange pas.

— J'vois pas comment il peut parler à une machine, fit Ridculle d'un air renfrogné. Ce putain d'machin a pas d'oreilles.

— Ah, ben, on lui en a fait une en réalité, dit Cogite. Euh… »

Il montra du doigt un grand tambour dans un dédale de tuyaux.

« Ça serait pas le cornet acoustique du vieux Vindelle Pounze qui dépasse au bout ? demanda Ridculle d'un ton soupçonneux.

— Oui, archichancelier. » Cogite se racla la gorge. « Le son, vous voyez, arrive sous forme d'ondes… »

Il s'interrompit. Son intuition de mage tira la sonnette d'alarme. Il le savait d'avance, Ridculle allait croire qu'il parlait

de la mer. S'ensuivrait un de ces grands malentendus insondables qui surgissaient immanquablement dès qu'on tentait d'expliquer quelque chose à l'archichancelier. Des mots comme « ressac », voire « glace » et « sable » étaient…

Il renonça. « Tout est fait par magie, archichancelier, dit-il.

— Ah. D'accord. » Ridculle avait l'air vaguement déçu. « Pas de machins compliqués avec des ressorts, des roues dentées, des tuyaux et tout l'bazar, alors.

— C'est ça, monsieur. Uniquement de la magie. De la magie suffisamment avancée.

— Très bien. Ça fait quoi ?

— Sort entend ce que vous dites.

— Intéressant. Comme ça, les gars, vous avez plus besoin de passer votre temps à percer des trous dans des bouts de carton et taper sur des touches, alors…

— Regardez, monsieur, fit Cogite. D'accord, Adrien, initialise le GL.

— Comment vous faites ça, dites ? demanda Ridculle derrière lui.

— Ça… ça signifie "actionne le grand levier", répondit à contrecœur Cogite.

— Ah. On perd moins de temps à le dire. »

Cogite soupira. « Oui, c'est ça, archichancelier. »

Il adressa un signe de tête à un des étudiants qui actionna un levier portant l'avertissement *Ne pas actionner*. Des rouages se mirent en branle quelque part à l'intérieur de Sort. De petites trappes s'ouvrirent dans les fermes de fourmis et des millions d'insectes se mirent à cavaler dans le réseau de tubes de verre. Cogite tapa sur l'immense clavier de bois.

« J'en reviens pas comment vous arrivez à vous y retrouver dans tout ce fourbi, dit Ridculle qui continuait de l'observer d'un air que Cogite trouvait amusé autant qu'intéressé.

— Oh, c'est en grande partie de l'intuition, archichancelier, fit Cogite. Mais on passe au début beaucoup de temps à apprendre, forcément. Bon, alors, économe, ajouta-t-il. Si vous vouliez bien dire quelque chose…

— Il dit : DITES QUELQUE CHOSE, ECONOOOME ! hurla obligeamment Ridculle dans l'oreille de son collègue.

— Tire-bouchon ? C'est une vraie colle, ma mémé l'a dit », fit l'économe.

Des trucs se mirent à tournoyer à l'intérieur de Sort. Au fond de la salle, une immense roue hydraulique recyclée, hérissée de bouts de rames, se mit à tourner pesamment. Et la plume au milieu des ressorts et des tiges de guidage se mit à écrire.

+++ Pourquoi Vous Considérez-Vous Comme une Vraie Colle ?+++

L'espace d'un instant, l'économe hésita. « J'ai une cuiller à moi, vous savez », dit-il alors.

+++ Parlez-Moi de Votre Cuiller +++

« Euh… c'est une petite cuiller… »

+++ Votre Cuiller Vous Embête-t-Elle ? +++

L'économe fronça les sourcils. Puis il parut se ressaisir. « Hou-là, voilà monsieur Confiote », fit-il, mais sans y mettre beaucoup de conviction.

+++ Depuis Quand Êtes-Vous Monsieur Confiote ? +++

L'économe lança un regard noir. « Est-ce que vous vous fichez de moi ? fit-il.

— Incroyable ! s'exclama Ridculle. La machine lui a rivé son clou ! C'est mieux que les pilules de grenouille séchée ! Comment vous êtes arrivés à ça ?

— Euh… fit Cogite. C'est venu tout seul, quoi…

— Incroyable. » Ridculle vida les cendres de sa pipe en tapotant le fourneau sur l'étiquette « matériel fourmi avec accessoires » de Sort, ce qui fit grimacer Cogite. « Cet engin, c'est une espèce de cerveau artificiel, alors ?

— On peut le voir comme ça, dit prudemment Cogite. Évidemment, Sort ne pense pas réellement. Pas au sens propre du mot. Il en donne seulement l'impression.

— Ah. Comme le doyen. Y aurait pas moyen de caser un cerveau comme ça sous le crâne du doyen ?

— Il pèse tout de même dix tonnes, archichancelier.

— Ah. Vraiment ? Oh. Un gros pied-de-biche serait pas de trop, alors. » Il marqua un temps puis fouilla dans sa poche. « Je savais que j'venais vous voir pour un truc, ajouta-t-il. Ce p'tit gus, là, c'est le gnome Verrue…

— Salut, fit timidement le gnome Verrue.

— … qui a surgi d'un coup pour passer la soirée avec nous. Et, vous savez, je m'suis dit : c'est tout de même bizarre. Évidemment, la nuit du Porcher, c'est toujours un peu irréel, fit Ridculle. La dernière nuit de l'année, tout ça. Le père Porcher qui passe partout en vitesse et ainsi d'suite. L'époque des ténèbres les plus noires et l'reste. Toutes les bricoles magiques de l'année écoulée qui s'accumulent. Tout peut arriver. Je m'suis dit que vous pourriez vérifier ça, les gars. Sûrement pas de quoi s'inquiéter.

— Un gnome Verrue ? » fit Cogite.

Le gnome étreignit son sac d'un geste protecteur.

« C'est pas plus bête qu'autre chose, j'imagine, dit Ridculle. Après tout, y a bien une fée des dents, non ? On pourrait aussi s'demander pourquoi on a un dieu du vin et pas un de la gueule de bois… »

Il s'arrêta.

« Personne a entendu un bruit, là ? fit-il.

— Pardon, archichancelier ?

— Une espèce de *glinglanglinglanglinglan* ? Comme des p'tites clochettes qui tinteraient ?

— Je n'ai rien entendu de tel, monsieur.

— Oh. » Ridculle haussa les épaules. « Bref… Qu'est-ce que j'disais ?… Oui… personne a jamais entendu parler d'un gnome Verrue jusqu'à ce soir.

— C'est vrai, fit le gnome. Et moi non plus j'ai jamais entendu parler de moi jusqu'à ce soir, et pourtant j'suis moi.

— On va voir ce qu'on peut trouver, archichancelier, fit Cogite Stibon avec diplomatie.

— Bravo. »

Ridculle se renfonça le gnome dans la poche et leva les yeux sur Sort.

« Incroyable, répéta-t-il. On dirait bien qu'il réfléchit, pas vrai ?

— Euh… oui.

— Mais il réfléchit pas réellement ?

— Euh… non.

— Donc… il donne seulement l'impression qu'il réfléchit, mais en réalité il fait semblant ?

— Euh… oui.

— Comme tout l'monde, quoi », dit Ridculle.

Le gamin jaugea le père Porcher d'un regard appuyé tandis qu'il prenait place sur le genou officiel.

« Que les choses soient claires, dit-il. Je sais que vous n'êtes qu'un employé déguisé. Le père Porcher est une impossibilité biologique et temporelle. J'espère que nous nous comprenons.

— AH. DONC JE N'EXISTE PAS ?

— Exact. Il s'agit d'une sorte d'enfantillage saisonnier et, si je peux me permettre, terriblement commercial. Ma mère m'a déjà acheté mes cadeaux. Je lui ai indiqué lesquels, bien entendu. Elle commet souvent des erreurs. »

Le père Porcher jeta un coup d'œil rapide à l'image souriante et gênée de l'inefficacité maternelle qui rôdait non loin de là.

« QUEL ÂGE AS-TU, MON GARÇON ? »

Le gamin roula des yeux. « Vous n'êtes pas censé dire ça, fit-il. Je suis déjà passé par là, vous savez. Vous devez d'abord me demander mon nom.

— AARON TRÉPIGNE, "LES PINS", RUE DU REBORD, ANKH-MORPORK.

— On a dû vous le dire, je pense. Ces faux lutins obtiennent les renseignements auprès des mères, je pense.

— TU AS HUIT ANS ET TU VAS SUR… OH, QUARANTE-CINQ, DISONS, dit le père Porcher.

— Il y a des formulaires à remplir quand on paye, je pense, fit Aaron.

— ET TU VEUX *LES REPTILES INOFFENSIFS DES PLAINES DE STO* DE NOYER, UN MEUBLE VITRINE, UN ALBUM DE COLLECTION, UN BOCAL POUR TUER LES INSECTES, UN PRESSE-LÉZARD. QU'EST-CE QUE C'EST, UN PRESSE-LÉZARD ?

— On ne peut pas les coller dans l'album quand ils sont encore gros, vous ne savez donc rien ? Elle vous en a parlé, je

pense, j'ai été un instant distrait par l'étalage de crayons. Écoutez, finissons-en avec ce petit jeu. Donnez-moi mon orange et on en reste là.

— JE PEUX DONNER BEAUCOUP PLUS QUE DES ORANGES.

— Oui, oui, j'ai vu ça. Sans doute de connivence avec des complices pour attirer les clients crédules. Oh là là, vous portez même une fausse barbe. Au fait, mon vieux, est-ce que vous savez que votre cochon…

— OUI.

— Tout un jeu de miroirs, de ficelles et de tuyaux, je pense. Moi, je l'ai trouvé très artificiel. »

Le père Porcher claqua des doigts.

« Sans doute un signal, je pense, fit le gamin en descendant du genou du père Porcher. Merci beaucoup.

— JOYEUX PORCHER », lança le père Porcher alors que le gamin s'éloignait.

Tonton Balourd lui tapota l'épaule.

« Bravo, maître, dit-il. Très patient. J'lui en aurais flanqué une bonne pour lui chauffer les oreilles, moi.

— OH, JE SUIS SÛR QU'IL VA COMPRENDRE SON ERREUR. » Le capuchon rouge se tourna de façon à ce que seul Albert puisse voir dans ses profondeurs. « À PEU PRÈS AU MOMENT OÙ IL VA OUVRIR LES BOÎTES QUE PORTE SA MÈRE…

» HO. HO. HO. »

« Serre pas si fort ! Serre pas si fort !

— COUIII. »

Ça se chamaillait derrière Suzanne tandis qu'elle cherchait le long des rayonnages dans les gorges de l'immense bibliothèque de la Mort, si vaste que des nuages auraient pu s'y former s'ils avaient osé.

« Comme ça, comme ça, dit la voix qu'elle s'efforçait d'ignorer. Comme ça, ça va. Faut que j'arrive à bouger les ailes, non ?

— COUIII.

— Ah, fit Suzanne tout bas. Le père Porcher… »

Il avait droit à plusieurs étagères et non à un seul livre. Le premier volume paraissait écrit sur un rouleau de peau animale. Le père Porcher était vraiment vieux.

« D'accord, d'accord. De quoi j'ai l'air ?

— COUIII.

— Mademoiselle ? » fit le corbeau en quête d'un autre avis.

Suzanne leva les yeux. Le corbeau passa en bondissant, la gorge d'un rouge vif.

« Cui-cui, fit-il. Pic pic pic. Hop hop hop…

— Tu ne trompes personne d'autre que toi, dit la jeune femme. Je vois la ficelle. »

Elle défit le rouleau.

« Je devrais peut-être me percher sur une bûche couverte de neige, marmonna le corbeau dans son dos. C'est ça, le truc, voilà.

— Je n'arrive pas à lire ça ! fit Suzanne. Les lettres sont… bizarres…

— Des runes immatérielles, dit le corbeau. Le père Porcher n'est pas humain, après tout. »

Suzanne passa les mains sur le cuir léger. Les… formes s'écoulèrent autour de ses doigts.

Elle n'arrivait pas à les lire, mais elle les percevait. Elle respirait l'odeur âcre de la neige, si forte que son souffle se condensait devant sa bouche. Elle entendait des bruits, des claquements de sabots de cheval, des craquements de branches dans une forêt gelée…

Elle voyait une boule étincelante…

Suzanne se réveilla en sursaut et rejeta le rouleau. Elle défit le suivant qui paraissait assemblé de bandes d'écorce. Des caractères flottaient au-dessus de sa surface. Quoi qu'ils fussent, on ne les avait pas conçus pour être lus par l'œil ; ils évoquaient du braille que l'esprit aurait pu palper. Un défilé d'images parcourut ses sens : fourrure mouillée, sueur, pins, suie, air

glacial, odeur forte de cendre humide, mer… fumier de cochon, rectifia aussitôt la gouvernante qui était en elle. Il y avait du sang… et le goût de… haricots ? Ce n'étaient que des images muettes. Presque… animales.

« Mais rien de tout ça n'est vrai ! C'est un gros et vieux bonhomme jovial qui offre des cadeaux aux enfants, tout le monde le sait ! dit-elle tout haut.

— *C'est. C'est.* Pas *c'était.* Toujours la même histoire, fit le corbeau.

— Ah bon ?

— C'est comme… tu vois, le recyclage industriel, dit l'oiseau. Même les dieux doivent vivre avec leur temps, j'ai pas raison ? Il était sans doute complètement différent il y a des millénaires. Ça tombe sous le sens. Personne portait d'chaussettes, déjà. »

Il se gratta le bec.

« Mouais, reprit-il avec chaleur, c'était sans doute le demiurge hivernal de base. Tu vois… du sang sur la neige, faire lever le soleil. Ça commence par des sacrifices d'animaux, t'sais, on chasse à mort une grosse bête poilue, ce genre de truc. Tu sais ça qu'y a des gens dans les montagnes du Bélier qui tuent un roitelet le soir du Porcher et font le tour des maisons en chantant une chanson sur leur chasse ? Lon-fal-malira dondaine malira. Très folklorique, très myffique.

— Un roitelet ? Pourquoi ?

— Chaispas, moi. Peut-être que quelqu'un a dit, ça vous tente, vous, de chasser ce fils de huppe d'aigle avec son balèze de bec tranchant et ses grandes serres acérées, comme qui dirait, alors que vous pourriez chasser le roitelet qu'est pas plus gros qu'un petit pois et fait cui-cui ? Allez, à vous de choisir. Bref, ça dégringole plus tard au niveau de la religion, puis on lance cette histoire de pauvre type qui tombe sur un haricot spécial dans sa besace ; Oho, fait tout le monde, c'est toi le roi, mon gars, et lui se dit "Chouette, alors", seulement on évite de lui préciser que ça serait pas une bonne idée de se lancer dans la lecture d'un gros bouquin, vu qu'il tarde pas à cavaler dans la neige avec une dizaine d'autres types armés de faucilles sacrées qui lui courent après pour que la terre renaisse à la vie et que toute cette neige fiche le camp. Très… ethnique, tu vois. Puis un

petit malin s'est aperçu : Hé, on dirait que ce putain d'soleil se lève quand même, alors qu'est-ce qui nous oblige à fournir toute la bouffe gratuite aux druides ? Et un poste est bientôt vacant. C'est comme ça, avec les dieux. Ils trouvent toujours un moyen de… tu sais… s'accrocher.

— Ce putain de soleil se lève quand même, répéta Suzanne. Comment tu sais ça ?

— Oh, par l'observation. Ça se produit tous les matins. Je l'ai vu de mes yeux.

— Je veux parler de ton histoire de faucilles, tout ça. »

Le corbeau réussit à se donner un air suffisant.

« Un oiseau très surnaturel, le corbeau commun, dit-il. Io l'Aveugle, le dieu du tonnerre, avait de ces oiseaux myffiques qui volaient partout et lui racontaient tout ce qui se passait.

— Avait ?

— Beeen… tu sais qu'il a pas d'yeux dans la figure, seulement ces sortes… tu sais… de globes oculaires qui lui tournent à toute vitesse autour… » Le corbeau toussa, comme gêné par les mœurs de son espèce. « Fallait s'attendre à un accident, quoi.

— Tu ne penses donc toujours qu'aux yeux ?

— Ben… y a aussi les entrailles.

— COUIII.

— Il a quand même raison, fit Suzanne. Les dieux ne meurent pas. Jamais complètement… »

Ils subsistent toujours quelque part. Dans un caillou peut-être, dans les paroles d'une chanson, dans le murmure du vent, ou tapis dans l'esprit d'un animal. Ils ne s'en vont jamais entièrement, ils s'accrochent au monde du bout des ongles, ils se démènent pour trouver un moyen de revenir. Quand on est dieu, c'est pour toujours. Mort peut-être, mais au même titre que la nature en hiver…

« D'accord, fit-elle. Voyons ce qui lui est arrivé… »

Elle tendit le bras vers le dernier livre et voulut l'ouvrir au hasard…

Une sensation cinglante lui fit retirer la main de l'ouvrage, comme un coup de fouet…

… sabots, peur, sang, neige, froid, nuit…

Elle lâcha le rouleau. Il se referma aussitôt. « COUIII ?

— Ça… Ça va. »

Elle baissa les yeux sur le livre et sut qu'on venait de lui lancer un avertissement amical, comme en donne un animal domestique fou de douleur mais encore assez apprivoisé pour ne pas griffer ni mordre la main qui l'a nourri… pour cette fois. Où que soit le père Porcher – mort ou vif, quelque part –, il voulait qu'on lui fiche la paix…

Elle regarda la Mort aux Rats. Les petites orbites du rongeur brûlaient d'une lueur bleue familière mais déroutante.

« COUIII. IIK ?

— Le rat dit que s'il voulait, lui, savoir ce qu'est devenu le père Porcher, il irait au château des Ossements.

— Oh, c'est un conte pour enfants, fit Suzanne. C'est là que se dirigent, à ce qu'on raconte, les lettres postées dans la cheminée. C'est une vieille légende, rien d'autre. »

Elle se retourna. Le rat et le corbeau la fixaient. Et elle s'aperçut qu'elle avait réagi trop normalement.

« COUIII ?

— Le rat dit : "Comment ça, rien d'autre ?" » traduisit le corbeau.

Grillage se faufila vers Moyen David dans le jardin. Si on pouvait appeler ça un jardin. C'était le terrain qui entourait la… maison. Si on pouvait appeler ça une maison. Personne n'en parlait, mais il fallait régulièrement sortir. On ne se sentait pas bien à l'intérieur.

Il frissonna.

« Où il est, l'autre ? demanda-t-il.

— Oh, tout en haut, répondit Moyen David. Il essaye toujours d'ouvrir la porte de cette pièce.

— Celle avec toutes les serrures ?

— Ouais. »

Moyen David se roulait une cigarette. Dans la maison… ou la tour, ou les deux, ou autre chose… on ne pouvait pas fumer, pas

à son aise. Quand on fumait à l'intérieur, on avait un goût horrible dans la bouche et on se sentait malade.

« Quel intérêt ? On a fait le boulot pour lequel on était venus, non ? On est restés plantés comme une bande de gamins à regarder cette lavette de mage chantonner ses incantations, moi, j'ai rien trouvé d'autre pour garder mon sérieux.

— C'est tellement verrouillé, il a dit, qu'il a envie de jeter un coup d'œil à l'intérieur.

— J'croyais qu'on devait seulement faire notre boulot et mettre les bouts !

— Ah ouais ? T'as qu'à le lui dire, toi. Tu veux une roulée ? »

Grillage prit la blague à tabac et se détendit. « J'ai vu d'sales coins dans ma vie, mais, pire que ça, tu meurs.

— Ouais.

— C'est le p'tit malin qu'est éreintant. Et y a forcément autre chose à becqueter que des pommes.

— Ouais.

— Et ce putain de ciel. Ce putain de ciel me porte franchement sur le système.

— Ouais. »

Ils s'empêchaient de lever les yeux vers le putain de ciel. Pour une raison quelconque, il avait l'air prêt à tomber sur les têtes. Et c'était pire quand on laissait le regard s'égarer vers le trou qui s'ouvrait là où aucun trou n'aurait dû se trouver. L'effet produit ressemblait à un mal de dents aux pupilles.

Au loin, Banjo se balançait sur une balançoire. Curieux, ça, se dit David. Banjo avait l'air très heureux ici.

« Hier, il a déniché un arbre où poussent des sucettes, bougonna-t-il. Enfin, je dis hier, mais va savoir. Et il suit l'autre partout comme un chien. Personne lui a flanqué de gnon depuis la mort de m'man. Il est comme un p'tit garçon, tu sais. À l'intérieur. L'a toujours été comme ça. Faut qu'il me regarde pour tout. Dans le temps, si j'lui disais "Mets la tête d'Untel au carré", il le faisait.

— Et le gars restait la tête au carré.

— Ouais. Maintenant il suit l'autre partout. Ça me rend malade.

— Qu'est-ce que tu fiches ici, alors ?

— Dix mille piastres. Et, d'après l'autre, y en a encore davantage, tu sais. Plus qu'on peut en imaginer. »

L'autre, c'était toujours Leureduthé.

« Y a pas que l'fric qui l'intéresse.

— Ouais, ben, moi j'ai pas signé pour la domination du monde, dit Moyen David. Ces trucs-là, c'est les pépins assurés.

— Je revois ta mère dire ce genre de truc », fit Grillage. Moyen David roula des yeux. Tout le monde se souvenait de Maman Blandelys. « Une femme très stricte, qu'elle était, ta mère. Sévère mais juste.

— Ouais… sévère.

— Je m'rappelle la fois où elle a étranglé Ronald Lecati avec la jambe du mec lui-même, poursuivit Grillage. Elle avait une méchante droite, ta mère.

— Ouais. Méchante.

— Elle aurait pas supporté un type comme Leureduthé.

— Ouais, fit Moyen David.

— Un bel enterrement que vous lui avez fait, les gars. Presque tout l'quartier des Ombres est venu. Beaucoup de respect. Des fleurs en pagaille. Et tout l'monde avait l'air tellement… (Grillage pataugea) content. Dans la tristesse, 'videmment.

— Ouais.

— T'as une idée comment on rentre chez nous ? »

Moyen David fit non de la tête.

« Moi non plus. Faut retrouver le chemin, j'imagine. » Grillage frissonna. « J'veux dire, ce qu'il a fait au charretier… j'veux dire… ben, moi je l'ferais même pas à mon père…

— Ouais.

— Le fou ordinaire, oui, j'peux m'en accommoder. Mais lui, il peut parler normalement et puis…

— Ouais.

— Peut-être que tous les deux, on pourrait s'approcher de lui en douce et…

— Ouais, ouais. Et combien de temps il nous restera à vivre ? En secondes ?

— On pourrait avoir de la chance… suggéra Grillage.

— Ouais ? Tu l'as vu. Il est pas d'ces mecs qui menacent. Plutôt de ceux qui zigouillent d'entrée d'jeu. Plus facile, d'ailleurs. Faut qu'on s'accroche, voilà. C'est comme le dicton quand on monte un tigre.

— Quel dicton quand on monte un tigre ? demanda Grillage d'un air méfiant.

— Ben… » Moyen David hésita. « T'as… ben, t'as des branches qui te fouettent la figure, t'as des puces, ce genre de trucs. Alors faut t'accrocher. Pense au fric. Y en a des tas là-dedans. Tu l'as vu.

— J'arrête pas de penser à cet œil de verre qui me regarde. J'arrête pas de penser qu'il lit dans mon cerveau.

— T'inquiète pas, il te soupçonne de rien.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

— T'es toujours en vie, non ? »

Dans la grotte du père Porcher, un enfant aux yeux écarquillés. « JOYEUX PORCHER. HO. HO. HO. ET TU T'APPELLES… EUPHRASIE LABIQUE, EXACT ?

— Allez, chérie, réponds au gentil bonhomme.

— 'ui.

— ET TU AS SIX ANS.

— Allez, chérie. Ils sont tous pareils à cet âge-là, n'est-ce pas… ?

— 'ui.

— ET TU VEUX UN PONEY…

— 'ui. »

Une petite main tira le capuchon du père Porcher jusqu'au niveau d'une bouche d'enfant. Tonton Balourd entendit des chuchotements véhéments. Puis le père Porcher se renversa en arrière.

« OUI, JE SAIS. C'ÉTAIT VRAIMENT UN VILAIN COCHON, OUI. »

Sa silhouette tremblota un instant, puis une main plongea dans le sac.

« VOICI UNE BRIDE POUR TON PONEY, UNE SELLE, UNE DRÔLE DE CASQUETTE RIGIDE ET UNE CULOTTE QUI DONNE L'IMPRESSION QU'ON CACHE UN GROS LAPIN DANS CHAQUE POCHE.

— Mais on ne peut pas avoir de poney, tout de même, Euphie, parce qu'on habite au troisième…

— OH SI. IL EST DANS LA CUISINE.

— Je suis sûre que vous nous faites une blague, père Porcher, lança sèchement la mère.

— HO. HO. OUI. JE SUIS UN GROS RIGOLO. DANS LA CUISINE ? LA BONNE BLAGUE. LES POUPÉES ET LE RESTE VOUS SERONT LIVRÉS PLUS TARD CONFORMÉMENT À VOTRE LETTRE.

— Qu'est-ce qu'on dit, Euphie ?

— 'rci.

— Dites, vous avez pas vraiment mis un poney dans leur cuisine, hein ? fit tonton Albert Balourd tandis qu'avançait la file.

— NE SOIS PAS BÊTE, ALBERT. J'AI DIT ÇA POUR FAIRE PLUS RIGOLO.

— Oh, d'accord. Hah, pendant un instant…

— IL EST DANS LA CHAMBRE.

— Ah…

— PLUS HYGIÉNIQUE.

— Ben, y aura une chose de sûre, fit Albert. Troisième étage ? Là, ils vont y croire.

— OUI. TU SAIS, J'AI L'IMPRESSION QUE JE COMMENCE À PRENDRE LE COUP. HO. HO. HO. »

Au Moyeu du Disque-monde, la neige s'embrasait de bleu et de vert. Les rideaux de feu blême et glacé de l'Aurora corialis,

accrochés dans le ciel, tournaient autour des montagnes du centre et jetaient leur lumière spectrale sur la glace.

Ils se gonflèrent, tourbillonnèrent puis se prolongèrent d'un bras échevelé terminé par un tout petit point qui devint, lorsque l'œil de l'imagination s'en rapprocha, Bigadin au trot.

Le cheval s'arrêta et resta suspendu, immobile, dans le ciel. Suzanne baissa la tête.

Et découvrit alors ce qu'elle cherchait. Au bout d'une vallée d'arbres ensevelis sous la neige, quelque chose brillait d'un éclat vif, réfléchissant le ciel. Le château des Ossements.

Ses parents l'avaient assise un jour, quand elle avait six ou sept ans, pour lui expliquer que des personnages comme le père Porcher n'existaient pas *vraiment,* qu'il s'agissait de jolies histoires bonnes à raconter mais qu'elles n'étaient pas *vraies*. Et elle les avait crus. Toutes les fées, tous les croque-mitaines, toutes les histoires tirées du sang et de la moelle de l'humanité n'étaient pas vraiment *vraies*.

Ils avaient menti. Elle s'était découvert pour grand-père un squelette de deux mètres dix. Pas un grand-père en chair, à l'évidence, mais incontestablement en os.

Bigadin atterrit et trotta sur la neige.

Le père Porcher était-il un dieu ? Pourquoi pas ? se dit Suzanne. On lui dédiait des sacrifices, après tout. Sous forme de petits verres et de pâtés en croûte. Et il avait ses commandements, il récompensait le bon et connaissait les faits et gestes de chacun. Le croyant avait droit à des avantages. Parfois on le trouvait dans une grotte, parfois là-haut dans le ciel…

Le château des Ossements se dressait à présent devant elle. Il méritait sa majuscule quand on le contemplait de près.

Elle en avait vu une représentation dans un livre des enfants. Malgré le nom de la bâtisse, le graveur sur bois s'était évertué à lui donner un air… vaguement guilleret.

Il n'était pas guilleret. Les piliers de l'entrée s'élevaient à plus de cent mètres de haut. Chacune des marches de l'escalier dépassait la taille d'un homme. Des marches du gris-vert de la glace séculaire.

De la glace. Pas de l'os. Les piliers avaient des formes familières qui rappelaient peut-être un fémur ou un crâne, mais en glace.

Les marches démesurées n'intimidaient pas Bigadin. Il ne volait pourtant pas réellement. Il marchait tout bonnement sur une surface issue de son imagination.

Le vent avait charrié de la neige sur la glace. Suzanne baissa les yeux sur les congères. La Mort ne laissait pas de traces, mais la jeune femme distinguait de légères marques de bottes. Elle était prête à parier qu'il s'agissait de celles d'Albert. Et… oui, à demi sous la neige… on aurait dit qu'un traîneau avait stationné ici. Des bêtes avaient tourné en rond. Mais la neige recouvrait tout.

Elle mit pied à terre. C'était certainement le site tel que décrit, mais guère conforme à sa réputation. Il aurait dû éclater de lumières et bourdonner d'activité, alors qu'il donnait l'image d'un mausolée géant.

Peu après les piliers gisait un très gros bloc de glace brisé en morceaux. Loin au-dessus, on apercevait des étoiles par le trou qu'il avait ouvert dans le toit. Alors que Suzanne avait la tête levée, quelques petits bouts de glace tombèrent avec un bruit sourd dans une congère.

Le corbeau apparut soudain et voleta péniblement jusqu'à un chicot de glace près d'elle.

« Une vraie morgue, fit Suzanne.

— Ça risque d'être la mienne si je… vole encore cette nuit, haleta le corbeau tandis que la Mort aux Rats descendait de son dos. J'ai jamais signé pour des trajets pareils qui s'font plus vite que le temps, moi. J'devrais être dans une forêt quelque part à bâtir des machins archidécorés pour attirer les femelles.

— Ça, ce sont les ptilonorhynchidés, dit Suzanne. Les corbeaux ne font rien de tel.

— Oh, on en vient maintenant aux stéréotypes, hein ? Je saute des repas, moi, ici, tu le sais ? »

Il roula de ses yeux montés sur pivots indépendants.

« Alors, où sont toutes les lumières ? demanda-t-il. Et tout l'raffut ? Où sont les p'tits loustics joyeux en tenue rouge et vert coiffés de chapeaux pointus qui donnent sans conviction mais

tout d'même en rythme des coups de marteau sur des jouets en bois ?

— Ça ressemble davantage au temple d'un ancien dieu du tonnerre, fit Suzanne.

— COUIII.

— Non, j'ai bien lu la carte. De toute façon, Albert est venu lui aussi. Il y a des cendres de mégot à traîner partout. »

Le rat sauta par terre et fureta un moment, son museau osseux au ras du sol. Après avoir flairé ici et là, il lâcha un couinement et disparut en hâte dans l'obscurité.

Suzanne le suivit. Alors que ses yeux s'accoutumaient peu à peu à la faible clarté bleu-vert, elle distingua quelque chose qui surgissait du sol. Une pyramide de marches en haut desquelles trônait un fauteuil.

Derrière elle, un pilier gémit et se tordit légèrement.

« COUIII.

— Le rat dit que ça lui fait penser à une vieille mine, traduisit le corbeau. Tu sais, une fois qu'y a plus de mineurs à travailler dedans et que personne fait gaffe aux madriers qui soutiennent la voûte, tout ça. On en voit plein. »

Au moins, ces marches-là étaient à l'échelle humaine, songea Suzanne en ignorant le bavardage du volatile. La neige était entrée par une autre brèche dans le toit. D'après les traces, Albert avait beaucoup piétiné dans le coin.

« Le vieux père Porcher a p't-être eu un accident de traîneau, suggéra le corbeau.

— COUIII ?

— Ben quoi, ça peut arriver. Les cochons sont pas réputés pour leur aérodynamisme, je me trompe ? Et avec toute cette neige, tu sais… mauvaise visibilité, le gros nuage plus loin qui se révèle trop tard une montagne, y a des gus en robe safran qui te regardent, le pauvre type essaye de se rappeler s'il faut vraiment se coller la tête entre les jambes, et puis, *vlan !* tout est fini en dehors de quelques montagnards veinards qui se font des saucisses à la pelle et qui récupèrent la boîte noire.

— COUIII !

— Oui, mais il est vieux. Devrait sûrement plus voler à un âge pareil. »

Suzanne tira sur un objet à demi enfoui dans la neige.

C'était une canne en sucre d'orge à rayures rouges et blanches.

Un peu plus loin, elle repoussa la neige à coups de pied et découvrit un petit soldat en bois vêtu d'un uniforme avec lequel on ne passerait inaperçu que dans un club pour caméléons défoncés aux drogues dures.

Une fouille plus approfondie mit à jour une trompette cassée.

D'autres gémissements s'élevèrent dans l'obscurité.

Le corbeau se racla la gorge.

« Ce que le rat voulait dire en comparant ce château à une mine, fit-il, c'est que les mines abandonnées ont tendance à grincer et gémir comme ça, tu vois ? Personne surveille les poteaux de mine. Des machins s'effondrent. À peine le temps de dire ouf, et t'es plus qu'une bavochure dans un bloc de grès. On ferait bien de pas traîner dans le coin, voilà ce que j'dis, moi. »

Suzanne s'enfonça davantage dans les lieux, perdue dans ses pensées.

Rien ne cadrait. Le château avait l'air déserté depuis des années, ce qui ne pouvait être vrai.

La colonne la plus proche grinça et se tordit légèrement. Une brume fine de cristaux de glace tomba du toit.

Évidemment, il ne s'agissait pas exactement d'un bâtiment ordinaire. On ne pouvait pas bâtir de palais de glace aussi grand. C'était un peu comme la maison de la Mort. Si on l'abandonnait trop longtemps, tout ce qui restait en suspens, comme le temps et la physique, risquait de lui déferler dessus. Comme un barrage qui exploserait.

Elle se retourna pour s'en aller et entendit encore le gémissement. Ça ressemblait aux sons torturés que lâchait la glace, sauf que la glace n'ajoutait pas ensuite « Oh, bon dieu d'moi »…

Une silhouette gisait dans une congère. Suzanne avait failli ne pas la voir parce qu'elle portait une longue robe blanche. Elle était étendue sur le dos, bras et jambes écartés, comme si elle avait voulu faire des anges de neige avant de se raviser.

Et elle portait une petite couronne. De feuilles de vigne, semblait-il.

Et elle n'arrêtait pas de gémir.

Suzanne leva la tête. Là aussi, le toit était crevé. Mais personne n'aurait pu tomber de si haut et survivre.

Personne d'humain en tout cas.

L'inconnu avait l'air humain et, en théorie, plutôt jeune. Mais uniquement en théorie car, même à la lumière d'occasion de la neige étincelante, il avait la figure de qui s'est vomi dessus.

« Ça va ? » hasarda-t-elle.

La silhouette étendue ouvrit les yeux et regarda droit en l'air.

« Je voudrais être mort… » gémit le jeune homme. Un gros bloc de glace de la taille d'une maison s'abattit dans les profondeurs du bâtiment pour exploser dans une pluie de petits éclats acérés.

« Vous avez peut-être frappé à la bonne porte », dit Suzanne. Elle attrapa le malheureux sous les bras et le tira hors de la congère. « À mon avis, ce serait une bonne idée de ne pas moisir ici, vous ne croyez pas ? Ce château va tomber en morceaux.

— Oh, bon dieu d'moi… »

Elle réussit à se passer un bras du jeune homme autour du cou.

« Vous pouvez marcher ?

— Oh, bon dieu d'moi…

— Ça ne serait pas plus mal si vous arrêtiez de répéter toujours la même chose et si vous essayiez de marcher.

— Excusez-moi, mais j'ai l'impression d'avoir… trop de jambes. Ouille. »

Suzanne fit de son mieux pour le maintenir debout tandis qu'ils reprenaient en tanguant et en glissant la direction de la sortie.

« Ma tête, faisait le jeune homme. Ma tête. Ma tête. Ma tête. Me fait un mal de chien. Ma tête. L'impression qu'on tape dessus. Ma tête. À coups de marteau. »

Il ne se trompait pas. Un petit diablotin vert et violet, assis au milieu des mèches de cheveux mouillées, tenait un très gros maillet. Il adressa à Suzanne un signe de tête amical et abattit une nouvelle fois son marteau.

« Oh, bon dieu d'moi…

— Ça ne s'imposait pas ! dit Suzanne.

— Vous voulez m'apprendre mon boulot ? répliqua le diablotin. Je suppose que vous feriez mieux que moi, hein ?

— Moi, je ne ferais rien du tout !

— Faut bien que quelqu'un s'en charge, dit le diablotin.

— Il fait. Partie de. L'arrangement, expliqua le jeune homme.

— Ouais, voyez ? fit le diablotin. Est-ce que vous pouvez me tenir mon marteau pendant que je vais lui enduire la langue de merdouille jaune ?

— Descendez tout de suite ! »

Suzanne voulut saisir le diablotin. Il s'écarta d'un bond, sans lâcher son marteau, et empoigna un pilier.

« Je fais partie de l'arrangement, parfaitement ! » brailla-t-il.

Le jeune homme se prit la tête entre les mains.

« Je ne me sens pas bien du tout, dit-il. Vous n'auriez pas de la glace ? »

Là-dessus, parce que certaines conventions l'emportent sur la physique, le bâtiment s'effondra.

L'écroulement du château des Ossements, majestueux, impressionnant, parut durer une éternité. Les piliers basculaient, les dalles du toit glissaient, la glace se lézardait et volait en éclats. Une brume de neige et de cristaux se forma au-dessus de l'avalanche de décombres.

Suzanne observa depuis les arbres. Le jeune homme qu'elle avait adossé à un tronc à portée de main ouvrit les yeux.

« C'est incroyable, parvint-il à articuler.

— Comment ça ? Que le château soit retourné en neige, vous voulez dire ?

— Non, votre façon de me ramasser et de me porter en courant. Ouille !

— Ah, ça. »

La glace grinçait toujours. Les piliers abattus ne cessaient pas de se déplacer à terre, mais continuaient de se morceler.

Une fois le brouillard retombé, il ne resta plus que des tas de neige.

« Comme s'il n'avait jamais existé », fit tout haut Suzanne. Elle se tourna vers la silhouette gémissante.

« Bon, qu'est-ce que vous faisiez là ?

— Je n'en sais rien. J'ai ouvert les. Yeux et j'étais là.

— Qui êtes-vous ?

— Je… crois que je m'appelle Bilieux. Je suis le… Je suis l'oh bon dieu des gueules de bois.

— Il y a un dieu des gueules de bois ?

— Un *oh bon dieu,* rectifia-t-il. Quand les gens me voient, vous comprenez, ils se prennent la tête et gémissent *oh bon dieu*… Vous êtes combien, là, devant moi ?

— Quoi ? Je suis toute seule !

— Ah. Très bien. Très bien.

— Je n'ai jamais entendu parler de dieu des gueules de bois…

— Vous avez entendu parler de Biturin, le dieu du vin ? Ouille.

— Oh, oui.

— Un gros type, porte des feuilles de vigne autour de la tête, toujours représenté un verre à la main… Aïe. Bon, est-ce que vous savez pourquoi il est si joyeux ? Avec sa grosse trogne ? C'est parce qu'il sera en pleine forme le lendemain matin et qu'il le sait ! Vu que c'est moi qui…

— Hérite de la gueule de bois ? fit Suzanne.

— Je ne bois même pas ! Ouille ! Mais qui se retrouve le nez dans le trou des cabinets tous les matins ? Arrgh. » Il s'interrompit et se prit la tête à pleines mains. « C'est normal, l'impression d'avoir le crâne tapissé en dedans de poil de bête ?

— Je ne crois pas.

— Ah. » Bilieux vacilla. « Vous connaissez ça, quand certains se vantent : « Je me suis envoyé quinze bibines hier soir et je me suis réveillé frais comme une rose » ?

— Oh, oui.

— Les salauds ! C'est moi, tiens, qui me suis réveillé tout gémissant dans une flaque de ragoût recyclé. Rien qu'une fois,

oui, rien qu'une fois, j'aimerais ouvrir les yeux le matin sans avoir la tête collée à je ne sais quoi. » Il marqua un temps. « Est-ce qu'il y a des girafes dans ce bois ?

— Au Moyeu ? Ça m'étonnerait. »

Il jeta un regard nerveux derrière Suzanne.

« Pas même des indigo qu'on dirait étirées et qui s'allument et s'éteignent sans arrêt ?

— Très peu de chances.

— Le ciel soit loué. » Il vacillait d'avant en arrière. « Excusez-moi, je crois que je vais vomir mon petit-déjeuner.

— En pleine soirée ?

— Ah bon ? Dans ce cas, je crois que je vais vomir mon dîner. »

Il se plia doucement en deux dans la neige derrière l'arbre.

« C'est qu'une traînée de pisse longue comme un jour sans vin, ce gars, non ? » fit une voix depuis une branche. Celle du corbeau. « D'où je suis, on a l'impression qu'un genou lui sort du cou. »

L'oh bon dieu réapparut à l'issue d'un intermède bruyant.

« Il faut que je mange, je le sais, marmonna-t-il. Mais les seules fois que je me rappelle mes repas, c'est toujours quand ils repartent dans l'autre sens…

— Qu'est-ce que vous fichiez là-dedans ? demanda Suzanne.

— Ouille ! Aucune idée, répondit l'oh bon dieu. Encore une chance, je ne tenais pas un panneau de signalisation et je ne portais pas… (il grimaça et marqua un temps) je n'avais pas sur moi un quelconque sous-vêtement féminin. » Il soupira. « Il y en a un, quelque part, qui se paye du bon temps, fit-il d'un air mélancolique. J'aimerais être à sa place.

— Paye-toi un verre, voilà mon conseil, dit le corbeau. Faut reprendre du poil de la bête qu'en a mordu une autre.

— Mais pourquoi là-bas ? » insista Suzanne.

L'oh bon dieu cessa de lancer des regards noirs au corbeau. « Je ne sais pas. Où c'était, exactement ? »

Suzanne se retourna vers l'ancien site du château. Il ne restait plus rien.

« Il y a une minute se dressait là-bas un très grand édifice », dit-elle.

L'oh bon dieu hocha prudemment la tête.

« Moi, je vois souvent des choses qui n'étaient pas là la minute d'avant, fit-il. Et qui ne sont souvent pas là non plus la minute d'après. Et la plupart du temps, c'est tant mieux, je vous le garantis. Alors, en général, je ne fais pas très attention. »

Il se plia en deux et atterrit une fois de plus dans la neige.

Il ne reste plus que de la neige, songea Suzanne. Rien d'autre que de la neige et du vent. Même pas un bout de ruine.

La certitude l'envahit à nouveau que le château du père Porcher n'avait pas tout bonnement disparu. Non… il n'avait jamais été là. Il n'y avait pas de ruines, pas de traces.

Elle avait trouvé le château étrange. C'était la résidence du père Porcher, à en croire les légendes. Ce qui était curieux, à bien y réfléchir. On n'imaginait pas qu'un vieux fabricant de jouets guilleret puisse y vivre.

Le vent murmurait dans les arbres derrière eux. De la neige glissait des branches. Quelque part dans l'obscurité retentit un concert de sabots.

Une petite silhouette arachnoïde bondit d'une congère et atterrit sur la tête de l'oh bon dieu. Elle leva un œil en bouton de bottine sur Suzanne.

« Pour vous, ça va, hein ? fit le diablotin en brandissant son gros marteau. Y en a qu'ont un boulot à se coltiner, vous savez, même s'ils relèvent de la métaphore, voire du folklore.

— Oh, fiche le camp.

— Si vous me trouvez, moi, insupportable, attendez de rencontrer les petits éléphants roses, dit le diablotin.

— Je ne te crois pas.

— Ils lui sortent des oreilles et lui volent autour de la tête en poussant des gazouillis.

— Ah, fit le corbeau d'un ton solennel. Plutôt des coups de rouges-gorges, ça. M'étonnerait pas d'eux. »

L'oh bon dieu grogna.

Suzanne songea soudain qu'elle ne voulait pas l'abandonner. Il était humain. Enfin, de forme humaine. Disons qu'il avait au moins deux bras et deux jambes. Il allait mourir gelé sur place. Évidemment, les dieux, même les oh bons dieux, ne craignaient sans doute pas le froid, mais les hommes ne raisonnaient pas

ainsi. On n'abandonnait pas son semblable. Elle se sentit fière d'entretenir des idées aussi normales.

Et puis il pouvait lui donner des réponses si elle arrivait à le tenir assez éveillé pour qu'il comprenne les questions.

Depuis la lisière de la forêt glacée, des yeux bestiaux les regardèrent partir.

Monsieur Crassèque sanglotait, assis sur les marches mouillées. Impossible de s'approcher davantage du rayon jouets. Chaque fois qu'il s'y risquait, le flux des clients le soulevait de terre et le déposait en bordure de la cohue.

Quelqu'un lança « Bien l'bonsoir, patron », et il leva des yeux troubles sur la silhouette petite mais passablement contrefaite qui s'adressait ainsi à lui.

« Êtes-vous un des lutins ? demanda-t-il après avoir mentalement passé en revue toutes les autres éventualités.

— Non, m'sieur. J'suis pas en fait un lutin, m'sieur, j'suis en fait le caporal Chicque du Guet. Et voici le caporal Visite, m'sieur. » La créature jeta un coup d'œil à un papier dans sa patte. « Z'êtes m'sieur Craspec ?

— Crassèque !

— Ouais, d'accord. Vous avez envoyé un coursier au Guet et on accourt présentement avec une diligence digne d'éloges, m'sieur, dit le caporal Chicque. Alors que c'est l'soir du Porcher, qu'y s'passe un tas de trucs bizarres et, plus important, que c'est l'occase de notre biture porchère, m'sieur. Mais c'est pas grave, vu que Bain-d'étain, l'agent Visite ici présent, il écluse pas, m'sieur, c'est contre sa religion, tandis que moi, j'écluse, m'sieur, mais je m'suis quand même porté volontaire pour rappliquer parce que c'est mon devoir civique, m'sieur. » Chicard se fendit d'un salut, ou ce qu'il se plaisait à prendre pour un salut. Il n'ajouta pas : « Et l'flic qui s'pointe chez un rupin comme tézigue a des chances de s'mettre dans la fouille une ou deux boutanches de circonstance ou d'une autre preuve

concrète de gratitude », parce que toute son attitude le disait pour lui. Même les oreilles de Chicard pouvaient paraître suggestives.

Hélas, monsieur Crassèque n'était pas d'humeur réceptive. Il se leva et brandit un doigt tremblant vers le sommet de l'escalier.

« Je veux que vous alliez là-haut, dit-il, et que vous l'arrêtiez !

— Qu'on arrête qui ? fit le caporal Chicque.

— Le père Porcher !

— Pour quel motif, m'sieur ?

— Parce qu'il trône là-haut dans sa grotte avec un fameux toupet et qu'il distribue des cadeaux ! »

Le caporal Chicque réfléchit.

« Vous auriez pas pris un pot pour fêter le Porcher, des fois, m'sieur ? demanda-t-il d'un ton encourageant.

— Je ne bois pas !

— Très sage, monsieur, approuva l'agent Visite. L'alcool corrompt l'âme. Ossaire, livre deux, verset vingt-quatre.

— Là, j'vous suis pas bien, m'sieur, fit un caporal Chicque à l'air perplexe. J'croyais que c'était son bizness, au père Porcher, de refiler des bricoles, non ? »

Cette fois, monsieur Crassèque dut se taire pour réfléchir. Jusqu'à cet instant, il n'avait pas mis vraiment d'ordre dans ses idées, uniquement pris conscience de certaines anomalies.

« C'est un imposteur ! déclara-t-il. Oui, parfaitement ! Il est entré chez nous par effraction !

— V'savez, j'ai toujours pensé ça, fit Chicard. J'vois mal le père Porcher venir passer quinze jours tous les ans dans la grotte en bois d'un grand magasin. Au moment où il a du turbin par dessus la tête, en plus. Hah ! Polope ! C'est sûrement un vioque sous une barbouze, d'après moi.

— Non… ce n'est pas notre père Porcher habituel, fit Crassèque qui continuait de patauger malgré tous ses efforts. Il a fait irruption chez nous !

— Oh, un deuxième imposteur ? Pas le véritable imposteur, alors ?

— Ben… oui… non…

— Et il s'est mis à distribuer des machins ? fit le caporal Chicque.

— C'est ce que je vous dis ! C'est forcément un délit, non ? »

Le caporal Chicque se frotta le nez.

« Ben, presque », concéda-t-il, peu désireux de laisser échapper une éventuelle rémunération porchère. La lumière se fit sous son crâne. « Il distribue votre camelote, m'sieur ?

— Non ! Non, il l'a apportée avec lui.

— Ah ? Évidemment, s'il distribuait votre camelote, dans ce cas-là, oui, je verrais le problème. C'est un délit caractérisé, ça, d'la camelote qui file. D'la camelote qui entre, beeen, là, c'est plus coton. Sauf si c'est des machins comme des guibolles et des abattis, 'videmment. On aurait d'meilleurs arguments s'il fauchait des articles, m'sieur, pour tout dire.

— C'est un magasin, dit monsieur Crassèque qui en venait enfin au fond du problème. Nous ne donnons pas nos articles. Comment espérer que les clients nous achèteront nos produits si un individu les distribue gratuitement ? Maintenant, je vous en prie, débarrassez-moi de lui.

— Que j'arrête le père Porcher, comme qui dirait ?

— Oui !

— Le soir du Porcher ?

— Oui !

— Dans votre magasin ?

— *Oui !*

— Devant tous ces mouflets ?

— O… »

Monsieur Crassèque hésita. À sa grande horreur, il comprit que le caporal Chicque, contre toute attente, avait raison.

« Vous croyez que ça fera mauvais effet ? demanda-t-il.

— J'vois mal comment c'en ferait un bon, m'sieur.

— Vous ne pourriez pas opérer en tapinois ?

— Ah, ben, le tapin, oui, on pourrait tenter l'coup », fit le caporal Chicque. La phrase resta suspendue en l'air, la main tendue.

« Vous n'aurez pas affaire à un ingrat, dit enfin monsieur Crassèque.

— Laissez-nous faire, proposa un caporal Chicque au triomphe magnanime. Vous filez dans votre burlingue, vous éclusez une bonne tasse de thé et on arrange le coup en deux coups les gros. Vous nous en serez vachement reconnaissant. »

Crassèque lui jeta le regard d'un homme en proie à un doute sérieux mais s'en alla néanmoins sur des jambes mal assurées. Le caporal Chicque se frotta les mains.

« Vous avez pas de fête du Porcher là d'où tu viens, hein, Bain-d'étain ? fit-il alors que les deux agents montaient l'escalier du premier étage. Vise-moi ce tapis, à croire qu'un cochon a lancequiné d'sus…

— Chez nous, on l'appelle le jeûne de saint Ossaire, répondit Visite qui était omnien. Mais ce n'est pas un motif de superstition ni de vil commerce. On se réunit en famille pour prier ensemble et jeûner.

— Quoi donc, d'la dinde, du poulet, tout ça ?

— On jeûne, caporal Chicque. On ne mange rien du tout.

— Ah, d'accord. Ben, chacun son truc, j'suppose. Au moins vous êtes pas forcés de vous sortir du pieu aux aurores pour découvrir que votre rien du tout est trop maousse pour entrer dans l'four. Pas de cadeaux non plus ? »

Ils s'empressèrent de s'écarter lorsque deux enfants dévalèrent l'escalier en portant entre eux une grosse maquette de bateau.

« C'est parfois l'occasion d'échanger de nouveaux pamphlets religieux et, bien entendu, il y a souvent des exemplaires du *Livre d'Ossaire* pour les enfants, dit l'agent Visite. Parfois avec des illustrations », ajouta-t-il, l'air sur ses gardes comme s'il faisait allusion à des plaisirs licencieux.

Une petite fille passa, encombrée d'un ours en peluche plus gros qu'elle. Un ours rose.

« Moi, on m'refile tout l'temps des sels de bain, se plaignit Chicard. Et du savon de bain, du bain moussant, des billes effervescentes parfumées aux herbes pour le bain et des tas de machins pour le bain, et j'comprends pas pourquoi vu que j'en prends jamais. Normalement, ils auraient dû piger tout d'suite, tu crois pas ?

— Une horreur, je trouve », fit l'agent Visite.

Le premier étage n'était qu'une cohue.

« Huh, vise-moi ça. Moi, monsieur le père Porcher m'a jamais rien apporté quand j'étais mouflet, dit le caporal Chicque en observant les enfants d'un œil mélancolique. Je mettais ma godasse devant la cheminée tous les ans, réglé comme du papier à musique. Le seul truc qu'est arrivé, c'est que mon paternel a un coup gerbé dedans. » Il ôta son casque.

Chicard n'avait rien d'un héros, mais dans son œil brilla soudain l'éclat de qui a vu trop de souliers vides mais aussi un bien rempli tout dégoulinant. On venait d'arracher la croûte d'une blessure faite au petit organe fripé qu'était son âme.

« J'y vais », dit-il.

Entre la grande salle de l'Université et sa porte principale se trouve un plus petit espace circulaire, façon vestibule, connu sous le nom de Souvenir de l'archichancelier Boyaud. Nul ne sait pourquoi, ni pourquoi un legs toujours actif finance le dépôt d'un petit pain aux raisins et d'un sou sur la haute étagère en pierre d'un mur chaque deuxième mercredi du mois[16]. Ridculle se tenait au milieu de la salle, la tête levée.

« Dites-moi, major de promo, on a jamais invité de femmes au réveillon du Porcher, pas vrai ?

— Évidemment, tiens, archichancelier », fit le major de promo. Il leva la tête à son tour vers les chevrons couverts de poussière en se demandant ce qui avait accroché l'œil de Ridculle. « Dieux du ciel, non. Elles gâcheraient tout. Je l'ai toujours dit.

— Et toutes les servantes ont leur soirée libre jusqu'à minuit ?

— Une coutume très généreuse, je l'ai toujours dit, fit le major de promo qui se sentit une crampe dans le cou.

---

[16] Le rite perdure, bien entendu. Quand on abandonne les traditions pour la simple raison qu'on en ignore l'origine, on ne vaut pas mieux qu'un étranger.

— Alors pourquoi, tous les ans, on accroche un putain de gros bouquet de gui là-haut ? »

Le major de promo décrivit un cercle, le regard toujours braqué en l'air. « Ben, euh… c'est… ben, c'est… c'est symbolique, archichancelier.

— Ah ? »

Le major de promo devina qu'on attendait davantage de sa réponse. Il farfouilla à tâtons dans le grenier poussiéreux de ses connaissances.

« De… des feuilles, voyez… ça symbolise le… le vert, voyez, tandis que les baies, en fait, oui, les baies symbolisent… symbolisent le blanc. Oui. Blanc et vert. Très symbolique. »

Il attendit. Il ne fut hélas pas déçu.

« De quoi ? »

Le major de promo toussa.

« Je ne suis pas sûr qu'il faille chercher plus loin, répondit-il.

— Ah ? Alors, fit l'archichancelier d'un air songeur, on pourrait dire que le blanc et le vert symbolisent une petite plante parasite ?

— Oui, c'est vrai.

— Donc le gui, en fait, symbolise le gui ?

— Exactement, archichancelier, confirma le major de promo qui peinait maintenant à suivre.

— Marrant, ça, poursuivit Ridculle du même ton songeur. Soit cette phrase est si profonde qu'une vie suffirait pas pour faire le tour complet de sa signification, soit c'est un tas de conneries monumentales. Au choix.

— C'est peut-être les deux, fit le major de promo, au désespoir.

— Et ce dernier avis est soit très grande perspicacité, soit d'une banalité affligeante.

— Peut-être les d…

— Poussez pas trop, major de promo. »

On frappa à la porte du dehors.

« Ah, sûrement les riboteurs, fit le major de promo, ravi de l'interruption. C'est nous qu'ils passent voir en premier tous les ans. Personnellement, j'ai toujours aimé "Les frères Blandelys", vous savez. »

L'archichancelier jeta un coup d'œil vers le gui, puis un regard pénétrant à son collègue épanoui avant d'ouvrir la petite trappe dans la porte.

« Bon, alors, vous, les riboteurs… commença-t-il. Oh. Ben, j'dois dire que vous auriez pu choisir un meilleur moment… »

Une silhouette encapuchonnée passa à travers le bois de la porte, un fardeau inerte sur l'épaule.

Le major de promo recula aussitôt d'un pas.

« Oh… non, pas ce soir… »

Il s'aperçut alors que de la dentelle ornait le bas de ce qu'il avait pris pour une robe ; le capuchon, s'il restait bel et bien un capuchon, dénotait quant à lui une plus grande élégance que celui auquel le mage avait d'abord pensé.

« C'est pour déposer ou emporter ? » fit Ridculle.

Suzanne repoussa son capuchon.

« J'ai besoin de votre aide, monsieur Ridculle, dit-elle.

— Vous êtes… Vous seriez pas la petite-fille de la Mort ? fit l'archichancelier. J'vous ai pas déjà rencontrée y a…

— Oui, soupira Suzanne.

— Et… vous donnez un coup de main, c'est ça ? » Ridculle agita les sourcils en direction de la silhouette inconsciente sur l'épaule de la jeune femme.

« Je voudrais que vous m'aidiez à le réveiller, dit Suzanne.

— Un genre de miracle, vous voulez dire ? fit le major de promo un peu en retard.

— Il n'est pas mort. Il se repose.

— Ils disent tous ça », chevrota le major de promo.

Ridculle, un peu plus pragmatique, souleva la tête de l'oh bon dieu. Un gémissement suivit.

« M'a pas l'air dans son assiette, fit-il.

— C'est le dieu des gueules de bois, expliqua Suzanne. L'oh bon dieu des gueules de bois.

— Vraiment ? fit Ridculle. Personnellement, j'en ai jamais eu. C'est marrant, j'peux boire toute la nuit et me sentir frais comme une rose le lendemain matin. »

Les yeux de l'oh bon dieu s'ouvrirent. Puis il bondit sur Ridculle et se mit à lui bourrer la poitrine de coups de ses deux poings.

« Espèce de gros, gros salaud ! Je vous déteste vous déteste vous déteste vous déteste… »

Ses yeux se refermèrent et il s'affaissa.

« Qu'est-ce qui lui prend ? s'étonna Ridculle.

— Je crois que c'est une espèce de réaction nerveuse, répondit Suzanne avec diplomatie. Il se passe ce soir quelque chose de terrible. J'espère qu'il pourra me dire de quoi il s'agit. Mais il faut d'abord qu'il soit en mesure de réfléchir correctement.

— Et c'est chez nous que vous l'avez amené ? » fit Ridculle.

« HO. HO. HO. EH OUI, BONJOUR, MA PETITE QUI T'APPELLES VERRUE GRUMELEUZE, QUEL JOLI NOM, TU AS SEPT ANS, JE CROIS ? OUI, JE SAIS CE QU'IL A FAIT. PARTOUT SUR LE PLANCHER BIEN PROPRE, OUI. C'EST ÇA, LES VRAIS COCHONS. VOILÀ, IL N'Y A PAS DE QUOI. JOYEUX PORCHER ET SOIS BIEN SAGE. JE LE SAURAI SI TU N'ES PAS SAGE, TU VOIS. HO. HO. HO.

— Dites donc, vous avez apporté un peu de magie dans cette petite vie-là, fit Albert tandis qu'on éloignait en hâte l'enfant.

— C'EST L'EXPRESSION DE LEUR PETIT VISAGE QUI ME PLAÎT, dit le père Porcher.

— Vous voulez dire un mélange de trouille et d'admiration, comme s'ils se demandaient s'il faut rire, pleurer ou mouiller leur culotte ?

— OUI. ÇA, C'EST CE QUE J'APPELLE CROIRE. »

On transporta l'oh bon dieu dans la grande salle et on l'étendit sur un banc. Les mages de haut rang s'attroupèrent autour, prêts à aider les plus malchanceux qu'eux à le rester.

« Je sais ce qu'il faut pour une gueule de bois », dit le doyen qui se sentait d'humeur fêtarde.

Tout le monde le regarda, suspendu à ses lèvres.

« Pour une gueule de bois, il faut boire comme un trou la veille au soir ! » dit-il.

Il regarda ses collègues, la mine épanouie.

« C'est une bonne blague », ajouta-t-il pour briser le silence.

Le silence revint.

« Très drôle », fit Ridculle. Il se retourna et contempla l'oh bon dieu d'un air songeur.

« Paraît que les œufs crus, c'est souverain pour… (il jeta un regard noir au doyen) je veux dire contre une gueule de bois, dit-il. Et le jus d'orange pressée.

— Le café klatchien, assura l'assistant des runes modernes d'un ton convaincu.

— Mais ce gus a pas seulement sa gueule de bois à lui, il a celles de tout le monde, dit Ridculle.

— J'ai déjà essayé, marmonna l'oh bon dieu. En plus de l'envie de vomir, ça me donne celle de me balancer par la fenêtre.

— Un mélange de moutarde et de raifort ? proposa le titulaire de la chaire des études indéfinies. Dans de la crème de préférence. Avec des anchois.

— Yaourt », dit l'économe.

Ridculle le regarda, l'air surpris.

« C'est presque dans le sujet, fit-il. Bravo. J'en resterais là si j'étais à votre place, économe. Hmm. Évidemment, mon oncle, lui, il jurait qu'à la sauce wow-wow, ajouta-t-il.

— Vous voulez dire *par* la sauce wow-wow, sûrement ? fit l'assistant des runes modernes.

— Sans doute les deux. Je sais qu'un coup il en a bu toute une bouteille pour se guérir de la gueule de bois, et ça lui a fait de l'effet, apparemment. Il avait l'air très calme quand le croque-mort est venu lui faire sa toilette.

— Écorce de saule, dit l'économe.

— Une bonne idée, ça, fit l'assistant des runes modernes. C'est un analgésique.

— Ah bon ? Ben, c'est possible, mais ce serait sans doute mieux de la lui administrer par voie orale, objecta Ridculle. Dites, vous vous sentez bien, économe ? Vous m'avez l'air un peu cohérent. »

L'oh bon dieu ouvrit ses yeux chassieux.

« Est-ce que tout ça me soulagera ? marmonna-t-il.

— Ça vous tuera sûrement, répondit Suzanne.

— Oh. Parfait.

— On pourrait ajouter du fortifiant d'Englebert, dit le doyen. Vous vous souvenez la fois où Modo en a mis sur ses pois ? On n'a pas pu en manger plus d'un chacun !

— Vous ne pourriez pas trouver une solution plus… magique, disons ? demanda Suzanne. Faire disparaître par enchantement l'alcool qu'il a dans l'organisme, quelque chose comme ça ?

— Oui, mais maintenant c'est plus de l'alcool, je me trompe ? fit Ridculle. C'est devenu un tas de méchantes petites saloperies qui lui gambadent sur le foie.

— Le diviseur inébranlant de Spold y arriverait, dit l'assistant des runes modernes. C'est bête comme chou, en plus. On se retrouve avec un gobelet rempli de toute la saleté. Rien de plus facile quand on se fiche des effets secondaires.

— Parlez-moi des effets secondaires, dit Suzanne qui avait déjà eu affaire à des mages.

— Le plus important, c'est que le reste de sa personne se retrouvera dans un gobelet un peu plus grand, répondit l'assistant des runes modernes.

— Vivant ? »

L'assistant des runes modernes fit une grimace et agita les sourcils. « En gros, oui, répondit-il. Du tissu vivant, sûrement. Et parfaitement à jeun.

— On avait en tête, je crois, une solution qui le laisserait sous la même forme et toujours en état de respirer.

— Ben, vous auriez pu le dire… »

Puis le doyen répéta le mantra qui a exercé une influence si marquante sur l'essor de la connaissance à travers les âges.

« Pourquoi est-ce qu'on ne mélangerait pas tout pour voir ce qui se passe ? » lança-t-il.

Et Ridculle lui donna la réponse traditionnelle.

« Ça vaut l'coup d'essayer », dit-il.

On avait placé la grande coupe destinée à la cure sur un piédestal au milieu de la salle. Les mages adoraient de toute façon faire des cérémonies pour un oui pour un non, mais ils sentaient d'instinct, s'ils devaient guérir la plus grande gueule de bois du monde, qu'il fallait officier en grande pompe.

Suzanne et Bilieux les regardèrent verser un à un les ingrédients. Vers la moitié de la préparation, la mixture brun orangé lâcha un *gloup*.

« Ça ne donne pas grand-chose, j'ai l'impression », fit l'assistant des runes modernes.

L'avant-dernier ingrédient était le fortifiant d'Englebert. Le doyen laissa tomber dans le mélange une boule de lumière verdâtre qui disparut sous la surface. Elle eut pour seule conséquence visible des bulles violettes qui grimpèrent le long des parois de la coupe et s'égouttèrent par terre.

« C'est tout ? fit l'oh bon dieu.

— À mon avis, le yaourt n'était peut-être pas une bonne idée, dit le doyen.

— Je ne vais sûrement pas boire ça, fit un Bilieux catégorique avant de s'étreindre le crâne.

— Mais les dieux sont pratiquement indestructibles, non ? demanda le doyen.

— Ben voyons, marmonna Bilieux. Pourquoi pas me fourrer les jambes dans un broyeur à viande, tant que vous y êtes ?

— Ma foi, si vous pensez que ça peut aider…

— Je m'attendais à une certaine résistance de la part du patient », fit l'archichancelier. Il ôta son chapeau et pécha une petite boule de cristal dans une poche de la doublure. « Voyons voir ce que le dieu du vin fabrique en ce moment, d'accord ? Ça devrait pas être trop difficile de localiser un dieu aussi fêtard que lui en un soir pareil… » Il souffla sur le verre et l'astiqua. Puis sa figure s'éclaira. « Tenez, le voilà, le p'tit polisson ! À

Dunmanifestine, je crois bien. Oui… oui… étendu sur son divan, entouré de ménades à poil.

— Quoi ? De malades ? fit le doyen.

— Il veut dire… de jeunes femmes séduisantes », expliqua Suzanne. Elle eut alors l'impression d'un frémissement dans le groupe de mages, comme s'ils se sentaient insensiblement attirés vers la boule luisante.

« J'comprends pas bien ce qu'il fabrique… fit Ridculle.

— Voyons si moi je comprends », proposa le titulaire de la chaire des études indéfinies, l'œil brillant.

Ridculle se tourna à moitié pour mettre la boule hors d'atteinte de son collègue.

« Ah oui, fit-il. On dirait qu'il boit… oui, ce serait d'la bière blonde et du cassis que ça m'étonnerait pas…

— Oh, bon dieu d'moi… gémit l'oh bon dieu.

— Ces jeunes femmes, dites-moi… intervint l'assistant des runes modernes.

— Je vois des bouteilles sur la table, poursuivit Ridculle. Celle-là, hmm, oui, ça doit être du frottis qu'on fabrique, comme vous le savez, à partir de pommes…

— Surtout de pommes, précisa de lui-même le doyen. Bon, alors, ces pauvres filles malades, là… »

L'oh bon dieu s'affaissa à genoux.

«… et y a… cette boisson, vous savez, avec un ver dans la bouteille…

— Oh, bon dieu d'moi…

— … et… y a un verre vide, un grand verre, j'vois pas bien ce qu'y avait dedans, mais il reste une ombrelle en papier. Et des cerises sur un bâtonnet. Oh, et un petit singe rigolo.

— … ooohhh…

— Évidemment, y a aussi plein d'autres bouteilles, dit Ridculle d'un ton joyeux. Des boissons de couleurs différentes, surtout. Comme celles à base de melon, de noix de coco, de chocolat, tout ça, voyez. Le truc marrant, c'est que tous les verres sur la table sont des chopes d'un demi-litre… »

Bilieux s'abattit en avant.

« D'accord, murmura-t-il. Je vais la boire, votre horreur.

— C'est pas encore tout à fait prêt, dit Ridculle. Ah, merci, Modo. »

Modo entra sur la pointe des pieds en poussant un chariot. Une grande jatte en métal trônait dessus, dans laquelle se dressait une petite bouteille au milieu d'un tas de glace pilée.

« J'viens juste de préparer ça pour le réveillon, fit Ridculle. Ç'a pas encore eu le temps de venir à maturité. » Il reposa la boule de cristal et sortit une paire de gros gants de son chapeau.

Les mages s'égaillèrent comme fleur qui s'épanouit. Tous ceux qui se pressaient autour de Ridculle se retrouvèrent en un clin d'œil à proximité de divers gros meubles.

Suzanne sentit qu'elle assistait à une cérémonie dont on ne lui avait pas donné les règles. « Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle tandis que Ridculle soulevait prudemment la bouteille.

— De la sauce wow-wow, répondit Ridculle. Le meilleur condiment connu. Elle accompagne heureusement la viande, le poisson, la volaille, les œufs et toutes sortes de légumes. C'est tout de même pas prudent d'en boire quand y a d'la condensation sur la bouteille. » Il regarda la fiole d'un air dubitatif puis en frotta le verre qui couina. « D'un autre côté, ajouta-t-il gaiement, si c'est un remède de cheval, du genre qui guérit ou qui tue, on tient sûrement le bon numéro vu que notre patient est pour ainsi dire immortel. »

Il posa le pouce sur le bouchon et secoua vigoureusement la bouteille. Une collision se produisit lorsque le titulaire de la chaire des études indéfinies et le major de promo voulurent plonger sous la même table.

« Et ces gars-là ont l'air d'en vouloir à cette sauce pour une raison ou une autre, dit-il en s'approchant de la coupe.

— Moi, je préfère une sauce qui n'oblige pas à des mouvements convulsifs pendant une demi-heure après qu'on en a pris, marmonna le doyen.

— Et dont on ne se sert pas pour casser des cailloux, ajouta le major de promo.

— Ni pour se débarrasser des racines d'arbre, renchérit le titulaire de la chaire des études indéfinies.

— Et qui n'est pas carrément illégale dans trois villes », conclut l'assistant des runes modernes.

Ridculle déboucha la bouteille avec précaution. On entendit le bref sifflement d'une aspiration d'air.

Il laissa quelques gouttes s'écraser dans la coupe. Rien ne se produisit.

Il versa une rasade plus généreuse. La mixture resta irrémédiablement inerte.

Ridculle renifla d'un nez méfiant le flacon.

« Je me demande si j'ai ajouté assez de youplà râpée ? » fit-il. Puis il retourna la bouteille de sauce dont la majeure partie s'écoula dans la préparation.

Qui se contenta de lâcher un *gloup*.

Les mages entreprirent de se relever et de s'épousseter en échangeant les sourires embarrassés des malheureux conscients d'avoir fait partie d'une équipe d'on-passe-pour-des-andouilles synchronisé.

« Je sais qu'on avait l'assa-fœtida depuis un bon moment », dit Ridculle.

Il tourna la bouteille vers lui et l'examina d'un air affligé.

Finalement, il la renversa complètement pour la dernière fois et tapa vigoureusement sur le fond.

Un filet de sauce arriva au bord du goulot où il miroita un instant. Puis forma peu à peu une goutte.

Comme actionnées par des ficelles invisibles, les têtes des mages pivotèrent dans sa direction.

Les mages ne seraient pas des mages s'ils ne voyaient pas un tant soit peu dans l'avenir.

Tandis que la goutte grossissait et s'allongeait en forme de poire, ils se retournèrent et, faisant preuve d'une vitesse surprenante pour des hommes alourdis par le poids des ans et du tour de taille, plongèrent à plat ventre.

La goutte tomba.

Elle fit *gloup*.

Et ce fut tout.

Ridculle, qui s'était statufié, s'affaissa de soulagement.

« J'sais pas, fit-il en détachant le regard de la bouteille, mais j'aimerais que vous montriez un peu plus de cran… »

La boule de feu le souleva de terre. Puis elle monta au plafond où elle s'étala largement avant de disparaître dans un

claquement en laissant un chrysanthème parfait de plâtre roussi.

Une lumière d'un blanc pur emplit la salle. En même temps qu'un bruit. PLING. PLANG.

PSCHIIIT.

Les mages risquèrent un coup d'œil en arrière.

La coupe chatoyait. Une lueur liquide l'emplissait désormais ; elle bouillonnait doucement et jetait des feux comme un diamant tourbillonnant.

« Ma parole… » souffla l'assistant des runes modernes.

Ridculle se remit debout. Les mages avaient tendance à bien rouler et ils étaient de toute façon assez rembourrés pour rebondir.

Lentement, alors que la lueur tremblotante projetait leurs ombres allongées sur les murs, les hommes de l'art convergèrent vers la coupe.

« Bon, alors, qu'est-ce que c'est ? demanda le doyen.

— Je m'rappelle que mon père me donnait d'excellents conseils à propos des boissons, fit Ridculle. Il me disait : "Fiston, bois jamais ce qu'est décoré d'une ombrelle en papier, bois jamais ce qui porte un nom marrant ni jamais ce qui change de couleur quand on y ajoute le dernier ingrédient. Et fais jamais, mais jamais, ça…" »

Il plongea le doigt dans la coupe.

Et le ressortit. Au bout luisait une goutte.

« Attention, archichancelier, prévint le doyen. Ce que vous avez là représente peut-être la sobriété à l'état pur. »

Ridculle s'immobilisa, le doigt à mi-chemin des lèvres.

« Très juste, dit-il. J'ai pas envie de commencer à être sobre à mon âge. » Il regarda autour de lui. « Comment on essaye les produits d'habitude ?

— En général, on demande des volontaires parmi les étudiants, répondit le doyen.

— Et si on en trouve pas ?

— On les leur donne quand même.

— C'est pas un peu immoral ?

— Non, du moment qu'on ne leur dit rien, archichancelier.

— Ah, très juste.

— Je vais m'y risquer, marmonna l'oh bon dieu.

— Boire ce que ces clow… ces messieurs ont préparé ? fit Suzanne. Ça pourrait vous tuer !

— Vous n'avez jamais eu de gueule de bois, vous, je parie, dit l'oh bon dieu. Autrement, vous ne débiteriez pas des foutaises pareilles. »

Il tituba jusqu'à la coupe, réussit à la saisir au deuxième essai et la but jusqu'à la lie.

« On va maintenant avoir droit à des feux d'artifice, commenta le corbeau depuis l'épaule de Suzanne. Les flammes qui sortent de la bouche, les cris, les mains serrées sur la gorge, la tête sous l'eau froide, ce genre de trucs… »

La Mort découvrit, à son grand étonnement, que le contact avec la file d'attente lui procurait beaucoup de plaisir. Peu de gens s'étaient montrés jusqu'à présent enchantés de le voir.

« SUIVANT ! ET COMMENT TU T'APPELLES, MON PETIT… (il hésita, mais se ressaisit et poursuivit) MON PETIT BONHOMME ?

— Chicard Chicque, père Porcher », répondit Chicard. Était-ce lui, ou le genou sur lequel il se tenait assis était-il beaucoup plus osseux qu'il n'aurait fallu ? Ses fesses, prises de certaines inquiétudes, s'en ouvrirent à son cerveau qui les trouva sans fondement.

— ET EST-CE QUE TU AS ÉTÉ UN GA… UN NA… UN GNO… QUELQU'UN DE BIEN SAGE ? »

Et Chicard découvrit soudain qu'il n'était plus du tout maître de sa langue. D'elle-même, obéissant à une force irrésistible, elle répondit :

« 'ui. »

Il lutta pour se reprendre en main tandis que la grosse voix poursuivait : « ALORS J'IMAGINE QUE TU VAS VOULOIR UN CADEAU POUR UN SIN… UN HUM… QUELQU'UN DE SEXE MASCULIN BIEN SAGE ? »

Aha, pris sur le fait, tu vas m'suivre, mon coco, j'parie que tu t'rappelles pas la cave derrière la fabrique de lacets de la rue des Vieilles-Pompes, hein ? tous les petits matins du Porcher, le crâne vide, hein ? Les mots montèrent dans la gorge de Chicard, mais un souvenir ancien les submergea avant qu'ils n'aient atteint son larynx et, à sa grande surprise, se transformèrent en :

« 'ui.

— QUELQUE CHOSE DE JOLI ?

— 'ui. »

Il ne restait désormais plus grand-chose de la volonté consciente de Chicard. Le monde se composait uniquement de son âme à nu et du père Porcher qui emplissait l'univers.

« ET TU SERAS ÉVIDEMMENT BIEN SAGE TOUT AU LONG DE L'ANNÉE ? »

Le soupçon de chicarderie qui subsistait au fond du caporal voulait dire : « Euh, qu'est-ce que vous entendez exactement par "bien sage", m'sieur ? Tenez, 'mettons que j'tombe sur un truc qui manque à personne, hein ? Ou, par exemple, disons qu'un pote à moi fait sa patrouille, quoi, et s'aperçoit qu'un commerçant a oublié de verrouiller sa lourde pour la nuit. J'veux dire, n'importe qui peut entrer, quoi, mais mettons que mon copain s'glisse dans la fouille deux ou trois bricoles, voyez, comme prime, quoi, puis qu'il appelle le taulier pour qu'il ferme sa boutique à clé, ça compte pour "bien sage", pas vrai ? »

Les notions de sagesse et de désobéissance, comme celles du bien et du mal, étaient dans l'esprit de Chicard fortement apparentées. D'ailleurs, la plupart de ses parents avaient commis des délits. Mais, une fois encore, cette invitation au débat philosophique tomba, quelque part sous son crâne, dans l'embuscade de la terreur panique que lui inspirait la grande barbe céleste.

« 'ui, couina-t-il.

— BON, JE ME DEMANDE CE QUI TE FERAIT PLAISIR. »

Chicard renonça et resta muet. Advienne que pourra. Il n'y avait rien à faire. Pour le moment, le lumière au bout de son tunnel mental ne révélait qu'une autre longueur de tunnel.

« AH, OUI… »

Le père Porcher fouilla dans sa hotte et en sortit un cadeau à la forme peu élégante emballé dans du papier de fête du Porcher qui, suite à une légère confusion dans l'esprit du Porcher présent, s'ornait de corbeaux joyeux. Le caporal Chicque le prit dans des mains nerveuses. « QU'EST-CE QU'ON DIT ?

— 'rci.

— ALLEZ, FILE. »

Le caporal Chicque se laissa glisser à terre d'un air reconnaissant et se fraya sans ménagement un chemin dans la cohue pour ne s'arrêter qu'une fois rattrapé par l'agent Visite.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Je ne voyais rien !

— Chaispas, marmonna Chicard. Il m'a refilé ça.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Chaispas… »

Ses doigts déchirèrent le papier décoré de corbeaux.

« C'est dégoûtant, toute cette histoire, fit l'agent Visite. C'est le culte d'idoles…

— *C'est une véritable arbalète Massetard & Fortdubras double action et triple cantilever à fût en noyer ciré avec placages en argent gravés !*

— … une vile commercialisation d'une date dont la portée est uniquement astronomique, poursuivait Visite qui ne prêtait attention à rien une fois lancé dans ses dénonciations. S'il fallait vraiment la célébrer, alors…

— *J'ai vu ça dans* Arcs et Cibles *! C'est le choix du rédacteur dans la catégorie "l'article qu'il faut acheter quand mourra le riche tonton Sidney" ! Ils ont dû casser les deux bras du critique pour qu'il la lâche !*

— … ce serait une commémoration pendant un petit office de…

— *Elle doit valoir plus d'un an d'paye ! Ils les fabriquent que sur commande ! Faut poireauter une éternité !*

— … caractère religieux. » L'agent Visite prit conscience que quelque chose ne tournait pas rond derrière lui. « N'allons-nous pas arrêter cet imposteur, caporal ? » fit-il.

Le caporal Chicque lui jeta un regard trouble à travers les brumes de sa fierté de propriétaire. « T'es un étranger, Bain-

d'étain, dit-il. J'peux pas te demander de piger le sens profond d'la fête du Porcher. »

L'oh bon dieu cligna des yeux.

« Ah, fit-il. Ça va mieux. Oh, oui. Beaucoup mieux. Merci. »

Les mages, qui partageaient la foi du corbeau dans les indispensables conventions narratives, l'observèrent d'un air prudent.

« D'un instant à l'autre, maintenant, assura l'assistant des runes modernes, ça va sans doute démarrer par une espèce de cri amusant…

— Vous savez, dit l'oh bon dieu, je crois que je mangerais bien un œuf à la coque.

— … ou alors les oreilles qui vont se mettre à tourner…

— Et je boirais bien un verre de lait, peut-être », ajouta l'oh bon dieu.

Ridculle avait l'air dérouté.

« Vous vous sentez vraiment mieux ? fit-il.

— Oh oui, répondit l'oh bon dieu. Je pourrais me risquer à sourire, je crois bien, sans que mon crâne se détache de ma tête.

— Non, non, non, fit le doyen. Ce n'est pas normal. Tout le monde sait qu'un bon remède à la gueule de bois doit provoquer des hurlements marrants, ekcetra.

— Je pourrais peut-être vous raconter une blague, proposa prudemment l'oh bon dieu.

— Vous vous sentez pas l'envie pressante de foncer dehors pour vous plonger la tête dans un tonneau d'eau ? demanda Ridculle.

— Euh… pas vraiment. Mais je prendrais bien du pain grillé si ça peut vous aider. »

Le doyen ôta son chapeau et en tira un thaumomètre de la pointe. « Il s'est passé quelque chose, dit-il. Une monstrueuse saute thaumique.

— Ç'avait même pas un p'tit goût… disons épicé ? fit Ridculle.

— Ça n'avait pas de goût, à vrai dire, répondit l'oh bon dieu.

— Oh, écoutez, c'est évident, dit Suzanne. Quand le dieu du vin boit, c'est Bilieux, là, qui trinque, qui en subit les effets, alors quand le dieu des gueules de bois… boit un remède pour dessoûler, les effets doivent repartir d'un coup par la même connexion.

— C'est fort possible, convint le doyen. Après tout, il est essentiellement un tuyau de communication.

— J'ai toujours trouvé que j'étais plutôt un tuyau de vidange, fit l'oh bon dieu.

— Non, non, elle a raison, dit Ridculle. Quand le dieu du vin boit, ce gars-là se paye les conséquences désagréables. Donc, logiquement, quand notre ami prend un remède contre la gueule de bois, les effets secondaires s'en repartent par le même chemin.

— Quelqu'un a parlé tout à l'heure d'une boule de cristal, fit l'oh bon dieu d'une voix soudain ivre de vengeance. Je tiens à voir ça… »

C'était un cocktail impressionnant. Très impressionnant et très copieux. Un de ces cocktails spéciaux dans lesquels on verse très lentement les ingrédients très poisseux et très alcoolisés de façon à ce qu'ils se déposent les uns sur les autres en couches successives. Ces cocktails-là portent souvent des noms comme « Feux de circulation », « Vengeance de l'arc-en-ciel » voire, dans certains débits de boisson qui attachent davantage de prix à la vérité, « Bonjour et au revoir, monsieur le neurone ».

Dans le cocktail en question flottait en outre de la laitue. Ainsi qu'une tranche de citron. Et on avait accroché un morceau d'ananas provocant au bord du verre dont on avait glacé le pourtour au sucre. Deux ombrelles en papier, une rose et une bleue, s'ornaient à leur extrémité d'une cerise chacune.

Quelqu'un avait même pris la peine de prévoir des glaçons en forme de petits éléphants. Après ça, qu'espérer de plus ? Peut-être boire sa consommation dans un bar qui s'appellerait le Cococobana.

Le dieu du vin saisit le verre d'un geste tendre. C'était le genre de boisson qu'il affectionnait.

On jouait une rumba en fond sonore. Deux jeunes dames se pelotonnaient contre lui. La soirée s'annonçait bonne. Il n'en connaissait pas d'autres.

« Joyeux Porcher, tout le monde ! » dit-il en levant son verre.

Puis : « Vous n'entendez rien ? »

Quelqu'un souffla une langue de belle-mère à sifflet dans sa direction.

« Non, sérieusement… comme une espèce de note qui descend… ? »

Voyant que personne ne lui prêtait attention, il haussa les épaules et poussa du coude un de ses compagnons de beuverie.

« Et si on s'en jetait deux ou trois autres avant d'aller à ce club que je connais ? » proposa-t-il.

Et alors…

Les mages eurent un mouvement de recul. Un ou deux grimacèrent.

Seul l'oh bon dieu resta collé à la boule de verre ; un sourire mauvais lui tordait la figure.

« Ah, on éructe ! s'écriait-il en donnant des coups de poing dans le vide. Oui ! Oui ! *Oui !* Chacun son tour, un prêté pour un vomi, hein ? Hah ! Tu aimes ça, la pomme, hein ?

— Enfin, surtout de la pomme… précisa le doyen.

— Y a pas que d'la pomme, moi j'dis, fit Ridculle. J'ai l'impression qu'on a renversé le processus de cause à effet…

— Est-ce que ce sera permanent ? demanda l'oh bon dieu d'un ton plein d'espoir.

— À mon avis, non. Après tout, vous êtes le dieu des gueules de bois. Les choses vont sûrement reprendre leur cours normal quand l'effet de la potion se dissipera.

— Alors, je n'ai peut-être pas beaucoup de temps. Apportez-moi… voyons voir… vingt pintes de bière, de la vodka poivrée et une bouteille de liqueur de café ! Avec une ombrelle dedans ! On va voir si ça lui plaît, à monsieur "Y a encore de la place pour un dernier" ! »

Suzanne lui empoigna la main et l'entraîna vers un banc.

« Je ne vous ai pas fait dessoûler pour que vous fassiez la bringue ! » dit-elle.

Il battit des paupières. « Non ?

— Je veux que vous m'aidiez !

— Que je vous aide à quoi ?

— Vous disiez que vous n'avez encore jamais été humain, c'est ça ?

— Euh… » L'oh bon dieu baissa les yeux sur sa personne. « C'est vrai, fit-il. Jamais.

— Vous vous êtes jamais incarné ? s'étonna Ridculle.

— C'est sûrement une question très personnelle, non ? fit le titulaire de la chaire des études indéfinies.

— C'est… vrai, dit l'oh bon dieu. Bizarre, ça. Je me rappelle avoir toujours eu des maux de tête… mais jamais de tête. Ça n'est pas normal, si ?

— Vous existiez potentiellement, alors ? fit Ridculle.

— Ah bon ?

— Ah bon ? » répéta Suzanne.

Ridculle marqua un temps. « Oh là là, fit-il. Je crois bien que c'est d'ma faute. J'ai parlé au jeune Stibon de l'alcool et des gueules de bois, non… ?

— Et vous l'avez créé comme ça ? intervint le doyen. Je trouve ça franchement dur à avaler, Mustrum. Hah ! À partir de rien ? Je suppose qu'on peut tous en faire autant, non ? Ça ne tente personne d'inventer un nouveau lutin ?

— Comme la fée de la calvitie ? » lança l'assistant des runes modernes. Les autres mages se mirent à rire.

« Je ne perds pas mes cheveux ! répliqua sèchement le doyen. Ils sont seulement très joliment espacés.

— La moitié sur votre crâne et l'autre sur votre brosse, fit l'assistant des runes modernes.

— Y a aucune honte à devenir chauve, ajouta Ridculle d'un ton égal. De toute façon, vous savez ce qu'on dit des chauves, doyen.

— Oui, on dit : "Regarde-le, il n'a pas de cheveux" », fit l'assistant des runes modernes. Le doyen l'agaçait depuis quelque temps.

« Pour la dernière fois, s'écria le doyen, je ne suis pas… »

Il s'arrêta net. *Glinglanglinglanglinglan,* venait-il d'entendre.

« Je voudrais bien savoir d'où ça vient, fit Ridculle.

— Euh… commença le doyen, je… n'ai rien sur la tête ? »

Les autres mages le regardèrent fixement.

Quelque chose bougeait sous son chapeau.

Avec une extrême prudence, il leva le bras et se décoiffa.

Le tout petit gnome assis sur le crâne du doyen tenait une touffe de cheveux dans chaque main. Il cligna des yeux d'un air coupable.

« Un problème ? fit-il.

— Enlevez-moi ça ! » hurla le doyen.

Les mages hésitèrent. Ils connaissaient plus ou moins la théorie selon laquelle de toutes petites créatures pouvaient propager des maladies et, même si le gnome était plus gros que ces êtres tels qu'on les imaginait, personne n'avait envie d'attraper le mal du front en expansion.

Suzanne s'en saisit.

« C'est toi, la fée de la calvitie ? lança-t-elle.

— On dirait », répondit le gnome en se tortillant dans son étreinte.

Le doyen se passa des mains affolées sur le crâne.

« Qu'est-ce que tu fiches avec mes cheveux ? demanda-t-il.

— Ben, y en a une partie, je crois bien, que je dois coller sur des brosses, répondit le gnome, mais des fois je les tisse, je crois bien, en petits tapis pour boucher les baignoires.

— Comment ça, tu crois bien ? fit Ridculle.

— Minute », intervint Suzanne. Elle se tourna vers l'oh bon dieu. « Où étiez-vous exactement avant que je vous trouve dans la neige ?

— Euh… comme qui dirait… partout, j'ai l'impression, répondit l'oh bon dieu. Partout où on consomme de l'alcool comme un trou quelques heures avant, quoi.

— Ah-ha, fit Ridculle. Vous étiez une force vitale immanente, c'est ça ?

— Bien possible, oui, concéda l'oh bon dieu.

— Et quand on a blagué au sujet de la fée de la calvitie, elle s'est soudain matérialisée sur la tête du doyen, dit Ridculle, où tout le monde a remarqué son œuvre ces derniers mois, même si on s'est abstenus de tout commentaire sur la question parce qu'on est bien trop polis.

— C'est vous qui créez ces machins-là, dit Suzanne.

— Des machins comme le goblin "Donnez au doyen un gros sac d'argent" ? » fit le doyen à qui il arrivait de réfléchir vite. Il jeta un regard plein d'espoir à la ronde. « Personne n'entend un tintement de fée ?

— On vous donne souvent de gros sacs d'argent, monsieur ? demanda Suzanne.

— Ça n'arrive pas tous les jours, je dirais, non, fit le doyen. Mais si…

— Alors il n'y a sans doute pas de créneau occulte pour un goblin de gros sacs d'argent, dit Suzanne.

— Personnellement, je me demande sans arrêt ce qui se passe avec mes chaussettes, fit l'économe d'un ton joyeux. Vous connaissez ça, il y en a toujours une qui manque. Quand j'étais gamin, je croyais que quelqu'un les fauchait… »

Les mages se plongèrent dans leurs réflexions. Puis tous l'entendirent : le petit tintement frémissant de la magie au travail.

L'archichancelier pointa d'un geste théâtral le doigt en l'air.

« Tous à la blanchisserie ! lança-t-il.

— C'est en bas, Ridculle, le corrigea le doyen.

— Tous en bas à la blanchisserie !

— Et vous savez que madame Panaris n'aime pas nous voir débarquer, fit observer le titulaire de la chaire des études indéfinies.

— Et qui c'est, l'archichancelier de cette université, si je peux m'permettre ? répliqua Ridculle. Madame Panaris, peut-être ? J'ai pas l'impression ! Est-ce que c'est moi ? Dites donc, j'en reviens pas, je crois bien qu'oui, c'est moi !

— D'accord, mais vous la connaissez…

— Euh… oui, c'est vrai…

— Je crois qu'elle est partie chez sa sœur pour les vacances, dit l'économe.

— On va sûrement pas se laisser commander par une intendante ! réagit l'archichancelier. Tous à la blanchisserie ! »

Les mages sortirent en masse d'un air agité, laissant Suzanne, l'oh bon dieu, le gnome Verrue et la fée de la calvitie.

« Redites-moi qui sont ces gens, demanda l'oh bon dieu.

— Certains des hommes les plus intelligents du monde, répondit Suzanne.

— Et je ne suis pas soûl, hein ?

— Intelligent ne signifie pas raisonnable, dit Suzanne. D'après eux, quand on veut s'engager sur la voie de la sagesse, le premier pas à faire, c'est de devenir un petit enfant.

— Vous croyez qu'ils ont entendu parler du deuxième pas ? »

Suzanne soupira. « Sans doute que non, mais il leur arrive de se prendre les pieds dedans quand ils courent partout en criant.

— Ah. » L'oh bon dieu regarda autour de lui. « Vous croyez qu'ils ont des boissons sans alcool par ici ? » fit-il.

La voie de la sagesse commence effectivement par un seul pas.

Là où les gens se trompent, c'est quand ils ignorent les milliers d'autres pas subséquents. Leur unique pas consiste à décider de ne faire qu'un avec l'univers et ils oublient, pour une raison ou une autre, de passer logiquement au suivant, celui qui

donnerait tout son sens au premier : vivre soixante-dix ans sur une montagne avec un bol de riz et un thé au beurre de yack par jour. L'expérience nous montre peut-être que le chemin de l'Enfer est pavé de bonnes intentions, mais elles ne doivent guère dépasser les premiers pas.

Le doyen était toujours au mieux de sa forme dans de tels moments. Il ouvrit la route vers les immenses et anciens bacs de cuivre, donnant des coups de son bourdon dans les recoins sombres et marmonnant des « houp ! houp ! » à voix basse.

« Pourquoi ça apparaîtrait ici ? chuchota l'assistant des runes modernes.

— Point d'instabilité de la réalité, répondit Ridculle qui se dressait sur la pointe des pieds afin de jeter un coup d'œil dans un chaudron de blanchissage. Toutes ces saletés apparaissent ici. Vous devriez maintenant le savoir.

— Mais pourquoi maintenant ? fit l'assistant de la chaire des études indéfinies.

— Silence ! souffla le doyen qui bondit dans la travée suivante, son bourdon tendu devant lui en guise de protection.

» Hah ! s'écria-t-il avant de prendre un air déçu.

— Euh… cette histoire de chaussettes, c'est un vol important ? demanda le major de promo.

— Sais pas », répondit Ridculle. Il jeta un coup d'œil derrière une pile de planches à laver.

« À la réflexion, j'ai bien dû perdre une tonne de chaussettes depuis des années.

— Moi aussi, fit l'assistant des runes modernes.

— Alors… est-ce qu'on doit chercher dans de petits coins ou de très grosses cachettes ? poursuivit le major de promo d'une voix laissant entendre que le fil de ses pensées venait de s'engager dans une longue gaine obscure.

— Bien vu, fit Ridculle. Doyen, c'est parce que vous les perdez que vous parlez sans arrêt de vos cheveux ?

— C'est "houp", Mustrum, pas "houppe", expliqua le doyen. Ça veut dire… Ça veut dire…

— Touffe de cheveux ? suggéra Ridculle.

— Ben, des fois oui, mais ça ne s'écrit pas tout à fait pareil… En tout cas, c'est ce qu'on dit dans les opérations militaires, ou "hop" si vous préférez.

— Cette créature des chaussettes… elle se contente de les voler ou est-ce qu'elle les mange ? demanda le major de promo.

— Bonne contribution, ce gars-là, fit Ridculle en abandonnant le doyen. D'accord, faites passer la consigne : faut que personne ressemble à une chaussette, compris ?

— Comment est-ce que vous… » commença le doyen qui s'arrêta aussitôt.

Tout le monde l'entendit.

… grnf, grnf, grnf…

Un bruit de grande activité, le bruit d'une chose inconnue dotée d'un formidable appétit à satisfaire.

« Le mangeur de chaussettes, gémit le major de promo, les yeux fermés.

— Il a combien de tentacules, à votre avis ? demanda l'assistant des runes modernes. En gros, j'entends.

— C'est un bruit très… ample, non ? fit l'économe.

— À une dizaine près, disons », poursuivit l'assistant des runes modernes en reculant discrètement.

… grnf, grnf, grnf…

« Il va sans doute nous arracher nos chaussettes dès qu'il va nous voir… gémit le major de promo.

— Ah. Alors au moins cinq ou six tentacules, vous diriez ? fit l'assistant des runes modernes.

— Moi, j'ai l'impression que ça vient d'un des appareils à laver », dit le doyen.

Les appareils, de deux étages de haut chacun, servaient surtout quand la population de l'Université s'accroissait d'un coup durant le trimestre. Un gigantesque moulin de discipline était relié à deux grandes palettes de bois délavé dans chaque bac que chauffaient par en dessous les boîtes à feu. À plein rendement, les appareils à laver nécessitaient au minimum une demi-douzaine de personnes pour manutentionner les charges, alimenter les feux et huiler les bras à récurer. Ridculle les avait une fois vus à l'œuvre et s'était cru tombé dans un Enfer très

propre et hygiénique, une destination où arriverait un savon à sa mort.

Le doyen s'immobilisa à la porte du local des chaudières.

« Quelque chose là-dedans, chuchota-t-il. Écoutez ! »

…gnrf…

« Ça s'est arrêté ! Il sait qu'on est là ! souffla-t-il. D'accord ? Prêt ? Houp !

— Non ! couina l'assistant des runes modernes.

— J'ouvre la porte et vous vous tenez prêts à lui sauter dessus ! Un… deux… trois ! Oh… »

Le traîneau fendait en flèche le ciel enneigé.

« DANS L'ENSEMBLE, JE TROUVE QUE ÇA S'EST TRÈS BIEN PASSÉ, PAS TOI ?

— Oui, maître, fit Albert.

— LE PETIT GARÇON EN COTTE DE MAILLES M'A TOUT DE MÊME UN PEU DÉROUTÉ.

— Je crois que c'était un agent du Guet, maître.

— VRAIMENT ? ENFIN, IL EST REPARTI RAVI, C'EST LE PRINCIPAL.

— Ah bon, maître ? » On sentait de l'inquiétude dans la voix d'Albert. La nature osmotique de la Mort tendait à s'adapter beaucoup trop vite aux idées nouvelles. Évidemment, Albert comprenait pourquoi ils devaient agir ainsi, mais le maître… eh bien, parfois le maître ne disposait pas de l'équipement mental nécessaire pour faire la part du vrai et du faux…

« ET JE CROIS QUE LE RIRE, JE LE TIENS VRAIMENT BIEN À PRÉSENT. HO. HO. HO.

— Ouais, monsieur, drôlement bien. » Il baissa les yeux sur la liste. « Mais le travail attend pas, hein ? La prochaine adresse est tout près, maître, alors je prendrais pas trop d'altitude, à votre place.

— EXCELLENT. HO. HO. HO.

— Sarah, la petite marchande d'allumettes, à l'entrée du magasin de pipes et de tabac de Déacoudre, chemin Baisefric, d'après ce que je lis.

— ET QU'EST-CE QU'ELLE VEUT POUR LE PORCHER ? HO. HO. HO.

— Chaispas. Jamais envoyé de lettre. Au fait, un tuyau en passant, vous êtes pas obligé d'entonner "ho, ho, ho" à tout bout d'champ, maître. Voyons voir… Ça dit ici… » Les lèvres d'Albert remuèrent tandis qu'il lisait.

« JE PENSE QU'UNE POUPÉE, ÇA PLAÎT TOUJOURS. OU UN QUELCONQUE JOUET EN PELUCHE. LA HOTTE A L'AIR DE SAVOIR CE QU'IL FAUT. QU'AVONS-NOUS POUR ELLE, ALBERT ? HO. HO. HO. »

Un petit objet lui tomba dans la main.

« Ça, fit Albert.

— OH. »

Suivit un instant de silence affreux alors qu'ils fixaient des yeux le compte-vie.

« Vous travaillez toute l'année, pas seulement pour la fête du Porcher, souffla Albert. La vie continue, maître. Si j'puis dire.

— MAIS C'EST LA NUIT DU PORCHER, TOUT DE MÊME.

— Ça fait partie de la tradition, j'ai cru comprendre.

— JE CROYAIS QUE C'ÉTAIT UNE OCCASION DE JOIE.

— Ah, ben… oui, vous voyez, une des choses qui mettent les gens encore plus en joie, c'est de savoir qu'il existe des malheureux, dit Albert d'une voix neutre. C'est comme ça, maître. Maître ?

— NON. » La Mort se leva. « ÇA NE DEVRAIT PAS ÊTRE COMME ÇA. »

On avait installé la grande salle de l'Université pour le réveillon du Porcher. Les tables gémissaient déjà sous le poids des couverts, et on n'y apporterait pas les plats avant des heures. On voyait mal où les serviteurs allaient les poser parmi

les amas de coupes de fruits décoratives et les forêts de verres à vin.

L'oh bon dieu prit un menu et le retourna à la quatrième page.

« Quatrième plat : mollusques et crustacés. Assortiment de homards, crabes, limules, bouquets, crevettes, huîtres, palourdes, moules géantes, moules à babines vertes, moules à fines babines et berniques « tigre combattant ». Accompagnés d'une sauce au beurre et aux fines herbes. Vin : chardonnay, année de la grenouille bavarde. Bière : "Vieille Bizarre" de Bigorno. » Il reposa le menu. « C'est un seul plat ? fit-il.

— Ce sont de grosses légumes, rayon alimentation », dit Suzanne.

Il retourna le menu. La première page arborait le blason de l'Université et, au-dessus, trois grosses lettres en écriture ancienne :

ρ ω τ

« C'est un mot magique ?

— Non. » Suzanne soupira. « Ils l'écrivent sur tous leurs menus. On pourrait appeler ça la devise officieuse de l'Université.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Rho, oméga, tau. »

Bilieux la regarda, l'air d'attendre.

« Oui… ?

— Euh… c'est comme… rhum et gâteaux ? fit Suzanne.

— C'est ce que vous venez de dire, oui.

— Hum. Non. Vous voyez, les lettres sont des caractères éphébiens qui, à l'oreille, sonnent un peu comme "rhum et gâteaux".

— Ah. » Bilieux hocha la tête d'un air entendu. « Ça peut prêter à confusion, à ce que je vois. »

Suzanne se sentait vaguement désarmée devant la mine perplexe et obligeante de l'oh bon dieu. « Non, dit-elle, c'est justement prévu pour prêter à confusion, et alors on rit. C'est ce qu'on appelle un calembourre ou jeu de mots. Rho, oméga, tau. » Elle l'observa attentivement. « Et on rit, reprit-elle. Avec

la bouche. Seulement, en réalité, on ne rit pas, parce qu'on n'est pas censé rire de telles blagues.

— Je pourrais peut-être trouver un verre de lait », fit l'oh bon dieu d'un air désespéré en passant en revue l'étalage impressionnant de cruches et de bouteilles. Il avait manifestement renoncé au sens de l'humour.

« À mon avis, l'archichancelier ne veut pas de lait à l'Université, fit Suzanne. Il dit qu'il sait d'où on le tire et que ce n'est pas hygiénique. Ce qui ne l'empêche pas de manger trois œufs tous les jours au petit-déjeuner, remarquez. Comment êtes-vous au courant pour le lait, au fait ?

— J'ai… des souvenirs, répondit l'oh bon dieu. Rien de… euh… précis. Des souvenirs, c'est tout, vous comprenez. Je sais, par exemple, que les arbres poussent le bout vert en l'air… des trucs comme ça. J'imagine que les dieux ont naturellement des connaissances.

— Vous avez des pouvoirs divins particuliers ?

— Je dois pouvoir changer l'eau en boisson énervescente. » Il se pinça l'arête du nez. « Ça peut vous servir ? Et je crois pouvoir donner aux gens un mal de crâne carabiné.

— Il faut que je découvre pourquoi mon grand-père… se conduit bizarrement.

— Vous ne pouvez pas le lui demander ?

— Il ne me le dira pas !

— Est-ce qu'il vomit beaucoup ?

— Ça m'étonnerait. Il ne mange pas souvent. Un curry de temps en temps, une ou deux fois par mois.

— Il ne doit pas être bien gros.

— Vous n'en reviendriez pas.

— Ben, alors… Est-ce qu'il se regarde souvent dans la glace en faisant "arrgh" ? Ou est-ce qu'il tire la langue et se demande pourquoi elle est toute jaune ? Vous voyez, j'ai peut-être une petite influence sur les gens qui ont la gueule de bois. S'il a beaucoup bu, j'arriverai peut-être à le retrouver.

— Je ne le vois pas faire ce genre de choses. Je crois que je ferais mieux de vous l'avouer… Mon grand-père, c'est la Mort.

— Oh, toutes mes condoléances.

— Je n'ai pas dit qu'il était mort, mais qu'il est la Mort.

— Pardon ?

— La Mort. Vous savez… la Mort ?

— Vous voulez dire… la robe, la…

— … la faux, le cheval blanc, le squelette… oui. La Mort.

— Je veux être sûr d'avoir bien compris, fit l'oh bon dieu d'un ton posé. Vous croyez que votre grand-père est la Mort, et c'est lui qui se conduit bizarrement, d'après vous ? »

Le mangeur de chaussettes leva prudemment les yeux sur les mages. Puis ses mâchoires se remirent à l'œuvre.

… grnf, grnf…

« Tenez, c'est une des miennes ! » dit le titulaire de la chaire des études indéfinies en voulant se saisir de son bien d'un geste vif.

Le mangeur de chaussettes recula en hâte.

Il ressemblait à un tout petit éléphant à la trompe très large et très évasée, dans laquelle disparaissait une chaussette du titulaire des études indéfinies.

« Marrante, la bestiole, non ? fit Ridculle en posant son bourdon contre le mur.

— Lâche ça, sale bête ! lança le titulaire en voulant récupérer sa chaussette. Ouste ! »

Le mangeur de chaussettes voulut prendre le large tout en restant à la même place. La chose paraît impossible, mais c'est effectivement une manœuvre que tentent beaucoup de petits animaux quand on les surprend à boulotter ce qui leur est défendu. Les pattes s'agitent à toute allure, mais le cou et les mâchoires en pleine action fébrile se bornent à se tendre et pivoter autour de leur repas. Le dernier bout de chaussette finit par disparaître dans le museau avec un petit bruit de succion et la bête se retira pesamment derrière une des chaudières. Un instant plus tard, elle ressortit un œil méfiant pour observer les mages.

« Elles ne sont pas données, vous savez, avec le talon en lin renforcé », marmonna le titulaire des études indéfinies.

Ridculle ouvrit un tiroir de son chapeau d'où il sortit sa pipe et une blague de tabac sans nicotine. Il gratta une allumette sur le flanc de l'appareil à laver. La soirée s'annonçait beaucoup plus intéressante qu'il n'avait cru.

« Faut qu'on règle cette affaire, dit-il tandis que les premières bouffées emplissaient la laverie d'une odeur de feu d'automne. J'vais pas tolérer que des bestioles sortent d'un coup du néant parce qu'on pense à elles. C'est pas hygiénique. »

Le traîneau dérapa au bout du chemin Baisefric.

« VIENS, ALBERT.

— Vous savez que vous devez pas faire des trucs pareils, maître. Vous savez ce qui est arrivé la dernière fois.

— MAIS LE PÈRE PORCHER PEUT LE FAIRE, LUI.

— Seulement… les petites marchandes d'allumettes qui meurent dans la neige participent de l'esprit de la fête du Porcher, maître, objecta Albert d'un ton désespéré. Voyez, les gens qui apprennent la nouvelle se disent : "On est peut-être plus malheureux qu'une banane estropiée, on a peut-être que d'la vase et des godasses à se mettre sous la dent, mais au moins on s'en sort mieux que la pauvre petite marchande d'allumettes", maître. Du coup, ils se satisfont de ce qu'ils ont, ça les réconforte, voyez.

— JE SAIS TOUT DE MÊME CE QU'EST L'ESPRIT DU PORCHER, ALBERT.

— Pardon, maître. Mais, écoutez, c'est de toute façon pas grave, parce qu'elle va se réveiller, que ça brillera partout, qu'y aura de la lumière, de la musique argentine et des anges, maître. »

La Mort s'arrêta.

« AH. ILS ARRIVENT À LA DERNIÈRE MINUTE AVEC DES VÊTEMENTS CHAUDS ET UNE BOISSON BOUILLANTE ? »

Oh là là, se dit Albert. Le maître traverse vraiment une de ses drôles de passes en ce moment.

« Euh… non. Pas exactement à la dernière minute, maître. Pas à proprement parler.

— ALORS ?

— Plutôt comme qui dirait juste après la dernière minute. » Albert toussa nerveusement.

« TU VEUX DIRE APRÈS QU'ELLE…

— Oui. D'après ce qu'on raconte, maître. Pas ma faute.

— POURQUOI NE PAS ARRIVER AVANT ? UN ANGE DISPOSE D'UNE ASSEZ GROSSE CAPACITÉ DE TRANSPORT.

— Aucune idée, maître. À mon avis, les gens trouvent… l'autre solution plus satisfaisante… » Albert hésita puis fronça les sourcils. « Vous savez, maintenant que j'en parle… »

La Mort baissa la tête vers la forme sous la neige qui tombait. Puis il plaça le compte-vie devant lui, en suspension dans le vide, et le toucha du doigt. Une étincelle fulgura au travers.

« Vous avez pas vraiment le droit de faire ça, dit Albert d'un air coupable.

— LE PÈRE PORCHER A LE DROIT, LUI. LE PÈRE PORCHER FAIT DES CADEAUX. IL N'EN EXISTE PAS DE PLUS BEAU QU'UN AVENIR.

— Ouais, mais…

— *ALBERT*.

— D'accord, maître. »

La Mort ramassa la fillette et se dirigea à grands pas vers le bout de la ruelle.

Les flocons tombaient comme des plumes d'ange. La Mort déboucha dans la rue et accosta deux silhouettes qui cheminaient à travers les congères.

« EMMENEZ-LA AU CHAUD ET OFFREZ-LUI UN BON DÎNER, ordonna-t-il en déposant de force son ballot dans les

bras d'une des silhouettes. ET IL N'EST PAS IMPOSSIBLE QUE JE VIENNE VÉRIFIER PLUS TARD. »

Puis il fit demi-tour et disparut dans la neige tourbillonnante.

L'agent Visite baissa les yeux sur la fillette dans ses bras puis sur le caporal Chicque.

« C'est quoi cette histoire, caporal ? »

Chicard écarta la couverture.

« Aucune idée, fit-il. On dirait qu'on nous a désignés pour faire une action charitable.

— Moi, je ne trouve pas ça charitable de se débarrasser de quelqu'un comme ça, en le donnant aux passants.

— Allez, il reste sûrement à becqueter au poste », dit Chicard. Il avait la certitude profondément ancrée qu'on attendait ça de lui. Il se rappelait un grand bonhomme dans une grotte, même s'il ne se souvenait pas vraiment quelle tête il avait. Et il ne se rappelait pas vraiment non plus la tête de l'inconnu qui avait remis la petite fille, ce qui signifiait qu'il devait s'agir de la même personne.

Peu après, une musique argentine retentit, une lumière éclatante jaillit et deux anges indignés apparurent à l'autre bout de la ruelle, mais Albert leur jeta des boules de neige jusqu'à ce qu'ils décampent.

Sort inquiétait Cogite Stibon. Le jeune homme ne savait pas comment marchait la machine, mais tout le monde s'imaginait le contraire. Oh, il avait une bonne idée du fonctionnement de certains éléments, et il était à peu près sûr que Sort réfléchissait en convertissant les données en nombres et en les disséquant (on avait raccordé à cet effet une essoreuse à rouleaux de la blanchisserie, ou ERB), mais pourquoi avait-il besoin de petites images pieuses ? Et il y avait la souris. Elle ne faisait pas grand-chose, semblait-il, mais chaque fois qu'on oubliait de lui donner son fromage, Sort s'arrêtait de travailler. Il y avait tous les bouts

de rame. Les fourmis s'en approchaient tranquillement de temps en temps mais n'y faisaient apparemment rien.

La crainte de Cogite, c'était de se trouver tout bonnement en présence d'un culte du cargo. Il avait lu des articles sur la question. Des peuples ignorants[17] et crédules[18], dont l'île avait un jour reçu la visite d'un bateau marchand itinérant qui troquait des perles et des noix de coco contre des produits de la civilisation comme de la verroterie, des miroirs, des haches et des maladies vénériennes, façonnaient par la suite de gros bateaux modèle réduit en bambou dans l'espoir de faire revenir la cargaison magique. Bien entendu, ils étaient beaucoup trop ignorants et crédules pour savoir qu'en fabriquant le contenant on n'obtient pas forcément le contenu…

Cogite avait fabriqué le contenant de Sort et ce, s'aperçut-il, dans une université magique où la frontière entre le réel et l'irréel, tendue à l'extrême, était si fine qu'on voyait presque au travers. Un doute horrible lui vint : ses compagnons et lui ne concrétisaient-ils pas d'une certaine façon un projet caché quelque part dans le néant ?

Sort savait de quoi il retournait.

L'affaire de l'électricité, par exemple. Sort avait un soir mis le sujet sur le tapis, peu après avoir réclamé la souris.

Cogite se targuait de connaître quasiment tout ce qu'il y avait à savoir sur l'électricité. Mais les membres de l'équipe avaient

---

[17] Ignorant : celui qui ne sait pas ce qu'est un pronom ni la manière de trouver la racine carrée de 27,4, qui ne sait que des choses puériles et vaines comme reconnaître parmi les soixante-dix espèces à peu près identiques de serpents marins violets celles qui sont mortelles, comment traiter la moelle empoisonnée du sagoutier pour en tirer un gruau substantiel, comment prévoir le temps grâce aux déplacements du crabe arboricole monte-en-l'air, comment naviguer pendant deux mille kilomètres sur un océan anonyme au moyen d'un bout de ficelle et d'une petite figurine en terre cuite du grand-père, comment extraire des vitamines indispensables du foie du féroce ours des glaces, et autres fadaises du même ordre. C'est tout de même curieux, mais, une fois instruit, tout le monde connaît le pronom mais personne le sagoutier.

[18] Crédule : celui qui a un avis sur le monde, l'univers et la place de l'homme dans cet univers que partagent uniquement les gens simples ainsi que les mathématiciens et physiciens de pointe les plus intelligents.

frotté des ballons et des tiges de verre jusqu'à réussir à coller Adrien au plafond, et ça n'avait eu aucun effet sur Sort. Puis ils avaient attaché des chats à une roue qui générait une grosse quantité d'électricité dans toute la salle quand on la faisait tourner contre des grains d'ambre. Ils avaient gardé l'épouvantable installation pendant des jours sans trouver le moyen de transvaser l'énergie dans Sort, et personne ne supportait le bruit, de toute façon.

Jusqu'ici, l'archichancelier avait opposé son veto à l'idée du paratonnerre.

Tout ça déprimait Cogite. Il était certain que le monde devait marcher d'une manière plus efficace.

Et même ce qu'il croyait fonctionner allait à présent de travers.

Il fixa d'un œil morne la plume d'oie de Sort dans son enchevêtrement de ressorts et de fils de fer.

La porte s'ouvrit à la volée. Une seule personne pouvait ainsi faire claquer une porte sur ses gonds. Cogite ne se retourna même pas. « Rebonjour, archichancelier.

— Votre machine à penser, là, elle marche ? demanda Ridculle. Parce qu'y a un petit truc intéressant…

— Elle ne marche pas, fit Cogite.

— Ah bon ? C'est quoi ? Une demi-journée de congé pour le Porcher ?

— Regardez », dit Cogite.

Sort écrivait :

+++ Hou-là ! Voilà le Fromage ! +++ MELON MELON MELON +++ Erreur d'Adresse : 14, rue de la Mélassière, Ankh-Morpork +++ !!!!! +++ Unununununun +++ Reprise du Début +++

« Qu'est-ce qui s'passe ? demanda Ridculle tandis que les autres mages entraient en force derrière eux.

— Je sais que ça paraît idiot, archichancelier, mais on croit qu'il a peut-être récupéré quelque chose de l'économe.

— Sa dinguerie, vous voulez dire ?

— C'est ridicule, mon gars ! fit le doyen. La crétinerie n'est pas une maladie transmissible. »

Ridculle tira des bouffées de sa pipe.

« J'croyais ça moi aussi, dit-il. Maintenant, j'suis moins sûr. D'ailleurs, on attrape bien la sagesse, non ?

— Non, on ne peut pas, répliqua sèchement le doyen. Ce n'est pas comme la grippe, Ridculle. La sagesse, ça… ben, ça s'instille.

— On fait venir des étudiants chez nous en espérant qu'ils choperont la sagesse à notre contact, pas vrai ?

— Ben, métaphoriquement.

— Et quand on traîne avec une bande de crétins, on a des chances de devenir pas très net soi-même, poursuivit Ridculle.

— J'imagine, pour ainsi dire…

— Et suffit de causer cinq minutes avec ce pauvre économe pour se trouver un peu dingue soi-même, j'ai pas raison ? »

Les mages opinèrent d'un air affligé. La compagnie de l'économe, plutôt inoffensive au demeurant, avait tendance à faire grincer la cervelle.

« Sort, là, a donc attrapé la dinguerie de l'économe, fit Ridculle. Simple. La véritable bêtise bat l'intelligence artificielle à tous les coups. » Il frappa de sa pipe le flanc du tuyau acoustique de Sort et brailla : « TU T'SENS BIEN, MON VIEUX ? »

Sort écrivit : +++ Salut Maman Vérifie +++ MELON MELON MELON +++ Erreur Manque de Fromage +++ !!!!! +++ Monsieur Gelée ! Monsieur Gelée ! +++

« Sort a l'air parfaitement capable de résoudre tout ce qui touche exclusivement aux nombres, mais quand il essaye autre chose, voilà ce que ça donne, dit Cogite.

— Voyez ? Maladie de l'économe, fit Ridculle. La crème quand il faut faire des additions, de l'eau de boudin pour le reste. Z'avez essayé de lui donner des pilules de grenouille séchée ?

— Pardon, monsieur, mais c'est une suggestion mal fondée, répondit Cogite. On ne donne pas de médicaments aux machines.

— J'vois pas pourquoi », répliqua Ridculle. Il donna un autre coup sur le tuyau et beugla : « TU SERAS BIENTOT REMIS SUR… sur… oui, je t'assure, mon vieux ! Où il est, le tableau avec tous les boutons de lettres et de chiffres, monsieur Stibon ?

Ah, bien. » Il s'assit et tapa d'un doigt, aussi lentement qu'un président-directeur général : P-I-L-U-L-E-S-D-E-G-E-R-N-O-U-I-L-L-E-1/2-S-É-C-H-É-E-S.

Les tubes de Sort ferraillèrent.

« Ça ne peut pas marcher, impossible, monsieur, dit Cogite.

— Ça doit, pourtant, fit Ridculle. S'il comprend qu'il est malade, il peut comprendre qu'on le soigne. »

Il tapa : B-E-A-U-C-O-U-P-D-E-P-I-L-U-L-E-S-D-E-G-E-R-N-O-U-I-L-L-E-S-1/4-C-H-E-E-S.

« J'ai l'impression, dit-il, que cette machine croit ce qu'on lui dit, c'est ça ?

— Ben, c'est vrai que Sort, si vous voulez, n'a aucune notion du mensonge.

— D'accord. Eh ben, j'viens de dire à la machine qu'elle a pris des tas de pilules de grenouille séchée. Elle va pas me traiter de menteur, je m'trompe ? »

Des cliquetis et des ronronnements s'échappèrent de la structure de Sort.

Qui écrivit alors : +++ Bonsoir, Archichancelier. Je Suis Complètement Rétabli et Impatient de Me Mettre au Travail +++

« Pas fou, alors ? »

+++ Je Vous Assure Que Je Suis Aussi Sain d'Esprit Que n'Importe Qui +++

« Économe, écartez-vous d'la machine, vous voulez bien ? fit Ridculle. Bon, j'imagine qu'on fera pas mieux. Bien, réglons tout ça. On veut savoir ce qui s'passe.

— Quelque part en particulier ou partout ? » fit Cogite, un soupçon de sarcasme dans le ton.

Un grattement s'échappa de la plume d'oie de Sort. Ridculle baissa les yeux sur le papier.

« Je lis : "Création Implicite de Personnification Anthropomorphique", fit-il. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Euh… je crois que Sort a cherché la réponse, dit Cogite.

— Ah oui ? Bons dieux. J'ai même pas encore trouvé la question, moi…

— Il vous a entendu parler, monsieur. »

Ridculle haussa les sourcils. Puis il se pencha vers le tuyau acoustique.

« TU M'ENTENDS LA-DEDANS ? »

La plume grinça.

+++ Oui +++

« ILS S'OCCUPENT BIEN DE TOI, HEIN ?

— Vous n'êtes pas obligé de crier, archichancelier, dit Cogite.

— C'est quoi, cette création implicite, alors ?

— Euh… je crois en avoir entendu parler, archichancelier. Ça veut dire que l'existence de certaines choses en fait automatiquement naître d'autres. Si des choses existent, certaines autres doivent aussi exister.

— Comme… crime et châtiment, disons ? fit Ridculle. Beuverie et gueule de bois… évidemment…

— Il y a de ça, monsieur, oui.

— Donc… s'il y a une fée des dents, il faut un gnome des verrues ? » Ridculle se caressa la barbe. « Ça s'tient, je suppose. Mais pourquoi pas un goblin des dents de sagesse ? Vous savez, qui en apporterait en supplément ? Un p'tit démon avec un sac de grosses dents ? »

Un silence suivit. Mais au cœur du silence retentit un petit tintement féerique de clochettes.

« Euh… vous croyez que j'ai… fit Ridculle.

— Ça me paraît logique, dit le major de promo. Je me souviens du martyre que j'ai enduré quand ma dent de sagesse a percé.

— La semaine dernière ? fit le doyen avec un petit sourire suffisant.

— Ah », dit Ridculle. Il n'avait pas l'air embarrassé parce que rien n'embarrasse jamais les individus dans son genre, même si leur conduite embarrasse souvent leur entourage. Il s'inclina une nouvelle fois vers le cornet acoustique.

« TOUJOURS LA-DEDANS ? »

Cogite Stibon roula des yeux.

« ÇA T'ENNUIE DE NOUS DIRE CE QUE VAUT LA RÉALITE DANS L'COIN ? »

La plume écrivit : +++ Sur une Échelle de Un à Dix, Point d'Interrogation +++

« PARFAIT », brailla Ridculle.

+++ Erreur Division par Concombre. S'il Vous Plaît Réinstaller Univers et Réinitialiser +++

« Intéressant, commenta Ridculle. On sait ce que ça veut dire ?

— Merde, fit Cogite. Il se plante encore. »

Ridculle eut l'air dérouté. « Ah bon ? Et il va donner des fruits ?

— Je veux dire, il… il déraille un peu, quoi, expliqua Cogite.

— Ah. Ben, on est des experts en la matière, dans l'coin. »

Il tapa encore sur le cornet.

« ENCORE UN PEU DE PILULES DE GRENOUILLE SÉCHÉE, MON VIEUX ? cria-t-il.

— Euh… je pense qu'on va s'occuper de ça, archichancelier, fit Cogite en essayant de l'éloigner.

— Qu'est-ce que ça veut dire, "division par concombre" ? demanda Ridculle.

— Oh, Sort écrit ça quand il obtient une réponse et sait qu'elle ne peut pas être vraie, répondit Cogite.

— Et cette histoire d'initiales ? Faut le marquer comme les bestiaux, d'un bon coup d'fer dans l'arrière-train, c'est ça ?

— Oh non, évidemment, on… enfin… ben, pour ce qui est du coup dans l'arrière-train, il y a de ça. Adrian passe par-derrière et… euh… il lui fait tâter un peu de sa chaussure. Mais en technicien, ajouta-t-il.

— Ah, je crois piger comment fonctionne cette machine à penser, fit joyeusement Ridculle. D'après lui, alors, l'univers a besoin d'un bon coup de pied dans l'train, c'est ça ? »

La plume de Sort courait en crissant sur le papier. Cogite jeta un coup d'œil aux chiffres. « Sûrement. Ces chiffres sont forcément faux ! »

Ridculle se fendit encore d'un grand sourire. « Vous voulez dire… soit le monde entier, soit votre engin est détraqué ?

— Oui !

— Alors j'imagine que la réponse est facile, pas vous ?

— Oui. Sans doute. On vérifie entièrement Sort tous les jours, dit Cogite Stibon.

— Bravo, mon vieux. » Ridculle cogna encore sur le tuyau acoustique de Sort. « TOI, LA-DESSOUS…

— Vous n'êtes vraiment pas obligé de crier, archichancelier, fit Cogite.

— … c'est quoi, cette personnification anthropomorphique, dis ? »

+++ L'Homme A Toujours Imputé des Évènements Fortuits, Saisonniers, Naturels ou Inexplicables à des Entités à Figure Humaine. Par Exemple le Bonhomme Hiver, le Père Porcher, la Fée des Dents et la Mort +++

« Oh, ceux-là. Oui, mais ils existent, dit Ridculle. J'en ai croisé deux ou trois moi-même. »

+++ L'Homme ne Se Trompe pas Toujours +++

« D'accord, mais j'sais bien qu'y a jamais eu de mangeur de chaussettes ni de dieu des gueules de bois. »

+++ Mais Rien n'Empêche qu'il y En Ait +++

« La machine a raison, vous savez, dit l'assistant des runes modernes. Un petit bonhomme qui se promène avec des verrues n'est pas plus ridicule qu'une femme ou une petite souris qui emporte les dents des enfants contre de l'argent, à bien y réfléchir.

— Oui, mais… et le mangeur de chaussettes ? fit le titulaire de la chaire des études indéfinies. L'économe a seulement dit qu'il croyait depuis toujours à quelque chose qui lui mangeait ses chaussettes, et, toc, le mangeur apparaît.

— Mais on a tous cru l'économe, non ? Je sais que moi, je l'ai cru. Ça m'a paru la meilleure explication à toutes les chaussettes que je perds depuis des années. Enfin, quoi, si elles étaient tout bêtement tombées derrière le tiroir ou ailleurs, il y en aurait aujourd'hui une montagne.

— Je sais ce que vous voulez dire, fit Cogite. C'est comme les crayons. J'ai dû en acheter des centaines au fil des ans, mais combien est-ce que j'en ai vraiment usé jusqu'au bout ? Je me suis même surpris à penser que quelque chose venait en douce les manger… »

Un léger *glinglanglin* se fit entendre. Cogite se figea.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il. Il faut que je me retourne ? Je vais voir une horreur ?

— Ça ressemble à un oiseau complètement hébété, répondit Ridculle.

— Avec un bec à la forme très curieuse, ajouta l'assistant des runes modernes.

— J'aimerais bien savoir qui fait ce putain de bruit de grelots », dit l'archichancelier.

L'oh bon dieu écoutait attentivement. Suzanne n'en revenait pas. Il donnait l'impression de ne jamais rien mettre en doute. Elle n'avait encore jamais pu parler ainsi, et elle le lui dit.

« À mon avis, c'est parce que je n'ai pas d'idées préconçues, fit l'oh bon dieu. Sans doute parce que je n'ai pas été conçu.

— Ben, c'est comme ça, en tout cas, dit Suzanne. Visiblement, je n'ai pas hérité… de caractéristiques physiques. Je vois le monde d'une certaine façon, j'imagine.

— Quelle façon ?

— Il… n'oppose pas toujours de barrières. Comme ça, par exemple. »

Elle ferma les yeux. Elle préférait ne pas voir ce qu'elle faisait. Une partie d'elle-même continuait d'affirmer la chose impossible.

Tout ce qu'elle ressentait, c'était une impression de picotement un peu froid.

« Qu'est-ce que je viens de faire ? demanda-t-elle, les yeux toujours fermés.

— Euh… vous avez agité la main à travers la table, répondit l'oh bon dieu.

— Vous voyez ?

— Hum… Je présume que la plupart des humains ne savent pas faire ça ?

— Non !

— Vous n'êtes pas obligée de crier. Je n'ai pas bien l'habitude des humains, hein ? Sauf vers le moment où le soleil brille par l'interstice entre les rideaux. Ensuite ils souhaitent pour la

plupart que le sol s'ouvre sous eux pour les engloutir. Je parle des humains, pas des rideaux. »

Suzanne se renversa en arrière ; elle savait qu'une toute petite partie de son cerveau lui disait : Oui, il y a là une chaise, c'est du concret, tu peux t'asseoir dessus.

« Il n'y a pas que ça, dit-elle. Je me rappelle des événements. Des événements qui ne se sont pas encore produits.

— C'est utile, non ?

— Non ! Parce que je ne sais jamais ce qu'ils… Tenez, c'est comme regarder l'avenir par un trou de serrure. On aperçoit des morceaux de tableau, mais on ne sait jamais bien quel sens leur donner jusqu'au moment où on arrive dessus et qu'on constate où ils s'intègrent.

— Ça peut poser un problème, reconnut poliment l'oh bon dieu.

— Croyez-moi, le pire, c'est d'attendre. On se demande en permanence si un des morceaux ne va pas se présenter. Je veux dire… le plus souvent, je ne me rappelle rien d'utile sur l'avenir, seulement de petites indications déformées qui n'ont aucun sens jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Vous êtes vraiment sûr de ne pas savoir pourquoi vous êtes apparu au château du père Porcher ?

— Non. Je me souviens seulement que j'étais… Attendez, est-ce que vous comprenez si je vous parle d'esprit désincarné ?

— Oh, oui.

— Bien. Maintenant, est-ce que vous comprenez si je vous parle de mal de tête désincarné ? Voilà ce que j'étais, et je me suis retrouvé tout d'un coup sur un dos que je ne me connaissais pas, dans un tas de matière immaculée que je n'avais encore jamais vue. Mais quand on doit exister de but en blanc, il faut bien que ça se produise quelque part, j'imagine.

— Quelque part où quelqu'un d'autre, qui aurait dû exister, n'existait pas, fit Suzanne à moitié pour elle-même.

— Pardon ?

— Le père Porcher n'était pas là. Il ne devait pas s'y trouver, de toute façon, pas ce soir, mais cette fois il était absent, non pas parce qu'il était ailleurs, plutôt parce qu'il n'était plus nulle part. Même son château disparaissait.

— Je pense qu'à la longue je vais me faire à cette histoire d'incarnation, fit l'oh bon dieu.

— La plupart des gens… » commença Suzanne. Un frémissement la parcourut. « Oh, non. Qu'est-ce qu'il fait ? QU'EST-CE QU'IL FAIT ? »

« DU BEAU BOULOT, JE TROUVE. »

Le traîneau traversait la nuit en grondant. Des champs gelés défilaient en dessous.

« Hmph », fit Albert. Il renifla.

« COMMENT APPELLES-TU CETTE SENSATION DE CHALEUR À L'INTÉRIEUR DE SOI ?

— Brûlures d'estomac ! répliqua sèchement Albert.

— EST-CE QUE JE SENS UN SOUPÇON DE MAUVAISE HUMEUR MALVENUE EN CETTE PÉRIODE DE FÊTE ? fit la Mort. PAS DE PETIT COCHON EN SUCRE POUR TOI, ALBERT.

— J'veux pas de cadeaux, maître. » Albert soupira. « Sauf peut-être me réveiller et me rendre compte que tout est redevenu normal. Écoutez, vous savez que ça tourne toujours au vinaigre quand vous vous mettez à tout changer…

— MAIS LE PÈRE PORCHER PEUT CHANGER CE QU'IL VEUT, LUI. IL ACCOMPLIT DE PETITS MIRACLES PARTOUT EN LANÇANT DES HO, HO, HO JOYEUX. IL APPREND AUX GENS LE SENS RÉEL DE LA FÊTE DU PORCHER, ALBERT.

— Quoi, vous voulez dire qu'on a abattu tous les cochons et les bestiaux et qu'avec un peu de chance tout le monde a suffisamment à manger pour l'hiver ?

— ENFIN, QUAND JE DIS "SENS RÉEL"…

— Un pauvre diable s'est fait couper la tête dans un bois quelque part parce qu'il a trouvé un haricot dans son dîner, et maintenant l'été va revenir ?

— CE N'EST PAS EXACTEMENT ÇA, MAIS…

— Oh, vous voulez dire qu'ils ont poursuivi une pauvre bête, tiré des flèches dans leurs pommiers, et que maintenant les ombres vont se dissiper ?

— C'EST EFFECTIVEMENT UN DES SENS, MAIS JE…

— Ah, alors vous parlez de celui où ils allument un putain de grand feu en guise d'allusion au soleil, pour lui dire qu'il doit plus se tapir sous l'horizon et qu'il fasse correctement son boulot de la journée ? »

La Mort marqua un temps, alors que les cochons survolaient en trombe une succession de collines.

« TU NE M'AIDES PAS BEAUCOUP, ALBERT.

— Ben quoi, ce sont tous les sens réels que j'connais, moi.

— JE CROIS QUE TU POURRAIS ME DONNER UN COUP DE MAIN.

— Tout ça tourne autour du soleil, maître. De la neige blanche, du sang rouge et du soleil. Toujours été comme ça.

— BON, TRÈS BIEN. LE PÈRE PORCHER PEUT APPRENDRE AUX GENS LE SENS IRRÉEL DE LA FÊTE DU PORCHER. »

Albert cracha par-dessus le bord du traîneau. « Hah ! "Comme ce serait agréable si tout le monde était agréable", hein ?

— JE CONNAIS DE PIRES CRIS DE GUERRE.

— Oh là là, oh là là, oh là là…

— EXCUSE-MOI… »

La Mort mit la main dans sa robe et sortit un sablier. « FAIS TOURNER LE TRAÎNEAU, ALBERT. LE DEVOIR NOUS APPELLE.

— Lequel ?

— UNE ATTITUDE PLUS POSITIVE ME FACILITERAIT BEAUCOUP LA TÂCHE EN CE MOMENT, MERCI INFINIMENT. »

« Fascinant. Quelqu'un a un autre crayon ? fit Ridculle.

— Ça fait déjà quatre, dit l'assistant des runes modernes. Il les a usés jusqu'au trognon, archichancelier. Et vous savez bien qu'on les achète de notre poche, ces temps-ci. »

C'était un sujet délicat. Comme la plupart des incompétents en économie, Mustrum Ridculle assimilait la « bonne gestion financière » au dénombrement des trombones. Même les mages de haut rang devaient lui présenter un bout de crayon avant d'en recevoir un neuf du placard fermé à clé sous son bureau. Comme presque personne ne gardait évidemment un crayon à demi usé, les mages en étaient réduits à se glisser discrètement hors de l'Université pour en acheter des neufs à leurs propres frais.

La raison du manque de crayons courts, perchée devant eux, mâchait en ronronnant un HB jusqu'à la gomme qu'elle recracha sur l'économe.

Cogite Stibon prenait des notes.

« Je crois que le processus est le suivant, dit-il. Ce que nous obtenons, c'est la personnification de forces, tout comme l'a dit Sort. Mais ça ne marche que si le phénomène est… disons, logique. » Il déglutit. Cogite croyait beaucoup à la logique, n'en déplaise à la réalité locale, et il détestait devoir employer le mot de cette manière. « Je ne dis pas que c'est logique de tomber sur une bête qui mange les chaussettes, mais ça… ça tient plus ou moins debout… Enfin, c'est une hypothèse de travail.

— Un peu comme le père Porcher, fit Ridculle. Quand on est gamin, c'est une explication qui en vaut une autre, pas vrai ?

— En quoi un goblin qui m'apporte de gros sacs d'argent ne serait pas logique ? » fit le doyen d'un air boudeur. Ridculle tendit un autre crayon à manger au voleur de crayons.

« Ben, monsieur… primo, vous avez jamais reçu mystérieusement de gros sacs d'argent ni eu besoin de trouver une hypothèse pour les expliquer et, secundo, personne trouverait ça plausible.

— Huh !

— Pourquoi est-ce que ça s'produit maintenant ? demanda Ridculle. Regardez, il m'a sautillé sur le doigt ! Quelqu'un a un autre crayon ?

— Ben, ces… forces ont toujours été présentes, fit Cogite. Je veux dire, les chaussettes et les crayons ont toujours disparu de manière inexplicable, non ? Mais pourquoi elles se sont brusquement personnifiées comme ça… je n'en sais rien, je le crains.

— Ben, vaudrait mieux en avoir le cœur net, non ? dit Ridculle. On va pas tolérer que des trucs pareils continuent. Des antidieux demeurés et toutes sortes de chaispasquoi qui apparaissent uniquement parce qu'on les évoque ? On risquerait de voir débouler n'importe quoi, dites donc. Imaginez qu'un imbécile prétende qu'il existe sûrement un dieu de l'indigestion, hein ? »

Glinglanglinglanglin.

« Euh… je crois que c'est fait, monsieur », dit Cogite Stibon.

« Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ? » L'oh bon dieu prit Suzanne par les épaules.

Il les trouva osseuses sous ses mains.

« MERDE », dit Suzanne. Elle le repoussa et se retint de tomber à la table en s'arrangeant pour qu'il ne voie pas son visage.

Finalement, avec une bonne dose de la maîtrise de soi dont elle s'était dotée ces dernières années, elle parvint à reprendre sa voix normale.

« Il échappe à son personnage, marmonna-t-elle tout haut. Je le sens. Et ça m'aspire à sa place. Pourquoi est-ce qu'il fait ça ?

— Aucune idée, dit l'oh bon dieu qui avait reculé précipitamment. Euh… tout de suite, là… avant que vous détourniez la tête… on aurait dit vos yeux maquillés de fard à paupières très sombre… seulement vous n'étiez pas maquillée…

— Écoutez, c'est très simple », dit Suzanne en se retournant. Elle sentait ses cheveux changer tout seuls de coiffure, comme toujours quand elle était anxieuse. « Vous savez que certaines

particularités sont héréditaires dans les familles ? Les yeux bleus, les dents en avant, ce genre de signe distinctif ? Eh bien, la Mort est héréditaire dans la mienne.

— Euh… dans toutes les familles, non ? fit l'oh bon dieu.

— Taisez-vous donc, je vous prie, et arrêtez vos jérémiades. Je ne parlais pas de la mort, mais de la Mort avec un M majuscule. Je me rappelle des événements qui ne se sont pas encore produits, je peux PARLER COMME CI et marcher comme ça, et… s'il s'écarte de son rôle, il faut que je le remplace. Et il s'écarte effectivement de son rôle. J'ignore ce qui est réellement arrivé au vrai père Porcher et pourquoi grand-père le remplace, mais je connais un peu sa façon de penser et il n'a pas de… de protections mentales comme nous. Il ne sait pas oublier ni négliger certaines choses. Il prend tout au pied de la lettre, avec logique, et il ne comprend pas pourquoi ça ne marche pas toujours… »

Elle vit la mine ahurie de l'oh bon dieu.

« Écoutez… comment vous y prendriez-vous pour être sûr que le monde entier mange à sa faim ? demanda-t-elle.

— Moi ? Oh, ben, je… » L'oh bon dieu bredouilla un instant. « J'imagine qu'il faudrait réfléchir aux systèmes politiques actuels, à la juste répartition et à la bonne mise en culture des terres arables, et…

— Oui, oui. Mais lui, il offrirait à tout le monde un bon repas, fit Suzanne.

— Oh, je vois. Pas du tout réaliste. Hah, autant dire qu'on peut habiller les nus en… ben, en leur donnant des vêtements, c'est aussi bête.

— Oui ! Enfin, non. Bien sûr que non ! Je veux dire, on leur donnerait évidemment… Oh, vous savez bien ce que je veux dire !

— Oui, je pense.

— Mais lui, non. »

Un fracas retentit à côté d'eux.

Une roue ardente roule toujours hors de décombres en feu. Deux porteurs d'une grande plaque de verre traversent toujours la route devant tous les acteurs comiques lancés dans une folle poursuite en voiture. Certaines conventions narratives sont si

fortes que des équivalents se produisent même sur des planètes où les rochers se mettent à bouillir à midi. Et quand une table chargée de victuailles s'écroule, une assiette miraculeusement intacte roule toujours par terre pour s'arrêter en tournoyant.

Suzanne et l'oh bon dieu la suivirent des yeux, puis portèrent leur attention sur l'immense silhouette à présent étendue dans ce qui restait d'une gigantesque coupe remplie de fruits au milieu de la table.

« Il… est sorti comme ça de nulle part, souffla l'oh bon dieu.

— Vraiment ? Ne restez pas là. Donnez-moi un coup de main à le relever, vous voulez bien ? fit Suzanne en dégageant un gros melon.

— Euh, c'est une grappe de raisin derrière son oreille…

— Et alors ?

— Je n'aime pas ne serait-ce que penser à du raisin…

— Oh, allez… »

Ils réussirent ensemble à remettre le nouveau venu sur ses jambes.

« Toge, sandales… il vous ressemble un peu, dit Suzanne tandis que la victime fruitière tanguait lourdement.

— J'avais cette couleur verte ?

— Presque.

— Est-ce… Est-ce qu'il y a des cabinets dans le coin ? marmonna leur fardeau à la bouche pâteuse.

— Je crois que c'est par cette voûte là-bas, répondit Suzanne. Mais il paraît qu'ils ne sont pas très appétissants.

— Ça, ce n'est pas une rumeur, c'est une prévision, fit la silhouette obèse qui s'éloigna en titubant. Et si je pouvais ensuite avoir un verre d'eau et des granulés au charbon… ? »

Ils le regardèrent s'éloigner.

« Un copain à vous ? demanda Suzanne.

— Le dieu de l'indigestion, j'imagine. Écoutez… je… euh… je crois que je me rappelle effectivement un détail, dit l'oh bon dieu. Juste avant que je… euh… m'incarne. Mais ç'a l'air ridicule…

— Oui ?

— Des dents. »

Suzanne hésita. « Vous ne parlez pas d'une bête qui vous attaquait, je me trompe ? fit-elle d'un ton sec.

— Non. Rien qu'une… sensation de dents. Ça ne veut sans doute pas dire grand-chose. Comme dieu des gueules de bois, j'en vois de bien pires, c'est moi qui vous le dis.

— Rien que des dents. Des tas de dents. Mais pas des dents horribles. Rien que des tas et des tas de petites dents. Une vision presque… triste ?

— Oui. Comment vous le savez ?

— Oh, je… me souviens peut-être que vous me l'avez dit avant que vous m'en parliez. Je ne sais pas. Et un gros globe rouge brillant, ça vous évoque quelque chose ? »

L'oh bon dieu parut réfléchir un moment. « Non, répondit-il enfin, là, je ne peux pas vous aider, j'en ai peur. Rien que des dents. Des rangées et des rangées de dents.

— Je ne me souviens pas de rangées, fit Suzanne. J'ai seulement senti que… les dents étaient importantes.

— Nan, c'est fou tout ce qu'on arrive à faire avec un bec, dit le corbeau qui furetait sur la table encombrée et avait réussi à soulever le couvercle d'un bocal.

— Qu'est-ce que tu as trouvé encore ? fit Suzanne d'un ton las.

— Des yeux, répondit le corbeau. Hah, pour ça, ils savent vivre, les mages, hein ? Ils ne manquent de rien dans le secteur, je te le garantis.

— C'est le bocal d'olives, dit Suzanne.

— Pas de chance pour elle, fit le corbeau. C'est maintenant le mien.

— C'est une espèce de fruit ! Ou de légume, je ne sais pas !

— T'es sûre ? » Le corbeau fit pivoter un œil méfiant sur le bocal et l'autre sur la jeune femme.

« Oui ! »

Les yeux pivotèrent encore.

« Comme ça, te voilà tout d'un coup spécialiste des yeux.

— Regarde, c'est tout vert, crétin d'oiseau !

— Ce sont peut-être de très vieux yeux, rétorqua le corbeau d'un air provocant. Des fois, ils virent comme ça…

— COUIII, fit la Mort aux Rats qui avait déjà rongé la moitié d'un fromage.

— Pas si crétin que ça, se défendit le corbeau. Les corvidés sont extrêmement doués en matière de raisonnement et, dans le cas de certaines espèces forestières, pour se servir d'outils.

— Oh, comme ça, te voilà spécialiste des corbeaux, hein ? lança Suzanne.

— Ma petite dame, il se trouve que je suis un…

— COUIII », fit à nouveau la Mort aux Rats.

La jeune femme et le corbeau se retournèrent. Le rongeur montrait ses dents grises.

« La fée des dents ? comprit Suzanne. Oui, et alors ?

— COUIII.

— Des rangées de dents, répéta l'oh bon dieu. Comme… des rangées, vous savez ? Qu'est-ce que c'est, la fée des dents ?

— Oh, on la voit beaucoup ces temps-ci, répondit Suzanne. On *les* voit beaucoup, plutôt. C'est une espèce de système de franchise. On se trouve une échelle, une ceinture-portefeuille, une paire de tenailles, et on est paré.

— Des tenailles ?

— Si elle n'a pas la monnaie, elle doit prendre une dent de plus en acompte. Mais, écoutez, les fées des dents sont inoffensives. J'en ai déjà rencontré une ou deux. Ce sont des travailleuses, rien d'autre. Elles ne menacent personne.

— COUIII.

— J'espère seulement que grand-père ne s'est pas mis en tête de les remplacer aussi. Bon sang, rien que d'y penser…

— Elles ramassent des dents ?

— Oui. Manifestement.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? C'est leur travail, tiens.

— Pour quoi faire, je veux dire. Où est-ce qu'elles emportent les dents qu'elles ont ramassées ?

— Je n'en sais rien, moi ! Elles… ben, elles prennent les dents et laissent l'argent, répondit Suzanne. En voilà une question : "Où est-ce qu'elles emportent les dents ?"

— Je me la pose, voilà. Tous les humains doivent sûrement le savoir, je suis sûrement très bête pour demander ça, c'est sûrement archiconnu. »

Suzanne regarda la Mort aux Rats d'un air songeur.

« C'est vrai, ça… où est-ce qu'elles emportent les dents ?

— COUIII.

— Il dit qu'il en a aucune idée, traduisit le corbeau. Peut-être qu'elles les revendent ? » Il picora dans un autre bocal. « Et ceux-là, ils ont l'air tout ridés… ?

— Des noix au vinaigre, le renseigna distraitement Suzanne. Qu'est-ce qu'elles font des dents ? À quoi ça leur servirait d'en garder autant ? Mais… quel mal peut faire une fée des dents ?

— On a peut-être le temps d'en trouver une pour le lui demander, non ? suggéra l'oh bon dieu.

— Le temps n'est pas un problème », fit Suzanne.

Il y a ceux qui croient que la connaissance s'acquiert – un minerai précieux pioché, comme qui dirait, dans les strates grises de l'ignorance.

Il y a ceux qui croient qu'on peut uniquement se la rappeler, qu'il existait un âge d'or dans un passé reculé où tout était déjà connu, où les pierres s'ajustaient si précisément qu'on arrivait à peine à insérer entre elles la lame d'un couteau, vous savez, et ils avaient à l'évidence des machines volantes, parfaitement, pour la simple raison qu'on ne peut voir leurs ouvrages de terre que d'en haut, ah, et puis il y a un musée, j'ai lu ça quelque part, où on a trouvé une calculatrice de poche sous l'autel d'un vieux temple, vous voyez le topo, mais le gouvernement a étouffé l'affaire[19]…

[19] C'est étonnant comme les gouvernements s'y entendent, étant donné leurs résultats dans presque tous les autres domaines, pour étouffer des affaires comme les rencontres avec des extraterrestres. Peut-être que les extraterrestres sont eux-mêmes trop gênés pour en parler.

Mustrum Ridculle, lui, croyait qu'on acquérait la connaissance en criant sur les gens et faisait des efforts en ce sens. Les mages s'étaient réunis dans la Salle Peu Commune autour de la table chargée de piles imposantes de livres.

« C'est le réveillon du Porcher, archichancelier, fit le doyen d'un ton de reproche en feuilletant un ouvrage ancien.

— Pas avant minuit, crétin, c'est l'heure solennelle, dit Ridculle. Régler cette affaire va vous ouvrir l'appétit, les gars.

— Je crois que je tiens quelque chose, archichancelier, lança le titulaire de la chaire des études indéfinies. C'est *Les dieux élémentaires* de Goddelet. Il y a là des trucs sur les lares et les pénates qui pourraient coller, on dirait.

— Les lares et les pénates ? Ils devenaient quoi quand ils étaient chez eux ? répliqua Ridculle.

— Hahaha, fit le titulaire de la chaire.

— Quoi ? s'étonna Ridculle.

— Je croyais que vous faisiez une bonne astuce, archichancelier, répondit le titulaire de la chaire.

— Ah bon ? C'était pas exprès.

— Ça n'est pas nouveau, fit le doyen tout bas.

— Qu'est-ce que vous racontez, doyen ?

— Rien, archichancelier.

On ignore pourquoi la plupart des espèces de l'univers qui voyagent dans l'espace tiennent à farfouiller dans les sous-vêtements terriens comme prélude à un contact officiel. Mais des représentants de plusieurs centaines d'espèces se sont mis à rôder, à l'insu les uns des autres, dans des campagnes reculées de la planète et, suite à ça, kidnappent à tirelarigot d'autres prétendus kidnappés. Certains se sont à vrai dire fait kidnapper tandis qu'ils attendaient de procéder au kidnapping de deux autres extraterrestres sur le point de kidnapper les extraterrestres qui, suite à des ordres compris de travers, voulaient mettre du bétail en cercle et mutiler des cultures.

La planète Terre est désormais interdite à toutes les espèces extraterrestres jusqu'à ce qu'elles puissent comparer leurs notes et savoir combien elles ont réellement enlevé d'humains. Elles se demandent, hélas, s'il n'y en a pas qu'un seul. Gros, poilu et affublé de très grands pieds.

La vérité est peut-être ailleurs, mais les mensonges sont dans la tête.

— Je croyais que vous disiez “chez eux” parce qu’il s’agit de dieux protecteurs du foyer. Ou qu’il s’agissait, plutôt. Ils ont, semble-t-il, disparu depuis longtemps. C’étaient… de petits esprits domestiques, comme par exemple… »

Trois autres mages, à l’esprit vif pour des mages, plaquèrent la main sur la bouche des études indéfinies.

« Faites gaffe ! dit Ridculle. Les paroles en l’air, ça crée la vie ! C’est comme ça qu’on a hérité d’un dieu de l’indigestion bien gras qu’est malade dans les cabinets. Au fait, où il est passé, l’économe ?

— Il était aux cabinets, archichancelier, répondit l’assistant des runes modernes.

— Quoi ? Quand le…

— Oui, archichancelier.

— Ah, bah, j’suis sûr qu’il va bien, dit Ridculle du ton neutre de qui songe aux désagréments subis par un collègue hors de portée d’oreille. Mais on veut plus de ces… De ces quoi, d’ailleurs, titulaire ?

— Lares et pénates, archichancelier, mais je n’insinuais pas…

— Ça me paraît clair. Un truc a mal tourné et ces p’tites saletés reviennent. L’astuce, c’est de trouver ce qui a mal tourné et le refaire bien tourner.

— Oh, parfait, je suis bien content que l’affaire soit réglée, dit le doyen.

— Des dieux domestiques, fit Ridculle. C’est ce qu’ils sont, titulaire ? » Il ouvrit le tiroir de son chapeau et en sortit sa pipe.

« Oui, archichancelier. Je lis ici qu’ils étaient les… esprits locaux, je suppose. Ils veillaient à ce que le pain lève et que le beurre soit correctement baratté.

— Est-ce qu’ils mangeaient les crayons ? Et rayon chaussettes, comment ils se conduisaient ?

— Ça remonte à l’époque du Premier Empire, reprit les études indéfinies. Sandales, toges, tout ça.

— Ah. Pas spécialement amateurs de jus de chaussette ?

— Pas particulièrement, non. Et c’était neuf siècles avant qu’Osric Pencillium découvre, dans les sables riches en graphite de l’île lointaine de Sumtri, le petit buisson qu’il a amené, à force de culture minutieuse, à produire les longues…

— Oui, tout le monde a vu que vous avez l'encyclopédie ouverte sous la table, titulaire, fit Ridculle. Mais les choses ont dû changer un brin. Se modifier avec le temps. Il y a forcément eu quelques évolutions. Autrefois ils surveillaient le pain qui levait, aujourd'hui on a des bestioles qui boulottent des crayons et des chaussettes et s'arrangent pour qu'on arrive jamais à mettre la main sur une serviette propre quand on en a besoin… »

Des grelots tintinnabulèrent au loin.

Il s'arrêta.

« C'est ce que j'ai dit, c'est ça ? » fit-il.

Les mages hochèrent tristement la tête.

« Et c'est la première fois qu'on en parle ? »

Les mages opinèrent à nouveau.

« Ben, merde, c'est pas possible, ça, on arrive jamais à mettre la main sur une serviette propre quand… »

Un bourdonnement s'éleva de plus en plus fort. Une serviette passa à hauteur d'épaule. Les mages crurent reconnaître une multitude de petites ailes.

« C'est la mienne », fit l'assistant des runes modernes, du reproche dans la voix. La serviette disparut dans la direction de la Grande Salle.

« Des guêpes serviettières, fit le doyen. Bravo, archichancelier.

— Ben, j'veux dire… merde, c'est humain, non ? s'emporta Ridculle. Des trucs marchent mal, d'autres se perdent, c'est naturel d'inventer des p'tites bestioles qui… D'accord, d'accord, j'vais faire gaffe. Je dis juste que l'homme est par nature un être mythopoétique.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda le major de promo.

— Ça veut dire qu'on invente au fur et à mesure, répondit le doyen sans lever le nez.

— Hum… excusez-moi, messieurs, fit Cogite Stibon qui gribouillait d'un air songeur au bout de la table. Est-ce qu'on insinue que des choses reviennent ? Est-ce d'après nous une hypothèse viable ? »

Les mages échangèrent des regards autour de la table.

« Viable, pas de doute.

— Viable, parfaitement.

— Oui, voilà qui est parlé, excellent pour la troupe.

— Quoi donc ? Qu'est-ce qu'est excellent pour la troupe ?

— Ben… des rations en boîte ? Des armes correctes, de bonnes chaussures… tout ça.

— Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ?

— Ne me demandez pas à moi. C'est lui, là, qui a suggéré de donner des trucs aux troupes.

— Vous allez tous la fermer, oui ? Personne va rien donner aux troupes !

— Oh, elles devraient bien recevoir quelque chose, non ? C'est le soir du Porcher, après tout.

— Écoutez, c'était seulement une façon de parler, vu ? Je voulais seulement dire que j'étais entièrement d'accord. C'est du langage imagé. Bon sang, vous pensez tout de même pas que je songe vraiment à offrir des cadeaux aux troupes, que ce soit la nuit du Porcher ou à un autre moment !

— Ah bon ?

— Non !

— C'est un peu mesquin, non ? »

Cogite les laissait divaguer. Ils ont la tête si souvent farcies de sujets profonds et incompréhensibles, se disait-il, qu'elle permet à leurs lèvres de se laisser aller à empoisonner le monde.

« Je ne suis pas d'accord pour qu'on se serve de cet engin à penser, fit le doyen. Je l'ai déjà dit. C'est mettre le doigt dans le culte. Moi, l'occulte m'a toujours suffi, merci bien.

— D'un autre côté, c'est le seul dans l'coin capable de réfléchir sainement et qui fait ce qu'on lui dit », répliqua Ridculle.

Le traîneau filait en vrombissant à travers la neige et laissait des traînées houleuses dans le ciel.

« Oh, vive le vent d'hiver », marmonna Albert qui se cramponnait solidement.

Les patins entrèrent en contact avec un toit près de l'Université ; les cochons ralentirent et s'arrêtèrent.

La Mort consulta encore le sablier.

« BIZARRE, dit-il.

— Un boulot pour la faux, alors ? fit Albert. Pas besoin de la fausse barbe ni du rire jovial ? » Il regarda autour de lui, et le sarcasme céda la place à la perplexité. « Hé… comment est-ce qu'on peut mourir ici ? »

Quelqu'un était mort pourtant. Un cadavre gisait dans la neige.

Il était clair que l'homme venait juste de trépasser. Albert loucha vers le ciel.

« Il a pu tomber de nulle part et y a pas de traces dans la neige, dit-il tandis que la Mort brandissait sa faux. Alors d'où il vient ? On dirait un garde privé. Tué d'un coup de poignard. Y a une méchante blessure de couteau, là, vous voyez ?

— Pas joli », reconnut le fantôme du défunt en se contemplant à ses pieds.

Il détacha les yeux de son enveloppe corporelle, les posa sur Albert puis sur la Mort, et son expression horrifiée se fit inquiète.

« Ils ont pris les dents ! Toutes les dents ! Ils sont entrés comme ça… et… ils… Non, attendez… »

Il s'estompa et disparut.

« Ben, ça, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? fit Albert.

— J'AI MON IDÉE LÀ-DESSUS.

— Z'avez vu son insigne sur sa chemise ? On dirait le dessin d'une dent.

— OUI. TOUT JUSTE.

— D'où ça vient ?

— DE LÀ OÙ JE NE PEUX PAS ALLER. »

Albert baissa les yeux sur le cadavre mystérieux puis les releva sur le crâne impassible de la Mort. « J'continue de trouver drôle qu'on soit tombés sur votre petite-fille comme ça, dit-il.

— OUI. »

Albert pencha la tête de côté. « Vu le nombre de cheminées, de gamins dans le monde, ekcetra.

— EFFECTIVEMENT.

— Une coïncidence étonnante, vraiment.

— DES CHOSES QUI ARRIVENT.

— Dur à avaler, tout d'même.

— LA VIE RÉSERVE ASSURÉMENT QUELQUES SURPRISES.

— Pas que la vie, d'après moi, fit Albert. Et elle était vachement remontée, non ? Salement en pétard. M'étonnerait pas qu'elle se mette à poser des questions.

— LES GENS SONT COMME ÇA.

— Mais le rat la lâche pas, on dirait. Il va sans doute garder l'orbite sur elle. Guider ses pas, sûrement.

— UN PETIT FRIPON, HEIN ? »

Albert sut qu'il ne pouvait pas gagner. La Mort avait ce qui se faisait de mieux en matière de figure impassible.

« JE SUIS CERTAIN QU'ELLE AGIRA SAGEMENT.

— Oh, ouais, fit Albert tandis qu'ils regagnaient le traîneau. Agir sagement, c'est de famille. »

Comme beaucoup de bistrotiers, Igor gardait un gourdin sous son zinc pour régler les petits différends qui éclataient vers l'heure de la fermeture, même si Les Bières ne fermaient en réalité jamais et que le patron, de mémoire de client, n'avait jamais quitté son comptoir. Néanmoins, on en venait parfois aux mains. Ou aux pattes. Ou aux serres.

L'arme de prédilection d'Igor était un peu particulière. Elle avait un embout d'argent (pour les loups-garous), était tapissée d'ail (pour les vampires) et entourée d'une bandelette de couverture (pour les croque-mitaines). Pour tous les autres excités, ses soixante centimètres de chêne des marais bien solide suffisaient le plus souvent.

Il observait la fenêtre. Le gel l'envahissait peu à peu. Pour une raison inconnue, les doigts glacés formaient le dessin de trois petits chiens sortant la tête d'une chaussure.

Puis on lui tapota l'épaule. Il se retourna, le gourdin déjà à la main, et se détendit.

« Oh… c'est vous, mademoiselle. J'ai pas entendu la porte. »

Suzanne s'était passée de la porte. Elle était pressée.

« Avez-vous vu Violette ces derniers temps, Igor ?

— La fille des dents ? » L'unique sourcil d'Igor se plissa sous l'effort de concentration. « Nan, je l'ai pas vue depuis une semaine ou deux. »

Le sourcil s'incurva en un V de contrariété à la vue du corbeau qui tenta de se réfugier d'une démarche traînante derrière un présentoir de cacahuètes à moitié vide.

« Vous pouvez m'ôter ça d'là ? mademoiselle, dit le tavernier. Vous connaissez le règlement sur les animaux et démons familiers. S'il peut pas redevenir humain à la demande, il retourne dehors.

— Ouais, ben, certains d'entre nous ont plus de neurones que de doigts, marmonna une voix de derrière les cacahuètes.

— Où est-ce qu'elle habite ?

— Dites donc, mademoiselle, vous savez que j'réponds jamais à des questions comme ça…

— OÙ EST-CE QU'ELLE VIT, IGOR ?

— Rue Faussepatte, à côté des encadreurs », répondit automatiquement Igor. Son sourcil fit des nœuds rageurs lorsqu'il se rendit compte de ce qu'il venait de dire.

« Bon, mademoiselle, vous connaissez les règles ! On me mord pas, on m'ouvre pas la gorge et personne se cache derrière ma porte ! Et me faites pas le coup d'la voix de votre grand-père ! Je peux vous interdire l'entrée si vous m'empoisonnez la vie comme ça !

— Excusez-moi, c'est important », fit Suzanne. Du coin de l'œil, elle vit que le corbeau avait discrètement gagné les étagères et ôtait le couvercle d'un bocal à coups de bec.

« Ouais, ben, imaginez qu'un des vampires trouve que c'est important pour lui de boire son p'tit remontant tout d'suite ? » grommela Igor en rangeant son gourdin.

Un tintement retentit du côté du bocal d'œufs au vinaigre. Suzanne fit son possible pour ne pas regarder.

« Est-ce qu'on peut s'en aller ? demanda l'oh bon dieu. Tout cet alcool me rend nerveux. »

Suzanne fit oui de la tête et s'empressa de sortir.

Igor grogna. Puis il se remit à observer le gel parce qu'il n'exigeait jamais beaucoup de l'existence. Au bout d'un moment, il entendit une voix assourdie s'écrier : « En ai un ! En ai un ! »

Les mots étaient indistincts parce que le corbeau avait transpercé de son bec un œuf au vinaigre.

Igor soupira et reprit son gourdin. Et le corbeau aurait passé un sale quart d'heure si la Mort aux Rats n'avait pas choisi cet instant pour mordre l'oreille du bistrotier.

« LÀ, EN BAS », fit la Mort. Il tira si vite et sèchement sur les rênes que les cochons se retrouvèrent sens devant derrière.

Albert se dégagea péniblement d'une congère de nounours où il somnolait. « Qu'est-ce qui s'passe ? Qu'est-ce qui s'passe ? On est rentrés dans quelque chose ? » fit-il.

La Mort pointa le doigt vers le bas. À l'infini, la neige étendait son manteau blanc. Seules la lueur d'une bougie par une fenêtre ou une cabane à demi enfouie témoignaient ici et là de la présence dans ce monde de mortels éphémères.

Albert plissa les yeux et vit alors ce que la Mort avait repéré.

« Un pauvre vieux qui crapahute dans la neige, fit-il. Ramasse du bois mort, on dirait, malgré la bise qui mord. Sale nuit pour être dehors. Et j'y suis aussi, dehors, d'ailleurs. Écoutez, maître, j'suis certain que vous en avez maintenant assez fait pour être sûr…

— IL SE PASSE QUELQUE CHOSE EN BAS. HO. HO. HO.

— Écoutez, il va très bien », fit Albert en s'accrochant tandis que le traîneau chutait à toute allure. Un rai de lumière apparut fugitivement lorsque le ramasseur de bois ouvrit la porte d'une masure enfouie dans la neige. « Vous voyez, là-bas, y a deux types qui le rattrapent, regardez, ils plient sous le poids de

paquets et de machins, vous voyez ? Il aura droit à une bonne fête du Porcher, après tout, y a pas de problème. Maintenant on peut s'en aller… »

Les orbites flamboyantes de la Mort embrassèrent la scène dans ses moindres détails.

« ÇA NE VA PAS.

— Oh, non… voilà que ça recommence. »

L'oh bon dieu hésita.

« Comment ça, vous ne pouvez pas passer à travers une porte ? s'étonna Suzanne. Vous l'avez fait dans la taverne.

— C'était différent. J'ai certains pouvoirs divins en présence d'alcool. De toute façon, on a frappé et elle n'a pas répondu. On a de bonnes manières ou on n'en a pas. »

Suzanne haussa les épaules et traversa le bois de qualité médiocre. Elle savait qu'elle n'aurait sans doute pas dû. Chaque fois qu'elle se livrait à de tels agissements, elle dépensait une certaine quantité de… normalité, disons. Et un jour ou l'autre elle oublierait à quoi servent les boutons de porte, tout comme grand-père.

À la réflexion, il n'avait jamais su à quoi servent les boutons de porte.

Elle ouvrit le battant de l'intérieur. L'oh bon dieu entra et regarda autour de lui. Ce qui lui prit peu de temps. La pièce n'était pas vaste. C'était la subdivision d'une salle déjà pas franchement spacieuse au départ.

« C'est là que vit la fée des dents ? s'étonna Bilieux. C'est un peu… sombre et exigu, non ? Du désordre par terre… C'est quoi, ces trucs qui pendent à ce fil ?

— Des… vêtements de femme, répondit Suzanne qui farfouillait dans la paperasse sur une petite table bancale.

— Ils ne sont pas très grands. Et plutôt légers…

— Dites-moi, fit Suzanne sans lever le nez, ces souvenirs que vous aviez en arrivant… ils n'étaient pas très compliqués, hein… ? Ah… »

Il regarda par-dessus l'épaule de la jeune femme alors qu'elle ouvrait un petit carnet rouge.

« Je n'ai que rarement parlé à Violette, dit-elle. Je crois qu'elle livre les dents quelque part et reçoit un pourcentage. Ce n'est pas un travail très bien payé. Vous savez, certains prétendent qu'on peut gagner des mille et des cents durant ses loisirs, mais elle pourrait gagner davantage, d'après elle, comme serveuse de restaurant… Ah, ça m'a l'air d'être ça…

— Quoi donc ?

— Elle m'a dit qu'on lui donne les noms toutes les semaines.

— Quoi ? Des enfants qui vont perdre des dents ?

— Oui. Les noms et les adresses, répondit Suzanne en feuilletant le carnet.

— Ça me paraît peu probable.

— Excusez-moi, mais vous êtes bien le dieu des gueules de bois, non ? Oh, regardez, voici la dent de Twyla, le mois dernier. » Elle sourit à la vue de l'écriture grise et soignée. « Elle se l'est pratiquement fait sauter à coups de marteau parce qu'il lui fallait les cinquante sous.

— Vous aimez vraiment les enfants ? » demanda l'oh bon dieu.

Elle lui jeta un regard. « Pas crus, répondit-elle. Ceux des autres, ça va. Attendez… »

Elle feuilleta quelques pages dans un sens puis dans l'autre.

« Que des journées vierges, dit-elle. Tenez, aucun des derniers jours n'est coché. Pas de noms. Mais si on remonte d'une ou deux semaines, regardez, tout est bien noté et on a additionné les sommes en bas de page, vous voyez ? Et… Là, ce n'est pas normal, tout de même ? »

La première nuit non cochée de la semaine précédente ne portait que cinq noms. La plupart des enfants savaient d'instinct quand ne pas pousser le bouchon trop loin et seuls les rapaces ou les imprévoyants dentaires faisaient appel à la fée des dents en période du Porcher.

« Lisez les noms, demanda Suzanne.

— Guillaume Vitelle, alias Guitou (dom.), alias Branleur (école), 2e ét. chbre fnd, 68, rue de Coudebourg.

» Sophie Langtrie, alias la Princesse à son Papa, chbre gren., 5, Hippo.

» L'honorable Geoffroy Bibbleton, alias Culotte-en-dérangement (dom.), alias Quatre-Zyeux (école), Ier étage arrière, hôtel Scrote, chemin du Parc… »

Il s'interrompit. « Dites, c'est un peu indiscret, non ?

— C'est un monde tout nouveau, fit Suzanne. Vous ne le connaissez pas encore. Continuez.

— Nuhakme Icta, alias Petit-Bijou, sous-sol, le Falafel Hilarant, épicerie klatchienne et plats à emporter 24/24 h, coin Latrempe et Brouillepuits.

» Reginald Blandelys, alias Banjo, alias le Dur-du-chemin-du-Parc, alias Avez-vous-vu-cet-homme ?, alias le Cravateur-de-la-porte-de-l'Oie, alias le Rôdeur-du-Mont-Roupillon, chbre 17, JOP.

— JOP ?

— La Jeunesse ouvrière païenne. C'est comme ça qu'on appelle le plus souvent l'association de la Jeunesse ouvrière cultuelle réformée du dieu ichoreux Bel Shamharoth, répondit Suzanne. Est-ce que vous voyez un type pareil attendre la visite d'une fée des dents ?

— Non.

— Moi non plus. Je le vois davantage attendre celle du Guet. »

Suzanne regarda autour d'elle. C'était franchement une chambre minable, de celles qu'on loue sans intention d'y demeurer longtemps, de celles qu'on traverse au milieu de la nuit accompagné d'une pétarade de cafards lancés sur le plancher dans un flamenco de mort. Incroyable le nombre de gens qui passent leur vie entière dans des logements où ils ne comptent pas demeurer longtemps.

Un lit étroit de mauvaise qualité, le plâtre qui s'effrite, une fenêtre minuscule…

Elle l'ouvrit, tâtonna sous le rebord et sentit avec satisfaction ses doigts fureteurs se refermer sur un bout de ficelle attaché à un sac en toile cirée. Elle le hissa.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda l'oh bon dieu tandis qu'elle l'ouvrait sur la table.

— Oh, c'est courant, répondit Suzanne en sortant des paquets enveloppés dans du papier huilé de récupération. Quand on vit seul, les souris et les cancrelats dévorent tout, on n'a nulle part où garder son manger, mais, à l'extérieur de la fenêtre, c'est au frais et à l'abri. Plus ou moins à l'abri. C'est une vieille astuce. Tenez… regardez ça. Du lard sec comme du cuir, un pain tout vert et un morceau de fromage qui aurait besoin d'un bon rasage. Elle n'est pas rentrée chez elle depuis un moment, croyez-moi.

— Oh là là. Et alors ?

— Où a-t-elle emporté les dents ? fit-elle, surtout à sa propre intention. Qu'est-ce que la fée des dents peut bien faire avec… »

On frappa à la porte. Suzanne l'ouvrit.

Sur un petit homme chauve en long manteau brun. Il tenait une écritoire à pince et il cligna nerveusement des yeux à la vue de la jeune femme.

« Euh… commença-t-il.

— Je peux vous aider ? demanda Suzanne.

— Euh… j'ai vu de la lumière, comprenez, alors je m'suis dit que Violette était là », répondit le petit bonhomme. Il tripotait le crayon attaché à l'écritoire par un bout de ficelle. « C'est qu'elle est un peu en retard pour les dents, y a un peu d'argent à revenir, la charrette d'Heudebert est pas rentrée, faut que je le signale dans mon rapport, alors je suis passé au cas où… où elle serait malade ou autre chose, c'est pas drôle d'être seule et malade le soir du Porcher…

— Elle n'est pas là », dit Suzanne.

L'homme lui lança un regard inquiet et secoua tristement la tête.

« Y a pas loin de treize piastres en argent d'oreiller, voyez. Va falloir que je le signale.

— À qui ?

— Ça va remonter très haut, voyez. J'espère seulement qu'on est pas dans l'cas de cette fille à Quirm qui s'est mise à dévaliser les maisons. On a jamais su comment ça s'était terminé…

— Le signaler à qui ?

— Sans parler de l'échelle et des tenailles, poursuivit l'homme lancé dans une litanie contre un monde qui ne savait pas ce qu'était remplir un rapport AF 17 en trois exemplaires. Comment est-ce que je peux me tenir au courant de l'inventaire si tout le monde s'amuse à puiser dans la réserve ? » Il secoua la tête. « Chaispas, moi, elles acceptent le boulot, elles s'attendent à de belles nuits ensoleillées, elles se payent un peu de mauvais temps et tout d'un coup elles te disent : "Salut, j'vais faire la serveuse dans un pays chaud." Et puis y a Heudebert. Je l'connais, lui. Un p'tit verre pour lutter contre le froid, puis un deuxième pour accompagner le premier, ensuite un troisième au cas où les deux autres se perdraient… Tout ça va forcément figurer dans mon rapport, vous savez, et qui va se faire taper sur les doigts ? Je vais vous l'dire…

— Vous, c'est ça ? » l'interrompit Suzanne. Elle se sentait presque hypnotisée. L'homme arborait même une frange de cheveux inquiets et une petite moustache inquiète. Et sa voix laissait clairement entendre qu'à la fin du monde il se demanderait avec inquiétude si on ne l'en rendrait pas responsable.

« Exactement », reconnut-il vaguement à regret. Il n'allait pas laisser un tant soit peu de sympathie éclairer sa journée. « Et les filles font sans arrêt des réflexions sur leur boulot, mais j'leur dis de pas trop pousser, c'est surtout de l'escalade à l'échelle, elles sont pas obligées de passer leurs soirées jusqu'au cou dans la paperasse ni de boucher les trous dans la comptabilité de leur poche, qui plus est…

— Vous employez les fées des dents ? » fit aussitôt Suzanne. L'oh bon dieu était toujours debout, mais il avait les yeux vitreux.

Le petit homme se rengorgea un peu. « Comme qui dirait, fit-il. Je m'occupe grosso modo du service de la réception et de l'expédition…

— Expédition vers où ? »

Il la regarda fixement. Les questions abruptes, directes, n'étaient pas son fort.

« Je veille seulement au chargement sur les charrettes, marmonna-t-il. Une fois que c'est fait et qu'Heudebert a signé le

GV 19 de prise en charge, c'est terminé pour moi. Seulement, comme je l'disais, je l'ai pas vu de la semaine et…

— Toute une charrette pour une poignée de dents ?

— Ben, y a les repas des gardes et… Dites donc, vous êtes qui, d'abord ? Qu'est-ce que vous fichez ici ? »

Suzanne se redressa. « Je ne suis pas obligée d'endurer ça », fit-elle d'une voix douce, davantage pour elle-même qu'autre chose. Elle se pencha une nouvelle fois vers le bonhomme.

« DE QUELLE CHARRETTE EST-CE QU'ON PARLE, CHARLIE ? » L'oh bon dieu s'écarta brutalement. L'homme en manteau brun bondit en arrière et s'aplatit contre le mur du couloir lorsque Suzanne avança vers lui.

« Elle passe le mardi, haleta-t-il. Dites, qu'est-ce…

— ET ELLE VA OÙ ?

— Chaispas, moi ! J'vous l'ai dit, une fois qu'il…

— A signé le formulaire GV 19 de prise en charge, c'est terminé pour vous, fit Suzanne de sa voix normale. Oui. Vous l'avez dit. Quel est le nom de famille de Violette ? Elle n'en a jamais parlé. »

L'homme hésita.

« JE VOUS DEMANDE…

— Violette Bouteiller !

— Merci.

— Et Heudebert, l'a disparu aussi, poursuivit un Charlie plus ou moins en pilote automatique. Je trouve ça louche. J'veux dire, il a une femme et tout. Ce serait pas l'premier à perdre la boule pour treize piastres et une cheville bien faite, et, comme de juste, personne pense à ma pomme qui dois payer les pots cassés, j'veux dire, imaginez qu'y nous prenne à tous l'envie de mettre les voiles avec des donzelles ? »

Il jeta à Suzanne le regard sombre de celui qui, si le monde n'avait pas besoin de lui, se sentirait las de peindre de jeunes femmes nues quelque part sur une île des tropiques.

« Qu'est-ce que deviennent les dents ? » demanda Suzanne.

Il la regarda en clignant des yeux. Une petite terreur, se dit Suzanne. Une toute petite terreur, faible, extrêmement bornée, qui peine à terroriser son entourage parce qu'on trouve

difficilement plus petit et plus faible et qui mène donc la vie un peu plus dure à tout le monde…

« En voilà une question ! parvint-il à lancer en défiant le regard de la jeune femme.

— Vous ne vous l'êtes jamais posée ? » fit Suzanne qui ajouta en son for intérieur : Moi, non. Quelqu'un se l'est-il d'ailleurs jamais posée ?

« Ben, c'est pas mon boulot, moi je fais que…

— Oh, oui. Vous l'avez déjà dit. Merci. Vous m'avez bien aidée. Merci beaucoup. »

L'homme la regarda fixement, puis fit demi-tour et dévala l'escalier.

« Sapristi, lâcha Suzanne.

— Pas courant comme juron, fit nerveusement l'oh bon dieu.

— C'est tellement facile. Si ça me chante, je peux trouver qui je veux. C'est de famille.

— Oh. C'est bien.

— Non. Est-ce que vous pouvez imaginer combien c'est difficile d'être normal ? Tout ce qu'il faut se rappeler ? Comment aller se coucher ? Comment oublier des détails ? À quoi servent les boutons de porte ? »

Pourquoi lui demander ? songea-t-elle devant la mine défaite de l'oh bon dieu. Ce qui est normal pour lui, c'est de se souvenir de vomir ce qu'un autre a bu.

« Oh, allez, venez », dit-elle avant de se hâter vers l'escalier.

C'était si simple de se glisser dans l'immortalité, d'enfourcher le cheval, de tout savoir. Et chaque fois qu'on tombait dans ce système, on se rapprochait du jour où on ne pourrait plus jamais en sortir ni oublier.

La Mort était héréditaire.

Un legs des ancêtres.

« Où on va, maintenant ? demanda l'oh bon dieu.

— À la JOP », répondit Suzanne.

Le vieux dans sa masure contempla d'un œil incertain le festin étalé devant lui. Il s'assit sur son tabouret et se recroquevilla sur lui-même comme une araignée dans le feu.

« J'ai un p'tit reste d'une platée de fayots, marmonna-t-il en observant ses visiteurs à travers des yeux embués.

— Dieux du ciel, vous n'allez tout de même pas manger des haricots un soir du Porcher, dit le roi avec un grand sourire. Manger des haricots le soir du Porcher porte affreusement malheur. Diantre, oui !

— J'savais pas, fit le vieux en baissant désespérément le nez sur ses genoux.

— Nous vous avons apporté ce magnifique festin. Vous ne le trouvez pas magnifique ?

— Et je suis sûr que vous en êtes profondément reconnaissant, ajouta le page d'un ton sec.

— Oui, ben, 'videmment, c'est très aimable de vot'part, mes nobles seigneurs », reconnut le vieux d'une voix de petite souris. Il cligna des yeux, hésitant sur ce qu'il devait faire ensuite.

« On a à peine touché à la dinde, il reste beaucoup de viande dessus, dit le roi. Et servez-vous donc de cet excellent canard siffleur farci au foie de cygne.

— … seulement, moi j'aime bien une platée de fayots et j'ai jamais rien dû à personne, aux uns comme aux autres, fit le vieux sans quitter ses genoux des yeux.

— Dieux du ciel, mon brave, ne vous inquiétez pas pour cela, répliqua le roi avec chaleur. C'est le soir du Porcher ! Je regardais tout à l'heure par la fenêtre et je vous ai vu cheminer dans la neige, alors j'ai dit à Germain, le jeune page qui m'accompagne, je lui ai donc dit : "Qui est ce pauvre vieux ?" Et il m'a répondu : "Oh, c'est un paysan qui vit du côté de la forêt." Alors moi j'ai dit : "Eh bien, je ne peux plus rien avaler et c'est le Porcher, après tout", si bien que nous avons tout emballé et nous voici !

— Et j'imagine que vous éprouvez une gratitude à fendre le cœur, ajouta le page. J'imagine que nous avons apporté un rayon de lumière dans le tunnel obscur de votre vie, hmm ?

— … oui, ben… 'videmment, seulement j'les ai de côté depuis des semaines, voyez, et j'ai quèques patates qui cuisent sous la

cendre, j'les ai trouvées dans la cave et les souris y avaient à peine touché. » Le vieux ne levait pas les yeux du niveau de ses genoux. « Et mon p'pa m'a appris à jamais demander…

— Écoutez, fit le roi en élevant un peu la voix, j'ai fait des kilomètres à pied ce soir et je parie que vous n'avez jamais vu un repas pareil de toute votre vie, hein ? »

Des larmes de gêne et d'humiliation roulaient sur la figure du vieux. « … Ben, c'est sûr que c'est bien aimable de vot'part, mes nobles seigneurs, mais j'crois pas que je saurais manger du cygne et tout l'restant, mais si vous avez envie d'un peu d'mes fayots, faut l'dire…

— Que les choses soient bien claires, fit le roi d'un ton sec. C'est un authentique acte charitable de nuit du Porcher, vu ? Et nous allons rester ici pour admirer le sourire sur votre figure sale mais honnête, c'est compris ?

— Et qu'est-ce qu'on dit à notre bon roi ? » souffla le page.

Le paysan baissa la tête.

« 'rci.

— Bien, fit le roi en se carrant sur sa chaise. Maintenant, prenez votre fourchette… »

La porte s'ouvrit à la volée. Une silhouette indistincte entra à grands pas dans la masure au milieu d'un nuage tourbillonnant de neige.

« QU'EST-CE QUI SE PASSE ICI ? »

Le page voulut se mettre debout et tirer son épée. Il ne comprit jamais comment l'autre silhouette avait pu passer dans son dos, mais elle s'y trouvait pourtant, et elle le forçait à se rasseoir.

« Salut, fiston, je m'appelle Albert, fit une voix dans son oreille. Pourquoi tu rengaines pas cette épée tout doucement ? Tu pourrais blesser quelqu'un. »

Un doigt poussa le roi trop secoué pour bouger.

« À QUOI JOUEZ-VOUS, SIRE ? »

Le roi s'efforça de se concentrer sur la silhouette. Il en retira une impression de rouge, de blanc mais aussi de noir.

À la grande surprise d'Albert – qui n'en montra rien – l'homme parvint à se lever et se redresser aussi royalement qu'il

put. « Ce qui se passe ici, qui que vous soyez, c'est un magnifique exemple de geste charitable ! Et qui… ?

— NON.

— Quoi ? Comment osez-vous… ?

— ÊTES-VOUS VENU LE MOIS DERNIER ? VIENDREZ-VOUS LA SEMAINE PROCHAINE ? NON. MAIS CE SOIR VOUS VOULEZ VOUS SENTIR LE CŒUR AU CHAUD. CE SOIR VOUS VOULEZ QU'ON SE DISE : QUEL BON ROI ON A.

— Oh, non, il va encore trop loin… » marmonna tout bas Albert. Il força une fois de plus le page à se rasseoir. « Non, tu restes là, fiston. Sinon tu seras plus qu'un paragraphe.

— En tout cas, c'est davantage que ce qu'il a ! cracha le roi. Et tout ce qu'il nous a offert en échange, c'est de l'ingratitude…

— OUI, ÇA GÂCHE TOUT, HEIN ? » La Mort se pencha. « *FICHEZ LE CAMP.* »

À son grand étonnement, le roi sentit ses jambes prendre le pouvoir et lui faire franchir la porte.

Albert tapota l'épaule du page. « Et tu peux filer aussi, dit-il.

— … j'veux pas vexer l'monde, moi, c'est juste que j'ai jamais rien demandé à personne… marmonna le vieux plongé dans son petit univers modeste en se triturant nerveusement les mains.

— Ce serait mieux de me laisser celui-là, maître, si ça vous ennuie pas, proposa Albert. Je reviens dans une seconde. » Les détails en suspens, songea-t-il, c'est ça mon boulot. Régler les détails en suspens. Le maître ne fait jamais gaffe aux détails.

Il rattrapa le roi dehors.

« Ah, vous voilà, sire, dit-il. Avant que vous partiez, ça prendra moins d'une minute, une bricole… » Albert se pencha tout près du roi abasourdi. « Au cas où un inconscient se mettrait dans l'idée de faire une gaffe, vous savez, comme peut-être envoyer des gardes ici demain, éjecter le vieux de sa cabane, le flanquer en prison, des trucs comme ça… eh bieeen… c'est le genre de gaffe qu'il aurait intérêt de garder au chaud, vu que ce serait la dernière qu'il ferait. À bon entendeur, salut, pigé ? » Il se tapota l'aile du nez d'un air de conspirateur. « Joyeux Porcher. »

Puis il regagna en vitesse la masure.

Le festin avait disparu. Le vieux contemplait d'un regard trouble la table vide.

« DES RESTES À MOITIÉ CONSOMMÉS, dit la Mort. ON PEUT SÛREMENT FAIRE MIEUX. » Il plongea la main dans le sac.

Albert lui saisit le bras avant qu'il ne la retire. « Ça vous ennuie pas si j'vous donne un p'tit conseil, maître ? J'ai grandi dans ce genre d'ambiance.

— EST-CE QUE TU NE SENS PAS TES YEUX SE GONFLER DE LARMES ?

— Plutôt ma main se tendre vers la boîte d'allumettes, je dirais. Écoutez… »

Le vieux n'eut que vaguement conscience de chuchotements. Il restait assis, le dos voûté, le regard dans le vide.

« MA FOI, SI TU ES SÛR…

— J'connais, j'ai vécu ça, j'suis déjà passé par là, dit Albert. La charité, c'est pas donner aux gens ce qu'on a envie de leur donner, mais ce dont ils ont besoin.

— TRÈS BIEN. » La Mort replongea la main dans le sac. « JOYEUX PORCHER. HO. HO. HO. »

Apparut un chapelet de saucisses. Apparut une flèche de lard. Un petit pot de porc salé. Un paquet de tripes enveloppé dans du papier gras. Un boudin noir. Plusieurs autres pots de cochonnailles dégoûtantes mais savoureuses, hautement appréciées dans tout système économique fondé sur le porc. Et, déposée sur la table avec un bruit sourd et doux, apparut…

« Une tête de cochon, souffla le vieux. Une entière ! J'ai pas mangé de fromage de tête depuis des années ! Et une jatte de pieds de cochon ! Et un bol de graisse salée !

— HO. HO. HO.

— Pas croyable, fit Albert. Comment vous avez fait pour que la tête ressemble au roi ?

— JE CROIS QUE C'EST UNE COÏNCIDENCE. »

Albert tapota l'épaule du vieux. « Payez-vous donc une pinte de bon sang, dit-il. Et même deux boudins, tiens. J'crois qu'on devrait maintenant y aller, maître. »

Ils laissèrent le vieux l'œil rond devant la table chargée de victuailles. « C'ÉTAIT BIEN, NON ? fit la Mort tandis que les cochons prenaient de la vitesse.

— Oh oui, dit Albert en secouant la tête. Pauvre diable. Des fayots le soir du Porcher ? Malheureux, ça. Pas une nuit pour trouver un fayot dans sa gamelle.

— IL ME SEMBLE QUE J'AI DES DISPOSITIONS POUR CES CHOSES-LÀ, TU SAIS.

— Vraiment, maître ?

— C'EST AGRÉABLE DE FAIRE UN TRAVAIL OÙ LES GENS SONT IMPATIENTS DE TE VOIR.

— Ah, dit Albert d'un air sombre.

— NORMALEMENT, ILS NE SONT PAS PRESSÉS DE ME RENCONTRER.

— Oui, j'imagine.

— SAUF DANS CERTAINS CAS PARTICULIERS ET PLUTÔT MALHEUREUX.

— C'est vrai, c'est vrai.

— ET ILS LAISSENT RAREMENT UN VERRE DE CHERRY DEHORS.

— J'imagine, oui.

— JE PRENDRAIS FACILEMENT GOÛT À CE TRAVAIL, À VRAI DIRE.

— Mais ça sera pas nécessaire, hein, maître ? fit aussitôt Albert qui voyait se profiler sous son crâne la perspective horrible de rester indéfiniment Albert le lutin. Parce qu'on va ramener le père Porcher, non ? Vous avez bien dit qu'on allait le ramener, non ? Et la p'tite Suzanne doit sûrement s'activer…

— OUI. ÉVIDEMMENT.

— Même si vous lui avez rien demandé, bien sûr. »

Les oreilles hypertendues d'Albert ne détectaient aucun enthousiasme. Oh là là, se dit-il.

« J'AI TOUJOURS CHOISI LA VOIE DU DEVOIR.

— C'est vrai, maître. »

Le traîneau filait comme l'éclair.

« JE SUIS PARFAITEMENT RESPONSABLE ET DÉTERMINÉ.

— Alors y a pas de problème, maître, fit Albert.

— INUTILE DE S'INQUIÉTER.

— Ravi de l'entendre, maître.

— SI J'AVAIS UN PRÉNOM, "DEVOIR" SERAIT MON DEUXIÈME.

— Bien.

— TOUT DE MÊME… »

Albert tendit l'oreille et crut entendre, à la limite de l'audible, une voix murmurer tristement :

« Ho. Ho. Ho. »

On faisait la fête. Dans tout le bâtiment, semblait-il.

« Des jeunes débordants d'énergie, pas de doute, fit prudemment l'oh bon dieu en enjambant une serviette mouillée. Est-ce que les femmes sont admises ?

— Non », répondit Suzanne. Elle entra dans le bureau du directeur à travers un mur.

Passa un groupe de jeunes gens qui transportaient un tonneau de bière.

« Vous allez le regretter demain matin, dit Bilieux. L'alcool est une illusion, vous savez. »

Ils déposèrent le tonneau sur la table et firent sauter la bonde.

« Il y en a qui seront forcément malades après tout ça, reprit-il en élevant la voix au-dessus du brouhaha. J'espère que vous vous en rendez compte. Vous trouvez ça malin, hein, de vous rabaisser au niveau des bêtes de somme… euh… au niveau où elles tomberaient si elles buvaient, j'entends. »

Les jeunes gens s'éloignèrent en laissant une chope de bière à côté du tonneau.

L'oh bon dieu y jeta un coup d'œil, la saisit et la flaira.

« Beurk. »

Suzanne sortit du mur.

« Il n'est pas revenu depuis… Qu'est-ce que vous faites ?

— Je voulais connaître le goût de la bière, répondit l'oh bon dieu d'un air coupable.

— Vous ne savez pas, vous, quel goût a la bière ?

— Pas dans ce sens-là, non. Elle… est différente quand elle m'arrive », dit-il avec aigreur. Il prit une autre gorgée, puis une bonne rasade. « Je ne vois pas pourquoi on en fait tout un plat », ajouta-t-il.

Il retourna la chope vide. « Je suppose qu'elle sort par ce robinet, là, fit-il. Vous savez, pour une fois dans ma vie, j'aimerais me soûler.

— C'est ce que vous faites toujours, non ? rétorqua Suzanne qui ne lui prêtait pas vraiment attention.

— Non. Je *suis* toujours soûl. Je vous ai expliqué ça, j'en suis sûr.

— Il est parti depuis deux jours, fit Suzanne. C'est bizarre. Et il n'a pas dit où il allait. Le dernier soir où on l'a vu ici, c'était celui où il figurait sur la liste de Violette. Mais il a payé sa chambre pour la semaine et j'ai le numéro.

— Et la clé ?

— En voilà une drôle d'idée. »

La chambre de monsieur Blandelys était petite. Rien d'étonnant à ça. Ce qui étonnait, en revanche, c'était sa propreté, le lit impeccablement fait, le plancher soigneusement balayé. On l'imaginait difficilement habitée, mais certains indices témoignaient du contraire. Sur la table toute simple près du lit trônait le petit portrait, plutôt sommaire, d'un bouledogue emperruqué, mais à bien y regarder il s'agissait peut-être d'une femme. Hypothèse hasardeuse que confirmait l'inscription au dos : *À un bon fils, de la part de sa maman.*

Un livre était posé à côté. Suzanne se demanda quel genre d'ouvrage achetait un lecteur issu du milieu de monsieur Blandelys.

Il s'agissait d'un livre de six pages, de ceux censés captiver les enfants par la magie du mot imprimé en leur faisant remarquer qu'ils arrivaient à « voir courir Toby ».

Il n'y avait pas plus de dix mots par page et pourtant, soigneusement inséré entre les pages quatre et cinq, se trouvait un signet.

Suzanne revint à la couverture. Le livre s'intitulait *Histoires joyeuses*. On voyait un ciel bleu, des arbres et deux enfants d'un rose impossible qui jouaient avec un chien à l'air folâtre.

L'ouvrage donnait l'impression qu'on l'avait souvent lu, quoique lentement.

Et c'était tout.

Une impasse.

Non. Peut-être que non…

Par terre, près du lit, comme si on l'avait laissée tomber par hasard, gisait une petite pièce argentée d'une demi-piastre.

Suzanne la ramassa et la jeta négligemment en l'air. Elle toisa l'oh bon dieu. Il se faisait passer une grande lampée de bière d'une joue à l'autre en contemplant le plafond d'un œil songeur.

Elle s'interrogea sur les chances de survie de son incarnation à Ankh-Morpork un soir de Porcher, surtout si les effets du remède s'estompaient. Après tout, le seul but de son existence, c'était d'avoir mal au crâne et de vomir. Peu d'emplois au sortir des études nécessitaient en priorité ce type de qualifications.

« Dites-moi, fit-elle, est-ce que vous êtes déjà monté à cheval ?

— Je ne sais pas. C'est quoi, un cheval ? »

Dans les profondeurs de la bibliothèque de la Mort, un couinement.

Pas très sonore, mais davantage que ne le laisserait entendre le niveau de décibels dans le silence furtif et gribouillant des livres.

Tout le monde, dit-on, contient un livre en soi. Dans cette bibliothèque, tout le monde était contenu dans un livre.

Le couinement se fit plus fort. Il avait un côté rythmique, en boucle.

Des livres et des livres, sur des étagères et des étagères… et dans chaque ouvrage, à la page du présent en mouvement

constant, le griffonnement d'une écriture qui couche le récit de chaque existence…

Le couinement passa l'angle de l'allée.

Il provenait de ce qui ressemblait à un édifice extrêmement branlant à plusieurs étages. L'édifice rappelait une tour de siège ouverte sur les flancs. À sa base, entre les roues, deux pédales reliées à des engrenages permettaient de déplacer la structure.

Suzanne se cramponnait à la rambarde de la plate-forme la plus haute. « Vous ne pouvez pas aller plus vite ? lança-t-elle. On n'en est pour l'instant qu'aux Bi.

— Je pédale depuis une éternité ! haleta l'oh bon dieu.

— Ben, la lettre A marche très fort. »

Suzanne, la tête levée, parcourait du regard les étagères. Dans les A, on trouvait entre autres les « Anonyme ». Tous ceux qui, pour une raison quelconque, n'héritaient jamais officiellement d'un patronyme.

Des livres peu épais pour la plupart.

« Ah… Bo… Bof… Bol… tournez à gauche… »

La tour de bibliothèque vira pesamment au carrefour suivant en couinant.

« Ah… Bo… la barbe, les Bou sont au moins vingt étagères plus haut.

— Oh, génial », fit l'oh bon dieu d'un air sombre.

Il tira sur le levier qui déplaçait la chaîne de transmission d'un pignon à un autre et se remit à pédaler.

Laborieusement, la tour grinçante se mit à se déplier en hauteur.

« Voilà, on y est, cria Suzanne vers le bas après plusieurs minutes d'ascension lente. Là… voyons voir… Aabana Bouteiller…

— J'imagine que Violette se trouve beaucoup plus loin, fit l'oh bon dieu qui se voulait ironique.

— En avant ! »

En tanguant légèrement, la tour parcourut les B jusqu'à :

« Stop ! »

L'engin oscilla lorsque l'oh bon dieu plaqua d'un coup de pied le sabot de frein contre une roue.

« Je crois que c'est elle, fit une voix en hauteur. C'est bon, vous pouvez me redescendre. »

Une grande roue lestée de lourds poids en plomb tourna lentement tandis que la tour se repliait comme un concertina dans une cacophonie de grincements et de gémissements. Suzanne se laissa glisser à terre avant l'arrêt complet.

« Il y a tout le monde ici ? demanda l'oh bon dieu alors qu'elle feuilletait les pages.

— Oui.

— Même les dieux ?

— Tout ce qui vit et a une conscience de soi, répondit Suzanne sans lever le nez. C'est… bizarre. On dirait qu'elle est dans une espèce de… prison. Qui voudrait enfermer une fée des dents ?

— Quelqu'un qui a les dents très sensibles ? »

Suzanne revint quelques pages en arrière. « Il y a… une cagoule qu'on lui met sur la tête, des gens qui la transportent et ainsi de suite. Mais… (elle tourna une page) je vois que son dernier travail, c'était Banjo et… oui, elle a pris la dent… puis elle a senti comme une présence derrière elle et… elle a roulé en carriole… la cagoule est partie… il y a une chaussée… et…

— Tout ça dans un livre ?

— C'est de l'autobiographie. Tout le monde en a une. Qui écrit la vie de chacun à mesure qu'elle s'écoule.

— J'en ai une, moi ?

— J'imagine.

— Oh là là. "Me suis levé, malade comme un chien, envie de mourir." Guère palpitant comme lecture, franchement. »

Suzanne tourna la page.

« Une tour, dit-elle. Elle est dans une tour. D'après ce qu'elle a vu, une tour haute et blanche à l'intérieur… mais pas à l'extérieur ? Elle ne paraissait pas réelle. Il y avait des pommiers autour, mais les arbres… les arbres ne paraissaient pas normaux. Et aussi une rivière, mais pas normale non plus. Avec des poissons rouges… mais en surface.

— Ah. La pollution, fit l'oh bon dieu.

— Je ne crois pas. Je lis ici qu'elle les voyait nager.

— Nager à la surface de l'eau ?

— C'est ce qu'elle croit avoir vu.

— Vraiment ? Vous ne pensez tout de même pas qu'elle a mangé de ce fromage moisi, dites ?

— Et il y avait du ciel bleu, mais… elle s'est sûrement trompée… ça parle de ciel bleu uniquement au-dessus…

— Ouaip. C'est la meilleure position pour le ciel, fit l'oh bon dieu. Le ciel en dessous, c'est sûrement mauvais signe. »

Suzanne fit faire du doigt plusieurs allers-retours à la page. « Elle veut dire… le ciel au-dessus mais pas sur les bords, je pense. Pas de ciel à l'horizon.

— Excusez-moi, dit l'oh bon dieu. Je ne suis pas dans ce monde depuis longtemps, je m'en rends compte, mais je crois qu'on a forcément le ciel à l'horizon. C'est ce qui permet de dire qu'il s'agit de l'horizon. »

Un sentiment de déjà vu envahissait Suzanne, mais insidieusement, s'esquivant derrière n'importe quoi dès qu'elle voulait se focaliser dessus.

« Je connais cet endroit-là, dit-elle en tapotant la page. Si seulement elle avait mieux regardé les arbres… D'après elle, ils avaient des troncs marron et des feuilles vertes, et je lis ici qu'elle les trouvait curieux. Et… » Elle se concentra sur le paragraphe suivant. « Des fleurs. Qui poussent dans l'herbe. Avec de gros pétales ronds. »

Elle regarda à nouveau fixement l'oh bon dieu sans le voir.

« Ce n'est pas un paysage normal, dit-elle.

— Moi, ça ne m'a pas l'air tellement incroyable, fit l'oh bon dieu. Un ciel. Des arbres. Des fleurs. Des poissons crevés.

— Des troncs *marron* ? Ils sont surtout d'une espèce de gris moussu, en réalité. On ne trouve des troncs d'arbre marron que dans un seul endroit, dit Suzanne. Et c'est le même où le ciel n'est qu'au-dessus. Où le bleu ne descend jamais jusqu'au niveau du sol. »

Elle leva la tête. À l'autre bout du couloir se découpait une des fenêtres très étroites et tout en hauteur. Elle donnait sur les jardins noirs. Buissons noirs, herbe noire, arbres noirs. Poissons squelettiques évoluant dans les eaux noires d'une mare, sous des nénuphars noirs.

Il y avait de la couleur, en un certain sens, mais du type qu'on obtiendrait si on arrivait à projeter un faisceau de noir à travers un prisme. On sentait des allusions de couleurs, ici et là un noir dans lequel on se forçait à reconnaître un violet très foncé ou un bleu nuit. Mais tout était fondamentalement noir sous un ciel noir, parce qu'il s'agissait du monde qui appartenait à la Mort, et voilà tout.

L'apparence de la Mort était celle que l'homme lui avait imaginée au fil des siècles. Pourquoi un squelette ? Parce qu'on associait le squelette à la mort. Il avait une faux parce que les paysans savaient reconnaître une bonne métaphore. Et il habitait un sombre séjour parce qu'il faudrait une imagination humaine poussée à l'extrême pour lui attribuer une jolie résidence entourée de fleurs.

Un être comme la Mort existait dans l'imaginaire des hommes et il y trouvait son apparence. Il n'était pas le seul…

… mais le scénario lui déplaisait, pas vrai ? Il s'était pris d'intérêt pour les hommes. Était-ce une vue de l'esprit ou tout bonnement le souvenir d'un événement qui ne s'était pas encore produit ?

L'oh bon dieu suivit son regard.

« On peut aller la chercher ? fit-il. Je dis "on" parce que je viens de me faire enrôler, j'ai l'impression. Ça m'apprendra à traîner là où il ne faut pas.

— Elle est en vie. Ça veut dire qu'elle est mortelle, fit Suzanne. Ça veut aussi dire que je peux la retrouver. » Elle se retourna et se dirigea vers la sortie de la bibliothèque.

« Si elle prétend que le ciel n'est bleu qu'au-dessus, qu'est-ce qu'il y a entre l'horizon et lui ? demanda l'oh bon dieu qui courait pour ne pas se laisser distancer.

— Vous n'êtes pas obligé de venir. Ce n'est pas votre problème.

— Oui, mais, mon problème, c'est que ma seule utilité dans l'existence se réduit à me sentir malade comme un chien, alors tout représente une amélioration.

— Ça risque d'être dangereux. Je ne crois pas qu'elle soit là-bas de son plein gré. Vous vous défendez bien dans une bagarre ?

— Oui. Je rends les coups… et au besoin le dîner de la veille. »

C'était une cabane quelque part dans la plaine aux abords de la ville de Scrote. Scrote ne manquait pas d'abords ; elle s'étalait même si loin – une charrette déglinguée par ici, un chien crevé par là – qu'on la traversait parfois sans même s'en apercevoir, et, si elle figurait sur les cartes, c'était uniquement parce que les cartographes ne supportent pas les grands espaces vides.

La fête du Porcher arrivait après la frénésie de la récolte des choux, une fois le calme revenu à Scrote, et quand on n'avait plus de grandes réjouissances à attendre avant la rigolade du festival des choux.

Cette cabane avait un poêle en fer pourvu d'un tuyau qui passait à travers le chaume épais de feuilles de chou.

Des échos de voix assourdies rebondissaient à l'intérieur du tuyau.

« C'EST FRANCHEMENT RIDICULE, PARFAITEMENT.

— Je crois que la tradition date d'une époque où tout le monde avait de grandes cheminées, maître. » Cette voix-là venait, aurait-on dit, d'un homme debout sur le toit qui criait dans le conduit.

« AH OUI ? ENCORE UNE CHANCE QUE LE POÊLE NE SOIT PAS ALLUMÉ. »

Suivirent des grattements et des heurts étouffés, puis un choc sourd monta du ventre renflé du poêle.

« MERDE.

— Qu'est-ce qui s'passe, maître ?

— LA PORTE N'A PAS DE POIGNÉE À L'INTÉRIEUR. JE TROUVE ÇA IRRESPONSABLE. »

D'autres chocs suivirent, puis un raclement lorsqu'on souleva le couvercle du poêle par en dessous et qu'on le repoussa de côté. Un bras émergea, une main tâtonna sur le devant du fourneau et trouva la poignée.

Elle la tripota un moment, mais elle n'appartenait manifestement pas à une personne habituée à ouvrir quoi que ce soit.

En résumé, la Mort sortit du poêle. Il serait difficile de décrire exactement de quelle manière sans plier la page. Le temps et l'espace n'étaient, du point de vue de la Mort, que des notions qu'on lui avait expliquées. Dès qu'il s'agissait de lui, on cochait la case « non concerné ». C'est peut-être pratique d'imaginer l'univers sous forme de feuille de caoutchouc, mais peut-être pas.

« Faites-moi entrer, maître, demanda l'écho d'une voix tombant du toit. On se les caille dehors. »

La Mort gagna la porte. Le vent soufflait la neige par-dessous. Il étudia nerveusement la boiserie. Un choc sourd retentit dehors, et la voix d'Albert se fit entendre beaucoup plus près.

« Qu'est-ce qui s'passe, maître ? »

La Mort passa la tête à travers le bois du battant.

« IL Y A DES MACHINS EN MÉTAL…

— Des verrous, maître. Vous les faites coulisser, dit Albert en se collant les mains sous les aisselles afin de les tenir au chaud.

— AH. »

La tête de la Mort disparut. Albert tapa des pieds et suivit des yeux le nuage de son haleine devant lui tout en écoutant le tâtonnement pitoyable de l'autre côté de la porte.

La tête de la Mort réapparut. « EUH…

— C'est le loquet, maître, fit Albert d'un ton las.

— D'ACCORD. D'ACCORD.

— Vous posez le pouce dessus et vous appuyez.

— D'ACCORD. »

La tête disparut. Albert sautilla un peu sur place et attendit.

La tête apparut.

« EUH… JE T'AI SUIVI JUSQU'AU POUCE… »

Albert soupira. « Ensuite vous appuyez et vous tirez, maître.

— AH. D'ACCORD. COMPRIS. »

La tête disparut.

Oh là là, se dit Albert. Il ne prendra donc jamais le coup ?

La porte s'ouvrit brusquement. La Mort se tenait derrière, l'air fier et radieux, tandis qu'Albert entrait en titubant dans une rafale de neige.

« Merde alors, fait vachement frisquet, ronchonna le vieux. Y a du cherry ? ajouta-t-il d'un ton d'espoir.

— ON DIRAIT QUE NON. »

La Mort regarda le soulier posé contre le poêle. La semelle en était trouée.

Une lettre écrite d'une main capricieuse se trouvait dedans. La Mort s'en saisit.

« LE PETIT GARÇON VEUT UN PANTALON QU'IL NE SERA PAS OBLIGÉ DE PARTAGER, UN ÉNORME PÂTÉ EN CROÛTE, UNE SOURIS EN SUCRE, "UN TAS DE JOUETS" ET UN CHIOT QUI S'APPELLE COLBACK.

— Ah, que c'est mignon fit Albert. J'vais essuyer une larme, parce que tout ce qu'il va avoir, voyez, c'est ce p'tit jouet en bois et une pomme. » Il les tendit.

« MAIS LA LETTRE EST CLAIRE…

— Oui, ben, c'est encore une histoire de facteurs socio-économiques, comprenez ? Le monde serait dans une belle pagaïe si les gens obtenaient tout ce qu'ils demandent, non ?

— JE LEUR AI DONNÉ CE QU'ILS VOULAIENT DANS LE MAGASIN…

— Ouais, et ça va mettre une belle pagaïe, maître. Tous ces "petits cochons qui font tout comme les vrais". J'ai rien dit parce qu'il fallait assurer le boulot, mais vous pouvez pas continuer comme ça. À quoi ça rime, un dieu qui donne tout ce qu'on veut ?

— AUCUNE IDÉE.

— C'est l'espoir qui compte. Une part importante de la foi, ça, l'espoir. Donnez aujourd'hui d'la confiture aux gens, et ils s'attablent pour la manger. Mais promettez-leur d'la confiture pour demain… et vous les faites cavaler jusqu'à la fin de leurs jours.

— ET TU VEUX DIRE QU'À CAUSE DE ÇA LES PAUVRES REÇOIVENT DES CADEAUX SANS VALEUR ET LES RICHES DES CADEAUX DE PRIX ?

— 'xact, fit Albert. C'est le sens de la fête du Porcher. »

La Mort lâcha ce qui ressemblait à un gémissement.

« MAIS JE SUIS LE PÈRE PORCHER ! » Il prit un air gêné. « POUR LE MOMENT, JE VEUX DIRE.

— Ça change rien, fit Albert en haussant les épaules. Je me souviens quand j'étais mioche, un soir du Porcher, j'voulais à tout prix un gros cheval à bascule dans un magasin… » Un sourire nostalgique lui plissa un instant la figure. « Je m'souviens avoir un jour passé des heures, malgré un froid d'canard, oui, des heures le nez collé à la vitrine… jusqu'à ce qu'ils m'entendent appeler et me le décollent. Je les ai vus enlever le cheval de la vitrine, quelqu'un était entré et l'achetait, et, vous savez, une fraction de seconde j'ai cru que c'était vraiment pour moi… Oh, j'en rêvais de ce cheval. Il était rouge et blanc, avec une vraie selle et tout. Et des bascules. J'aurais tué pour l'avoir. » Il haussa encore les épaules. « Aucune chance, évidemment, on avait même pas de pot d'chambre où pisser, on allait jusqu'à cracher sur le pain pour l'attendrir avant de l'manger…

— ÉCLAIRE MA LANTERNE, S'IL TE PLAÎT. EN QUOI EST-CE IMPORTANT D'AVOIR UN POT DE CHAMBRE OÙ PISSER ?

— C'est… comme qui dirait une façon de parler, maître. Ça veut dire qu'on est pauvre comme un rat d'église.

— LES RATS D'ÉGLISE SONT PAUVRES ?

— Ben… ouais.

— MAIS SÛREMENT PAS PLUS QUE LES AUTRES RATS ? ET PUIS LES ÉGLISES SONT SOUVENT BIEN FOURNIES EN CIERGES ET AUTRES DENRÉES QU'ILS PEUVENT MANGER.

— Encore une façon de parler, maître. Ça veut pas forcément dire grand-chose.

— OH. JE VOIS. CONTINUE.

— 'videmment, j'ai quand même posé mes souliers près de la cheminée le soir du Porcher, et le lendemain matin, vous savez… vous savez quoi ? Mon p'pa y avait mis un petit cheval qu'il avait sculpté de ses mains…

— AH, fit la Mort. ET IL AVAIT DAVANTAGE DE VALEUR QUE TOUS LES CHEVAUX DE BOIS HORS DE PRIX DU MONDE, HEIN ? »

Albert le regarda de son œil de fouine. « Non ! dit-il. Sûrement pas. Moi, j'voyais seulement que c'était pas le gros cheval de la vitrine. »

La Mort parut scandalisé.

« MAIS C'EST TOUT DE MÊME BEAUCOUP MIEUX D'AVOIR UN JOUET SCULPTÉ AVEC…

— Non. Y a que les adultes pour croire ça, le coupa Albert. On est un sale petit égoïste à sept ans. N'importe comment, p'pa était bourré après le déjeuner, et il a marché d'sus.

— LE DÉJEUNER ?

— D'accord, p't-être qu'on avait un peu de gras de cochon à tartiner sur le pain…

— QUAND MÊME, L'ESPRIT DU PORCHER… »

Albert soupira. « Si vous voulez, maître. Si vous voulez. »

La Mort avait l'air perturbé.

« MAIS… ET SI LE PÈRE PORCHER T'AVAIT APPORTÉ LE MERVEILLEUX CHEVAL…

— Oh, p'pa l'aurait refourgué contre deux ou trois bouteilles, dit Albert.

— MAIS ON EST PASSÉS DANS DES MAISONS APPORTER DES JOUETS À DES ENFANTS QUI EN AVAIENT DÉJÀ BEAUCOUP, ET DANS D'AUTRES COMME CELLE-CI LES ENFANTS N'ONT PRESQUE RIEN.

— Huh, on aurait donné n'importe quoi, nous, pour avoir presque rien quand j'étais gamin.

— SE CONTENTER DE CE QU'ON A, C'EST ÇA L'IDÉE ?

— À peu près, maître. Une bonne réplique divine, ça. Pas trop leur donner et leur dire de s'en contenter. D'la confiture pour demain, voyez.

— TU TE TROMPES. » La Mort hésita. « JE VEUX DIRE… C'EST BIEN DE SE CONTENTER DE CE QU'ON A. MAIS IL FAUT DÉJÀ AVOIR QUELQUE CHOSE POUR S'EN CONTENTER. SE CONTENTER DE NE RIEN AVOIR, ÇA N'A PAS DE SENS. »

Albert se sentit perdre pied dans ce nouveau flux de philosophie sociale.

« Chaispas, fit-il. J'imagine que certains diraient qu'ils ont toujours la lune, les étoiles, tout ça.

— JE SUIS SÛR QU'ILS SERAIENT INCAPABLES DE PRÉSENTER LES FACTURES.

— Tout ce que j'sais, c'est que si p'pa nous avait trouvés avec un grand sac de jouets de prix, il nous aurait flanqué une bonne torgnole en travers de la goule pour les avoir piqués.

— CE… N'EST PAS JUSTE.

— C'est la vie, maître.

— MAIS JE NE SUIS PAS LA VIE, MOI.

— J'veux dire que c'est comme ça que c'est censé marcher.

— NON. TU VEUX DIRE QUE C'EST COMME ÇA QUE ÇA MARCHE. »

Albert s'adossa au fourneau et se roula une de ses affreuses cigarettes filiformes. Il valait mieux laisser le maître se dépatouiller tout seul de ces histoires-là. Il finissait toujours par s'en remettre. Comme pour l'épisode du violon. Trois jours durant on avait eu droit à des grincements et des cordes cassées, puis il n'avait plus jamais touché à l'engin. C'était ça l'ennui, à vrai dire. Tout ce que faisait le maître était un peu de ce tonneau-là. Quand une idée lui entrait dans la tête, on n'avait plus qu'à attendre qu'elle lui en ressorte.

Il avait cru que la fête du Porcher, c'était… des crottes en chocolat, des alcools fins, des ho ho ho, et il n'était pas du genre à ignorer ce qu'elle cachait par ailleurs. Aussi en souffrait-il.

« C'EST LA FÊTE DU PORCHER, dit la Mort, ET DES GENS MEURENT DANS LA RUE. CERTAINS FESTOIENT DERRIÈRE DES FENÊTRES ÉCLAIRÉES ET D'AUTRES SONT SANS ABRI. C'EST ÉQUITABLE ?

— Ben, évidemment, sous un réverbère… commença Albert.

— LE PAYSAN AVAIT UNE POIGNÉE DE HARICOTS ET LE ROI AVAIT TANT À MANGER QUE CE QU'IL DONNAIT NE PARAISSAIT MÊME PAS. C'EST ÉQUITABLE, ÇA ?

— Ouais, mais si on donnait tout au paysan, en un an ou deux il deviendrait aussi crâneur que le roi… commença Albert en observateur amer de la nature humaine.

— LES BONS ET LES MÉCHANTS ? fit la Mort. MAIS C'EST FACILE D'ÊTRE BON QUAND ON EST RICHE. C'EST ÉQUITABLE, ÇA ? »

Albert aurait voulu discuter. Il aurait voulu dire : Vraiment ? Dans ce cas, comment se fait-il que tant de connards de richards soient des salauds ? Et la pauvreté n'est pas synonyme non plus de méchanceté. On était pauvres quand j'étais gamin, mais on était honnêtes. Enfin, on était plutôt bêtes qu'honnêtes, à vrai dire. Mais honnêtes dans l'ensemble.

Pourtant il ne discuta pas. Le maître n'était pas d'humeur. Il faisait toujours ce qu'il fallait.

« Vous avez bien dit qu'on devait faire ça pour que les gens croient… commença-t-il avant de s'arrêter et de reprendre : Pour ce qui est d'être équitable, maître, vous-même…

— JE SUIS IMPARTIAL AVEC LES RICHES COMME AVEC LES PAUVRES, le coupa sèchement la Mort. MAIS UN JOUR COMME AUJOURD'HUI NE DEVRAIT PAS ÊTRE TRISTE. C'EST EN PRINCIPE UNE PÉRIODE DE JOIE. » Il s'enveloppa de sa robe rouge. « ET D'AUTRES MOTS EN OIE », ajouta-t-il.

« Il n'y a pas de lame, fit l'oh bon dieu. C'est seulement une poignée d'épée. »

Suzanne sortit de la lumière et son poignet bougea. Une ligne bleue étincelante fulgura, profilant un tranchant trop fin pour qu'on le voie.

L'oh bon dieu recula. « Qu'est-ce que c'est ?

— Oh, elle tranche de toutes petites particules d'air en deux. Elle peut séparer l'âme du corps, alors écartez-vous, s'il vous plaît.

— Oh, d'accord, d'accord. »

Suzanne pécha le fourreau noir dans un porte-parapluies.

Un porte-parapluies ! Il ne pleuvait jamais ici, mais la Mort avait un porte-parapluies. Personne parmi les connaissances de Suzanne n'avait de porte-parapluies. Si on dressait la liste des

accessoires utiles, le dernier tout en bas serait le porte-parapluies.

La Mort habitait un monde noir où rien ne vivait et tout était sombre, où sa grande bibliothèque avait de la poussière et des toiles d'araignée uniquement parce qu'il les avait créées pour l'effet, où il n'y avait jamais de soleil dans le ciel ni le moindre souffle d'air, et il avait un porte-parapluies. Ainsi que deux brosses à cheveux à dos d'argent près de son lit. Il voulait être davantage qu'une apparition squelettique. Il se lançait dans des accès de personnalité qui finissaient toujours par le trahir parce que trop forcés, comme un adolescent qui sortirait après s'être aspergé d'une lotion après rasage baptisée « Luxuriance ».

Grand-père se trompait sans arrêt. Il voyait la vie de l'extérieur et ne la comprenait jamais vraiment.

« Ça m'a l'air dangereux », dit l'oh bon dieu.

Suzanne glissa l'épée dans le fourreau.

« J'espère bien, dit-elle.

— Euh… où on va ? Exactement ?

— Quelque part sous un ciel en surplomb, répondit Suzanne. Et… je l'ai déjà vu quelque part. Récemment. Je connais ce pays. »

Ils sortirent et se dirigèrent vers l'écurie. Bigadin attendait.

« Je vous le répète, vous n'êtes pas obligé de venir, fit Suzanne en empoignant la selle. Je veux dire, vous êtes… un spectateur innocent.

— Mais je suis un dieu des gueules de bois guéri des gueules de bois, répliqua l'oh bon dieu. Je n'ai pas vraiment de fonction. »

Il avait l'air si triste qu'elle se laissa toucher.

« D'accord. Venez, alors. » Elle le hissa en croupe. « Accrochez-vous », conseilla-t-elle. Avant d'ajouter : « Accrochez-vous ailleurs, je veux dire.

— Excusez-moi, ce n'est pas comme ça ? fit l'oh bon dieu en changeant de prise.

— Ça risque d'être trop long à expliquer et vous ne connaissez sans doute pas tout le vocabulaire. Autour de la taille, s'il vous plaît. »

Suzanne sortit le sablier de Violette et le leva devant ses yeux. Il restait encore beaucoup de sable non écoulé, mais comment savoir si c'était bon signe ?

Tout ce qu'elle savait, c'était que le cheval de la Mort pouvait se rendre n'importe où.

Le bruit de la plume de Sort qui griffonnait sur le papier rappelait une araignée frénétique prise au piège dans une boîte d'allumettes.

Même si ce qui se passait ne lui plaisait pas, Cogite Stibon se sentait très, très impressionné.

Par le passé, quand Sort se montrait récalcitrant à calculer, quand il se renfermait dans une bouderie mécanique et se mettait à écrire des réponses comme +++ Erreur Manque de Fromage +++ et +++ Reprise du Début +++, Cogite avait essayé de s'y retrouver calmement et logiquement. Il n'avait jamais, au grand jamais songé à cogner sur Sort à coups de maillet. Mais c'était à vrai dire ce que Ridculle menaçait de faire.

Le plus impressionnant, sinon le plus inquiétant, c'était que Sort paraissait comprendre le concept.

« D'accord, fit Ridculle en éloignant le maillet. On veut plus de ces histoires de "dîners insuffisants", vu ? Y a des cageots de châtaignes à traîner dans la Grande Salle, si t'as faim. Moi, ça me dérange pas de te refiler toutes ces saletés. Y a même les bogues, si tu veux.

— C'est "données", pas "dîners", rectifia obligeamment Cogite.

— Quoi ? Vous voulez dire… il veut pas manger ? Peur d'être malade avec les bogues ?

— Non, non, "données" c'est le mot qu'emploie Sort pour… des informations, disons, expliqua Cogite.

— Ridicule, sa façon de réagir, fit l'archichancelier d'un ton brusque. S'il sèche pour répondre, pourquoi il écrit pas "j'donne ma langue au chat", ou "pas la moindre idée", ou "pour une

colle, ça, c'est une colle" ? Ses "données insuffisantes", c'est juste par esprit de contrariété, d'après moi. C'est que de l'esbroufe. » Il se tourna de nouveau vers Sort. « Bon, toi. Risque une hypothèse. »

La plume commença d'écrire « Données ins… » puis s'arrêta. Elle tremblota un instant avant de descendre d'une ligne et de repartir.

+++ Il s'Agit Uniquement de Calculs à Voix Haute, Vous Comprenez +++

« Très bien », fit Ridculle.

+++ Le Niveau de Croyance dans le Monde Doit Être Soumis à une Hauteur Limite +++

« En voilà une réflexion bizarre, fit le doyen.

— Moi, ça m'paraît sensé, dit Ridculle. J'imagine que les gens… croient à des trucs. Visiblement, y a une limite à ce qu'on peut croire. Je l'ai toujours dit. Et alors ? »

+++ Des Créatures Sont Apparues dans Lesquelles on Croyait Jadis +++

« Oui. Oui, on peut l'dire comme ça. »

+++ Elles ont Disparu Parce qu'On ne Croyait pas en Elles +++

« Ça me paraît correct », fit Ridculle.

+++ Les Gens Croyaient à Autre Chose, Point d'Interrogation +++

Ridculle regarda ses collègues. Ils haussèrent les épaules.

« Possible, dit-il prudemment. Les gens peuvent croire à tellement de trucs. »

+++ Il s'Ensuit que, Si l'Objet Important d'une Croyance Disparaît, il Reste de la Croyance en Réserve +++

Ridculle regarda fixement la réponse.

« Tu veux dire… qui clapote autour de nous ? »

La grande roue hérissée de bouts de rames se mit à tourner pesamment. Les fourmis cavaleuses dans les tuyaux de verre répondirent à une nouvelle urgence.

« Qu'est-ce qui s'passe ? chuchota d'une voix forte Ridculle.

— Je crois que Sort vérifie le verbe "clapoter", répondit Cogite. C'est peut-être dans la mémoire longue durée. »

Un gros sablier descendit sur le ressort.

« C'est pour quoi faire ? demanda Ridculle.

— Euh… ça montre que Sort travaille à la question.

— Oh. Et ce bourdonnement ? On dirait que ça vient de l'autre côté du mur. »

Cogite toussa.

« C'est justement la mémoire longue durée, archichancelier.

— Et comment ça marche ?

— Euh… ben, imaginez la mémoire comme une succession de petites étagères ou… ou… ou de trous, archichancelier, dans lesquelles vous pouvez ranger des éléments… Alors on a trouvé un moyen de fabriquer une espèce de mémoire qui… euh… est en étroite connexion avec les fourmis, en fait, mais surtout peut augmenter de volume suivant ce qu'on lui donne à se rappeler et… euh… elle est peut-être un peu lente, seulement…

— C'est un bourdonnement rudement sonore, dit le doyen. La machine ne se détraquerait pas, des fois ?

— Non, ça prouve qu'elle travaille, répondit Cogite. C'est… euh… des ruches. »

Il toussa.

« Les divers types de pollen, les différentes consistances de miel, l'emplacement des œufs… C'est franchement étonnant tous les renseignements qu'on peut stocker sur un seul rayon de miel. » Il observa leurs figures. « En plus, on n'a rien à craindre côté sécurité parce que le premier qui essaye d'y toucher se fera piquer à mort, et d'après Adrien on devrait aussi faire une bonne récolte de miel quand on l'arrêtera pour les grandes vacances. » Il toussa encore. « Pour nos… casse… croûtes », dit-il.

Il se sentait rapetisser et griller sous les regards des mages.

Sort vint à son secours. Le sablier s'éclipsa d'un bond puis la plume plongea et ressortit vivement de son encrier.

+++ Oui. Qui clapote. Qui s'Agglomère +++

« Ça veut dire qui forme de nouveaux foyers, archichancelier, fit Cogite en manière d'aide.

— Je sais ça, dit Ridculle. La barbe ! Vous vous rappelez la fois où une force vitale a envahi l'Université ? On n'était même plus maître de son pantalon ! Donc… y a d'la croyance en réserve qui clapote autour de nous, merci, et des p'tits

salopiauds en profitent ? Pour revenir ? Des dieux des maisons ? »

+++ C'Est Possible +++

« Bon, d'accord, alors à quoi est-ce que les gens n'croient plus tout d'un coup ? »

+++ Erreur Manque de Fromage +++ MELON MELON MELON +++ Reprise du Début +++

« Merci. Un simple "j'sais pas" aurait suffi, dit Ridculle en se rasseyant.

— À un des grands dieux ? fit le titulaire de la chaire des études indéfinies.

— Hah, on tarderait pas à l'savoir si un d'ceux-là disparaissait.

— C'est la nuit du Porcher, rappela le doyen. J'imagine que le père Porcher rôde dans le coin, non ?

— Vous croyez au père Porcher ? fit Ridculle.

— Ben, c'est pour les gamins, pas vrai ? Mais je suis sûr qu'ils croient tous en lui. Moi j'y croyais ferme. Il n'y avait pas un soir du Porcher quand j'étais enfant sans une taie d'oreiller accrochée à la cheminée…

— Une taie d'oreiller ? lança sèchement le major de promo.

— Ben, on met pas grand-chose dans une chaussette ou un soulier.

— Oui, mais toute une taie d'oreiller ? insista le major de promo.

— Oui. Et alors ?

— C'est moi ou est-ce qu'il s'agit de cupidité et d'égoïsme ? Dans ma famille à moi, on n'avait que de petits souliers ou de petites chaussettes, dit le major de promo. Un cochon en sucre, un petit soldat, deux oranges et ça s'arrêtait là. Hah, et j'apprends maintenant que des individus avec des taies d'oreiller accaparaient le marché, hein ?

— La ferme et arrêtez de vous chamailler, vous deux, ordonna Ridculle. Y a forcément un moyen facile de vérifier. Comment sait-on que le père Porcher existe ?

— Quelqu'un a bu le p'tit verre d'alcool, il y a de la suie en forme de pas sur le tapis, des traces de traîneau sur le toit et la taie d'oreiller est remplie de cadeaux, répondit le doyen.

— Hah, une taie d'oreiller, fit le major de promo d'un air sombre. Hah. J'imagine que dans votre famille on était du genre prétentieux qui n'ouvre même pas ses cadeaux avant la fin du réveillon, hein ? Du genre à installer un grand arbre du Porcher prétentieux dans le vestibule ?

— Et si… » commença Ridculle. Mais il était trop tard.

« Et alors ? fit le doyen. Évidemment qu'on attendait la fin du réveillon…

— Vous savez, ça me portait vraiment sur les nerfs, les gens avec de grands arbres du Porcher prétentieux. Et je parie que vous aviez un de ces casse-noix de luxe comme une grosse vis à oreilles, reprit le major de promo. Certaines personnes, elles, devaient se débrouiller avec le marteau à charbon de la remise, évidemment. Et dîner en milieu de journée au lieu de faire un réveillon chic à grand tralala le soir.

— Je n'y peux rien si ma famille avait de l'argent, se défendit le doyen qui aurait pu désamorcer légèrement la situation s'il n'avait pas ajouté : et des valeurs.

— Et de grandes taies d'oreiller, s'écria le major de promo en sautant sur place de rage. Et je parie que vous achetiez votre houx, n'est-ce pas ? »

Le doyen haussa les sourcils. « Évidemment ! On n'allait pas rôder en douce dans la campagne pour le barboter sur les haies d'autrui comme certaines personnes que je connais, cracha-t-il.

— C'est traditionnel ! Ça fait partie de la fête !

— Célébrer le Porcher avec de la verdure volée ? »

Ridculle se mit la main devant les yeux.

Le terme pour ce genre de cas, avait-il entendu dire, c'était « fièvre de la cabane ». Quand plusieurs personnes restaient trop longtemps claquemurées durant les jours sombres de l'hiver, elles finissaient toujours par se porter sur les nerfs, même s'il se trouvait sûrement une école de pensée pour soutenir que passer son temps dans une université comptant plus de cinq mille chambres connues, une bibliothèque gigantesque, les meilleures cuisines de la ville, sa brasserie, sa laiterie, sa cave à vin immense, sa blanchisserie, son salon de coiffure, ses ambulatoires et ses bowlings mettait à rude épreuve la définition de « claquemuré ». Remarquez, des mages

placés aux quatre coins d'un grand champ auraient réussi à se porter sur les nerfs.

« Vous allez la fermer, oui ? fit-il. C'est la nuit du Porcher ! Pas le jour à se bouffer bêtement le nez, d'accord ?

— Oh, que si, fit le titulaire de la chaire des études indéfinies d'un air triste. C'est le jour idéal pour les disputes idiotes. Dans notre famille, on avait de la chance quand on arrivait au dessert du réveillon sans avoir remis sur le tapis : "Quel dommage que Henri se soit pas mis en affaires avec notre Ronald." Ou : "Personne n'a donc appris à ces gamins à se servir d'un couteau ?" C'était un autre classique.

— Et les bouderies, ajouta Cogite Stibon.

— Oh, les bouderies, fit les études indéfinies. Pas de vraie fête du Porcher sans tout le monde à fixer les murs en se tournant le dos.

— Les jeux étaient pires, dit Cogite.

— Pire que les mioches qui se tapaient dessus avec leurs jouets, vous croyez ? Pas de vrais après-midi du Porcher sans des roues et des bouts de poupée cassée à traîner partout ni tout le monde en train de pleurnicher. Et je ne parle pas des coups et blessures.

— On avait un jeu qui s'appelait "la savate", dit Cogite. Quelqu'un cachait une savate. Il fallait qu'on la retrouve. Et après, on avait une dispute.

— Ce n'est pas franchement désagréable, fit l'assistant des runes modernes. Je veux dire, une vraie fête du Porcher n'est pas désagréable tant que personne ne porte un chapeau en papier. On y a toujours droit, c'est vrai, quand l'horrible grand-tante d'un convive se coiffe d'un chapeau en papier et regarde tout le monde avec un petit sourire satisfait parce que ça lui donne un air de bohémienne.

— J'avais oublié les chapeaux en papier, dit les études indéfinies. Oh là là.

— Et puis, après, quelqu'un propose un jeu de société, fit Cogite.

— C'est vrai. Et personne ne se souvient parfaitement de toutes les règles.

— Ce qui n'empêche pas un des joueurs de proposer de jouer un peu d'argent.

— Et cinq minutes plus tard, il y en a deux qui ne se parleront plus de toute leur vie à cause de deux sous.

— Et un affreux petit gamin…

— Je sais, je sais ! Un petit gamin à qui on a permis de ne pas aller au lit empoche l'argent de tout le monde parce que c'est un sale petit bosseur acharné !

— Tout juste !

— Euh… fit Cogite qui se demandait s'il n'avait pas été cet enfant-là.

— Et n'oubliez pas les cadeaux, reprit le titulaire de la chaire des études indéfinies comme s'il lisait intérieurement une liste calamiteuse. Tout… tout le potentiel qu'ils renferment dans leur papier d'emballage, tout ce qu'ils laissent espérer… Ensuite on les ouvre pour s'apercevoir que le papier d'emballage était au fond plus intéressant que le contenu, et il faut pourtant remercier : "Comme c'est gentil, ça va m'être bien pratique." Ça ne vaut pas mieux de donner que de recevoir, à mon avis, c'est seulement moins embarrassant.

— J'ai calculé, fit le major de promo, qu'au fil des ans j'ai été un véritable exportateur de cadeaux du Porcher…

— Oh, comme tout le monde, dit le titulaire. On dépense une fortune pour les autres, et tout ce qui nous reste une fois qu'on a enlevé le papier, c'est une savate de la mauvaise couleur et un bouquin sur le cérumen. »

Ridculle restait figé dans un étonnement horrifié. Il avait toujours aimé la fête du Porcher, du début à la fin. Il avait aimé revoir d'anciens parents, avait aimé ce qu'on y mangeait, il s'était bien défendu à des jeux comme « Je poursuis le voisin dans la ruelle » et « Hourra joyeux rétameur ». Il était toujours le premier à s'affubler d'un chapeau en papier. Pour lui, les chapeaux en papier donnaient un air de fête particulier à la soirée. Il lisait toujours attentivement les petits mots des cartes du Porcher et trouvait le temps d'avoir quelques pensées aimables pour l'expéditeur.

Écouter ses mages, c'était comme regarder un vandale démolir une maison de poupée à coups de pied.

« Au moins, les devises dans les diablotins, c'est rigolo… ? » hasarda-t-il.

Tous se retournèrent vers lui avant de reprendre leur discussion.

« Quand on a autant de sens de l'humour qu'un cintre en fil de fer, dit le major de promo.

— Oh là là, se lamenta Ridculle. Alors y a peut-être pas de père Porcher, effectivement, puisque vous restez tous assis à faire la tête, les gars. Il est pas du genre à laisser les gens malheureux !

— Ridculle, c'est uniquement un ancien dieu de l'hiver, fit le major de promo d'un ton las. Ce n'est pas la fée Bonne Humeur ni rien. »

L'assistant des runes modernes souleva son menton de ses mains. « Quelle fée Bonne Humeur ?

— Oh, c'est un truc dont se servait ma mémé les après-midi de pluie quand on lui tapait sur le système, répondit le major de promo. Elle disait : "Je vais appeler la fée Bonne Humeur si vous"… » Il s'arrêta, l'air coupable.

L'archichancelier se porta la main à l'oreille d'un geste théâtral voulant dire : « Chut. Qu'est-ce que je viens d'entendre ? »

« Quelqu'un a agité une clochette, dit-il. Merci, major de promo.

— Oh, non, gémit le major de promo. Non, non, non ! »

Ils écoutèrent un moment… « On y a peut-être échappé, dit Cogite. Moi, je n'ai rien entendu…

— Oui, on peut l'imaginer, pas vrai ? fit le doyen. Dès l'instant où vous en avez parlé, j'ai tout vu dans ma tête. Elle aura tout un tas de jeux de lettres, déjà. Ou elle proposera de sortir respirer le bon air. »

Les mages frissonnèrent. Ils n'avaient rien contre le plein air, ils trouvaient seulement qu'il pouvait se passer d'eux.

« La bonne humeur m'a toujours fichu le cafard, dit le doyen.

— Ben, si une sale petite saute de bonne humeur s'amène, je la refuserai, en ce qui me concerne, dit le major de promo en croisant les bras. Je me suis payé des monstres, des trolls, de gros machins verts avec des dents, alors pas question de…

— Bonjour !! Bonjour !! »

La voix était de celles qui lisent aux enfants des histoires écrites pour eux. Chaque voyelle était parfaitement arrondie. On entendait même les points d'exclamation en trop, nés d'une espèce de gaieté forcée, désespérée, et qui tombaient pile en place. Les mages se retournèrent.

Petite et replète, la fée Bonne Humeur portait une jupe en tweed et des chaussures tellement pratiques et strictes qu'elles auraient pu rédiger leur propre déclaration de revenus. Elle ressemblait à la première maîtresse qu'on a à l'école, celle spécialement formée pour s'occuper des incontinences nerveuses et des petits garçons dont la contribution au monde merveilleux du partage consiste surtout à donner des coups répétés sur le crâne d'une petite fille avec un cheval en bois. Cette image était à vrai dire renforcée par le sifflet qui lui pendait autour du cou au bout d'une ficelle et par le sentiment qu'elle allait d'un instant à l'autre taper dans les mains.

Les toutes petites ailes vaporeuses à peine visibles dans son dos n'étaient sans doute là que pour l'effet, mais les mages ne quittaient pas son épaule des yeux.

« Bonjour… » répéta-t-elle mais avec beaucoup moins d'assurance. Elle leur jeta un regard méfiant. « Vous êtes de grands garçons, dites donc », leur lança-t-elle comme s'ils l'avaient fait exprès pour la contrarier. Elle cligna des yeux. « C'est mon travail de chasser le vilain cafard », ajouta-t-elle en suivant apparemment un texte appris. Elle parut alors se ressaisir un peu et poursuivit : « Alors, du cran, tout le monde, je ne veux voir que des figures rayonnantes et réjouies ! »

Son regard croisa celui du major de promo qui n'avait sans doute jamais eu de figure rayonnante et réjouie de toute sa vie. Il était spécialisé dans les figures ternes et maussades. Celle qu'il affichait à cet instant aurait gagné des concours.

« Excusez-moi, madame, dit Ridculle. Mais ça serait pas un poulet que vous avez sur l'épaule ?

— C'est… euh… C'est… euh… l'Oiseau bleu du bonheur », répondit la fée Bonne Humeur. On sentait désormais dans sa voix les accents légèrement tremblotants de celle qui ne croit pas totalement à ce qu'elle vient de raconter mais va tout de

même aller au bout de son texte, des fois que le seul fait de le dire lui donnerait une réalité.

« J'vous demande pardon, mais c'est un poulet. Un poulet vivant, dit Ridculle. Il vient de faire *cot-cot*.

— Il est tout de même bleu, dit-elle d'un air éperdu.

— Ben, ça, au moins, c'est vrai, concéda Ridculle aussi aimablement que possible. Y aurait eu que moi, j'pense que j'aurais imaginé un Oiseau bleu du bonheur un poil plus aérodynamique, mais là, j'peux pas vous prendre en défaut. »

La fée Bonne Humeur toussa nerveusement et tripatouilla les boutons de son gilet en laine de coupe fonctionnelle.

« Que diriez-vous d'un bon jeu pour nous remonter ? fit-elle. Des devinettes, pourquoi pas ? Ou un concours de peinture ? Il y aura peut-être un petit prix pour le vainqueur.

— Madame, on est des mages, dit le major de promo. On ne fait pas dans la rigolade.

— Des charades ? insista la fée Bonne Humeur. Mais peut-être que vous y avez déjà joué ? Et si on chantait en chœur ? Qui connaît *Maman les petits bateaux ? »*

Son petit sourire éclatant se heurta aux mines renfrognées du groupe de mages.

« On ne va pas faire son monsieur Grincheux, tout de même ? ajouta-t-elle d'une voix pleine d'espoir.

— Si », répliqua le major de promo.

La fée Bonne Humeur s'affaissa puis tapota frénétiquement ses manches informes jusqu'à ce qu'elle en tire un mouchoir en boule. Elle se tamponna les yeux.

« Tout va encore mal, n'est-ce pas ? dit-elle, le menton tremblant. Plus personne ne veut être de bonne humeur de nos jours, et pourtant je fais des efforts. J'ai écrit un livre de blagues, j'ai trois malles de vêtements pour les charades mimées et… et… et chaque fois que je veux remonter le moral aux gens, ils prennent tous un air gêné… et je fais pourtant des efforts… »

Elle se moucha bruyamment.

Même le major de promo eut l'élégance de paraître gêné.

« Euh… commença-t-il.

— En quoi ça vous embêterait d'essayer rien qu'une fois d'être un peu de bonne humeur ? dit la fée Bonne Humeur.

— Euh… comment ça ? demanda le major de promo d'un ton déprimé.

— Eh bien, il y a tant de choses qui mettent de bonne humeur, répondit la fée en se mouchant encore.

— Euh… les gouttes de pluie, les couchers de soleil, ces trucs-là ? réussit à railler le major de promo, même si tout le monde voyait bien que le cœur n'y était pas. Euh… est-ce que vous voulez m'emprunter mon mouchoir ? Il est presque propre.

— Pourquoi vous allez pas chercher un bon cherry pour la dame ? fit Ridculle. Et un peu de blé pour son poulet…

— Oh, je ne bois jamais d'alcool, dit la fée Bonne Humeur d'un air horrifié.

— Ah oui ? s'étonna Ridculle. Nous, on trouve que ça met de bonne humeur. Monsieur Stibon… auriez-vous l'amabilité de venir par ici un moment ? »

Il lui fit signe de s'approcher.

« Doit y avoir beaucoup de croyance à clapoter dans l'coin pour avoir fait apparaître cette fée, dit-il. Elle pèse sûrement pas loin de quatre-vingt-dix kilos, si je me trompe pas. Si on voulait entrer en contact avec le père Porcher, comment faudrait s'y prendre ? Envoyer une lettre par la cheminée ?

— Oui, mais pas cette nuit, monsieur, répondit Cogite. Il est parti faire ses livraisons.

— Impossible de dire où il est, alors. La barbe.

— Évidemment, il n'est peut-être pas encore passé chez nous.

— Pourquoi est-ce qu'il passerait chez nous ? » demanda Ridculle.

Le bibliothécaire tira les couvertures sur lui et se pelotonna.

En tant qu'orang-outan, il rêvait de forêt pluviale. L'ennui, c'est qu'il n'avait même jamais vu de forêt pluviale, ayant été métamorphosé en primate alors qu'il était déjà un homme adulte. Quelque chose dans sa chair le savait, pourtant, et

n'aimait pas du tout le froid de l'hiver. Mais il restait aussi dans cette même chair un bibliothécaire qui refusait catégoriquement qu'on allume des feux dans ses locaux. En conséquence de quoi, oreillers et couvertures disparaissaient partout ailleurs dans l'Université et finissaient en une espèce de cocon dans la section des ouvrages de référence, là où l'anthropoïde se tapissait aux pires heures de l'hiver.

Il se retourna et s'enveloppa dans les rideaux de l'économe.

Il entendit un grincement à l'extérieur de son nid, puis des chuchotements.

« Non, n'allumez pas la lampe.

— Je m'demandais pourquoi je l'avais pas vu de la soirée.

— Oh, il se couche tôt le soir du Porcher, monsieur. Là, on y est… » Suivirent des bruissements.

« On a de la chance. Elle est encore vide, fit Cogite. On dirait qu'il a pris une de celles de l'économe.

— Il l'accroche tous les ans ?

— Apparemment.

— Mais c'est pas comme s'il était un enfant. Une certaine naïveté d'enfant, à la rigueur.

— C'est peut-être différent pour les orangs-outans, archichancelier.

— Ils font ça dans la jungle, vous croyez ?

— À mon avis, non, monsieur. Pas de cheminées, déjà.

— Et des p'tites pattes, évidemment. Très mal pourvus rayon chaussettes, les orangs-outans. Ils seraient aux anges s'ils pouvaient accrocher des gants, évidemment. Le père Porcher aurait deux fois plus de boulot s'ils pouvaient accrocher leurs gants. Vu la longueur de leurs bras.

— Très bien, archichancelier.

— Dites, c'est quoi, ça, sur… Ma parole, un verre de cherry. Ma foi, qui épargne gagne. » Un glouglou s'éleva dans l'obscurité.

« À mon avis, c'était pour le père Porcher, monsieur.

— Et la banane ?

— J'imagine qu'on l'a laissée pour les cochons, monsieur.

— Les cochons ?

— Oh, vous savez bien, monsieur. Creuseur, Caveur, Fouisseur et Foreur. Enfin… (Cogite s'interrompit, conscient qu'un adulte ne devrait pas se rappeler ces détails) c'est ce que croient les enfants.

— Des bananes pour des cochons ? C'est pas traditionnel, dites ? Moi, j'aurais vu des glands, peut-être. Ou des pommes, des rutabagas.

— Oui, monsieur, mais le bibliothécaire aime les pommes, monsieur.

— Un fruit très nourrissant, la banane, monsieur Stibon.

— Oui, monsieur. Même si, bizarrement, ce n'est pas un fruit, monsieur.

— Ah bon ?

— Oui, monsieur. Sur le plan botanique, c'est une espèce de poisson, monsieur. Selon moi, en fonction de la théorie du cladisme, elle est associée à l'aiguille de mer krullienne, monsieur, qui est elle aussi jaune, bien entendu, et se déplace par bancs, comme des régimes.

— Et vit dans les arbres ?

— Ben, pas habituellement, monsieur. La banane exploite manifestement une nouvelle niche écologique.

— Grands dieux, c'est vrai ? C'est marrant, mais j'ai jamais beaucoup aimé la banane et je me méfie toujours aussi du poisson. Tout s'explique.

— Oui, monsieur.

— Elles attaquent les nageurs ?

— Pas à ma connaissance, monsieur. Évidemment, elles sont peut-être assez rusées pour s'en prendre seulement aux nageurs loin de la terre ferme.

— Comment ? Vous voulez dire… en l'air ? Dans les arbres, quoi ?

— Possible, monsieur.

— Futée, hein ?

— Oui, monsieur.

— Bon, autant se mettre à l'aise, monsieur Stibon.

— Oui, monsieur. »

Une allumette s'enflamma dans le noir lorsque Ridculle alluma sa pipe.

Les chanteurs de quête d'Ankh-Morpork avaient répété des semaines durant.

Anaglypta Létreinte, initiatrice du groupe de chanteurs le plus chic et le meilleur de la ville, voyait dans cette coutume l'expression de la camaraderie et de la bonne chère.

On devrait toujours se méfier de ceux qui parlent sans honte de « camaraderie et bonne chère » comme d'un cataplasme qu'on peut appliquer à la vie. À peine a-t-on le dos tourné qu'ils peuvent en profiter pour lancer une danse d'arbre de mai, et, franchement, il ne reste alors pas d'autre solution qu'essayer de gagner la rangée d'arbres la plus proche.

Les chanteurs en étaient à présent à la moitié du chemin du Parc et à la moitié de *La faine bien dure,* dans une merveilleuse harmonie[20]. Leurs sébiles en fer-blanc débordaient déjà de dons pour les pauvres de la ville, du moins pour ceux qui, selon les critères de madame Létreinte, étaient d'un pittoresque présentable, ne sentaient pas trop et savaient en principe dire merci. Les gens étaient sortis sur le pas de leur porte pour écouter. De la lumière orange se déversait sur la neige. Des lanternes luisaient au milieu des flocons qui cascadaient. Si on avait pu soulever le couvercle du tableau, on aurait trouvé des chocolats dessous. Ou en tout cas un assortiment de biscuits appétissants.

Madame Létreinte avait entendu dire que le chant de quête était un rite ancien, et on n'avait besoin de personne pour savoir

---

[20] « *La faine bien dure, c'est bon pour les cochons.* » À vrai dire, c'est le gland plutôt que la faine que préfèrent traditionnellement les cochons, mais, alors qu'elle collectait de nombreux chants traditionnels anciens pour la postérité, madame Létreinte avait pris soin de les récrire quand nécessaire afin d'éviter, comme elle disait, de « choquer les esprits raffinés avec des grossièretés injustifiées ». À sa grande surprise, les auditeurs ne remarquaient souvent la grossièreté injustifiée qu'une fois qu'on leur mettait le doigt dessus.
Une asperge et un poireau ne sont parfois rien d'autre que des végétaux.

ce que ça signifiait, mais elle sentait qu'elle en avait soigneusement ôté tous les éléments susceptibles d'écorcher les oreilles délicates.

Et c'est uniquement petit à petit que les chanteurs prirent conscience de certaines dissonances.

Au croisement venait de virer un autre groupe de chanteurs qui dérapaient et glissaient sur la glace.

Certaines personnes marchent parfois à un autre son de tambour. Le tambour qui accompagnait les nouveaux venus devait avoir pris des cours ailleurs qu'à Ankh-Morpork, peut-être auprès d'une espèce étrangère sur une autre planète.

Devant le groupe, un cul-de-jatte sur un petit chariot à roulettes chantait à plein gosier et cognait deux casseroles l'une contre l'autre. Il s'appelait Arnold le Crabe. Il avançait poussé par Henri Cercueil, dont l'interprétation croassante d'une chanson complètement différente était ponctuée à contretemps de quintes fausses de toux. L'accompagnait un homme d'aspect parfaitement normal en vêtements déchirés, sales mais onéreux, dont les coin-coin d'un canard sur sa tête couvraient la voix agréable de ténor. Il répondait au nom du Canard, même s'il n'avait jamais l'air de comprendre pourquoi, ni pourquoi il était toujours entouré de gens qui voyaient des canards là où il ne pouvait pas y en avoir. Et enfin, remorqué par un petit chien gris au bout d'une ficelle, suivait Ron l'Infect qui passait à Ankh-Morpork pour le mendiant fêlé des mendiants fêlés. Il était sûrement incapable de chanter, mais il essayait au moins de jurer en rythme avec la pulsation, ou les pulsations, de ses compagnons.

Les quêteurs s'interrompirent et contemplèrent l'équipe d'un œil horrifié.

Nul ne remarqua, tandis que les mendiants se répandaient et s'éloignaient tranquillement dans la rue, que de petites taches de noir et de gris sortaient en tournoyant des tuyaux d'écoulement, sourdaient de sous les tuiles et s'enfonçaient en bourdonnant dans la nuit. L'homme a toujours éprouvé le besoin de chanter et d'entrechoquer des objets quand arrive la dernière ligne droite ténébreuse de l'année, quand toutes sortes de désagréments psychiques profitent des longs jours de

grisaille et de l'ombre épaisse pour rôder et se multiplier. Depuis quelque temps, on s'était mis à chanter en harmonie, au détriment de l'effet recherché. Ceux qui comprenaient vraiment se contentaient de cogner sur quelque chose et de brailler.

Les mendiants n'étaient à vrai dire pas très versés dans les pratiques traditionnelles. Ils faisaient uniquement du boucan dans l'espoir légitime qu'on leur donnerait de l'argent pour qu'ils s'arrêtent.

On distinguait à peine une chanson collective au milieu du tintamarre.

La nuit du Porcher s'en vient,
Le cochon a fait son lard.
Donnez une piastre au vieillard,
Même dix sous, ce sera bien…

« Et si vous avez pas dix sous, iodla en solo Ron l'Infect, alors… fghfgh yffg mfmfmf… »

Le Canard, avec une grande présence d'esprit, lui avait plaqué la main sur la bouche.

« Je suis vraiment navré, dit-il, mais cette fois j'aimerais qu'on nous claque pas la porte au nez. Et cette chanson est boiteuse, de toute façon. »

Les portes voisines claquèrent quand même. Les autres quêteurs déguerpirent vers d'autres secteurs plus recommandables. Celui qui clamait qu'il fallait traiter tout le monde avec bienveillance n'avait jamais rencontré Ron l'Infect.

Les mendiants cessèrent de chanter, sauf Arnold le Crabe qui avait tendance à vivre dans son petit monde personnel.

« … comme à la maison, les god'yots c'est du vrai béton, j'ai l'estomac comme une falaise… »

Puis le changement d'ambiance pénétra jusqu'à sa conscience.

De la neige tomba des arbres avec un bruit sourd sous le souffle d'un vent contraire. Un tourbillon de flocons s'éleva et, comme les mendiants n'avaient pas toujours leur boussole mentale pointée droit sur le réel, ils entendirent peut-être des bribes de conversation.

« C'est pas si simple, maître, c'est tout ce que j'dis…

— IL VAUT MIEUX DONNER QUE RECEVOIR, ALBERT.

— Non, maître, ça revient seulement beaucoup plus cher. On peut pas passer son temps… »

Des choses se déversèrent dans la neige.

Les mendiants les regardèrent. Arnold le Crabe ramassa prudemment un cochon en sucre dont il trancha le groin d'un coup de dent. Ron l'Infect loucha d'un œil méfiant sur un diablotin qui venait de rebondir sur son chapeau, puis le secoua contre son oreille. Le Canard ouvrit un sachet de bonbons.

« Ah, des menthes ? » fit-il.

Henri Cercueil s'ôta un chapelet de saucisses d'autour du cou.

« Faichier ? dit Ron l'Infect.

— C'est un diablotin, fit le chien en se grattant l'oreille. Tu tires dessus. »

Ron agita le biscuit par un bout sans trop savoir que faire.

« Bon, donne-moi ça, fit le chien qui referma les dents sur l'autre bout.

— Ma parole, dit le Canard en fourrageant dans une congère. J'ai tout un rôti de porc ! Et une grande platée de patates rôties, miraculeusement intactes ! Et… regardez… ça serait pas du caviar dans ce pot ? Des asperges ! Des crevettes en conserve ! Bontés divines ! Qu'est-ce qu'on avait prévu pour le réveillon, Arnold ?

— Des vieilles godasses », répondit Arnold. Il ouvrit une boîte de cigares tombée par terre et les lécha.

« Des godasses, c'est tout ?

— Oh, non. Farcies à la boue, avec un rôti de boue. D'la bonne boue, en plus. Que j'avais mise de côté.

— Maintenant on peut se payer un bon gueuleton à l'oie !

— D'accord. Est-ce qu'on peut la farcir aux vieilles godasses ? »

Un claquement retentit du côté du biscuit. Ils entendirent grogner le chien pensant de Ron l'Infect. « Non, non, non, tu te mets le chapeau sur la tête et tu lis la devise rigolote.

— Aiguille des millénaires et crevette ? » fit Ron en tendant le bout de papier au Canard. Le Canard passait pour l'intellectuel de la bande.

Il étudia la devise.

« Ah, oui, voyons voir… Ça dit : “Au secours au secours au secours je suis tombé dans la machine à diablotains je peux pas continué de courir sur ce tapis roulant sorté-moi de là s’il vous pl…” » Il retourna le papier plusieurs fois. « C’est tout, on dirait, à part les taches.

— Toujours les mêmes devises, fit le chien. Que quelqu’un tape Ron dans le dos, vous voulez bien ? S’il rigole encore, il va… Oh, trop tard. Bah, fallait s’y attendre. »

Les mendiants passèrent encore quelques minutes à ramasser jambons, pots et bouteilles qui avaient atterri dans la neige. Ils les entassèrent autour d’Arnold dans son chariot et se remirent en route dans la rue.

« Comment ça s’fait qu’on a eu tout ça ?

— C’est la nuit du Porcher, pas vrai ?

— Ouais, mais qui c’est qu’a accroché sa chaussette ou mis son soulier ?

— J’crois que personne en porte, des chaussettes, je m’trompe ?

— Moi, j’ai mis un vieux soulier.

— Ça compte, un vieux godillot ?

— Chaispas. Ron l’a bouffé. »

J’attends le père Porcher, songeait Cogite Stibon. Je suis dans le noir et j’attends le père Porcher. Moi. Un adepte de la physique. Qui pourrait trouver de tête la racine carrée de 27,4[21]. Je ne devrais pas faire ça.

Ce n’est pas comme si j’avais mis une chaussure ou accroché une chaussette. Ça se comprendrait si…

Il resta un instant immobile, puis ôta sa sandale pointue et baissa une chaussette. C’était plus facile quand on y pensait comme à l’expérimentation scientifique d’une hypothèse intéressante.

---

[21] Il devait reconnaître que sa réponse serait « cinq et des poussières », mais c’était déjà ça.

Dans le noir, Ridculle demanda : « Dans combien de temps, d'après vous ?

— On estime d'habitude que toutes les livraisons sont effectuées bien avant minuit, répondit Cogite en tirant fort sur sa chaussette.

— Vous allez bien, monsieur Stibon ?

— Ça va, monsieur. Ça va. Euh… vous n'auriez pas une punaise sur vous ? ou une petite pointe, des fois ?

— J'crois pas.

— Oh, ça ne fait rien. J'ai trouvé un canif. »

Au bout d'un moment, Ridculle entendit un léger grattement dans l'obscurité.

« Comment est-ce que vous épelez "électricité", monsieur ? »

Ridculle réfléchit un instant. « Vous savez, j'crois que ça m'arrive jamais. »

Suivit un silence puis un choc métallique. Le bibliothécaire grogna dans son sommeil.

« Qu'est-ce que vous faites ?

— J'ai cogné dans la pelle à charbon.

— Pourquoi vous farfouillez du côté de la cheminée ?

— Oh, je ne fais que… Vous savez, je ne fais que… que regarder. Une petite… expérience. Après tout, on ne sait jamais.

— On sait jamais quoi ?

— Rien qu'on ne sait jamais, vous savez.

— Des fois, on sait quand même, fit Ridculle. Je crois que j'sais beaucoup de trucs que j'savais pas avant. C'est incroyable ce qu'on finit par savoir, je m'dis des fois. Je m'demande souvent quels nouveaux trucs je vais savoir.

— Ben, on ne sait jamais.

— Pour sûr. »

Loin au-dessus de la ville, Albert se tourna vers la Mort qui avait l'air de vouloir éviter son regard.

« Vous avez sûrement pas sorti tous ces trucs-là de la hotte ! Pas les cigares, les pêches à la liqueur ni tous ces produits aux noms étrangers !

— SI, ÇA VIENT DE LA HOTTE. »

Albert lui jeta un coup d'œil soupçonneux. « Mais vous les avez d'abord mis dans la hotte, c'est ça ?

— NON.

— Vous les avez mis dedans, c'est ça ? affirma Albert.

— NON.

— Vous avez mis tous ces machins-là dans la hotte.

— NON.

— Vous les avez pris quelque part et mis dans la hotte.

— NON.

— Vous les avez bien mis dans la hotte, c'est ça ?

— NON.

— Vous les avez mis dans la hotte.

— OUI.

— Je l'savais que vous les aviez mis dans la hotte. Où est-ce que vous les avez trouvés ?

— ILS TRAÎNAIENT, VOILÀ.

— Des rôtis de porc entiers, d'après moi, ça traîne pas comme ça.

— PERSONNE N'AVAIT L'AIR DE S'EN SERVIR, ALBERT.

— Y a deux ou trois cheminées de ça, on est passés au-dessus d'un grand restaurant chic…

— AH BON ? JE NE ME SOUVIENS PAS.

— Et j'ai trouvé que vous y êtes resté un peu plus longtemps que d'habitude, si vous me permettez.

— AH.

— Comment est-ce qu'ils… ouvrez les guillemets… traînaient… fermez les guillemets, exactement ?

— ILS… TRAÎNAIENT, C'EST TOUT. TU SAIS. COUCHÉS.

— Dans une cuisine ?

— ÇA RESSEMBLAIT ASSEZ À UNE CUISINE, JE ME SOUVIENS. »

Albert pointa un doigt tremblant.

« Vous avez fauché le réveillon de quelqu'un, maître !

— IL SERA MANGÉ, se défendit la Mort. ET PUIS TU AS TROUVÉ QUE C'ÉTAIT UNE BONNE IDÉE QUAND J'AI MONTRÉ LA PORTE AU ROI.

— Ouais, ben, c'était pas vraiment pareil, dit Albert en baissant la voix. Mais, enfin, le père Porcher descend pas par la cheminée pour piquer la bouffe des gens !

— LES MENDIANTS VONT L'APPRÉCIER, ALBERT.

— Ben, oui, mais…

— CE N'EST PAS DU VOL. RIEN… QU'UNE REDISTRIBUTION. UNE BONNE ACTION DANS UN MONDE MAUVAIS.

— Non !

— ALORS C'EST UNE MAUVAISE ACTION DANS UN MONDE MAUVAIS ET ELLE PASSERA COMPLÈTEMENT INAPERÇUE.

— Ouais, mais vous auriez au moins pu penser aux gens dont vous avez piqué la bouffe.

— ON A SUBVENU À LEURS BESOINS, ÉVIDEMMENT. JE NE SUIS PAS COMPLÈTEMENT SANS CŒUR. MÉTAPHORIQUEMENT PARLANT. ET MAINTENANT… EN AVANT LÀ-HAUT.

— On descend, maître.

— EN AVANT LÀ-BAS, ALORS. »

Il y avait des… tourbillons. Bigadin galopait sans peine au travers, sauf qu'il ne donnait pas l'impression d'avancer. Il aurait aussi bien pu rester suspendu dans le vide.

« Oh ! malheur, fit l'oh bon dieu d'une petite voix.

— Quoi ? dit Suzanne.

— Essayez de fermer les yeux… »

Suzanne ferma les yeux. Puis elle leva la main pour se toucher la figure.

« Je vois toujours…

— Je croyais être le seul. Je suis toujours le seul, d'habitude. »

Les tourbillons disparurent.

Les deux cavaliers aperçurent de la verdure en dessous.

Ce qui était étrange. Comme verdure, elle se posait là. Suzanne avait à plusieurs reprises survolé la campagne, et même des marais et des jungles, mais jamais elle n'avait vu de verdure d'un vert aussi dur. Si un vert avait pu postuler au rang de couleur primaire, c'était celui-là.

Et ce ruban qui serpentait…

« Ce n'est pas une rivière ! fit-elle.

— Non ?

— C'est bleu ! »

L'oh bon dieu risqua un œil en dessous.

« L'eau, c'est bleu, dit-il.

— Bien sûr que non !

— L'herbe est verte, l'eau est bleue… ça, je m'en souviens. C'est une des choses que je sais.

— Ben, si on veut… » Suzanne hésita. Tout le monde savait que l'herbe était verte et l'eau bleue. C'était très souvent faux, mais tout le monde le savait de la même façon qu'on savait aussi le ciel bleu.

À cette pensée, elle commit l'erreur de lever les yeux.

Vers le ciel. Un ciel effectivement bleu. Et, en contrebas, le plancher des vaches. Vert.

Entre les deux : rien. Pas d'espace blanc. Pas de nuit noire. Rien que… rien, partout autour du monde. Là où le cerveau affirmait qu'aurait dû se trouver… disons, du ciel et de la terre ferme qui se rejoignent impeccablement à l'horizon, il n'y avait qu'un néant qui suçotait l'œil comme on suçote une dent branlante.

Et il y avait le soleil.

Il flottait sous le ciel, au-dessus du paysage.

Et il était jaune.

Jaune bouton d'or.

Bigadin se posa sur l'herbe près de la rivière. Du moins sur le vert.

Ça ressemblait davantage à de l'éponge ou à de la mousse. Il fouina dedans des naseaux.

Suzanne se laissa glisser à bas de sa monture en s'efforçant de garder les yeux baissés. Ce qui signifiait qu'elle regardait le bleu éclatant de la rivière.

Y nageaient des poissons orange. Ils n'avaient pas l'air tout à fait normaux, comme dus à un créateur qui croyait vraiment qu'un poisson se réduit à deux lignes courbes, un point et une queue en triangle. Ils lui rappelaient les poissons squelettiques dans la mare aux eaux calmes de la Mort. Des poissons… en adéquation avec leur environnement. Et elle les voyait, quand bien même l'eau n'était qu'un bloc de couleur qui aurait dû être opaque, persistait à lui dire un recoin de son cerveau…

Elle s'agenouilla et y plongea la main. Au toucher, elle eut une impression d'eau, mais ce qui lui coula entre les doigts était du bleu liquide.

À présent elle savait où elle était. La dernière pièce se mit en place avec un déclic et la connaissance fleurit en elle. Il lui suffisait de voir une maison pour deviner où seraient placées les fenêtres et comment la fumée monterait de la cheminée.

Il y aurait sûrement des pommes dans les arbres. Et elles seraient rouges, parce que tout le monde savait que les pommes étaient rouges. Et le soleil jaune. Et le ciel bleu. Et l'herbe verte.

Mais il existait un autre monde, qualifié de monde réel par ceux qui y croyaient, où le ciel pouvait varier du blanc cassé au rouge coucher de soleil en passant par le jaune tempête. Et les arbres allaient de branches dénudées, simples griffonnages sur fond de ciel, à des embrasements cramoisis avant les gelées. Et le soleil était blanc, jaune ou orange. L'eau brune, grise et verte…

Les couleurs d'ici étaient des couleurs de printemps, mais d'un printemps étranger au monde. C'étaient les couleurs du printemps de l'œil.

« C'est un tableau d'enfant », dit Suzanne.

L'oh bon dieu s'écroula sur le tapis vert.

« Chaque fois que je regarde le vide, j'ai les yeux qui pleurent, marmonna-t-il. Je ne me sens pas dans mon assiette.

— C'est un tableau d'enfant, j'ai dit, répéta Suzanne.

— Oh, bon dieu d'moi… Je crois que la potion des mages ne fait plus effet…

— J'en ai déjà vu des dizaines, poursuivit Suzanne en l'ignorant. On met le ciel au-dessus parce que c'est là qu'il se trouve, et, pour un enfant haut comme trois pommes, le ciel n'a pas beaucoup de côtés, n'importe comment. Et tout le monde lui assure que l'herbe est verte et l'eau bleue. Voilà le paysage qu'il peint. Twyla peint comme ça. Moi, je peignais comme ça. Grand-père a gardé quelques-uns des… »

Elle se tut brusquement.

« Tous les enfants font ça, de toute façon, marmonna-t-elle. Venez, on va trouver la maison.

— Quelle maison ? gémit l'oh bon dieu. Et pourriez-vous parler moins fort, s'il vous plaît ?

— Il y a forcément une maison, fit Suzanne en se relevant. Il y en a toujours une. Avec quatre fenêtres. Et de la fumée qui sort en tire-bouchon de la cheminée. Écoutez, ça ressemble à chez gr… au domaine de la Mort. Ce n'est pas vraiment de la géographie. »

L'oh bon dieu se dirigea vers l'arbre le plus proche et se cogna la tête dessus comme s'il espérait se faire mal.

« Ça y r'semble, pourtant, marmonna-t-il.

— Mais est-ce que vous avez déjà vu un arbre comme ça ? Une grosse boule verte sur un bâton marron ? On dirait une sucette ! fit Suzanne en l'entraînant.

— Chaispas, moi. Première fois d'ma vie que j'vois un arbre. Un truc m'est tombé sur la tête. » Il fixa quelque chose par terre en clignant des yeux. « C'est rouge.

— Une pomme. » Suzanne soupira. « Tout le monde sait que les pommes sont rouges. »

Il n'y avait pas de buissons. Mais il y avait des fleurs, toutes pourvues de deux feuilles vertes. Elles poussaient individuellement ici et là sur les pentes vertes.

Puis ils sortirent du couvert des arbres, et là, près d'un méandre de la rivière, se dressait une maison.

Elle ne paraissait pas très grande. Elle avait quatre fenêtres et une porte. Une fumée en tire-bouchon montait de la cheminée.

« Vous savez, c'est marrant, dit Suzanne en la contemplant. Twyla dessine des maisons comme ça. Et elle vit pour ainsi dire dans un hôtel particulier. J'ai moi aussi dessiné des maisons comme ça. Et je suis née dans un palais. Pourquoi ?

— P't-être que c'est toujours cette maison-là, marmonna piteusement l'oh bon dieu.

— Quoi ? Vous croyez vraiment ? Les gamins dessinent toujours cette maison en particulier ? On l'a dans la tête ?

— Faut pas m'demander, c'est juste histoire de causer », répondit l'oh bon dieu.

Suzanne hésita. Les mots « et maintenant ? » se profilaient dans sa tête. Devait-elle aller frapper à la porte de la maison ?

Et elle s'aperçut que c'était normal de le penser…

Dans l'ambiance reluisante, ferraillante et jacassante d'une cuisine, un maître d'hôtel passait un sale quart d'heure. Il était entouré d'une grande partie du personnel, lequel aurait dû s'affairer activement à verser du bicarbonate de soude dans le vin blanc pour l'enrichir de bulles onéreuses et couper les légumes en tout petits morceaux pour qu'ils coûtent plus cher.

Au lieu de ça, les employés restaient en groupe, les bras ballants et la mine abattue.

« Où c'est passé, tout ça ? braillait le patron. Et on a aussi visité la cave !

— Guillaume a senti un courant d'air froid, à ce qu'il dit », fit le maître d'hôtel. Il se retrouvait acculé contre un chauffe-assiettes, et jamais il n'avait jusqu'à cet instant aussi bien compris le rôle d'un chauffe-assiettes ni autant apprécié la pertinence du verbe « acculer ».

« Je vais lui en foutre, moi, du courant d'air froid ! On n'a donc plus rien ?

— Il y a des restes…

— Non, pas des restes, vous voulez dire des amuse-bouches, rectifia le directeur.

— Ouais, c'est ça, ouais. Et… euh… et… euh…

— Rien d'autre ?

— Euh… de vieux godillots. De vieux godillots crottés.

— De vieux…

— Godillots. Des tas », fit le maître d'hôtel. Il sentait qu'il commençait à roussir.

« Comment se fait-il que nous ayons des… escarpins millésimés ?

— Aucune idée. Ils sont arrivés comme ça, monsieur. Le four est rempli de vieilles godasses. Tout comme le garde-manger.

— On a une centaine de réservations ! Toutes les boutiques vont être fermées ! Où est le chef ?

— Guillaume essaye de le faire sortir des cabinets, monsieur. Il s'est enfermé dedans et il pique sa crise.

— Il y a quelque chose qui cuit. Qu'est-ce que je sens ?

— Moi, monsieur.

— De vieilles chaussures… marmonna le directeur. De vieilles chaussures… De vieilles chaussures… En cuir, n'est-ce pas ? Pas des galoches ni du caoutchouc, rien de ce genre-là ?

— Ça ressemble… à des chaussures, quoi. Avec beaucoup de boue, monsieur. »

Le directeur ôta sa veste. « Bon. Nous avons de la crème, non ? Des oignons ? De l'ail ? Du beurre ? Quelques vieux os de bœuf ? Un peu de pâte ?

— Euh… oui… »

Le directeur se frotta les mains. « Bon, fit-il en décrochant un tablier d'une patère. Vous, là, mettez de l'eau à bouillir ! Beaucoup d'eau ! Et trouvez-moi un très gros marteau ! Et vous, coupez des oignons ! Tous les autres, commencez à trier les chaussures. Je veux que vous me sépariez les languettes et les semelles. Nous allons leur faire… voyons voir… une *Mousse limonadière en chausson*…

— Où est-ce qu'on va trouver ça, monsieur ?

— Mousse de boue dans du cuir réduit en pâte. Vous saisissez ? Ce n'est pas notre faute si même les professionnels ne comprennent pas la langue de la restauration. On ne ment pas, après tout.

— Ben, c'est quand même un peu… » commença le maître d'hôtel. Il souffrait depuis tout petit de crises d'honnêteté.

« Ensuite, on proposera du *Quartier de poulaine rôti à la mode des Ombres… »* Le patron soupira devant la mine paniquée du maître d'hôtel. « Un morceau de chaussure préparé comme aux Ombres, expliqua-t-il.

— Euh… et c'est comment ?

— Dans la boue. Mais si on cuit les languettes à part, on pourra aussi servir des *Languettes braisées à la fleur d'œillet*.

— Il y a des chaussures de dame, monsieur, dit un aide-cuisinier.

— D'accord. Ajoutez au menu… voyons voir… *Talon d'aiguillette en ballerine façon bonne femme*… et… oui… *servi sur lie*. Avec de la boue, quoi.

— Et les lacets, monsieur ? fit un autre aide-cuisinier.

— Très juste. Ressortez-moi la recette des spaghettis carbonaras.

— Monsieur ? fit le maître d'hôtel.

— J'ai commencé comme chef, dit le directeur en s'armant d'un couteau. Comment croyez-vous que j'ai pu m'offrir ce restaurant ? Je sais comment on procède. Une belle présentation, une sauce correcte, et c'est du tout cuit.

— Mais ça reste de vieilles godasses, rien d'autre ! fit le maître d'hôtel.

— Du bœuf de derrière les fagots, le corrigea le directeur. Je vais l'attendrir en un rien de temps.

— Quand même… Quand même… on n'a pas de soupe…

— De la boue. Avec beaucoup d'oignons.

— Il y a les desserts…

— De la boue. Voyons si on peut la caraméliser, on ne sait jamais.

— Je n'ai même pas retrouvé le café… Remarquez, les clients ne resteront sans doute pas jusque-là…

— De la boue. *Café du terroir,* fit le patron avec fermeté. Du vrai café de… *terré*facteur.

— Oh, ça, ils vont s'en rendre compte, monsieur !

— Ils n'y ont vu que du feu jusqu'à présent, fit le directeur d'un air sombre.

— On ne s'en sortira pas, monsieur. On ne s'en sortira pas. »

Dans le pays du ciel au-dessus, Moyen David Blandelys descendit l'escalier en traînant un autre sac d'argent.

« Doit y en avoir des milliers ici, fit Grillage.

— Des centaines de milliers, précisa Moyen David.

— Et c'est quoi, tout ça ? demanda Œil-de-Chat en ouvrant une boîte. Y a que du papier. » Il repoussa la boîte.

Moyen David soupira. Il était pour la solidarité de classe, mais Œil-de-Chat lui portait parfois sur les nerfs.

« C'est des titres de propriété, dit-il. Et ç'a plus de valeur que l'argent.

— Du papier qu'a plus de valeur que l'argent ? s'étonna Œil-de-Chat. Hah, si tu peux le flamber, tu peux pas le dépenser, voilà ce que j'dis.

— Un instant, fit Grillage. Je connais ces trucs-là. La fée des dents a des biens immobiliers ?

— Faut bien qu'elle trouve des fonds quelque part, répondit Moyen David. Avec tous les cinquante sous qu'elle met sous l'oreiller.

— Si on les vole, est-ce qu'on devient les propriétaires ?

— C'est une question piège ? fit Œil-de-Chat avec un petit air suffisant.

— Ouais, mais… dix mille chacun, ça paraît pas beaucoup quand on voit tout ça.

— Ça lui manquera pas, un…

— *Messieurs…* »

Ils se retournèrent. Leureduthé se tenait dans l'encadrement de la porte.

« On… On rassemblait la marchandise, dit Grillage.

— Oui. Je sais. Je vous l'ai demandé.

— Exact. C'est exact. Vous nous l'avez demandé, fit Grillage avec gratitude.

— Et il y en a tellement. » Leureduthé leur adressa un sourire. Œil-de-Chat toussa.

« Doit y en avoir des milliers, dit Moyen David. Et qu'est-ce qu'on fait de tous les titres de propriété et autres ? Regardez celui-là, c'est celui du magasin de pipes dans le chemin Baisefric ! À Ankh-Morpork ! Et le vieux Déacoudre se plaint tout l'temps du loyer !

— Ah. Vous avez donc ouvert les coffres-forts, fit Leureduthé d'une voix douce.

— Ben… oui…

— Parfait. Parfait. Je ne vous l'avais pas demandé, mais… parfait, parfait. Et comment la fée des dents se faisait-elle de l'argent, à votre avis ? Grâce à de petits gnomes dans une mine quelque part ? À de l'or magique ? Mais l'or magique se transforme en camelote le lendemain matin ! »

Il se mit à rire. Grillage l'imita. Et même Moyen David. Puis Leureduthé fut sur lui et le repoussa en arrière jusqu'à le plaquer contre le mur.

Il perçut fugitivement un geste vif, voulut cligner des yeux, et sa paupière gauche explosa de douleur.

Le bon œil, ou plutôt l'œil valide – l'adjectif convient mieux – de Leureduthé était tout près de lui. La pupille se réduisait à un point. Moyen David distinguait vaguement la main de l'Assassin contre son visage. Elle tenait un couteau. La pointe de la lame n'était même pas à un cheveu de son œil droit.

« On dit de moi, je le sais, que je tue au premier regard, souffla Leureduthé. En vérité, je préférerais de loin vous tuer que vous regarder, monsieur Blandelys. Vous êtes dans un château d'or et vous manigancez pour barboter quelques pièces. Oh, bon sang. Qu'est-ce que je vais faire de vous ? »

Il se détendit un peu, mais sa main tenait toujours le couteau au ras de l'œil pétrifié de Moyen David.

« Vous vous dites que Banjo va vous aider, reprit-il. Il en a toujours été ainsi, n'est-ce pas ? Mais Banjo m'aime beaucoup. Vraiment beaucoup. Banjo est mon ami. »

Moyen David parvint à fixer son regard derrière l'oreille de Leureduthé. Son frère, immobile, affichait sa mine inexpressive

habituelle quand il attendait un nouvel ordre ou l'éclosion de la prochaine pensée.

« Si je croyais que vous avez mauvaise opinion de moi, je serais très déprimé, dit Leureduthé. Il ne me reste pas beaucoup d'amis, monsieur Moyen David. »

Il recula et sourit d'un air joyeux. « Tous amis, à présent ? fit-il tandis que Moyen David s'affaissait. Aidez-le, Banjo. » Comme s'il attendait ce signal, Banjo s'avança pesamment. « Banjo a l'âme d'un petit enfant, dit Leureduthé alors que le couteau disparaissait quelque part dans ses vêtements. Je crois que moi aussi. »

Les autres restaient comme statufiés. Ils n'avaient pas bougé depuis l'agression de l'Assassin. Moyen David était bâti en force et Leureduthé sur le modèle allumette, pourtant l'Assassin l'avait soulevé de terre comme une plume.

« Pour ce qui est des liquidités, en fait, je n'en ai pas vraiment l'usage, dit-il en s'asseyant sur un sac d'argent. C'est de la petite monnaie. Vous pouvez vous la partager, et vous allez sûrement vous chamailler et vous trahir les uns les autres, ce sera franchement assommant. Grands dieux. C'est tellement affreux quand des amis se brouillent. »

Il donna un coup de pied dans le sac. La toile se fendit. S'échappa un filet précieux d'argent et de cuivre.

« Vous allez fanfaronner et tout dépenser dans la boisson et les femmes, ajouta-t-il tandis qu'ils regardaient les pièces rouler dans tous les coins de la salle. L'idée d'investissement ne traversera jamais vos petits esprits détraqués… »

Banjo lâcha un borborygme. Même Leureduthé attendit patiemment que le colosse ait formé sa phrase. Le résultat fut :

« Moi v'ai une tirelire coffon.

— Et que feriez-vous avec un million de piastres, Banjo ? » demanda Leureduthé.

Un autre borborygme. La figure de Banjo se contorsionna.

« Affèterais… une… tirelire plus groffe ?

— Bravo. » L'Assassin se redressa. « Allons voir comment s'en sort notre mage, d'accord ? »

Il sortit sans un coup d'œil en arrière. Au bout d'un moment, Banjo le suivit.

Les autres s'efforcèrent de n'échanger aucun regard. Puis Grillage demanda : « Il a bien dit qu'on pouvait prendre le fric et se tirer, non ?

— Sois pas couillon, on ferait pas dix mètres, répliqua Moyen David qui se tenait toujours la figure. Ouille, ça fait vachement mal. J'ai l'impression qu'il m'a coupé la paupière… Mais oui, il m'a coupé ma putain de paupière…

— Alors on a qu'à laisser tout ça et se tirer ! J'suis pas venu avec vous pour monter sur des tigres, moi !

— Et qu'est-ce que tu vas faire s'il te court après ?

— Pourquoi il s'embêterait avec des gars comme nous ?

— Il aime bien ses amis, fit Moyen David d'un ton amer. Par tous les dieux, qu'on me donne un chiffon propre, n'importe quoi…

— D'accord, mais… mais il peut pas chercher partout. »

Moyen David secoua la tête. Il avait fréquenté l'université de la rue d'Ankh-Morpork et en était sorti diplômé, débordant de vie et l'intelligence affûtée par des frictions constantes. Il suffisait de regarder dans les yeux disparates de Leureduthé pour savoir une chose : s'il voulait retrouver quelqu'un, il ne cherchait pas partout. Il cherchait dans une seule cachette, celle où se terrait son gibier.

« Comment ça s'fait que ton frangin l'aime autant ? »

Moyen David grimaça. Banjo faisait toujours ce qu'on lui disait, tout ça parce que son frère le lui avait demandé. Jusqu'à ce jour, en tout cas.

C'était sûrement à cause du coup de poing dans le bistro. Moyen David n'aimait pas y penser. Il avait promis à leur mère de veiller sur Banjo[22], et Banjo était tombé en arrière comme un chêne qu'on abat. Et quand Moyen David s'était levé de son siège pour éteindre d'un coup de poing les quinquets dépareillés de Leureduthé, il avait brusquement trouvé l'Assassin déjà dans

[22] C'était le dernier vœu qu'avait exprimé M'man Blandelys avant de mourir, même si elle n'en avait rien su sur le moment. Ses dernières paroles à son fils avaient été : « Tâchez de filer jusqu'aux chevaux, moi j'essaye de les retenir dans l'escalier, et s'il m'arrive quelque chose, prends soin de l'abruti ! »

son dos, un couteau à la main. Devant tout le monde. C'était humiliant, quoi…

Puis Banjo s'était redressé sur son séant, l'air ahuri, et avait craché une dent…

« Sans Banjo qui le suit sans arrêt partout, on pourrait lui sauter à plusieurs dessus », dit Œil-de-Chat.

Moyen David releva la tête, une main tenant un mouchoir plaquée sur l'œil.

« Lui sauter à plusieurs dessus, répéta-t-il.

— Ouais, tout ça, c'est de ta faute, poursuivit Grillage.

— Ah ouais ? C'est p't-être pas toi qu'as dit : "Hou-là, dix mille piastres, j'veux en être" ? »

Grillage recula. « J'savais pas, moi, que ça me foutrait autant la chair de poule ! J'veux rentrer chez moi ! »

Moyen David hésita malgré sa douleur et sa rage. Ce n'était pas dans l'habitude de Grillage de parler ainsi, même s'il avait tendance à se plaindre et à ronchonner. Ils se retrouvaient dans un drôle de coin, pas de doute, et toute cette histoire de dents restait très… bizarre, mais il avait déjà partagé des coups durs avec Grillage, quand à la fois le Guet et la Guilde des Voleurs leur donnaient la chasse, et l'homme avait montré autant de sang-froid que n'importe qui. Et pourtant, si la Guilde leur avait mis le grappin dessus, elle leur aurait cloué les oreilles aux chevilles avant de les balancer dans le fleuve. Du point de vue de Moyen David, un point de vue sans grande perspective ni très pittoresque, rien ne pouvait autant flanquer la chair de poule.

« Qu'est-ce qui vous arrive ? fit-il. Vous… vous conduisez comme des gamins ! »

« Est-ce qu'il sert les anthropoïdes avant les hommes ?

— Intéressant, ça, monsieur. Vous faites sans doute allusion à ma théorie qu'en réalité l'homme descend peut-être du singe, évidemment, dit Cogite. Une hypothèse hardie qui devrait balayer des siècles d'ignorance si la commission des

subventions me permettait au moins d'affréter un navire pour mettre le cap sur les îles de…

— Je m'disais qu'il faisait peut-être sa distribution dans l'ordre alphabétique », le coupa Ridculle.

Une pluie de suie crépita dans l'âtre froid.

« C'est sûrement lui à présent, vous croyez pas ? reprit l'archichancelier. Oh, enfin… je m'disais qu'il fallait vérifier… »

Quelque chose atterrit dans les cendres. Les deux mages, immobiles, restèrent silencieux tandis que la silhouette se relevait. Ils entendirent un bruissement de papier.

« VOYONS VOIR… »

Il y eut un bruit sec lorsque la pipe de Ridculle lui tomba de la bouche. « Vous êtes qui, merde ? demanda-t-il. Monsieur Stibon, allumez une bougie ! » La Mort recula.

« JE SUIS LE PÈRE PORCHER, TIENS. EUH… HO. HO. HO. QUI D'AUTRE, D'APRÈS VOUS, DESCENDRAIT UNE CHEMINÉE PAR UNE NUIT PAREILLE, JE VOUS LE DEMANDE ?

— Non, vous êtes pas le père Porcher !

— SI. REGARDEZ, J'AI LA BARBE, L'OREILLER ET TOUT !

— Vous m'avez l'air d'avoir la figure très maigre !

— JE… JE… JE NE VAIS PAS TRÈS BIEN. C'EST… OUI, C'EST TOUS LES PETITS VERRES DE CHERRY. ET COURIR PARTOUT. JE SUIS UN PEU MALADE.

— À l'article de la mort, j'dirais. » Ridculle empoigna la barbe. Suivit un claquement lorsque la ficelle cassa.

« C'est une fausse barbe !

— NON, C'EST LA MIENNE, s'entêta la Mort.

— Voilà même les crochets pour les oreilles, ce qui a dû vous poser quelques problèmes, j'dois dire ! »

Ridculle brandit la pièce à conviction. « Quelle idée de descendre par la cheminée ! poursuivit-il. Pas d'un très bon goût, à mon avis. »

La Mort agita un petit bout de papier crasseux en un geste de défense.

« UNE LETTRE OFFICIELLEMENT ADRESSÉE AU PÈRE PORCHER. ELLE DIT… commença-t-il avant de consulter à nouveau le papier. MA FOI, BEAUCOUP DE CHOSES. C'EST

UNE LONGUE LISTE. TAMPONS DE BIBLIOTHÈQUE, LIVRES DE RÉFÉRENCE, CRAYONS, BANANES…

— Le bibliothécaire a commandé ces trucs-là au père Porcher ? s'étonna Ridculle. Pourquoi ?

— JE N'EN SAIS RIEN », répondit la mort en fin diplomate. Il avait le doigt sur une allusion à l'archichancelier. L'expression « constipé du porte-monnaie » se traduisait en orang-outan par un gribouillis assez éloquent.

« J'en ai plein le tiroir de mon bureau, fit Ridculle d'un ton songeur. J'demande pas mieux que d'en donner à tout l'monde, suffit de me prouver qu'on a usé les vieux jusqu'au bout.

— IL FAUT QU'ILS VOUS MONTRENT UNE ABSENCE DE CRAYON ?

— Évidemment. S'il avait besoin de fournitures de première nécessité, il avait qu'à venir me voir. Pour dire que j'abuse, faut pas être un homme normal. »

La Mort se reporta à la liste.

« C'EST PARFAITEMENT EXACT, confirma-t-il avec une précision anthropologique.

— Sauf pour les bananes, évidemment. J'garde quand même pas des poissons dans mon bureau. »

La Mort baissa les yeux sur la liste puis les releva sur Ridculle. « AH OUI ? » fit-il en espérant exprimer la bonne réaction.

Les mages savent quand ils vont mourir[23]. Ridculle n'avait pas eu de telles prémonitions et, à la grande horreur de Stibon, il enfonça son doigt dans l'oreiller de la Mort.

« Pourquoi vous ? demanda-t-il. Qu'est-ce qu'est arrivé à l'autre type ?

— JE VOUS DOIS DES EXPLICATIONS, J'IMAGINE. »

[23] Ils le savent d'ordinaire à temps pour donner à nettoyer leur plus belle robe, causer de sérieux dégâts dans la cave à vin et s'offrir un dernier très bon repas. C'est une version en plus agréable du couloir de la mort, sans l'inconvénient des avocats.

Dans la maison de la Mort, un murmure de sable en mouvement et un très léger tintement de verre qui s'agite quelque part dans le noir…

Et, dans les ténèbres sèches, l'odeur âcre de la neige et un piétinement de sabots.

Sidenet faillit avaler sa langue lorsque Leureduthé apparut près de lui. « Ça avance ?

— Gnk…

— Pardon ? » fit Leureduthé.

Sidenet se ressaisit. « Euh… un peu, répondit-il. On pense être venus à bout de… euh… d'une serrure. »

L'œil de Leureduthé renvoya un éclat de lumière.

« Il y en a sept, je crois ? fit l'Assassin.

— Oui, mais… elles sont à moitié magiques, à moitié réelles et à moitié ailleurs… J'veux dire… certains de leurs éléments n'existent pas tout le temps… »

Monsieur Lebrun, qui travaillait sur une des serrures, reposa son rossignol.

« Rien à faire, m'sieur, dit-il. Je ne trouve même pas de prise avec une pince-monseigneur. Peut-être que si je retournais en ville chercher deux dragons, on arriverait à quelque chose. On peut fondre l'acier quand on leur tord le cou comme il faut et qu'on les alimente au charbon.

— On m'avait affirmé que vous étiez le meilleur serrurier de la ville », fit Leureduthé.

Derrière lui, Banjo changea de position.

Monsieur Lebrun parut contrarié…

« Ben, oui, dit-il. Mais d'habitude les serrures ne se transforment pas pendant qu'on travaille dessus, voilà.

— Et moi qui vous croyais capable d'ouvrir toutes les serrures imaginables, fit Leureduthé.

— Imaginables par des humains, répliqua sèchement monsieur Lebrun. Et par la plupart des nains. Je ne sais pas ce qui a conçu celles-là. Vous ne m'avez jamais parlé de magie.

— Quel dommage. Je n'ai plus besoin de vos services, alors. Autant que vous rentriez chez vous.

— Pas de refus. » Monsieur Lebrun entreprit de ranger son attirail dans sa trousse à outils. « Et pour la note ?

— Je vous dois quelque chose ?

— Il y a le déplacement. Ce n'est pas de ma faute si tout ça relève de la magie. Normalement, j'ai droit à un petit défraiement.

— Ah oui, je comprends, dit Leureduthé. Évidemment, c'est normal que vous receviez ce que vous méritez. Banjo ? »

Banjo s'avança pesamment puis s'immobilisa.

La main de monsieur Lebrun était ressortie de la trousse, serrée sur une pince-monseigneur. « Tu me crois né de la dernière pluie, sale petit connard mielleux ? fit-il. Je les connais, les gars de ton espèce. Tu te figures qu'il s'agit d'une sorte de jeu. Tu lâches tes petites blagues, tu t'imagines que personne ne les remarque et tu te crois très malin. Eh bien, monsieur Tassedethé, je m'en vais, vu ? Tout de suite. Avec ce qui me revient. Et vous n'allez pas m'en empêcher. Et surtout pas Banjo. J'ai connu la vieille M'man Blandelys dans le temps. Tu te crois vachard ? Tu te crois un chameau ? M'man Blandelys t'aurait arraché les oreilles avec les dents et te les aurait recrachées dans l'œil, sale petite teigne suffisante. Et j'ai travaillé avec elle, alors tu ne me fais pas peur, pas plus que ce pauvre jeune couillon de Banjo. »

Monsieur Lebrun les gratifia tour à tour d'un regard noir en brandissant sa pince-monseigneur. Sidenet se recroquevilla devant les portes.

Il vit Leureduthé hocher gracieusement la tête, comme si le serrurier venait de lui adresser un petit discours de remerciement.

« Je comprends votre point de vue, fit l'Assassin. Et, je vous le répète, mon nom, c'est Le-re-dou-té. Bon, si vous voulez bien, Banjo. »

Banjo se dressa au-dessus de monsieur Lebrun, baissa le bras vers lui et le souleva si brutalement par la pince-monseigneur que les pieds du serrurier sortirent de ses chaussures.

« Hé-là, tu me connais, Banjo ! croassa le bonhomme en se débattant dans le vide. Je me souviens quand tu étais gamin, je te prenais sur mes genoux, je travaillais souvent pour ta ma…

— T'aimes bien ça, les colis ? » gronda Banjo.

Lebrun se débattit.

« Faut dire oui, dit Banjo.

— Oui !

— T'aimes bien ça, les maçons ? Faut dire oui.

— D'accord, oui !

— T'aimes bien ça, les escaliers en colimaçon ? »

Moyen David leva les mains pour imposer le silence.

Il lança un regard noir à la bande.

« Le coin vous porte sur le système, hein ? Mais on s'est déjà trouvés dans de sales coins, pas vrai ?

— Pas sales à ce point-là, fit Grillage. J'suis jamais allé nulle part où ça faisait mal de regarder le ciel. Ça me fout les chocottes.

— Grillou est un bébé, gna-gna gna-gna-gna », chantonna Œil-de-Chat.

Ils se tournèrent vers lui. Il toussa nerveusement.

« 'scusez-moi… Sais pas pourquoi j'ai dit ça…

— Si on reste ensemble, tout ira bien…

— Tra na na na nai-re… marmonna Œil-de-Chat.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Pardon… ça m'a échappé…

— Ce que j'veux dire, fit Moyen David, c'est que si…

— Lapêche arrête pas de m'faire des grimaces !

— C'est pas vrai !

— Menteur, menteur, t'as ton nez qui s'allonge ! »

Deux phénomènes se produisirent alors. Moyen David se mit en colère et Lapêche hurla.

Il louchait sur son nez qui s'allongeait.

Il plaqua ses mains au bout et appuya afin de le ramener à sa taille normale.

« Qui a fait ça ? Qui a fait ça ? lança Moyen David.

— J'ai vu personne, répondit Grillage. Personne près de lui, en tout cas. Œil-de-Chat a dit "t'as ton nez qui s'allonge" et aussitôt…

— Maintenant il suce son pouce ! se moqua Œil-de-Chat. Gna-gna gna-gna-gna ! Il pleure pour avoir sa maman ! Tu sais ce qui arrive aux enfants qui sucent leur pouce ? Y a un gros monstre avec des ciseaux par…

— Vous avez pas fini de parler comme ça ? s'écria Moyen David. Merde alors, j'ai vraiment l'impression d'avoir affaire à une bande de… »

On cria, loin au-dessus d'eux. Le cri se poursuivit un moment et parut se rapprocher, mais il cessa soudain pour être remplacé par une rafale de coups sourds parfois entrecoupés d'un bruit de noix de coco qui rebondirait sur du dallage.

Moyen David atteignit la porte juste à temps pour voir monsieur Lebrun dévaler les marches cul par-dessus tête et l'allure débraillée. L'instant d'après, la trousse du serrurier vira en culbute à l'angle de l'escalier. Elle se fendit en deux en rebondissant ; outils et rossignols s'en échappèrent dans un bruit de ferraille pour suivre le même chemin que leur propriétaire.

Le serrurier était passé en trombe. Il allait sûrement rouler jusqu'au bas des marches.

Moyen David leva la tête. Deux tours d'escalier au-dessus de lui, de l'autre côté de l'immense cage, Banjo l'observait.

Banjo ne faisait pas la différence entre le bien et le mal. Il avait toujours laissé son frère s'occuper de ces questions-là.

« Euh… le pauvre gars a dû glisser, marmonna Moyen David.

— Oh, ouais… glissé », dit Lapêche.

Il leva lui aussi la tête.

Marrant, ça. Il n'avait rien remarqué jusqu'à présent. La tour blanche avait donné l'impression de luire de l'intérieur. Mais

maintenant il distinguait des ombres qui se déplaçaient sur la pierre. Non, dans la pierre.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il. Ce bruit…

— Quel bruit ?

— Comme… des raclements de couteaux. Tout près.

— Y a que nous ici ! fit Moyen David. De quoi t'as peur ? D'une attaque de pâquerettes ? Allez, viens… on va lui donner un coup d'main… »

Impossible de passer à travers la porte. Elle résistait à toute tentative. Suzanne n'y gagna que des bleus. Elle finit donc par tourner le bouton.

Elle entendit l'oh bon dieu hoqueter. Mais les bâtiments plus grands au-dedans qu'au-dehors n'étonnaient pas la jeune femme. Son grand-père n'avait jamais su maîtriser le problème des dimensions.

Le deuxième détail qui attirait l'œil, c'était les escaliers. Ils démarraient en face l'un de l'autre dans ce qui était désormais une grande tour ronde dont le plafond se perdait dans la brume. Les colimaçons tirebouchonnaient à l'infini.

Le regard de Suzanne revint au premier détail.

Un gros tas conique par terre au milieu de la tour.

Un tas blanc. Il luisait dans la lumière froide qui tombait de la brume.

« Des dents, fit la jeune femme.

— Je crois que je vais vomir, dit l'oh bon dieu d'un air contrit.

— Ça ne fait pas peur, des dents. » Suzanne ne le pensait pas. Le monticule était franchement horrible.

« Est-ce que j'ai dit que j'avais peur ? La gueule de bois me reprend… Oh, bon dieu d'moi… »

Suzanne s'approcha d'un pas prudent.

C'étaient de petites dents. Des dents d'enfant. Celui qui les avait amassées ne s'était pas donné beaucoup de mal non plus.

Certaines gisaient éparpillées ici et là. Elle le sut parce qu'elle marcha sur l'une, et le petit craquement glissant lui coupa toute envie de recommencer.

Celui qui les avait amassées était sûrement le même qui avait tracé le cercle à la craie autour du tas obscène.

« Il y en a une quantité incroyable, souffla Bilieux.

— Au moins vingt millions, vu la taille de la dent de lait moyenne », fit Suzanne. Elle constata avec horreur que la réponse lui était venue machinalement.

« Comment pouvez-vous savoir ça ?

— Le volume d'un cône, répondit Suzanne. Pi par le carré du rayon par la hauteur sur trois. Je parie que mademoiselle Derches n'a jamais imaginé que la formule servirait dans un cadre pareil.

— Je n'en reviens pas. Vous avez calculé ça de tête ?

— Ce n'est pas normal, dit doucement Suzanne. Je ne crois pas que la fée des dents soit dans ce coup-là. Tant d'efforts pour récupérer les dents puis les jeter en vrac comme ça ? Non. D'ailleurs, il y a un mégot par terre. Je vois mal la fée des dents se rouler des cigarettes. »

Elle examina les traces à la craie.

Des voix loin au-dessus lui firent lever les yeux. Elle crut apercevoir une tête qui regardait par-dessus la rambarde de l'escalier avant de se retirer. Elle ne distingua pas grand-chose du visage, mais assez pour constater qu'il ne s'agissait pas d'une fée.

Elle revint au cercle de craie autour des dents. Quelqu'un avait voulu toutes les dents en un point précis et tracé un cercle pour mieux le délimiter.

Quelques symboles étaient gribouillés autour du cercle.

Elle avait une bonne mémoire des petits détails. Encore un attribut de famille. Et un petit détail s'agitait dans sa mémoire comme une abeille dans son sommeil.

« Oh, non, souffla-t-elle. Personne ne voudrait quand même… »

Quelqu'un poussa un cri, quelqu'un dans les hauteurs immaculées.

Un inconnu roula au bas de l'escalier le plus proche. Un inconnu entre deux âges qui avait été maigre. Techniquement, il l'était encore, mais le long escalier en colimaçon n'avait pas été tendre avec lui.

Le cadavre roula encore sur le marbre blanc, glissa et s'arrêta mollement, comme désossé.

Puis, alors que Suzanne se précipitait vers lui, il disparut en ne laissant qu'une tache de sang.

Un tintement lui fit retourner la tête vers l'escalier. En tournoyant dans une succession de bonds de saumon, une pince-monseigneur sauta les douze marches restantes pour atterrir, pointe la première, sur une dalle où elle resta debout, parcourue de vibrations.

Grillage arriva en haut des marches, hors d'haleine.

« Y a du monde en bas, monsieur Leureduthé ! fit-il, la respiration sifflante. David et les autres sont descendus les choper, monsieur Leureduthé !

— Le-re-dou-té, rectifia l'Assassin sans quitter le mage des yeux.

— C'est ça, monsieur !

— Alors quoi ? fit Leureduthé. Liquidez-les… voilà.

— Euh… y a une femme, monsieur. »

Leureduthé ne se retourna toujours pas. Il agita distraitement la main.

« Alors liquidez-les poliment.

— Oui, monsieur… oui, d'accord… » Grillage toussa. « Vous voulez pas savoir ce qu'ils font ici, monsieur ?

— Grands dieux, non. En voilà une idée ! Maintenant, fichez le camp. »

Grillage resta un instant sur place puis déguerpit.

Alors qu'il dévalait l'escalier, il crut entendre un grincement comme en produirait une vieille porte de bois.

Il pâlit.

Ce n'était qu'une porte, lui disait le cortex raisonnable de son cerveau. Il y en avait des centaines dans ce bâtiment, même si, à la réflexion, aucune n'avait grincé.

Le thalamus, lui, qui traînait dans des recoins obscurs en haut de sa colonne vertébrale, répliquait : Mais ce n'est aucune de ces portes-là et tu le sais bien, tu sais de laquelle il s'agit…

Il n'avait pas entendu ce grincement depuis trente ans.

Il lâcha un petit glapissement et descendit les marches quatre à quatre.

Dans les renfoncements et les recoins, les ténèbres se firent plus profondes.

Suzanne monta en courant une volée de marches en remorquant l'oh bon dieu derrière elle.

« Vous savez ce qu'ils ont fait ? dit-elle. Vous savez pourquoi ils ont entassé toutes ces dents dans un cercle ? Le pouvoir… Oh ! bon sang… »

« Je refuse, dit catégoriquement le maître d'hôtel.

— Écoutez, je vous en achèterai une paire plus belle après le Porcher…

— Deux *Chaussons* de plus, une *Terre brûlée* et trois autres *Tourtes tourbées,* lança un serveur en entrant en trombe.

— Des tourtes à la boue ! gémit le maître d'hôtel. Je n'arrive pas à croire qu'on vende ça. Et maintenant vous voulez mes chaussures !

— Avec de la crème et du sucre, je vous fais remarquer. Tout l'esprit d'Ankh-Morpork. Et on peut tirer au moins quatre portions de ces chaussures. Il n'y a pas de raison. On est tous en chaussettes…

— La table 7 a trouvé les steaks excellents mais un peu coriaces, dit un serveur en passant à toute allure.

— D'accord. Prenez un plus gros marteau la prochaine fois et faites-les bouillir plus longtemps. » Le directeur revint au maître d'hôtel. « Écoutez, Gilles, fit-il en lui entourant l'épaule, ce n'est pas de la cuisine. Ce n'est pas ce qu'on nous demande. Si les clients avaient envie de cuisine, ils resteraient chez eux, non ? Ils viennent ici pour l'ambiance. Pour vivre une expérience. Ce n'est pas de la cuisine traditionnelle, c'est comme qui dirait de la *nouvelle cuisine*. Voyez ? Et ils en redemandent.

— Ouais, mais de vieilles chaussures…

— Les nains mangent des rats, fit le directeur. Et les trolls mangent des cailloux. Dans les terres d'Howonda, certains mangent des insectes, et d'autres sur le continent Contrepoids mangent de la soupe de crachat d'oiseau. Les chaussures, au moins, ça vient d'une vache.

— Et la boue ? insista le maître d'hôtel d'un air morne. Vous allez empoisonner tout le monde.

— Une expression ne dit-elle pas qu'il est plus digne de mourir de boue ?

— Oui, mais ça ne s'écrit pas de le même façon.

— Gilles ? fit le directeur d'une voix douce en empoignant une spatule.

— Oui, patron ?

— Ôtez-moi ces putain de godasses tout de suite, compris ? »

Lorsque Grillage atteignit le pied de la tour, il tremblait, et pas seulement à cause de l'effort fourni. Il se dirigea droit vers la porte, mais Moyen David l'attrapa.

« Laisse-moi sortir ! Il me poursuit !

— Vise-moi sa tête, fit Œil-de-Chat. On dirait qu'il a vu un fantôme !

— Ouais, ben, c'est pas un fantôme, marmonna Grillage. C'est encore pire… »

Moyen David le gifla. « Reprends-toi ! Regarde autour de nous ! Y a rien qui te poursuit ! Et puis c'est pas comme si une bagarre nous faisait peur, hein ? »

La terreur de Grillage avait eu le temps de se dissiper un peu. Il se retourna pour regarder en haut des marches. Il n'y vit personne.

« Bon, fit Moyen David en observant sa figure. Alors… qu'est-ce qui s'est passé ? »

Grillage se regarda les pieds. « J'ai cru que c'était l'armoire, grommela-t-il. Allez-y, rigolez… »

Ils ne rigolèrent pas.

« Quelle armoire ? demanda Œil-de-Chat.

— Oh, quand j'étais gamin… » Grillage agita vaguement les mains. « On avait une grosse armoire ancienne, si vous voulez savoir. En chêne. Elle avait un… un… Sur la porte, y avait un… comme qui dirait… un visage. » Il observa la tête que faisaient les autres, une tête aussi expressive que du bois elle aussi. « J'veux dire, pas un vrai visage, y avait… de la… décoration autour de la serrure, des espèces de fleurs, de feuilles et de machins, mais quand on regardait… d'une certaine façon… ça formait un visage, et ils avaient mis l'armoire dans ma chambre parce qu'elle était très grande, et… la nuit… la nuit… la nuit… »

C'étaient des adultes, du moins avaient-ils vécu plusieurs décennies, ce qui passe pour la même chose dans certaines sociétés. Mais on ne pouvait que fixer, les yeux ronds, un homme aussi décomposé par la peur.

« Oui ? fit Œil-de-Chat d'une voix rauque.

— … elle murmurait des choses », répondit Grillage d'une toute petite voix qui évoquait un campagnol dans un cachot.

Ils échangèrent des regards.

« Quelles choses ? demanda Moyen David.

— J'en sais rien, moi ! J'avais toujours la tête sous l'oreiller ! N'importe comment, c'est des histoires de gamin, non ? Le père a fini par s'en débarrasser. L'a brûlée. Et je l'ai même regardée cramer. »

Ils se secouèrent intérieurement comme quand on a l'esprit qui ressort dans la lumière.

« C'est pareil que moi avec le noir, dit Œil-de-Chat.

— Oh, commence pas, fit Moyen David. De toute manière, t'as pas peur du noir. T'es connu pour ça. J'ai travaillé avec toi dans toutes sortes de caves et de machins. J'veux dire, c'est de là que vient ton nom. Œil-de-Chat. Tu vois comme un chat.

— Ouais, ben… faut bien compenser, non ? Quand on est adulte, on sait que c'est seulement des ombres, des trucs comme ça. Et puis c'est pas comme le noir qu'on avait dans la cave.

— Oh, y avait un noir spécial quand t'étais môme, c'est ça ? fit Moyen David. Pas comme celui qu'on a d'nos jours, hein ? »

Le sarcasme fut sans effet.

« Non, répondit simplement Œil-de-Chat. L'était pas pareil. Dans notre cave, il était pas pareil.

— M'man nous flanquait la raclée quand on y descendait, fit Moyen David. C'est là qu'elle avait son alambic.

— Ah ouais ? fit Œil-de-Chat de quelque part plus loin. Eh ben, mon p'pa, lui, il nous flanquait la raclée quand on voulait sortir. Maintenant, arrête de parler d'ça. »

Ils arrivèrent au pied de l'escalier.

Il n'y avait pas âme qui vive. Ni âme qui meure non plus.

« Il a pas pu survivre à un truc pareil, quand même ? fit Moyen David.

— Je l'ai vu passer, dit Œil-de-Chat. Normalement, un cou se tord pas autant… »

Il regarda en l'air, les yeux plissés.

« Qui sont ces gens qui bougent, là-haut ?

— Comment sont leurs cous ? chevrota Grillage.

— On se sépare ! fit Moyen David. Et cette fois on monte par des escaliers différents. Comme ça, ils pourront pas redescendre !

— Qui c'est ? Pourquoi ils sont là ?

— Pourquoi on y est, nous ? » répliqua Lapêche. Il se dirigea vers un escalier et regarda derrière lui.

« Pour nous prendre notre argent ? Après ce que *l'autre* nous a fait endurer ?

— Ouais… fit d'un ton distant un Lapêche à la traîne derrière les autres. Euh… vous avez rien entendu, là ?

— Quoi donc ?

— Comme des coups de ciseaux… ?

— Non.

— Non.

— Non. T'as dû rêver. »

Lapêche hocha une tête piteuse.

Tandis qu'il montait les marches, de petites ombres filaient dans la pierre et suivaient chacun de ses pas.

Suzanne déboucha en trombe de l'escalier et remorqua l'oh bon dieu dans un couloir flanqué de portes blanches.

« Je crois qu'ils nous ont vus, dit-elle. Et si ce sont des fées des dents, c'est suite à une politique d'égalité des chances franchement ridicule… »

Elle poussa une porte.

La salle était dépourvue de fenêtres, mais ses murs l'éclairaient parfaitement. Au milieu trônait ce qui ressemblait à une vitrine dont le couvercle béait. Des bouts de cartes de visite jonchaient le sol.

Suzanne se baissa, ramassa une carte et lut : « Thomas Fièvre, quatre ans presque trois quarts, 9, avenue du Château, Sto Lat. » L'écriture était ronde, appliquée.

Elle traversa le couloir vers une autre salle qui offrait le même spectacle de dévastation.

« Maintenant on sait où les dents étaient rangées, dit-elle. Ils ont dû les récupérer partout et les transporter en bas.

— Pour quoi faire ? »

Elle soupira.

« C'est de la magie tellement ancienne que ça n'a plus rien de magique, répondit-elle. Si on détient un cheveu de quelqu'un, ou une rognure d'ongle, une dent… on peut le gouverner à volonté. »

L'oh bon dieu s'efforça de se concentrer. « Ce tas impose sa volonté à des millions d'enfants ?

— Oui. Et aussi à des adultes à présent.

— Et on… on pourrait les obliger à penser et faire ce qu'on veut ? »

Elle opina. « Oui.

— On pourrait leur faire ouvrir le portefeuille de leur père et en poster le contenu à une adresse donnée ?

— Ben, je n'avais jamais pensé à ça, mais oui, j'imagine qu'on pourrait…

— Ou descendre casser toutes les bouteilles de l'armoire à alcools et promettre de ne jamais en boire quand ils seront grands ? demanda l'oh bon dieu d'une voix pleine d'espoir.

— De quoi parlez-vous ?

— Pour vous, ce n'est pas un problème. Vous ne vous réveillez pas le matin pour voir toute votre vie s'expulser sous votre nez. »

Moyen David et Œil-de-Chat coururent dans le couloir et s'arrêtèrent là où il se séparait en deux.

« Tu vas par là, et moi je…

— Pourquoi on reste pas ensemble ? fit Œil-de-Chat.

— Qu'est-ce qui vous prend, tous ? Je t'ai vu mordre à la gorge deux chiens de garde au cours d'un boulot à Quirm ! Tu veux que j'te tienne la main ? Tu vérifies les portes par là, et moi par ici. »

Il s'éloigna.

Œil-de-Chat fouilla des yeux l'autre couloir.

Il n'y avait pas beaucoup de portes de ce côté-là. Le couloir n'était pas très long. Et, comme l'avait dit Leureduthé, ce qu'il y avait de plus dangereux dans cette tour, c'était eux qui l'avaient amené.

Il entendit des voix s'échapper d'une entrée et s'affaissa de soulagement.

Des humains, ça ne lui faisait pas peur.

Tandis qu'il s'approchait, un bruit le fit se retourner.

Des ombres fonçaient dans le couloir derrière lui. Elles cascadaient le long des murs et recouvraient le plafond.

Là où elles se rejoignaient, elles devenaient plus épaisses. Toujours plus épaisses.

Elles grandirent. Et bondirent.

« Qu'est-ce que c'est ? fit Suzanne.

— On aurait dit une amorce de cri », répondit Bilieux.

Suzanne ouvrit la porte d'un coup.

Personne dehors.

Elle surprit pourtant un mouvement. Elle vit un pan d'ombre dans l'angle d'un mur se réduire avant de disparaître et une autre ombre s'éclipser derrière le tournant du couloir.

Et on avait abandonné une paire de chaussures au milieu du passage.

Elle ne se souvenait pas les y avoir vues plus tôt.

Elle flaira l'atmosphère. Elle reconnut une odeur de rat, d'humidité et de moisissure.

« Partons d'ici, dit-elle.

— Comment est-ce qu'on va trouver cette Violette dans toutes ces pièces ?

— Je ne sais pas. Je devrais pouvoir… la sentir, mais je n'y arrive pas. » Suzanne jeta un coup d'œil inquiet au bout du couloir. Elle entendait des hommes crier un peu plus loin.

Ils s'esquivèrent à nouveau en direction de l'escalier et se risquèrent dans une autre volée de marches. Il y avait davantage de pièces cette fois, et dans chacune une vitrine qu'on avait forcée.

Des ombres se mouvaient dans les coins. On avait l'impression qu'une source de lumière invisible se déplaçait doucement.

« Ça me rappelle beaucoup la maison de votre… hum… grand-père, dit l'oh bon dieu.

— Je sais, fit Suzanne. Sa maison n'obéit à aucune loi, sauf à celles qu'il impose au fur et à mesure. Je ne crois pas qu'il serait content si quelqu'un entrait et se mettait à démolir la bibliothèque… »

Elle s'interrompit. Lorsqu'elle poursuivit, sa voix avait changé.

« On est ici dans un monde d'enfant, fit-elle. Les lois sont ce que croient les enfants.

— Ouf, j'aime mieux ça.

— Ah oui ? On n'y rencontrera rien de normal. Au pays du canard du gâteau de l'âme, les canards pondent des œufs en chocolat, de la même façon que le pays de la Mort est noir et morne parce que c'est ainsi que l'imaginent les gens. Il est très conformiste de ce côté-là. Des décorations de crânes et de tibias partout. Et ici…

— De jolies fleurs et un drôle de ciel.

— Je pense qu'il faut s'attendre à bien pire. Et aussi à très bizarre.

— Plus bizarre que maintenant ?

— Je ne crois pas qu'il soit possible de mourir ici.

— Le type qui a dégringolé l'escalier m'a paru très mort, à moi.

— Oh, on meurt. Mais pas ici. On… voyons… oui… on disparaît ailleurs. Au loin. Hors de vue. C'est tout ce qu'on comprend quand on a trois ans. D'après grand-père, c'était différent il y a cinquante ans. D'après lui, souvent on ne voyait pas le lit parce que tout le monde pleurait un bon coup autour. Aujourd'hui, on dit seulement à l'enfant que grand-mère est partie. Pendant trois semaines, Twyla a cru son oncle enterré dans le carré tristounet derrière la cabane du jardin avec Loustic, Mipo et les trois Bouffi.

— Les trois Bouffi ?

— Des gerbilles. Elles ont tendance à mourir vite, dit Suzanne. Le truc, c'est de les remplacer sans que la petite s'en doute. Vous ne savez vraiment rien, hein ?

— Euh… hou-hou ? »

La voix venait du couloir.

Ils sortirent et se dirigèrent vers la salle suivante.

Là, assise par terre, attachée au pied d'une vitrine blanche, se trouvait Violette. Elle leva des yeux craintifs puis étonnés, qui s'éclairèrent peu à peu en reconnaissant Suzanne.

« Vous ne seriez pas… ?

— Oui, oui, on se croise de temps en temps aux Bières, et vous étiez tellement secouée quand vous êtes venue chercher la dent de Twyla que j'ai bien vu qu'il fallait vous donner un petit verre pour vous remonter, dit Suzanne en tripotant les cordes. On n'a pas beaucoup de temps, à mon avis.

— Et lui, qui c'est ? »

L'oh bon dieu voulut repousser en place ses cheveux raides et ternes.

« Oh, c'est un dieu, répondit Suzanne. Il s'appelle Bilieux.

— Est-ce que vous buvez ? demanda l'oh bon dieu.

— En voilà une ques…

— Il a besoin de le savoir avant de décider s'il vous déteste ou non, expliqua Suzanne C'est un truc de dieu.

— Non, je ne bois pas, répondit Violette. Quelle idée ! J'ai le ruban bleu ! »

L'oh bon dieu haussa les sourcils en direction de Suzanne.

« Ça veut dire qu'elle est membre de la Ligue antialcoolique d'Offler, le renseigna la jeune femme. Tous les adhérents signent l'engagement de ne pas toucher à l'alcool. Je ne vois pas pourquoi. Évidemment, Offler est un crocodile. Les crocodiles vont rarement au bistro. Ils vivent dans l'eau.

— Pas toucher du tout à l'alcool ? fit l'oh bon dieu.

— Jamais ! répondit Violette. Mon père est intransigeant sur ces choses-là ! »

Au bout d'un moment, Suzanne se sentit obligée d'agiter la main entre leurs deux regards rivés l'un à l'autre.

« Est-ce qu'on peut continuer ? demanda-t-elle. Bien. Qui vous a amenée ici, Violette ?

— Je ne sais pas, moi ! Je faisais ma récolte comme d'habitude, puis j'ai cru entendre quelqu'un me suivre, ensuite c'est devenu tout noir, et, quand je suis revenue à moi, on était… Vous avez vu à quoi ça ressemble, dehors ?

— Oui.

— Ben, c'est là qu'on était. Le plus grand me portait. Celui qu'ils appellent Banjo. Il n'est pas méchant, juste un peu… bizarre. Disons… lent d'esprit. Il me surveille, c'est tout. Les autres, ce sont des voyous. Méfiez-vous de celui à l'œil de verre. Ils ont tous peur de lui. Sauf Banjo.

— À l'œil de verre ?

— Il s'habille comme un Assassin. Il s'appelle Leureduthé. Je pense qu'ils veulent voler quelque chose… Ils ont passé un temps fou à ramasser les dents. Des petites dents partout… c'était horrible ! Merci, ajouta-t-elle à l'intention de l'oh bon dieu qui l'avait aidée à se relever.

— Ils les ont entassées dans un cercle magique en bas », dit Suzanne.

Les yeux et la bouche de Violette formèrent trois O. On avait l'impression de regarder une boule de bowling rose.

« Pour quoi faire ?

— À mon avis, ils s'en servent pour influencer les enfants. Par la magie. »

La bouche de Violette s'ouvrit encore plus grande.

« C'est vilain. »

Horrible, songea Suzanne. Le terme juste est « horrible ». « Vilain » est un mot qu'emploient les petites filles pour convaincre les mâles alentour de leur fragilité, si je ne me trompe pas. Elle trouvait cruel et inutile de sa part d'avoir de telles pensées. Elle savait aussi qu'elle voyait juste, ce qui n'arrangeait rien.

« Oui, dit-elle.

— Il y avait un mage ! Il a un chapeau pointu !

— Je crois qu'il faudrait sortir d'ici, fit l'oh bon dieu d'une voix aux accents que Suzanne jugea beaucoup trop dramatiques.

— Bonne idée, concéda-t-elle. Allons-y. »

Les chaussures d'Œil-de-Chat avaient leurs lacets cassés net. C'était comme si on avait soulevé leur occupant si vite qu'elles n'avaient pas pu suivre.

Elles inquiétaient Moyen David. Tout comme l'odeur. Il n'y avait aucune odeur dans le reste de la tour, mais ici subsistaient des relents de champignon.

Son front se plissa. Moyen David, étant voleur et meurtrier, jouissait d'un sens moral extrêmement développé. Il préférait ne pas voler les pauvres, et pas uniquement parce qu'ils n'avaient rien de valeur à barboter. S'il fallait faire du mal à quelqu'un, il s'arrangeait pour causer des blessures qui guériraient. Et quand ses activités exigeaient qu'il tue, il tâchait de ne pas trop infliger de souffrances à ses victimes, ou en tout cas faisait le moins de bruit possible.

Toute cette aventure commençait à lui porter sur les nerfs. D'habitude, il ne remarquait même pas qu'il en avait, des nerfs. Tout ici suait une étrangeté qui lui nouait les tripes.

Et tout ce qui restait de ce vieil Œil-de-Chat, c'était une paire de chaussures.

Il dégaina son épée.

Au-dessus de lui, les ombres rampantes s'agitèrent et s'éloignèrent.

Suzanne s'approcha tout doucement de l'entrée de l'escalier et y passa la tête pour se trouver nez à nez avec la pointe d'une arbalète.

« Maintenant, vous sortez tous là où j'peux vous voir, fit Lapêche sur le ton de la conversation. Et touche pas à cette épée, ma petite. Tu te ferais sûrement bobo. »

Suzanne tenta de se rendre invisible, mais en vain. C'était d'habitude si facile que ça se faisait tout seul, souvent avec des résultats embarrassants. Elle pouvait être en train de lire distraitement un livre pendant qu'on fouillait la salle à sa recherche.

Mais là, malgré tous ses efforts, elle restait obstinément visible.

« Vous n'êtes pas chez vous, dit-elle en reculant.

— Non, mais tu vois cette arbalète ? Elle est à moi, elle. Alors tu vas marcher devant moi, d'accord ? et on va aller voir monsieur Leureduthé.

— Excusez-moi, je voudrais juste vérifier quelque chose », dit Bilieux. Au grand étonnement de Suzanne, il se pencha et toucha la pointe de la flèche.

« Hé-là ! Pourquoi tu fais ça ? demanda Lapêche en reculant.

— Je l'ai sentie, mais un certain niveau de douleur doit forcément participer d'une réaction sensorielle normale, dit l'oh bon dieu. Je vous préviens, il y a une bonne chance pour que je sois immortel.

— Oui, mais nous ne le sommes sans doute pas, précisa Suzanne.

— Immortel, hein ? fit Lapêche. Alors, si je devais te tirer dans la tête, tu mourrais pas ?

— Formulé comme ça, j'imagine… Je sais que je sens la douleur…

— Tout juste. Alors t'avances.

— Quand il se passera quelque chose, fit Suzanne du coin de la bouche, vous tâchez tous les deux de descendre et de filer, d'accord ? En mettant les choses au pire, le cheval vous sortira d'ici.

— S'il se passe quelque chose, souffla l'oh bon dieu.

— Il se passera quelque chose », assura Suzanne.

Derrière eux, Lapêche regardait autour de lui. Il savait qu'il se sentirait beaucoup mieux dès qu'un de ses complices le rejoindrait. C'était presque rassurant d'avoir des prisonniers.

Du coin de l'œil, Suzanne surprit un mouvement sur les marches de l'autre côté du puits qu'était la tour. L'espace d'un instant, elle crut voir plusieurs éclats lumineux, comme des lames métalliques qui auraient renvoyé la lumière.

Elle entendit un hoquet derrière elle.

L'homme à l'arbalète, complètement immobile, fixait l'escalier d'en face. « Oh, noooon, fit-il tout bas.

— Qu'est-ce que c'est ? » demanda Suzanne.

Il la regarda, les yeux ronds. « Tu l'vois, toi aussi ?

— L'espèce de paquet de lames qui s'entrechoquent ?

— Oh, noooon…

— Ça n'est resté qu'un court instant, dit Suzanne. C'est parti maintenant. Ailleurs, ajouta-t-elle.

— C'est l'homme-ciseaux…

— Qui c'est ? demanda l'oh bon dieu.

— Personne ! répondit sèchement Lapêche qui s'efforçait de se ressaisir. L'homme-ciseaux, ça existe pas, vu ?

— Ah… oui. Quand vous étiez petit, est-ce que vous suciez votre pouce ? fit Suzanne. Parce que le seul homme-ciseaux que je connais, c'est celui dont on se servait pour faire peur aux enfants. On disait qu'il allait venir leur…

— Taistoitaistoitaistoi ! glapit Lapêche en la poussant de l'arbalète. Les gamins, ça croit toutes sortes de conneries ! Mais j'suis un adulte maintenant, vu ? J'ouvre les bouteilles avec les dents des autres et… Oh, dieux du ciel… »

Suzanne entendit les *clic-clic*. Ils avaient l'air tout près, à présent.

Lapêche gardait les yeux fermés.

« Y a quelque chose derrière moi ? » chevrota-t-il.

Suzanne écarta ses deux compagnons et leur fit des gestes frénétiques en direction de l'escalier.

« Non, répondit-elle tandis que les autres filaient.

— Est-ce qu'y a quelque chose sur les marches ?

— Non.

— Vu ! Si tu croises l'autre salaud de borgne, dis-lui qu'il peut garder l'fric ! »

Il fit demi-tour et s'enfuit.

Lorsque Suzanne pivota pour monter l'escalier, l'homme-ciseaux était là.

Il n'avait pas forme humaine. Il tenait de l'autruche, aussi du lézard dressé sur ses pattes arrière, mais par-dessus tout d'un assemblage de lames. À chacun de ses mouvements, un millier de lames cliquetaient : *clic-clic*.

Son long cou d'argent s'incurva, et une tête faite de cisailles se baissa pour fixer la jeune femme.

« Ce n'est pas moi que tu cherches, dit-elle. Tu n'es pas mon cauchemar. »

Les lames s'inclinèrent d'un côté puis de l'autre. L'homme-ciseaux essayait de réfléchir.

« Tu es venu pour Twyla, je m'en souviens, dit Suzanne en s'avançant. L'ancienne gouvernante, cette imbécile, lui avait raconté ce qui arrive aux petites filles qui sucent leur pouce, tu te rappelles ? Tu te rappelles le tisonnier ? Je parie que tu as eu besoin d'une bonne séance d'affûtage après ça… »

L'être baissa la tête, passa auprès d'elle d'un pas prudent et aussi poli que possible, puis reprit sa descente cliquetante à la poursuite de Lapêche.

Suzanne reprit sa montée au pas de course vers le sommet de la tour.

Sidenet recouvrit sa lanterne d'un filtre vert et appuya sur une petite tige d'argent à l'extrémité sertie d'une émeraude. Un élément de la serrure se déplaça. Un ronronnement se fit entendre dans l'épaisseur de la porte, puis un déclic.

Le mage s'affaissa, soulagé. On prétend que la perspective d'une pendaison active prodigieusement la concentration intellectuelle, mais c'était du Valium à côté de la surveillance de monsieur Leureduthé.

« Je… euh… crois que c'est la troisième serrure, dit-il. Elle s'ouvre à la lumière verte. Je me souviens de la serrure fabuleuse de la salle de Morgueule que seul le vent du Moyeu pouvait ouvrir, mais c'était…

— Je vous félicite pour vos compétences, le coupa Leureduthé. Et les quatre autres ? »

Sidenet leva un regard nerveux sur la masse silencieuse de Banjo et se passa la langue sur les lèvres. « Ben, évidemment, si je ne me trompe pas – et les serrures sont tributaires de certaines conditions –, ben… ça pourrait prendre des années… se risqua-t-il à suggérer. Supposez que seul puisse l'ouvrir,

disons, un petit gamin blond qui tient une souris ? Un mardi ? Sous la pluie ?

— Vous pouvez déterminer la nature du sortilège ? demanda Leureduthé.

— Oui, oui, évidemment, oui. » Sidenet agita précipitamment les mains. « C'est comme ça que j'ai procédé pour celle-ci. Inverser la thaumaturgie, oui, sûrement. Euh… avec du temps.

— Du temps, ce n'est pas ce qui manque, fit Leureduthé.

— Peut-être un petit peu plus de temps que ça, chevrota Sidenet. Le processus est très, très, très… compliqué.

— Oh là là. Si c'est au-dessus de vos compétences, vous n'avez qu'à le dire, fit l'Assassin.

— Non ! glapit Sidenet qui parvint alors à recouvrer un peu de sang-froid. Non. Non. Non, je peux… Je suis sûr que je vais vite trouver…

— À la bonne heure », fit Leureduthé.

L'étudiant en magie baissa les yeux. Un filet de vapeur s'échappait de l'interstice entre les battants.

« Vous savez ce qu'il y a là-dedans, monsieur Leureduthé ?

— Non.

— Ah. Bien. » Sidenet fixa d'un œil sinistre la quatrième serrure. Incroyable tout ce qu'on arrivait à se rappeler quand quelqu'un comme monsieur Leureduthé se trouvait à proximité. Il jeta à l'Assassin un regard nerveux. « Il n'y aura pas d'autres morts violentes, dites ? fit-il. Je ne supporte pas les morts violentes ! »

Leureduthé lui entoura les épaules d'un bras rassurant. « Ne vous inquiétez pas, dit-il. Je suis de votre côté. Une mort violente, c'est bien la dernière chose qui vous arrivera.

— Monsieur Leureduthé ? »

L'Assassin se retourna. Moyen David prit pied sur le palier. « On est pas tout seuls dans la tour, dit-il. Ils ont pris Œil-de-Chat. J'sais pas comment. J'ai mis Lapêche à surveiller les escaliers et j'suis pas sûr où s'trouve Grillage. »

Leureduthé revint à Sidenet qui se remit à asticoter la quatrième serrure dans un effort fébrile pour ne pas mourir.

« Pourquoi me raconter ça à moi ? Je croyais payer une somme rondelette à votre bande de costauds pour régler ce genre d'affaire. »

Les lèvres de Moyen David formèrent certains mots, mais ceux qui sortirent furent : « D'accord, mais qui on a en face de nous, ici ? Hein ? Le père la Tuile, le croque-mitaine ou quoi ? »

Leureduthé soupira. « Des employés de la fée des dents, je présume, répondit-il.

— Ça ressemble pas à ceux que j'ai vus tout à l'heure, fit Moyen David. C'étaient de simples civils. On dirait que le sol s'est ouvert et a englouti Œil-de-Chat. » Il réfléchit. « Le plafond, j'veux dire », rectifia-t-il. Une image horrible venait de traverser son imagination sous-employée.

Leureduthé se rendit à l'escalier et regarda en bas. Loin en dessous, le tas de dents ressemblait à un cercle blanc.

« Et la fille s'est enfuie, dit Moyen David.

— Vraiment ? Je croyais avoir dit qu'il fallait la tuer. »

Moyen David hésita. M'man Blandelys avait habitué ses fils à respecter les femmes, créatures délicates et fragiles, et elle les corrigeait copieusement dès que son radar extrêmement sensible détectait des tendances irrespectueuses. M'man entendait ce qu'on faisait à trois chambres de distance, une véritable horreur pour un garçon en pleine croissance.

Ces habitudes-là laissent des traces. Et on pouvait compter sur M'man Blandelys pour qu'elles s'incrustent profondément. Les autres, eux, ne voyaient en pratique aucune objection à éliminer quiconque s'interposait sur le chemin de grosses sommes d'argent, mais ils ressentaient intérieurement un certain dégoût quand Leureduthé leur demandait de tuer quelqu'un uniquement parce qu'il avait cessé d'être utile. Ce qui n'entachait pas leur professionnalisme, non. Il n'y avait que les Assassins pour croire ça. Seulement il y avait des choses qui se font et d'autres qui ne se font pas. Et celle-là était de celles qui ne se font pas.

« On s'est dit… ben, on sait jamais…

— Elle n'était pas utile, fit Leureduthé. Peu de gens le sont. »

Sidenet feuilletait à la hâte ses carnets.

« N'importe comment, cette tour est un vrai labyrinthe… dit Moyen David.

— C'est hélas vrai, fit Leureduthé. Mais je suis sûr qu'ils arriveront à nous trouver. Il ne faut sans doute pas trop espérer les voir tenter un acte héroïque. »

Violette et l'oh bon dieu descendaient promptement l'escalier.

« Vous savez comment repartir ? demanda Violette.

— Pas vous ?

— Je crois qu'il y a… une espèce de point faible. Si on se dirige dessus en sachant qu'il est là, on passe à travers.

— Vous savez où ?

— Non ! Je ne suis encore jamais venue ici ! Ils m'ont mis un sac sur la tête pour m'amener ! Tout ce que j'ai jamais fait, moi, c'est prendre les dents sous les oreillers ! » Violette se mit à pleurnicher. « Ils nous donnent une liste et pas plus de cinq minutes de formation, ils nous retiennent même dix sous par semaine pour l'échelle, et je sais bien que j'ai commis une erreur avec le petit Billy Rubine, mais ils auraient dû le signaler, on est censées prendre toutes les dents qu'on…

— Euh… une erreur ? fit Bilieux en s'efforçant de la faire avancer plus vite.

— Juste parce qu'il dormait la tête sous l'oreiller, mais ils nous donnent les tenailles, de toute façon, et personne ne m'a jamais dit qu'il ne fallait pas… »

Elle avait assurément une jolie voix, se disait Bilieux. Mais, curieusement, elle agaçait les nerfs elle aussi. C'était comme écouter une flûte parler. « Je crois qu'on ferait mieux de sortir, suggéra-t-il. Au cas où ils nous entendraient.

— Vous êtes dans quelle branche divine ? demanda Violette.

— Euh… oh, je… bricole… je… euh… » Bilieux s'efforça de réfléchir à travers le mal de tête qui lui martelait le crâne. Il eut alors une idée, de celles qu'on trouve excellentes seulement

après une dose copieuse d'alcool. Quelqu'un d'autre avait peut-être bu les verres, mais c'est lui qui attrapa l'idée au vol.

« Je travaille en réalité en indépendant, dit-il aussi joyeusement qu'il le put.

— En quoi ça consiste, le travail de dieu indépendant ?

— Ah, ben, vous voyez, si un autre dieu a envie, disons, vous comprenez, de vacances ou autre chose, je le remplace. Oui. Voilà ce que je fais. »

Imprudemment, étant donné les circonstances, il laissa son esprit inventif lui faire de l'épate.

« Oh, oui. Je suis très pris. Débordé. On me réclame sans arrêt. Vous n'avez pas idée. Ils n'hésitent pas à filer pendant un mois sous forme d'un gros taureau blanc, d'un cygne ou n'importe quoi, et c'est toujours : "Oh, Bilieux, mon vieux, fais donc tourner la boutique pendant mon absence, tu veux ? Réponds aux prières et ainsi de suite." J'ai à peine une minute à moi, mais évidemment, par les temps qui courent, du travail, ça ne se refuse pas. »

Violette, fascinée, écarquillait les yeux.

« Et vous remplacez quelqu'un, là, maintenant ? demanda-t-elle.

— Hum… oui… le dieu des gueules de bois pour tout dire…

— Un dieu des gueules de bois ? Mais c'est affreux ! »

Bilieux baissa les yeux sur sa toge en loques pleine de taches.

« J'imagine, oui… marmonna-t-il.

— Vous ne vous en sortez pas très bien.

— À qui le dites-vous !

— Vous êtes davantage taillé pour être un dieu important, dit Violette avec admiration. Je vous verrais bien en Io ou en Destin, un de ceux-là. »

Bilieux la fixait, bouche bée.

« J'ai compris tout de suite que vous n'étiez pas à votre place, poursuivit-elle. Pas en intérim d'un horrible petit dieu. Vous pourriez même faire Offler avec des mollets comme les vôtres.

— Ah bon ? Je veux dire… oh, oui. Ça m'arrive des fois de le remplacer. Évidemment, je suis obligé de porter des crocs… »

Une épée lui menaça alors la gorge.

« C'est quoi, ça ? fit Grillage. Le chemin des Amoureux ?

— Laissez-le tranquille, vous ! s'écria Violette. C'est un dieu ! Vous allez drôlement le regretter ! »

Bilieux déglutit, mais tout doucement. C'était une épée affûtée.

« Un dieu, hein ? fit Grillage. Un dieu de quoi ? »

Bilieux essaya de déglutir une nouvelle fois.

« Oh, un peu de ci, un peu de ça, marmonna-t-il.

— Hou-là, fit Grillage. Ben, là, j'suis impressionné. À ce que j'vois, va falloir que j'fasse vachement gaffe, hein ? J'tiens pas à ce que tu m'foudroies à coups d'éclairs, hein ? Ça te gâche ta journée, un truc pareil… »

Bilieux n'osait pas bouger la tête. Mais il était certain de voir du coin de l'œil des ombres courir à toute vitesse sur les murs.

« Mince alors, à court d'éclairs, c'est ça ? ricana Grillage. Ben, t'sais, j'ai jamais… »

Un grincement l'interrompit.

La figure de Grillage se trouvait tout près de Bilieux. L'oh bon dieu vit son expression changer.

Les yeux de l'homme tourneboulèrent dans ses orbites. Ses lèvres murmurèrent : « … j'mais… »

Bilieux se risqua à reculer. L'épée de Grillage ne bougea pas. Le malandrin, figé, tremblait légèrement, comme le froussard qui a envie de se retourner pour voir ce qui se trouve derrière lui mais n'ose pas, des fois qu'il le verrait.

En ce qui concernait Bilieux, ce n'était qu'un grincement.

Il leva les yeux vers le meuble sur le palier supérieur.

« Qui a mis ça là ? » fit Violette.

Ce n'était qu'une armoire. En chêne sombre, rehaussée de quelques boiseries fantaisie collées dessus dans le but de camoufler l'incamouflable, savoir qu'il ne s'agissait que d'une caisse verticale. Une armoire.

« Vous n'auriez pas, vous savez, voulu lancer un éclair et vous vous êtes trompé de lettre dans votre répertoire alphabétique ? reprit-elle.

— Huh ? » fit Bilieux qui regardait tantôt l'homme décomposé, tantôt l'armoire. C'était un meuble si ordinaire qu'il en devenait… étrange.

« Je veux dire, éclair commence par un… E, et armoire par… »

Les lèvres de Violette remuèrent en silence. Quelques neurones de Bilieux songeaient : Je suis attiré par une jeune femme forcée d'interrompre toutes ses autres fonctions cérébrales pour réfléchir à l'ordre des lettres dans l'alphabet. D'un autre côté, elle est attirée par un gars habillé d'une toge dans laquelle une famille de belettes auraient pu faire la fête, alors peut-être que je vais arrêter tout de suite de penser des trucs pareils.

Mais la plus grosse partie de son cerveau songeait : Pourquoi ce type émet-il de petits gargouillis ? Ce n'est qu'une armoire, nom de moi !

« Non, non, marmonnait Grillage. J'veux pas ! »

L'épée tinta par terre.

Il gravit une marche à reculons, mais très lentement, comme s'il le faisait malgré tous les efforts dont ses muscles étaient capables.

« Vous ne voulez pas quoi ? » fit Violette.

Grillage pivota sur place. Bilieux n'avait encore jamais vu ça. Des gens qui se retournaient vite, oui, mais Grillage avait réellement pivoté comme si une main géante s'était posée sur son crâne pour opérer une torsion de cent quatre-vingts degrés.

« Non. Non. Non, gémit Grillage. Non. »

Il escalada les marches en titubant.

« Faut m'aider, murmura-t-il.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Bilieux. Ce n'est qu'une armoire, non ? On y range tous les vieux vêtements, si bien qu'on n'a plus de place pour les neufs. »

Les portes de l'armoire s'ouvrirent.

Grillage parvint à tendre brusquement les bras et saisit le meuble de chaque côté ; l'espace d'un instant, il resta parfaitement immobile.

Puis il fut aspiré dans l'armoire d'un coup et les portes se refermèrent en claquant.

La petite clé de laiton tourna dans la serrure avec un déclic.

« Il faut le sortir de là-dedans, dit l'oh bon dieu en se ruant à l'assaut des marches.

— Pourquoi ? demanda Violette. Ce ne sont pas des gens très sympathiques ! Je le connais, celui-là. Quand il m'a apporté à manger, il a fait… des commentaires suggestifs.

— Oui, mais… » Bilieux n'avait jamais vu de figure pareille ailleurs que dans un miroir. Grillage avait l'air très, très malade.

Il fit tourner la clé et ouvrit les portes.

« Oh là là…

— Je ne veux pas voir ! Je ne veux pas voir ! » dit Violette en regardant par-dessus l'épaule de l'oh bon dieu.

Qui se baissa et ramassa une paire de chaussures abandonnées presque au milieu du fond de l'armoire.

Puis il les reposa soigneusement et fit le tour du meuble. C'était du contre-plaqué. Un tampon à l'encre délavée disait dans un angle *Sélago et fils, rue Phèdre, Ankh-Morpork*.

« C'est de la magie ? demanda Violette avec inquiétude.

— Je ne sais pas si un meuble magique aurait l'estampille du fabricant, répondit Bilieux.

— Ça existe, les armoires magiques, fit une Violette nerveuse. Quand on entre dedans, on en ressort dans un pays magique. »

Bilieux regarda une nouvelle fois les chaussures.

« Hum… oui », dit-il.

« JE CROIS QU'IL FAUT QUE JE VOUS METTE AU COURANT, dit la Mort.

— Oui, je crois, fit Ridculle. Mon établissement grouille de p'tits démons qui boulottent des chaussettes et des crayons, plus tôt dans la soirée on a dessoûlé un type qui se prend pour le dieu des gueules de bois, et la moitié d'mes mages essayent de remonter le moral à la fée Bonne Humeur. On s'est dit qu'il a dû arriver quelque chose au père Porcher. On a raison, hein ?

— Sort a raison, archichancelier ; corrigea Cogite Stibon.

— SORT ? QU'EST-CE QUE C'EST, SORT ?

— Euh… Sort pense – enfin, il a calculé – qu'un changement important s'est opéré aujourd'hui dans la nature de la

croyance », répondit Cogite. Il sentait, sans savoir pourquoi, que la Mort ne devait pas être partisan des objets inanimés qui pensaient.

« MONSIEUR SORT EST REMARQUABLEMENT ASTUCIEUX. LE PÈRE PORCHER EST… » La Mort marqua un temps. « IL N'EXISTE PAS DE MOT HUMAIN ADÉQUAT. MORT, D'UNE CERTAINE FAÇON, MAIS PAS EXACTEMENT… ON NE PEUT PAS TUER UN DIEU. JAMAIS COMPLÈTEMENT. ON L'A, DIRONS-NOUS, TERRIBLEMENT DIMINUÉ.

— Par tous les dieux ! s'exclama Ridculle. Qui voudrait éliminer ce vieux bonhomme ?

— IL A DES ENNEMIS.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? Il a raté une cheminée ?

— TOUS LES ÊTRES VIVANTS ONT DES ENNEMIS.

— Quoi, tous ?

— OUI. TOUS. DES ENNEMIS PUISSANTS. MAIS ILS SONT ALLÉS TROP LOIN, CETTE FOIS. MAINTENANT, ILS SE SERVENT DES GENS.

— C'est qui ?

— CEUX QUI PENSENT QUE L'UNIVERS DEVRAIT ÊTRE UN TAS DE CAILLOUX DÉCRIVANT DES ORBITES. AVEZ-VOUS DÉJÀ ENTENDU PARLER DES CONTRÔLEURS ?

— J'imagine que l'économe a peut-être fait…

— PAS DES CONTRÔLEURS DES FINANCES. DES CONTRÔLEURS DE LA RÉALITÉ. ILS VOIENT LA VIE COMME UNE TACHE SUR L'UNIVERS. UNE PESTE. UN DÉSORDRE. UN OBSTACLE.

— Un obstacle à quoi ?

— À LA BONNE MARCHE DE L'UNIVERS.

— Moi j'croyais qu'on le faisait marcher pour nous… Enfin, rien que pour le professeur d'anthropie appliquée, à vrai dire, mais il nous permet d'en profiter un peu », dit Ridculle. Il se gratta le menton. « Et c'est sûr, en ce qui me concerne, que j'pourrais assurer la bonne marche d'une merveilleuse université si on avait pas sans arrêt ces foutus étudiants dans nos pattes.

— EXACTEMENT.

— Ils veulent se débarrasser de nous ?

— ILS VOUS VEULENT… MOINS… ZUT, J'AI OUBLIÉ LE MOT. AFFABULATEURS ? LE PÈRE PORCHER SYMBOLISE… » La Mort claqua des doigts et les murs renvoyèrent les échos du claquement. « … CETTE AFFABULATION NOSTALGIQUE ? ajouta-t-il.

— Affabulateur ? fit Ridculle. Moi ? Je suis aussi franc que les jours sont longs. Oui, qu'est-ce qu'y a encore ? »

Cogite venait de lui tirer sur la robe et lui chuchotait à présent quelque chose dans le creux de l'oreille. Ridculle se racla la gorge.

« On me rappelle qu'on vit en ce moment les jours les plus courts de l'année, dit-il. De toute façon, ça change rien à ce que j'ai dit, même si je remercie mon collègue de son soutien précieux et de son empressement constant à corriger des erreurs mineures voire carrément sans le moindre intérêt. Je dis toujours la vérité, monsieur. Les propos tenus au conseil de l'Université, ça compte pas.

— JE PARLE DE L'HUMANITÉ EN GÉNÉRAL. EUH… LE FAIT DE DIRE À L'UNIVERS QU'IL EST DIFFÉRENT DE CE QU'IL EST RÉELLEMENT ?

— Là, ça m'dépasse, fit Ridculle. Et puis pourquoi c'est vous qui faites le boulot ?

— IL FAUT BIEN QUE QUELQU'UN LE FASSE. C'EST D'UNE IMPORTANCE VITALE. IL FAUT QU'ON LES VOIE, LE PÈRE PORCHER ET LES AUTRES, ET QU'ON CROIE EN EUX. IL FAUT QU'AVANT L'AUBE IL Y AIT SUFFISAMMENT DE CROYANCE DANS LE PÈRE PORCHER.

— Pourquoi ?

— POUR QUE LE SOLEIL SE LÈVE. »

Les deux mages regardèrent la Mort, bouche bée.

« JE PLAISANTE RAREMENT », fit-il.

À cet instant éclata un cri d'horreur.

« On dirait l'économe, dit Ridculle. Lui qui allait si bien ces derniers temps. »

Ce qui avait provoqué le cri de l'économe gisait sur le plancher de sa chambre.

C'était un homme. Mort. Aucun vivant n'aurait une telle expression.

Quelques autres mages étaient arrivés les premiers. Ridculle s'ouvrit un chemin dans l'attroupement.

« Par tous les dieux, dit-il, la tête qu'il fait ! Comme s'il était mort de peur ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ben, répondit le doyen, pour autant que je sache, l'économe a ouvert son armoire et trouvé le type à l'intérieur.

— Ah oui ? J'aurais jamais cru que le pauvre économe était aussi effrayant.

— Non, archichancelier. Le cadavre lui est tombé dessus. »

L'économe, debout dans un angle, affichait son air habituel de dérangement bon enfant. « Ça va, vieille branche ? fit Ridculle. C'est quoi, onze pour cent de mille deux cent soixante-seize ?

— Cent quarante virgule trente-six, répondit aussitôt l'économe.

— Ah, comme un charme, conclut joyeusement Ridculle.

— Je ne vois pas pourquoi, objecta le titulaire de la chaire des études indéfinies. Ce n'est pas parce qu'il fait des tours avec les chiffres que tout le reste fonctionne.

— Pas la peine. Son boulot, c'est les chiffres. Le pauvre vieux est p't-être un peu gaga, mais j'ai lu des bouquins sur la question. Certains enfants précoces et éjaculateurs prodiges peuvent rester des crétins toute leur vie comme lui.

— Vous voulez dire calculateurs prodiges, rectifia le doyen d'un ton patient. Votre langue a dû fourcher, Ridculle.

— Si vous voulez. En tout cas, ces gars-là peuvent vous dire quel jour de la semaine était le premier gruin il y a cent ans…

— … un mardi… fit l'économe.

— … mais sont incapables de lacer leurs chaussures, termina l'archichancelier. Qu'est-ce qu'un cadavre fichait dans son

armoire ? Et que personne me réponde “pas grand-chose” ni une autre bêtise déplacée. On a pas eu de cadavre dans une armoire depuis cette histoire avec l’archichancelier Bouclebit.

— On l’avait tous prévenu, Bouclebit, que la serrure était trop dure, fit le doyen.

— Juste pour savoir, qu’est-ce que l’économe traficotait avec son armoire à cette heure de la nuit ? » demanda Ridculle.

Les mages prirent un air penaud.

« On… jouait aux sardines en boîte, archichancelier, répondit le doyen.

— C’est quoi, ça ?

— C’est comme à cache-cache, mais quand on trouve quelqu’un il faut se serrer avec lui dans sa cachette, expliqua le doyen.

— Est-ce que j’ai bien compris ? fit Ridculle. Mes mages de l’encadrement ont passé la soirée à jouer à cache-cache ?

— Oh, pas toute la soirée, dit le titulaire de la chaire des études indéfinies. On a d’abord joué à “un, deux, trois, soleil” et à “je vois”, jusqu’au moment où le major de promo a piqué sa crise parce qu’on refusait qu’il orthographie fauteuil *p-h-a-u*.

— Des jeux de société ? Vous, les gars ? »

Le doyen se rapprocha discrètement. « C’est mademoiselle Lefèvre, marmonna-t-il. Quand on ne joue pas avec elle, elle se met à pleurer.

— Qui c’est, mademoiselle Lefèvre ?

— La fée Bonne Humeur, répondit l’assistant des runes modernes d’une voix désolée. Si on ne dit pas oui à tout ce qu’elle propose, ses lèvres se mettent à trembler comme une assiettée de gelée. C’est insupportable.

— On a accepté seulement pour qu’elle arrête de pleurer, dit le doyen. Ce n’est plus une femme, c’est une soupe, c’en est incroyable.

— Si on n’est pas de bonne humeur, elle fond en larmes, dit le titulaire de la chaire des études indéfinies. Le major de promo lui fait du jonglage en ce moment.

— Mais il sait pas jongler !

— Je crois que ça la déride un peu.

— Ce que vous m'dites, alors, c'est que mes mages font les zigotos et se livrent à des jeux de gamins uniquement pour mettre une fée déprimée de bonne humeur ?

— Euh… oui.

— J'croyais qu'il fallait battre des mains et dire qu'on croyait en elles, fit Ridculle. Corrigez-moi si je m'trompe.

— Ça, c'est pour les petites fées qui brillent, dit l'assistant des runes modernes. Pas pour celles en gilet de laine informe avec une demi-douzaine de mouchoirs dans les manches. »

Ridculle regarda une nouvelle fois le cadavre. « Quelqu'un sait qui c'est ? M'a un peu l'air d'un voyou. Et où sont ses chaussures, dites-moi ? »

Le doyen sortit un petit cube de verre de sa poche et le passa au-dessus du cadavre.

« Un niveau thaumique assez élevé, messieurs, annonça-t-il. Je pense qu'il est arrivé ici par magie. »

Il fouilla les poches de l'homme et en retira une poignée de petits objets blancs.

« Beurk, lâcha-t-il.

— Des dents ? fit Ridculle. Qui peut se balader avec des dents plein les poches ?

— Un gars qui ne sait pas se battre ? fit le titulaire de la chaire des études indéfinies. Je vais aller chercher Modo pour qu'il nous débarrasse de ce malheureux, d'accord ?

— Si on a des résultats avec le thaumomètre, peut-être que Sort… commença Ridculle.

— Attendez, Ridculle, le coupa le doyen, je crois vraiment qu'on peut résoudre certains problèmes sans passer par cette saleté d'engin à penser. »

La Mort regarda Sort.

« UNE MACHINE À PENSER ?

— Euh… oui, monsieur, fit Cogite Stibon. Vous voyez, quand vous dites… Ben, vous voyez, Sort croit tout ce qu'on… Mais, sans blague, le soleil va bien se lever, hein ? C'est son boulot.

— LAISSEZ-NOUS. »

Cogite recula puis déguerpit de la salle.

Les fourmis cavalaient dans les tubes. Des roues dentées pivotèrent. Le gros rouage hérissé de bouts de rames tourna lentement en grinçant. Une souris couina quelque part dans le mécanisme.

« ALORS ? » fit la Mort.

Au bout d'un moment, la plume se mit à écrire.

+++ Heure du Grand Levier Rouge +++ Point d'Interrogation +++

« NON. TU PENSES, À CE QU'ON DIT. CALCULE LOGIQUEMENT À QUOI ON ABOUTIRA SI L'ESPÈCE HUMAINE CESSE DE CROIRE AU PÈRE PORCHER. EST-CE QUE LE SOLEIL SE LÈVERA ? RÉPONDS. »

Plusieurs minutes furent nécessaires. Les roues tournèrent. Les fourmis cavalèrent. La souris couina. Un sablier descendit sur un ressort. Il rebondit sans raison un moment puis remonta d'une secousse.

Sort écrivit : +++ Le Soleil ne Se Lèvera Pas +++

« EXACT. COMMENT PEUT-ON EMPÊCHER ÇA ? RÉPONDS. »

+++ Croyance Régulière et Constante +++

« BIEN. J'AI UN TRAVAIL POUR TOI, MACHINE À PENSER. »

+++ Oui. Je Prépare un Champ de Mémoire d'Écriture Seule +++

« QU'EST-CE QUE C'EST ? »

+++ Vous Diriez : Savoir dans Vos Os +++

« BIEN. VOICI TES INSTRUCTIONS. CROIS AU PÈRE PORCHER. »

+++ Oui +++

« EST-CE QUE TU Y CROIS ? RÉPONDS. »

+++ Oui +++

« EST-CE QUE… TU… Y… CROIS ? RÉPONDS. »

+++ OUI +++

Un changement s'opéra dans le fouillis de tubes et de tuyaux qu'était Sort. La grande roue se positionna différemment en grinçant. De l'autre côté du mur parvint le bourdonnement d'abeilles en pleine activité.

« BIEN. »

La Mort fit demi-tour pour s'en aller mais s'arrêta lorsque Sort se mit à écrire à toute allure. Il revint sur ses pas et lut le papier qui sortait.

+++ Cher Père Porcher, Pour le Porcher Je Veux…

« OH, NON. TU NE PEUX TOUT DE MÊME PAS ÉCRIRE UNE LETT… » La Mort marqua un temps. « TU PEUX, HEIN ? »

+++ Oui. J'Ai le Droit. +++

La Mort attendit que la plume se soit arrêtée et prit le papier.

« MAIS TU ES UNE MACHINE. LES OBJETS NE RESSENTENT AUCUN DÉSIR. UN BOUTON DE PORTE N'A ENVIE DE RIEN, MÊME SI C'EST UNE MÉCANIQUE COMPLIQUÉE. »

+++ Tout ce Qui Est Lutte +++

« TRÈS JUSTE », reconnut la Mort. Il songea à de tout petits pétales rouges au tréfonds des ténèbres et lut la liste jusqu'au bout.

« JE NE SAIS PAS CE QUE SONT LA PLUPART DE CES ARTICLES. JE NE CROIS PAS QUE MA HOTTE LE SAURA DAVANTAGE. »

+++ Je le Regrette +++

« MAIS NOUS ALLONS FAIRE DE NOTRE MIEUX, dit la Mort. FRANCHEMENT, JE SERAI BIEN CONTENT UNE FOIS LA NUIT FINIE. C'EST BEAUCOUP PLUS DIFFICILE DE DONNER QUE DE RECEVOIR. » Il fouilla dans sa hotte. « VOYONS VOIR… QUEL ÂGE AS-TU ? »

Suzanne gravit à pas de loup l'escalier, la main sur la poignée de son épée.

Cogite Stibon s'était senti gêné de se retrouver, lui un mage, à attendre la venue du père Porcher. C'est un phénomène ahurissant : on s'attribue un rôle, on passe les menottes à son expérience et on est constamment surpris par ce que réserve la roulette de l'univers. Me voici, se dit-on, moi, simple marchand de poisson en gros, aux commandes d'un avion de ligne jumbo-jet parce que tout l'équipage a malheureusement mangé du poulet en salade. Qui l'eût cru ? Me voici, moi, femme au foyer qui allait tranquillement à la banque ce matin déposer la recette du vide-grenier de l'association de la garderie, en cavale avec un butin d'un million en billets et en compagnie d'un homme assez beau, membre du comité de libération des poulets de batterie. Inimaginable ! Me voici, moi, joueur de hockey parfaitement ordinaire, qui me rends soudain compte que je suis le fils de Dieu à la tête de cinq cents disciples dévoués dans la charmante petite communauté de Pleinpouvoir, Californie du Sud. Qui l'eût cru ?

Me voici, se dit Suzanne, moi, gouvernante très pragmatique capable d'additionner plus vite à l'envers que la plupart des gens à l'endroit, en train de grimper au sommet d'une tour en forme de molaire appartenant à la fée des dents, armée d'une épée appartenant à la Mort…

Une fois de plus ! J'aimerais que pendant un mois, un fichu mois, pas davantage, rien de ce genre ne m'arrive.

Elle entendait des voix plus haut. Quelqu'un parlait d'une serrure.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus le bord de la cage d'escalier.

Elle eut l'impression qu'on avait campé là-haut. Des boîtes et des couchages traînaient ici et là. Deux inconnus, assis sur des caisses, en regardaient un troisième qui travaillait sur une porte dans un mur incurvé. L'un des deux premiers était l'homme le plus grand qu'elle avait jamais vu, dans la catégorie de ces montagnes de graisse qui parviennent à faire comprendre qu'une grande partie du gras sous leurs vêtements informes est en réalité du muscle. L'autre…

« Bonjour, lui fit une voix joyeuse dans l'oreille. Comment vous appelez-vous ? »

Elle s'obligea à tourner la tête lentement.

Elle vit d'abord l'œil gris étincelant. Puis le jaune blanchâtre à la pupille grosse comme une tête d'épingle lui apparut.

Autour s'étalait un visage amical blanc et rose surmonté de cheveux bouclés. Un assez joli visage, presque enfantin sans les yeux dépareillés qui fixaient Suzanne et lui donnaient l'impression qu'il avait été volé à quelqu'un d'autre.

Elle voulut bouger la main, mais le jeune homme fut plus rapide et tira le fourreau de son épée de sa ceinture.

« Ah, ha ! la gronda-t-il en se retournant et en la repoussant alors qu'elle tentait de s'en saisir. Oui, oui, oui. Dites donc. Poignée blanche en os, décoration de crâne et de tibias d'assez mauvais goût… La deuxième arme préférée de la Mort, je me trompe ? Ça, par exemple ! Mais c'est carrément le Porcher ! Et ça veut dire que vous devez être Suzanne Sto Hélit. Une aristocrate. Je m'inclinerais bien, ajouta-t-il en reculant d'un saut léger, mais j'ai peur que vous commettiez une bêtise… »

Un déclic se produisit, et le mage qui travaillait sur la porte laissa échapper un hoquet d'excitation.

« Oui ! Oui ! Un gaucher qui se sert d'un rossignol en bois ! C'est tout bête ! »

Il vit que même Suzanne le regardait et toussa nerveusement.

« Euh… j'ai ouvert la cinquième serrure, monsieur Leureduthé ! Pas de problème ! Il faut partir de la séquence magique de Goddelet ! Une fois qu'on le sait, n'importe quel imbécile peut y arriver !

— Comme vous dites, fit Leureduthé sans quitter Suzanne des yeux.

— Ah… »

Ce n'était pas audible techniquement, mais Suzanne croyait entendre le cerveau du mage faire machine arrière. Plus loin se profilait la conclusion que Leureduthé ne s'encombrait pas de ceux dont il n'avait plus besoin.

« … avec… certaines… sub…tilités… intéressantes, dit-il lentement. Oui. Très délicat. Je… euh… vais jeter un coup d'œil à la sixième…

— Comment savez-vous qui je suis ? demanda Suzanne.

— Oh, facile, fit Leureduthé. L'*Almanack du Grotas*. Devise de la famille : *Non temetis messor*. On nous oblige à le lire, vous savez, en classe. Hah, le vieux Méricet l'appelle son "livre de caveau". Ça ne fait rire personne d'autre que lui, évidemment. Oh oui, je vous connais. Très bien, même. Votre père était célèbre. Il est allé loin très vite. Quant à votre grand-père… franchement, cette devise, vous trouvez ça de bon goût ? Évidemment, vous n'avez pas à le craindre, vous, hein ? Ou peut-être que si ? »

Suzanne tenta de se rendre invisible. En vain. Elle se sentait rester solide, c'en était embarrassant.

« J'ignore de quoi vous parlez, dit-elle. Qui êtes-vous, d'abord ?

— Je vous demande pardon. Je me présente : Leureduthé, Jonathan Leureduthé. À votre service. »

Suzanne mit bout à bout les syllabes dans sa tête.

« Vous voulez dire… comme vers les quatre heures de l'après-midi ? fit-elle.

— Non. J'ai dit Le-re-dou-té, rectifia Leureduthé. J'ai articulé on ne peut plus distinctement. Je vous en prie, n'essayez pas de me déconcentrer en me contrariant. Seules les choses importantes me contrarient. Comment vous en sortez-vous, monsieur Sidenet ? S'il faut en croire la séquence de Goddelet, la solution à la sixième serrure devrait être cuivre et lumière bleu-vert. Sauf, bien entendu, si quelques subtilités…

— Euh… je m'en occupe tout de suite, monsieur Leureduthé…

— Croyez-vous que votre grand-père va vouloir vous sauver ? Le croyez-vous ? Mais j'ai maintenant son épée, vous voyez. Je me demande… »

Un nouveau déclic se produisit.

« Sixième serrure, monsieur Leureduthé !

— Vraiment ?

— Euh… vous ne voulez pas que j'attaque la septième ?

— Oh, ma foi, si vous y tenez. La clé, c'est de la lumière blanche éclatante, fit Leureduthé, toujours sans quitter Suzanne des yeux. Mais ce n'est peut-être plus aussi important,

désormais. En tout cas, merci. Vous m'avez été d'un grand secours.

— Euh…

— Oui, vous pouvez partir. »

Suzanne nota que Sidenet ne prenait même pas la peine de ramasser ses livres ni ses outils, mais qu'il descendait aussi sec l'escalier comme s'il craignait qu'on le rappelle et voulait franchir le mur du son.

« Vous n'êtes donc ici que pour ça ? dit-elle. Un cambriolage ? » Il portait une tenue d'Assassin, après tout, et il y avait toujours moyen de contrarier ces gens-là. « Comme un voleur ? »

Leureduthé dansa sur place avec agitation. « Voleur ? Moi ? Je ne suis pas un voleur, madame. Mais, si je l'étais, je serais du genre à voler le feu aux dieux.

— Nous avons déjà le feu.

— Il doit maintenant exister une version plus récente. Non, ces messieurs, là, sont des voleurs. Des bandits ordinaires. De braves types, même si vous hésiteriez à les regardez manger, par exemple. Ça, c'est Moyen David, et la deuxième pièce à conviction, c'est Banjo. Il parle. »

Moyen David hocha la tête à l'adresse de Suzanne. Elle lut une lueur dans son regard. Il y avait peut-être là une chance à saisir…

Il lui fallait trouver quelque chose. Même ses cheveux étaient en désordre. Elle ne pouvait pas se déplacer dans le temps, elle ne pouvait pas se fondre dans le décor, et voilà que même ses cheveux la laissaient tomber.

Elle était normale. Elle était ici ce qu'elle avait toujours désiré.

Merde, putain de merde.

Sidenet priait en dévalant l'escalier. Il ne croyait en aucun dieu, vu que la plupart des mages aimaient rarement les

encourager, mais il débitait tout de même les prières ferventes d'un athée qui espère se tromper.

Nul ne le rappela. Et nul ne le poursuivit.

D'une nature sérieuse derrière la peur sous-critique qui l'habitait normalement, il ralentit afin d'éviter un faux pas.

Il s'aperçut alors que les marches de son escalier n'étaient plus d'un blanc lisse comme partout ailleurs, mais qu'il s'agissait désormais de très grandes dalles rongées. La lumière avait aussi changé, puis il n'y eut plus de marches, et il chancela lorsque son pied se posa soudain sur une surface unie.

Sa main tendue effleura une brique qui s'effritait.

Puis les fantômes du passé affluèrent, et il sut où il était. Dans la cour de l'école élémentaire de Mamie Latarrière. Sa mère voulait qu'il apprenne ses lettres et devienne un mage, mais elle trouvait aussi très élégants de longs cheveux bouclés pour un garçonnet de cinq ans.

C'était le terrain de chasse de Ronald Jenks.

Ses souvenirs et son bon sens d'adulte lui disaient que Ronald n'était qu'un petit dur de sept ans à la tête ronde sans intelligence, qui avait du muscle à la place du cerveau. L'œil de l'enfance, plus fidèle, voyait avec crainte en lui un tremblement de terre sur pattes qui avait une narine obstruée par des crottes de nez, les deux genoux couverts de cicatrices, les deux poings serrés et ses cinq malheureux neurones concentrés en une espèce de grognement cérébral.

Oh, dieux du ciel. Il reconnaissait l'arbre derrière lequel Ronald avait l'habitude de se cacher. Il paraissait aussi grand et menaçant qu'il se le rappelait.

Mais… s'il avait fini par revenir dans cette école – les dieux seuls savaient comment –, eh bien, malgré son allure maigrichonne, il était aujourd'hui drôlement plus grand que le jeune Ronald Jenks. Par tous les dieux, oui, il allait botter le derrière de cette teigne un bon…

Et alors, tandis qu'une ombre masquait le soleil, il s'aperçut qu'il avait de longs cheveux bouclés.

Leureduthé contempla la porte d'un œil songeur.

« J'imagine que je devrais l'ouvrir, dit-il, après avoir fait tout ce chemin…

— Vous avez prise sur les enfants par leurs dents, fit Suzanne.

— Ça paraît bizarre, n'est-ce pas ? dit de cette façon. Mais c'est ça, la magie sympathique. Est-ce que votre grand-père va essayer de vous sauver, à votre avis ? Mais non… je ne crois pas la chose possible. Pas ici, je pense. Je ne crois pas qu'il puisse venir ici. Alors il vous a envoyée, hein ?

— Certainement pas ! Il… » Suzanne se tut soudain. Oh si, c'est ce qu'il a fait, se dit-elle en se sentant encore plus idiote. Pas de doute. Il étudiait les humains, c'est sûr. Pour un squelette ambulant, il se révélait plutôt malin…

Mais… Leureduthé l'était-il, lui, malin ? Il le croyait avec un peu trop d'enthousiasme pour comprendre que si la Mort… Elle s'efforça de refouler cette pensée, au cas où il lirait dans ses yeux.

« Je n'ai pas l'impression qu'il essayera, dit-elle. Il n'est pas aussi malin que vous, monsieur Leureduthé.

— Le-re-dou-té, rectifia machinalement l'Assassin. C'est dommage.

— Vous croyez pouvoir vous en tirer ?

— Oh là là. On trouve encore des gens pour sortir une réplique aussi éculée ? » Soudain il se retrouva beaucoup plus près d'elle. « Je m'en suis déjà tiré. Plus de père Porcher. Et ce n'est que le début. On va continuer de récupérer les dents, évidemment. Les possibilités… »

Un grondement au loin, comme une avalanche, l'interrompit. La montagne qu'était Banjo venait de sortir de son sommeil dans un tremblement de ses contreforts. Ses mains monstrueuses posées sur ses genoux commencèrent à se refermer.

« Comment fa ? » dit-il.

Leureduthé se figea et, l'espace d'un instant, parut déconcerté.

« Comment ça quoi ?

— Vous avez dit "plus de père Porfer" », répéta Banjo. Il se mit debout telle une chaîne montagneuse s'élevant doucement sous la pression de deux continents entrant en collision. Ses mains restaient encore près de ses genoux.

Leureduthé le fixa puis jeta un coup d'œil à Moyen David.

« Il sait bien ce qu'on fait, non ? demanda-t-il. Vous le lui avez bien dit ? »

Moyen David haussa les épaules.

« Faut qu'y ait un père Porfer, dit Banjo. Y a touvours un père Porfer. »

Suzanne baissa les yeux. Des taches grises couraient sur le marbre blanc. Elle se tenait dans une mare de gris. Banjo aussi. Et autour de Leureduthé les taches bondissaient et reculaient comme des guêpes autour d'un pot de confitures.

Ça cherche quelque chose, songeait-elle.

« Vous ne croyez pas au père Porcher, tout de même ? fit Leureduthé. Un grand garçon comme vous ?

— Fi, répondit Banjo. Alors pourquoi "plus de père Porfer" ? »

Leureduthé pointa le doigt sur Suzanne.

« C'est elle, dit-il. Elle l'a tué. »

L'effronterie digne d'une cour de récréation ébranla Suzanne.

« Non, pas vrai, répliqua-t-elle. C'est…

— Si !

— Non !

— Si ! »

La grosse tête chauve de Banjo se tourna vers la jeune femme.

« Qu'est-fe qu'est arrivé au père Porfer ? dit-il.

— Je ne crois pas qu'il soit mort, répondit Suzanne. Mais Leureduthé l'a rendu très malade…

— Quelle importance ? fit l'Assassin en s'écartant d'un saut léger. Une fois cette affaire terminée, Banjo, vous aurez tous les cadeaux que vous voulez. Croyez-moi !

— Faut qu'y ait un père Porfer, gronda Banjo. Finon, y a pas de fête du Porfer.

— Ce n'est qu'une fête solaire comme tant d'autres. C'est… »

Moyen David se leva. Il avait la main sur son épée.

« On se tire, Leureduthé, annonça-t-il. Banjo et moi, on se tire. Toute cette histoire me déplaît. Dévaliser, je m'en fous, voler, je m'en fous, mais ça, c'est pas honnête. Banjo ? Tu viens avec moi tout d'suite !

— Fa veut dire quoi "plus de père Porfer" ? » insista Banjo.

Leureduthé montra une nouvelle fois Suzanne du doigt.

« Attrapez-la, Banjo. C'est de sa faute ! »

Banjo fit quelques pas pesants en direction de la jeune femme puis s'arrêta.

« M'man a dit de pas taper fur les filles, gronda-t-il. De pas leur tirer les feveux… »

Leureduthé roula de son œil valide. Autour de ses pieds, le gris paraissait bouillir dans la pierre et les suivait dans leurs déplacements. Il entourait aussi Banjo.

Ça cherche, se répéta Suzanne. Ça cherche un moyen d'entrer.

« Je crois que je vous connais, Leureduthé, dit-elle d'une voix aussi douce que possible dans l'intérêt de Banjo. Vous êtes le gamin détraqué dont tout le monde a peur, c'est ça ?

— Banjo ? cracha l'Assassin. Je t'ai dit de l'attraper…

— M'man a dit…

— Le gamin ricanant et hystérique que même les petits durs évitaient de toucher parce qu'il pouvait devenir fou, donner des coups de pied et mordre, poursuivit Suzanne. Le gamin qui ne faisait pas la différence entre jeter un caillou sur un chat et lui mettre le feu. »

Pour la plus grande joie de la jeune femme, il lui lança un regard noir. « La ferme, dit-il.

— Je parie que personne ne voulait jouer avec vous, insista Suzanne. Avec le gamin qui n'avait pas d'amis. Les enfants savent reconnaître les esprits malades comme le vôtre, même s'ils n'ont pas le vocabulaire approprié…

— Je t'ai dit de la fermer ! Attrape-la, Banjo ! »

Ça y était. Elle l'entendait dans la voix de Leureduthé. Un soupçon de vibrato qui ne s'y trouvait pas jusque-là.

« Un de ces petits gamins, insista-t-elle en observant son visage, qui regardent sous les jupes des poupées…

— C'est pas vrai ! »

Banjo avait l'air embêté.

« M'man a dit…

— Oh, qu'elle aille se faire voir, ta mère ! » cracha Leureduthé.

On entendit un chuintement d'acier lorsque Moyen David dégaina son épée.

« Qu'est-ce que vous avez dit au sujet de m'man ? » souffla-t-il.

Maintenant il est obligé de se concentrer sur trois adversaires, songea Suzanne.

« Je parie que personne n'a jamais joué avec vous, reprit-elle. Je parie qu'il a fallu étouffer certains incidents, hein ?

— Banjo ! Fais ce que je te dis ! » brailla Leureduthé.

Le colosse monstrueux se trouvait à présent près d'elle. La jeune femme sentait sa figure tordue dans les affres de l'indécision. Ses poings gigantesques se fermaient puis s'ouvraient, et ses lèvres remuaient pendant qu'une tempête épouvantable faisait rage sous son crâne.

« M'man… M'man… M'man a dit… »

Les taches grises filèrent par terre pour former une flaque d'ombre qui s'obscurcit et s'éleva à une vitesse étonnante. Elle se dressa au-dessus des trois hommes et dessina une silhouette.

« Est-ce que t'as été méchant, espèce de petit poison ? »

L'immense femme dominait les trois hommes. Dans une main épaisse, elle tenait une poignée de verges grosse comme le bras d'un costaud.

La chose grogna.

Moyen David leva les yeux sur la figure éléphantesque de M'man Blandelys. Chacun de ses pores était un nid de poule. Chacune de ses dents brunâtres une pierre tombale.

« Tu l'as laissé faire des bêtises, David ? C'est ça, hein ? »

Il recula. « Non, m'man… Non, m'man…

— Il te faut une bonne correction, Banjo ? T'as encore joué avec les filles ? »

Banjo s'affaissa sur les genoux, au supplice, la figure inondée de larmes.

« Pardon m'man pardon pardon m'man noooon m'man pardon m'man pardon pardon… »

Puis la silhouette se tourna une nouvelle fois vers Moyen David.

L'épée tomba des mains du malandrin. Son visage donna l'impression de fondre.

Il se mit à pleurer.

« Non m'man non m'man non m'man noooon m'man… »

Il émit un gargouillis, s'écroula en se serrant la poitrine. Et disparut.

Leureduthé se mit à rire.

Suzanne lui tapota l'épaule et, au moment où il se retourna, le frappa aussi fort qu'elle put en pleine face.

Telle était du moins son intention. La main de l'assassin bougea plus vite et lui saisit le poignet. C'était comme un choc avec une barre de fer.

« Oh, non, dit-il. Pas de ça. »

Du coin de l'œil, Suzanne vit Banjo ramper par terre jusqu'où s'était tenu son frère. M'man Blandelys avait disparu.

« Cette tour monte à la tête, hein ? fit Leureduthé. Elle cherche par quel bout prendre les gens. Eh bien, personnellement, je suis en relation avec l'enfant qui est en moi. »

Il tendit l'autre main, lui saisit les cheveux et tira dessus, l'obligeant à baisser la tête.

Suzanne hurla.

« Et c'est bien plus amusant », souffla-t-il.

Suzanne sentit la poigne de l'Assassin se relâcher. Elle entendit un choc mou, comme une pièce de bœuf claquant sur un plan de travail, et vit Leureduthé passer près d'elle, sur le dos.

« On tire pas les feveux des filles, gronda Banjo. F'est vilain. »

Leureduthé se releva d'un bond d'acrobate et reprit son équilibre contre la rampe de l'escalier.

Puis il dégaina l'épée.

La lame était invisible dans la lumière éclatante de la tour.

« C'est donc vrai, ce qu'on raconte, dit-il. Tellement fine qu'on ne la voit pas. Je vais beaucoup m'amuser avec elle. » Il la brandit dans la direction de ses deux adversaires. « Et si légère.

— Vous n'oserez pas vous en servir. Mon grand-père viendra vous chercher », dit Suzanne en s'avançant vers lui.

Elle vit un sursaut dans son œil. « Il vient chercher tout le monde. Mais je l'attendrai de pied ferme, répliqua Leureduthé.

— Il est très tenace. » Suzanne était tout près à présent.

« Ah, un homme selon mon cœur.

— Possible, monsieur L'heure-du-thé. »

Il donna un coup de taille de son épée. La jeune femme n'eut même pas le temps de se baisser.

Et elle n'essaya même pas lorsqu'il en donna un second dans l'autre sens.

« Ça ne marche pas ici, dit-elle alors qu'il fixait l'arme d'un regard étonné. La lame n'existe pas ici. Il n'y a pas de Mort ici ! » Elle le gifla. « Coucou ! lança-t-elle d'un ton joyeux. C'est la baby-sitter qui est en moi ! »

Elle ne lui donna pas de coup de poing. Elle se contenta de détendre le bras, la paume en avant, le frappa sous le menton et le souleva en arrière par-dessus la rampe.

Il fit un saut périlleux. Elle ne sut pas comment il s'y prit. Il parvint à trouver un appui sur le vide.

De son bras libre, il saisit et décolla du sol Suzanne qui passa à son tour par-dessus la rampe. Elle s'y raccrocha de l'autre main – mais elle se demanda plus tard si ce n'était pas plutôt la rampe qui avait trouvé moyen de la rattraper.

Leureduthé se balançait au bout du bras de Suzanne, son regard fixe levé vers elle, l'air songeur. Elle le vit prendre la poignée de l'épée entre les dents et porter la main à sa ceinture…

La question « ce type est-il assez fou pour tuer la personne qui le retient ? » à peine posée trouva sa réponse. Elle détendit sèchement le pied et l'atteignit à l'oreille.

Le tissu de sa manche de robe commençait à se déchirer. Leureduthé voulut trouver une autre prise. Elle donna un second coup de pied et la robe céda. L'espace d'un instant il ne fut plus accroché à rien, puis, toujours l'air de chercher à résoudre un problème compliqué, il chuta en tournoyant, de plus en plus petit…

Il s'écrasa dans le monticule de dents qu'il envoya s'égailler sur le marbre. Il eut quelques soubresauts…

Et disparut.

Une main comme un régime de bananes remonta Suzanne par dessus la rampe.

« On peut fe faire attraper, quand on tape fur des filles, dit Banjo. On voue pas avec les filles. »

Un déclic se fit entendre derrière eux.

Les portes s'étaient ouvertes. Une brume blanche et froide se répandit par terre.

« M'man… fit Banjo qui essayait de comprendre. M'man était là…

— Oui, dit Suzanne.

— Mais f'était pas m'man, ils ont enterré m'man…

— Oui.

— On les a regardés remplir la tombe et tout.

— Oui, dit Suzanne qui ajouta tout bas : *Je n'en doute pas.*

— Et où il est parti, David ?

— Euh… ailleurs, Banjo.

— Ailleurs où f'est bien ? » fit le colosse d'une voix mal assurée.

Suzanne saisit avec soulagement l'occasion de dire la vérité, ou du moins de ne pas tout à fait mentir.

« C'est possible, répondit-elle.

— Mieux qu'ifi ?

— Va savoir. Certains diraient que la cote est favorable. »

Banjo posa sur elle ses yeux roses porcins. Un bref instant, un homme de trente-cinq ans regarda à travers les nuages roses d'un visage de petit garçon de cinq ans.

« Tant mieux, fit-il. Il pourra retrouver m'man. »

Toute cette conversation l'avait, semble-t-il, épuisé. Il s'affaissa. « J'veux rentrer à la maivon », dit-il.

Elle observa sa grosse figure souillée, haussa les épaules d'un air accablé, sortit un mouchoir de sa poche et le lui mit devant la bouche. « Crache », ordonna-t-elle. Il obéit.

Elle nettoya le plus gros avec le mouchoir qu'elle lui fourra ensuite dans la main.

« Mouche-toi un bon coup », lui conseilla-t-elle. Puis elle se pencha prudemment hors de portée jusqu'à ce que les échos de la déflagration se soient tus.

« Tu peux garder le mouchoir. Je t'en prie, ajouta-t-elle en le pensant de tout son cœur. Maintenant rentre ta chemise.

— Oui, mademoivelle.

— À présent, tu vas descendre dégager toutes les dents du cercle. Tu peux faire ça ? »

Banjo hocha la tête.

« Tu peux faire quoi ? » souffla Suzanne.

Banjo se concentra. « Dégaver toutes les dents du fercle, mademoivelle.

— Bien. Allez, file. »

La jeune femme le regarda s'éloigner d'un pas lent, puis elle se tourna vers la porte blanche. Elle était pourtant sûre que le mage n'était pas allé plus loin que la sixième serrure.

La salle de l'autre côté était immaculée, et la brume qui tourbillonnait à hauteur des genoux de Suzanne étouffait même le bruit de ses pas.

La salle ne contenait qu'un lit. Un grand lit à baldaquin, vieux et poussiéreux.

Elle le crut inoccupé jusqu'à ce quelle aperçoive la silhouette étendue au milieu d'un monceau d'oreillers. On aurait dit une vieille dame délicate coiffée d'une charlotte.

La vieille femme tourna la tête et sourit à Suzanne. « Bonjour, mon enfant. »

Suzanne ne se rappelait pas avoir eu de grand-mère. La mère de son père était morte quand elle était petite, quant à l'autre branche de la famille… Bref elle n'avait jamais eu de grand-mère. Mais c'était une de ce genre qu'elle aurait voulu.

Du genre, lui souffla la partie méchante et réaliste de son cerveau, qui existait à peine.

Suzanne crut entendre un enfant rire. Puis un autre. Quelque part, pour ainsi dire hors de portée d'oreille, des enfants jouaient. C'était toujours un fond sonore agréable, apaisant.

À condition, évidemment, de ne pas comprendre ce qu'ils racontaient.

« Non, dit Suzanne.

— Pardon, mon enfant ? fit la vieille dame.

— Vous n'êtes pas la fée des dents. »

Oh, non… il y avait même une de ces fichues courtepointes en patchwork…

« Oh si, mon enfant.

— Oh, mère-grand, que vous avez de grandes dents… Bon sang, vous avez même un châle, oh là là.

— Je ne comprends pas, mignonne…

— Vous avez oublié le fauteuil à bascule, dit Suzanne. J'ai toujours pensé qu'il y aurait un fauteuil à bascule… »

Elle entendit un petit bruit sec dans son dos puis des grincements de plus en plus faibles. Elle ne se retourna même pas.

« Si vous avez prévu un chaton qui joue avec une pelote de laine, vous allez le sentir passer », fit-elle sérieusement avant d'empoigner un bougeoir près du lit. Il avait l'air assez lourd.

« Je ne crois pas que vous soyez réelle, reprit-elle d'un ton égal. Il n'y a pas de petite vieille en châle dans cette tour. Vous sortez de mon imagination. C'est comme ça que vous vous défendez… Vous farfouillez dans la tête des gens et trouvez les solutions… »

Elle abattit le bougeoir. Il passa à travers la forme allongée.

« Vous voyez ? fit-elle. Vous n'êtes même pas réelle.

— Oh, je suis bien réelle, mon enfant, dit la vieille femme tandis que sa silhouette se transformait. Mais pas le bougeoir. »

Suzanne baissa les yeux sur la nouvelle forme.

« Nan, dit-elle. C'est horrible, mais ça ne me fait pas peur. Non, ça non plus. » Les formes se succédaient. « Non, mon père non plus. Bon sang, vous raclez les fonds de tiroir, hein ? Les araignées, je les aime bien. Les serpents, ça ne me dérange pas. Les chiens ? Non. Les rats, pas de problème, j'aime bien les rats. Excusez-moi, il y en a qui ont peur de ça ? »

Elle attrapa la chose, et cette fois la forme se maintint. On aurait dit un petit singe ratatiné, mais doté de grands yeux enfoncés sous un front qui les surplombait à la façon d'un balcon. Il avait les poils gris terne et raides. Il se débattait faiblement dans l'étreinte de la jeune femme, la respiration sifflante.

« Je n'ai pas peur facilement, fit Suzanne, mais un rien me met en rage, vous ne pouvez pas savoir. »

L'être pendouillait, inerte. « Je… Je… » marmonna-t-il.

Elle le reposa. « Vous êtes un croque-mitaine, c'est ça ? » demanda-t-elle.

Il s'affaissa en vrac lorsqu'elle retira la main.

« … pas *un*… *le,* répondit-il.

— Comment ça, *le ?*

— *Le* croque-mitaine », dit le croque-mitaine. Et elle nota alors sa maigreur, ses poils striés de gris et de blanc, la peau tendue sur les os…

« Le tout premier croque-mitaine ?

— Je… Il y avait… Je me souviens de l'époque où le pays était différent. De la glace. Très souvent… de la glace. Et les… comment vous appelez ça ? » La créature respirait bruyamment. « … Les pays, les grands pays… tous différents… »

Suzanne s'assit sur le lit.

« Les continents, vous voulez dire ?

— … tous différents. » L'être la dévisagea, une lueur passa dans ses yeux caves et noirs, et il se cabra soudain en agitant ses bras décharnés. « J'étais le noir dans la caverne ! J'étais l'ombre dans les arbres ! Vous avez entendu parler… du cri primal ? Il était… pour moi ! J'étais… » Il s'effondra et se mit à tousser. « Et puis… ce truc, vous savez, ce truc… lumineux, brillant… un éclair portable, un soleil miniature, chaud, et fini le noir, rien que des ombres, ensuite vous avez fabriqué des haches, des haches dans la forêt, et après… et après…

— Il y a encore beaucoup de croque-mitaines, dit-elle.

— Qui se cachent sous les lits ! Qui se terrent dans les placards ! Mais… (il reprit son souffle) si vous m'aviez vu… dans le temps… quand ils s'enfonçaient dans les profondeurs des

cavernes pour dessiner leurs scènes de chasse… je leur rugissais dans la tête… et leurs repas leur giclaient du derrière…

— Tous les savoir-faire d'autrefois disparaissent, fit Suzanne d'un ton grave.

— … Oh, d'autres sont venus plus tard… Ils n'avaient jamais connu cette première sainte terreur. Tout ce qu'ils connaissaient… (même quand il chuchotait, le croque-mitaine laissait percer un ricanement dans sa voix) c'étaient les recoins noirs. Moi, j'avais été le noir ! J'étais… le premier ! Et je ne valais désormais pas mieux qu'eux… je faisais peur aux bonniches, je caillais la crème… je me cachais dans l'ombre en fin d'année… Et puis, une nuit, je me suis demandé… pourquoi ? »

Suzanne hocha la tête. Les croque-mitaines n'étaient pas futés. Le moment d'incertitude existentielle devait sans doute prendre beaucoup plus de temps dans des cerveaux où les neurones rebondissaient très lentement d'une paroi à l'autre du crâne. Mais… grand-père avait réagi de la même façon. À force de côtoyer les humains, on cessait d'être ce qu'ils imaginaient et on voulait se créer sa propre personnalité. Parapluies et brosses à cheveux…

« Vous vous êtes dit : à quoi bon tout ça ? fit-elle.

— … je faisais peur aux enfants… je rôdais… puis je me suis mis à les observer. Il n'y avait pas vraiment d'enfants autrefois, aux époques glaciaires… seulement de grands et de petits hommes, pas vraiment d'enfants… et… et ils avaient un monde différent dans la tête… C'était dans leur tête que se trouvaient maintenant les jours anciens. Les jours anciens. Quand tout était jeune.

— Vous sortiez de sous le lit…

— Je veillais sur eux… assurais leur sécurité… »

Suzanne se retint de frémir.

« Et les dents ?

— Je… Oh, on ne laisse pas traîner des dents, n'importe qui pourrait les prendre, s'en servir dans un but horrible. Je les aimais bien, je ne voulais pas qu'on leur fasse du mal… expliqua-t-il en chialant. Je n'ai jamais voulu leur faire du mal,

moi, je voulais juste regarder, j'ai mis toutes les dents en lieu sûr… et… et… et des fois je reste là, à les écouter… »

Il n'en finissait pas de marmonner. Suzanne, étonnée autant que gênée, se demandait s'il fallait prendre le croque-mitaine en pitié ou, autre solution séduisante, lui marcher dessus.

« … et les dents… elles se souviennent… »

Il se mit à trembler.

« L'argent ? lui souffla Suzanne. Je ne croise pas beaucoup de croque-mitaines fortunés.

— … de l'argent partout… enterré dans des trous… vieux trésors… dossiers de canapé… ça fait le compte… les investissements… de l'argent contre une dent, très important, participe de la magie, c'est plus sûr, plus correct, sinon c'est du vol… Les ai toutes cataloguées et mises à l'abri, puis… puis j'ai vieilli, mais j'ai trouvé des assistantes… » La fée des dents ricana, et Suzanne plaignit un instant les anciens hommes des cavernes. « Elles ne posent pas de questions, comprenez ? pleurnicha-t-il. On leur donne de l'argent, elles font leur travail et ne posent pas de questions…

— Un coup à le perdre, leur travail, fit Suzanne.

— … et ensuite ils sont venus… voler… »

Suzanne renonça. Les anciens dieux font de nouveaux boulots.

« Vous avez une de ces mines.

— … merci beaucoup…

— L'air malade, je veux dire.

— … très vieux… tous ces hommes, trop d'efforts… »

Le croque-mitaine gémit.

« … on… ne meurt pas ici, haleta-t-il. On vieillit, c'est tout, en écoutant les rires… »

Suzanne hocha la tête. C'était vague. Elle n'entendait pas distinctement des mots, seulement un bavardage lointain, comme à l'autre bout d'un long couloir.

« … et ce domaine… il a grandi autour de moi…

— Les arbres, dit Suzanne. Et le ciel. Sortis de leur imagination…

— … meurs… les petits enfants… il faut que vous… »

La silhouette s'estompa.

Suzanne resta un moment assise à écouter le bavardage au loin.

Des mondes nés de la croyance, songea-t-elle. Comme pour les huîtres. Un peu de merde entre dedans et une perle se développe autour.

Elle se mit debout et descendit.

Banjo avait déniché quelque part un balai et une serpillière. Le cercle était vide et, faisant preuve d'une initiative surprenante de sa part, l'homme nettoyait soigneusement la craie à grande eau.

« Banjo ?

— Oui, mademoivelle.

— Tu te plais, ici ?

— Y a des arbres, mademoivelle. »

Ce qui équivaut sans doute à « oui », conclut Suzanne.

« Le ciel ne te gêne pas ? »

Il la regarda avec perplexité.

« Non, mademoivelle.

— Tu sais compter, Banjo ? »

Il prit un air suffisant.

« Oui, mademoivelle. Fur mes doigts, mademoivelle.

— Alors, tu sais compter jusqu'à… ? souffla Suzanne.

— Treive, mademoivelle », répondit fièrement Banjo.

Elle regarda ses grandes mains.

« Bon sang. »

Bah, se dit-elle, et pourquoi pas ? Il est costaud, on peut lui faire confiance, et que peut-il espérer dans la vie ?

« Je pense que ce serait une bonne idée si tu reprenais le travail de la fée des dents, Banjo.

— Vous croyez, mademoivelle ? La fée des dents va pas fe fâfer ?

— Tu… vas la remplacer jusqu'à son retour.

— D'accord, mademoivelle.

— Je… euh… vais demander qu'on garde un œil sur toi jusqu'à ce que tu te sois bien acclimaté. C'est la charrette qui apporte les repas, il me semble. Ne laisse personne te rouler. »

Elle regarda encore ses mains, puis remonta les contreforts

jusqu'au sommet du mont Banjo. « Remarque, ajouta-t-elle, ça m'étonnerait qu'on s'y risque.

— Oui, mademoivelle. Ve laifferai tout bien ranvé, mademoivelle. Euh… »

La grosse figure rose fixa la jeune femme.

« Oui, Banjo ?

— Ve peux avoir un p'tit fien, mademoivelle ? V'avais un p'tit fat avant, mademoivelle, mais m'man l'a noyé parfe qu'il était fale. »

La mémoire de Suzanne jeta un nom.

« Un chien qui s'appelle Toby ?

— Oui, mademoivelle. Toby, mademoivelle.

— Je crois qu'il va bientôt arriver, Banjo. »

Il la crut visiblement sur parole. « Merfi, mademoivelle.

— Maintenant, il faut que j'y aille.

— D'accord, mademoivelle. »

Suzanne leva les yeux vers le sommet de la tour. Le domaine de la Mort était peut-être noir, mais, quand on s'y trouvait, on se disait que rien de mal ne pouvait jamais arriver. On était au-delà des limites où le mal avait cours. Mais ce domaine-ci…

Quand on est adulte, on ne craint, disons, que des désagréments logiques. La pauvreté. La maladie. Se faire démasquer. Au moins, on ne devient pas fou de terreur à cause de quelque chose sous l'escalier. Le monde ne se compose pas d'ombre et de lumière arbitraires. Le monde merveilleux de l'enfance ? Eh bien, ce n'est pas une version tronquée de celui des adultes, pas de doute. C'est plutôt la version adulte écrite en grosses lettres. Tout est… davantage quelque chose. Davantage tout.

Elle laissa Banjo à son nettoyage et sortit dans le monde perpétuellement ensoleillé.

Bilieux et Violette se précipitèrent vers elle. Bilieux agitait une branche comme un gourdin.

« Vous n'avez pas besoin de ça », dit Suzanne. Elle avait envie de dormir un peu.

« On en a discuté et on s'est dit qu'il fallait revenir vous donner un coup de main, fit Bilieux.

— Ah. Du courage démocratique, répliqua Suzanne. Eh bien, ils sont tous partis. Là où ils vont tous. »

Bilieux rabaissa la branche d'un air songeur.

« Ce n'est pas… commença-t-il.

— Écoutez, vous pouvez vous rendre utiles tous les deux, dit Suzanne. C'est un vrai bazar, là-dedans. Allez donc aider Banjo.

— Banjo ?

— Il… est plus ou moins le patron, maintenant. »

Violette éclata de rire.

« Mais il est…

— Il est responsable de la boutique, fit Suzanne d'un ton las.

— D'accord, dit Bilieux. De toute façon, je suis sûr qu'on peut lui dire ce qu'il faut faire…

— Non ! Trop de gens le lui ont déjà dit. Il sait ce qu'il faut faire. Aidez-le seulement à démarrer, d'accord ? Mais… »

Si le père Porcher revient maintenant, vous allez disparaître, non ? Elle ne savait pas comment formuler la question.

« Je… euh… laisse tomber mon ancien boulot, dit Bilieux. Euh… je vais *continuer* de travailler comme remplaçant de vacances pour les autres dieux. » Il jeta un regard implorant à la jeune femme.

« Ah bon ? » Suzanne regarda Violette. Bah, peut-être que si elle croit en lui, au moins… ça peut marcher. Allez savoir.

« Parfait, dit-elle. Amusez-vous bien. À présent, je rentre chez moi. Passer une fête du Porcher comme ça, ce n'est pas la joie. »

Elle trouva Bigadin qui attendait près du cours d'eau.

Les Contrôleurs voltigeaient, l'air inquiet. Et, comme il arrive toujours au sein de leur espèce quand quelque chose ne tourne vraiment pas rond et qu'il faut réparer sans retard, ils se calmèrent afin de déterminer à qui imputer la faute.

L'un dit : C'est…

Et s'interrompit. Les Contrôleurs vivaient par consensus, ce qui rendait épineux le problème de désigner un bouc émissaire. Puis il s'anima. Après tout, si tout le monde était responsable, ce n'était par conséquent la faute de personne en particulier. Voilà ce que voulait dire la responsabilité collective, en fin de compte. Ça ressemblait davantage à de la malchance, quelque chose dans le genre.

Un autre dit : Malheureusement, les gens pourraient se faire des idées fausses. On pourrait nous poser des questions.

L'un dit : Et la Mort ? Il s'est interposé, après tout.

L'un dit : Euh… pas exactement.

L'un dit : Oh, allons. Il a mêlé la fille à l'affaire.

L'un dit : Euh… non. Elle s'y est mêlée toute seule.

L'un dit : Oui, mais il lui a dit…

L'un dit : Non. Faux. En fait, il n'a pas dit spécifiquement…

Il marqua un temps puis lâcha : Merde !

L'un dit : D'un autre côté…

Les robes se tournèrent vers lui.

Oui ?

L'un dit : Il n'y a pas de preuve manifeste. Rien d'écrit. Certains humains se sont monté la tête et ont décidé d'attaquer le pays de la fée des dents. C'est malheureux, mais nous n'y sommes pour rien. Nous sommes scandalisés, bien entendu.

L'un dit : Il reste toujours le père Porcher. On va s'apercevoir de quelque chose. On risque de poser des questions.

Ils flottèrent un instant sans un mot.

L'un finit par dire : Nous allons peut-être devoir prendre…

Il marqua un temps, répugnant même à seulement penser ce mot, mais réussit à terminer :

… un risque.

Un lit, songeait Suzanne tandis que les remous de brume défilaient de chaque côté d'elle. Et demain matin, de bons

plaisirs humains comme du café et des flocons d'avoine. Et un lit. Du tangible…

Bigadin s'arrêta. Elle fixa un instant ses oreilles puis le pressa de repartir. Il hennit mais ne bougea pas.

Une main de squelette avait empoigné la bride. La Mort se matérialisa.

« CE N'EST PAS TERMINÉ. IL Y A ENCORE À FAIRE. ILS LE TOURMENTENT TOUJOURS. »

Suzanne s'affaissa. « Quoi donc ? Qui ça ?

— AVANCE-TOI. JE VAIS GUIDER. » La Mort grimpa en selle et passa les bras autour de Suzanne afin d'attraper les rênes.

« Écoute, je suis allée… commença Suzanne.

— OUI. JE SAIS. LA MAÎTRISE DE LA CROYANCE, dit la Mort tandis que le cheval reprenait sa course. IL FAUT ÊTRE TRÈS NAÏF POUR AVOIR UNE IDÉE PAREILLE. UNE MAGIE SI ANCIENNE QUE CE N'EST PRESQUE PLUS DE LA MAGIE. UN MOYEN TOUT BÊTE POUR POUSSER DES MILLIONS D'ENFANTS À NE PLUS CROIRE AU PÈRE PORCHER.

— Et qu'est-ce que tu faisais, toi ? demanda Suzanne.

— MOI AUSSI J'AI FAIT CE QUE JE COMPTAIS FAIRE. J'AI MAINTENU UN ESPACE DE CROYANCE. UN MILLION DE TAPIS SOUILLÉS D'EMPREINTES DE SUIE, DES MILLIONS DE CHAUSSETTES ET DE SOULIERS REMPLIS, TOUS LES TOITS SILLONNÉS DE TRACES DE PATINS… L'INCROYANCE VA AVOIR DU MAL À TENIR DEVANT ÇA. ALBERT A DIT QU'IL NE VEUT PLUS BOIRE DE PETIT VERRE AVANT DES JOURS. AU MOINS, LE PÈRE PORCHER REVIENDRA POUR QUELQUE CHOSE.

— Qu'est-ce qu'on doit faire maintenant ?

— IL FAUT QUE TU RAMÈNES LE PÈRE PORCHER.

— Oh, il faut que je le ramène ? Pour la paix, les bons sentiments et le tintement des clochettes de fées ? Tout le monde s'en fiche. Ce n'est qu'un vieux bouffon ventripotent qui permet aux gens de prendre des airs supérieurs le soir du Porcher ! J'ai fait tout ça pour un vieillard qui rôde dans les chambres d'enfants ?

— NON. POUR QUE LE SOLEIL SE LÈVE.

— Quel rapport entre l'astronomie et le père Porcher ?

— LES ANCIENS DIEUX FONT DE NOUVEAUX BOULOTS. »

Le major de promo ne participait pas au festin. Il avait demandé à une servante de lui monter un plateau dans ses appartements, où il mettait de l'ambiance et faisait tout ce que fait un homme inopinément en tête-à-tête avec une représentante du sexe opposé, comme s'efforcer de lustrer ses souliers sur son pantalon et se nettoyer les ongles avec les autres ongles.

« Encore un peu de vin, Gwendoline ? C'est à peine alcoolisé, dit-il en se penchant vers elle.

— Ça n'est pas de refus, monsieur de Promo.

— Oh, appelez-moi Horace, je vous en prie. Et peut-être un petit quelque chose pour votre poulet ?

— On dirait qu'il est parti faire un tour, j'en ai peur, répondit la fée Bonne Humeur. Je crains de… de… de ne pas être d'une compagnie très agréable… »

Elle se moucha bruyamment.

« Oh, je ne dirais sûrement pas ça », répliqua le major de promo. Il regrettait d'avoir manqué de temps pour ranger un peu ses appartements, ou au moins enlever certains articles de linge sale du rhinocéros empaillé.

« Tout le monde a été si gentil, dit la fée Bonne Humeur en tamponnant ses yeux ruisselant de larmes. Qui c'est, le maigre qui n'arrêtait pas de me faire des grimaces marrantes ?

— C'est l'économe. Pourquoi vous ne…

— Lui avait l'air de très bonne humeur, en tout cas.

— Ce sont les pilules de grenouille séchée, il les avale par poignées, répondit le major de promo d'un air dédaigneux. Dites, pourquoi on ne…

— Oh là là. J'espère que ça ne crée pas une dépendance.

— Je suis sûr qu'il serait d'accord pour continuer d'en avaler si c'était le cas. Dites, vous prendrez bien un autre verre de vin ? Et après… et après… » Une heureuse inspiration lui vint. «… et après… et après je pourrais peut-être vous montrer le mémorial de l'archichancelier Boyaud ? Le… le… le… plafond est très intéressant. Je vous assure, oui.

— Je serais très honorée, dit la fée Bonne Humeur. Est-ce que ça va me faire du bien, à votre avis ?

— Oh, sûrement, sûrement. Sans aucun doute ! Bon ! Alors je… euh… je vais… je vais… aller… » Il pointa vaguement le doigt vers son vestiaire tout en sautillant d'un pied sur l'autre. « Je vais… euh… aller… et je… »

Il fila dans son vestiaire et claqua la porte derrière lui. Ses yeux affolés passèrent en revue les étagères et les cintres.

« Une robe propre, marmonna-t-il. Peigner la figure, laver des chaussettes propres, enfiler les cheveux, où est passée cette lotion supplérasage… »

De l'autre côté de la porte s'éleva le trompètement adorable de la fée Bonne Humeur qui se mouchait. Et de ce côté-ci le cri étouffé du major de promo qui, sous le coup de la précipitation et desservi par un odorat fort peu développé, venait par erreur de s'asperger la figure avec l'essence de térébenthine qu'il utilisait pour se soigner les pieds.

Quelque part au-dessus, un tout petit enfant potelé armé d'un arc et d'une flèche, doté d'ailes ridicules sans aucun aérodynamisme, bourdonnait en vain contre le carreau d'une fenêtre fermée où le gel dessinait les contours d'une dame aurientale assez jolie. L'autre fenêtre arborait déjà l'image glacée d'un vase de tournesols.

Dans la Grande Salle, une table s'était déjà effondrée. C'était une des coutumes du réveillon : malgré les nombreux plats servis, chaque mage allait à son rythme, une tradition instituée pour empêcher les lambins de retarder tout le monde. Et on

pouvait aussi avoir du rabe si on le désirait, si bien qu'un mage particulièrement porté sur la soupe pouvait en reprendre pendant une heure avant d'attaquer les phases préliminaires des plats de poisson.

« Comment vous vous sentez maintenant, vieille branche ? demanda le doyen à son voisin l'économe. On repique aux pilules de grenouille séchée ?

— Je… euh… je… euh… non, ça ne va pas trop mal, répondit l'économe. Ça m'a, évidemment, plutôt fait un… fait un choc quand…

— C'est bête, parce que voici votre cadeau du Porcher », fit le doyen en lui remettant une petite boîte. Elle faisait du bruit à l'intérieur. « Vous pouvez l'ouvrir tout de suite si vous voulez.

— Oh, ben, c'est gentil…

— Ça vient de moi.

— Je suis vraiment con…

— Payé de ma poche, vous savez, précisa le doyen en agitant une cuisse de dinde d'un air dégagé.

— Le papier d'emballage est d'un très joli…

— Plus d'une piastre, j'ajouterai.

— Bontés divines… »

L'économe finit d'ôter le papier d'emballage.

« C'est une boîte où ranger les pilules de grenouille séchée. Voyez ? C'est écrit dessus : "Pilules de grenouille séchée." Vous voyez ? »

L'économe secoua l'objet. « Oh, comme c'est gentil, fit-il d'une petite voix. Il y a déjà des pilules dedans. Comme c'est gentil. Ça tombe drôlement bien.

— Oui, dit le doyen. Je les ai prises sur votre table de toilette. Après tout, j'avais déjà déboursé une piastre. »

L'économe opina d'un chef reconnaissant et posa soigneusement la boîte à côté de son assiette. À vrai dire, on lui permettait ce soir d'avoir des couteaux. Et de manger autre chose que ces machins dont on ne pouvait se servir qu'avec une cuiller en bois.

Il reluqua le cochon grillé le plus proche d'un œil avide et se coinça solidement sa serviette sous le menton.

« Euh… excusez-moi, monsieur Stibon, chevrota-t-il. Auriez-vous l'amabilité de me passer le pot de sauce à la pomme… »

Suivit comme un bruit de tissu grossier qui se déchire, quelque part dans le vide devant l'économe, puis un fracas quand une masse atterrit sur le cochon grillé. Des patates rôties et de la sauce volèrent. La pomme calée dans la gueule du cochon fut brutalement expulsée et frappa l'économe au front.

Qui battit des paupières, baissa les yeux et découvrit qu'il allait plonger sa fourchette dans une tête humaine.

« Ahaha », murmura-t-il tandis que son regard devenait vitreux.

Les mages repoussèrent les plats retournés et la vaisselle brisée.

« Il est tombé comme ça de nulle part !

— C'est un Assassin ? Pas une de leurs farces d'étudiants, dites ?

— Pourquoi est-ce qu'il tient une épée sans bout pointu ?

— Il est mort ?

— Je crois !

— Je n'ai même pas eu de mousse de saumon ! Regardez-moi ça ! Il a le pied dedans ! Il y en a partout. Vous mangez la vôtre ? »

Cogite Stibon se fraya un chemin dans la cohue. Il savait de quoi étaient capables ses aînés quand ils voulaient se rendre utiles. Ça tenait du verre d'eau offert à l'homme qui se noie.

« Donnez-lui de l'air ! protesta-t-il.

— Comment est-ce qu'on sait s'il en a besoin ? » fit le doyen.

Cogite se colla l'oreille contre la poitrine du jeune homme étendu. « Il ne respire pas !

— Sortilège de respiration, sortilège de respiration, marmonna le titulaire de la chaire des études indéfinies. Euh… le respirateur direct de Spolt, peut-être ? Je crois que j'ai ça, noté quelque part… »

Ridculle tendit le bras à travers les mages et tira l'homme en noir par une jambe. Il le tint la tête en bas de sa grande main et lui donna sans ménagement des tapes dans le dos.

Il croisa les regards étonnés de ses collègues. « On faisait ça à la ferme, dit-il. Ça marche du feu des dieux sur les chevreaux.

— Oh, allons, franchement, fit le doyen, je ne… »

Le cadavre lâcha un cri qui tenait à la fois de l'étouffement et de la toux.

« Faites de la place, les gars ! beugla l'archichancelier en déblayant un coin de table d'un seul grand geste de son bras libre.

— Hé, je n'ai pas eu de crevettes à l'Escoffé ! fit l'assistant des runes modernes.

— Je ne savais même pas qu'on en avait, dit le titulaire de la chaire des études indéfinies. Certains, et je ne cite pas de noms, doyen, les ont planquées derrière les crabes pour se les réserver. Je trouve ça mesquin. »

Leureduthé ouvrit les yeux. Preuve d'une constitution robuste, il survécut à la vision en très gros plan du nez de Ridculle qui emplissait l'univers immédiat comme une monstrueuse planète rose.

« Excusez-moi, excusez-moi, dit Cogite en se penchant avec son calepin ouvert, mais c'est d'une importance vitale pour les progrès de la physique. Est-ce que vous avez vu des lumières brillantes ? Est-ce qu'il y avait un tunnel lumineux ? Est-ce que des parents décédés ont tenté de vous parler ? Quel mot décrit le mieux le… »

Ridculle le tira à l'écart.

« Qu'est-ce qui vous prend, monsieur Stibon ?

— Il faut à tout prix que je lui parle, monsieur. Il est passé par une expérience de mort imminente !

— Comme tout l'monde. Ça s'appelle "vivre", fit sèchement l'archichancelier. Donnez un verre de gnôle à ce pauvre gars et virez-moi ce putain de crayon.

— Euh… c'est sûrement l'Université de l'Invisible ? fit Leureduthé. Et vous êtes tous des mages ?

— Allons, restez tranquillement allongé », dit Ridculle. Mais Leureduthé s'était déjà redressé sur les coudes.

« J'avais une épée, marmonna-t-il.

— Oh, elle est tombée par terre, fit le doyen en se baissant. Mais on dirait qu'elle est… C'est moi qui ai fait ça ? »

Les mages regardèrent tomber la grosse tranche de table incurvée. Quelque chose avait tout coupé : bois, nappe,

assiettes, couverts, aliments. Le doyen jura qu'une flamme de bougie sur la trajectoire de la lame invisible avait un instant raccourci de moitié, jusqu'à ce que la mèche comprenne que ce n'étaient pas des façons de se tenir.

Le doyen leva l'épée. Les autres mages s'égaillèrent.

« Ça ressemble à un mince trait bleu, dit-il d'un air étonné.

— Excusez-moi, monsieur, fit Leureduthé en lui confisquant l'arme. Il faut vraiment que je m'en aille. »

Il sortit de la salle en courant.

« Il n'ira pas loin, dit l'assistant des runes modernes. Les portes principales sont fermées selon les Règles de l'archichancelier Spode.

— L'ira pas loin avec son épée capable visiblement de tailler dans n'importe quel matériau, répliqua Ridculle tandis que retentissait un fracas de bois s'abattant par terre.

— Je me demande ce que tout ça veut dire, fit le titulaire de la chaire des études indéfinies qui tourna alors son attention vers les restes du réveillon. En tout cas, ce rôti au moins a été parfaitement découpé…

— Ec… ec… ec… »

Tout le monde se retourna. L'économe tendait la main devant lui. Un tronçon de fourchette étincela devant les yeux des mages.

« Ça fait plaisir de voir que son nouveau cadeau tombe à pic, fit le doyen. C'est l'intention qui compte. »

Sous la table, la poule bleue du bonheur se soulagea sur le pied de l'économe.

« IL Y A… DES ENNEMIS, dit la Mort alors que Bigadin galopait à travers des montagnes glacées.

— Ils sont tous morts…

— D'AUTRES ENNEMIS. AUTANT QUE TU LE SACHES. DANS LES ROYAUMES MARINS LES PLUS PROFONDS, LÀ OÙ IL N'Y A PAS DE LUMIÈRE, VIT UNE ESPÈCE D'ÊTRE

SANS CERVEAU, SANS YEUX NI BOUCHE. IL SE CONTENTE D'EXISTER ET DE PRODUIRE DES PÉTALES D'UN POURPRE PARFAIT ALORS QUE PERSONNE NE PEUT LES VOIR. IL NE REPRÉSENTE RIEN SINON UN TOUT PETIT OUI DANS LA NUIT. ET POURTANT… ET POURTANT… IL A DES ENNEMIS QUI LUI VEULENT UN MAL AUSSI HAINEUX QU'IMPITOYABLE, QUI VEULENT NON SEULEMENT QUE DISPARAISSE SA VIE INSIGNIFIANTE MAIS QUI REGRETTENT AUSSI QU'ELLE AIT JAMAIS EXISTÉ. TU ME SUIS JUSQU'ICI ?

— Ben, oui, mais…

— BON. MAINTENANT, IMAGINE CE QU'ILS PENSENT DE L'HUMANITÉ. »

Suzanne était secouée. Elle n'avait jamais entendu son grand-père parler autrement que d'un ton calme. À présent, il avait des accents tranchants.

« Qui sont-ils ? demanda-t-elle.

— IL FAUT SE DÉPÊCHER. ON N'A PAS BEAUCOUP DE TEMPS.

— Je croyais que tu avais toujours le temps. Je veux dire… si tu veux empêcher quelque chose, tu peux le remonter et…

— ET INTERVENIR ?

— Ça t'est déjà arrivé…

— CETTE FOIS, CE SONT D'AUTRES QUI S'EN CHARGENT. ET EUX, ILS N'ONT PAS LE DROIT.

— Quels autres ?

— ILS N'ONT PAS DE NOM. APPELLE-LES LES CONTRÔLEURS. ILS DIRIGENT L'UNIVERS. ILS VEILLENT À CE QUE LA GRAVITÉ FONCTIONNE, QUE LES ATOMES TOURNENT OU JE NE SAIS QUOI. ET ILS DÉTESTENT LA VIE.

— Pourquoi ?

— ELLE EST… IRRÉGULIÈRE. ELLE N'ÉTAIT PAS CENSÉE APPARAÎTRE. EUX, ILS AIMENT LES CAILLOUX QUI TOURNENT EN ROND. ET ILS DÉTESTENT PAR-DESSUS TOUT LES HUMAINS. » La Mort soupira. « À BIEN DES ÉGARDS, ILS MANQUENT D'HUMOUR.

— Pourquoi le père Por… ?

— C'EST LA CROYANCE QUI REND HUMAIN. CROYANCE AU BIEN OU AU MAL, C'EST DU PAREIL AU MÊME. »

Le rideau de brume s'écarta. Des pics effilés les entouraient qu'éclairait la lumière réfléchie par la neige.

« On dirait les montagnes où se trouve le château des Ossements, dit-elle.

— C'EST ÇA, dit la Mort. D'UNE CERTAINE FAÇON. IL EST RETOURNÉ DANS UNE RETRAITE QU'IL CONNAÎT. UNE RETRAITE ANCIENNE… »

Bigadin survolait à basse altitude la neige au petit galop.

« Et qu'est-ce qu'on cherche ? demanda Suzanne.

— TU LE SAURAS QUAND TU LE VERRAS.

— De la neige ? Des arbres ? Tout de même, je ne pourrais pas avoir un indice ? On est là pour quoi ?

— JE TE L'AI DIT. POUR VEILLER À CE QUE LE SOLEIL SE LÈVE.

— Évidemment qu'il va se lever !

— NON.

— Aucune magie ne peut empêcher le soleil de se lever !

— J'AIMERAIS ÊTRE AUSSI INTELLIGENT QUE TOI. »

Suzanne, de contrariété, se plongea dans la contemplation de la neige et aperçut quelque chose.

De petites formes sombres se déplaçaient sur l'étendue blanche, couraient comme à la poursuite d'un gibier. « Il y a… comme une chasse… consentit-elle à dire. Je vois des espèces de bêtes, mais je ne vois pas ce qu'elles poursuivent… »

Puis elle surprit un mouvement dans la neige, une forme sombre, floue, qui esquivait, glissait, jamais bien distincte. Bigadin perdit de l'altitude jusqu'à ce que ses sabots effleurent les cimes des sapins qui se courbèrent dans son sillage. Un grondement le suivait dans la forêt, charriant des branches brisées et un nuage de neige.

Maintenant qu'ils se trouvaient plus bas, elle vit clairement les chasseurs. De gros chiens. Leur gibier, toujours indistinct, se dérobait entre les congères, restait sous le couvert de buissons lourds de neige…

Une congère explosa. Une grosse et longue bête bleu-noir s'éleva à travers la neige tourbillonnante comme une baleine qui sonde. « Un cochon !

— UN SANGLIER. ILS LE POUSSENT VERS LA FALAISE. ILS SONT PRÊTS À TOUT MAINTENANT. »

Suzanne entendait le halètement de l'animal. Les chiens, eux, ne faisaient aucun brait.

Du sang coulait sur la neige, celui des blessures qu'ils avaient déjà réussi à lui infliger. « Ce… sanglier, fit Suzanne, c'est…

— OUI.

— Ils veulent tuer le père Por…

— PAS LE TUER. IL SAIT COMMENT MOURIR. OH, OUI… SOUS CETTE FORME, IL SAIT COMMENT MOURIR. IL A UNE GRANDE EXPÉRIENCE. NON, ILS VEULENT LUI ENLEVER SA VRAIE VIE, LUI ENLEVER SON ÂME, LUI ENLEVER TOUT. IL NE FAUT PAS LES LAISSER LE DÉTRUIRE.

— Alors empêche-les !

— C'EST TOI QUI DOIS T'EN CHARGER. C'EST UNE AFFAIRE HUMAINE. »

Les chiens se déplaçaient curieusement. Ils donnaient moins l'impression de courir que de s'écouler, ils filaient sur la neige plus vite que ne le laissait supposer le seul mouvement de leurs pattes.

« Ils n'ont pas l'air de vrais chiens…

— NON.

— Qu'est-ce que je peux faire ? »

La Mort hocha la tête en direction du sanglier. Bigadin se maintenait désormais à sa hauteur, juste au-dessus.

Suzanne comprit soudain.

« Je ne peux pas monter là-dessus !

— POURQUOI PAS ? TU AS FAIT DES ÉTUDES.

— Suffisamment pour savoir que les cochons ne se laissent pas monter !

— ACCUMULATION D'OBSERVATIONS N'EST PAS PREUVE. »

Suzanne jeta un coup d'œil plus loin. Le champ de neige paraissait s'interrompre brusquement.

« TU DOIS LE FAIRE, dit la voix de son grand-père dans sa tête. UNE FOIS QU'IL SERA AU BORD, IL SERA ACCULÉ. IL NE FAUT PAS. COMPRIS ? CE SONT DE VRAIS CHIENS. S'ILS L'ATTRAPENT, NON SEULEMENT IL MOURRA, MAIS… IL N'EXISTERA JAMAIS… »

Suzanne bondit. Elle flotta un moment dans les airs, sa robe volant derrière elle, les bras tendus…

Atterrir sur le dos du fuyard équivalait à se laisser tomber sur une chaise très, très dure. L'animal chancela un instant puis se redressa.

Les bras de Suzanne se cramponnèrent à son cou et son visage s'enfouit dans les soies raides. Elle sentait sa chaleur sous elle. C'était comme chevaucher un fourneau. Et il puait la sueur, le sang et le cochon. Toute une porcherie.

Il manquait un pan de paysage en avant d'elle.

Le sanglier freina, s'enfonça dans la neige au bord du précipice, manquant projeter sa cavalière dans le vide, et se retourna face à la meute.

Elle était nombreuse. Suzanne avait l'habitude des chiens. Ils en avaient eu dans la famille comme d'autres avaient des tapis. Mais ceux-là n'étaient pas de gros toutous aux oreilles tombantes.

Elle planta ses talons dans les flancs du sanglier et lui empoigna une oreille dans chaque main. C'était comme tenir deux pelles poilues.

« Tourne à gauche ! » brailla-t-elle en tirant sur les oreilles.

Elle mit toute son énergie dans l'ordre. Il allait y avoir des larmes avant d'aller au lit en cas de désobéissance.

À son grand étonnement, le sanglier grogna, caracola au bord du précipice et s'enfuit tant bien que mal devant les chiens qui viraient en pataugeant pour le suivre.

Il s'agissait d'un plateau. Suzanne avait l'impression de ne voir que des bords tout autour, sans aucun moyen de descendre en dehors du plus simple et plus définitif.

Les chiens volaient à nouveau sur les talons du sanglier.

Suzanne fouilla du regard autour d'elle le décor noyé dans une lumière grisâtre. Il devait y avoir un moyen, quelque part…

Il y en avait un.

C'était un contrefort rocheux, comme un tranchant de couteau géant reliant le plateau aux collines plus loin. Un mince ruban de neige, étroit, effilé, entre deux abîmes glacés de part et d'autre.

C'était mieux que rien. Rien avec de la neige.

Le sanglier atteignit le bord du précipice où il hésita. Suzanne courba la tête et piqua encore des deux.

Le groin baissé, la bête actionna ses pattes comme des pistons et s'élança sur l'arête. Des nuages de neige s'envolèrent tandis que ses pieds cherchaient des appuis. Il compensait son manque d'élégance par des efforts frénétiques et tricotait des jambes comme un danseur de claquettes en train de gravir un escalier roulant à contresens.

« C'est bien, c'est bien, c'est… »

Un pied dérapa. L'espace d'un instant, le sanglier parut se tenir sur deux pattes tandis que les deux autres raclaient le roc glacé. Suzanne se jeta de l'autre bord, cramponnée au cou de la bête, et sentit la force d'attraction de l'abîme en contrebas.

Il n'y avait rien en dessous.

Elle se répéta : *Il me rattrapera si je tombe, il me rattrapera si je tombe, il me rattrapera si je tombe…*

La neige poudreuse lui picotait les yeux. Un pied du sanglier qui battait l'air lui manqua la tête d'un cheveu.

Une voix ancienne répliqua : *Non, il ne me rattrapera pas. Si je tombe maintenant, je ne mérite pas d'être rattrapée.*

L'œil de l'animal était tout près. Et alors elle sut…

… Du tréfonds des yeux de tous les animaux en dehors des plus insolites parvient un écho. Dans le regard sombre sous son nez, quelqu'un la regardait…

Elle toucha d'une chaussure le rocher. Elle se concentra entièrement dessus et poussa vers le haut dans un dernier effort. Femme et sanglier tanguèrent un instant, puis l'animal trouva un appui et se remit à foncer le long de l'arête.

Suzanne risqua un coup d'œil en arrière.

Les chiens se déplaçaient toujours bizarrement. Leurs mouvements étaient légèrement saccadés, comme s'ils passaient d'un coup d'une position à une autre, comme s'ils n'étaient pas animés par des muscles ordinaires.

Pas des chiens, se dit-elle. Des semblants de chiens.

Un autre choc se produisit sous les pattes de sa monture. De la neige s'éleva. Le monde donna de la bande. Elle sentit la forme du sanglier se modifier tandis qu'il bandait ses muscles pour se propulser comme une flèche au moment où un pan de glace et de rocher cédait et entamait sa longue glissade vers les ténèbres.

Suzanne fut éjectée lorsque la bête atterrit, et elle boula dans la neige épaisse. Elle battit follement des bras, s'attendant à glisser à tout moment.

Mais sa main découvrit une branche encroûtée de neige. Quelques pas plus loin, le sanglier gisait sur le flanc, fumant et haletant.

Elle se remit debout. L'éperon rocheux s'était élargi en une colline plantée de quelques arbres gelés.

Les chiens avaient atteint la brèche et tournaient en rond devant en se démenant pour ne pas glisser.

Ils auraient facilement pu sauter la distance, elle le voyait bien. Même le sanglier y était parvenu avec une charge sur le dos. Elle ceignit des deux mains la branche et tira ; la branche céda avec un craquement, comme une stalactite brisée, et elle l'agita à la façon d'un gourdin.

« Allez, fit-elle. Sautez ! Essayez pour voir ! Allez ! »

L'un des chiens bondit. La branche le frappa au moment où il atterrissait, puis Suzanne pivota et d'un même élan porta un coup de bas en haut qui fit décoller l'animal étourdi pour l'envoyer par-dessus le bord du précipice.

Le semblant de chien vacilla un instant puis disparut hors de vue dans un hurlement.

La jeune femme se livra à quelques pas de danse rageurs et triomphants.

« Oui ! Oui ! Qui en veut ? D'autres amateurs ? »

Les chiens restants la regardèrent dans les yeux, décidèrent de ne pas en vouloir et qu'il n'y avait pas d'amateurs. Finalement, après deux ou trois essais fébriles, ils réussirent à faire demi-tour sans cesser de déraper et s'efforcèrent de regagner le plateau.

Une silhouette leur barrait le chemin.

Elle n'était pas là l'instant d'avant mais elle paraissait maintenant bien présente. On l'aurait dite faite de neige, trois grosses boules empilées l'une sur l'autre. Des points noirs figuraient les yeux. Un demi-cercle d'autres points plus nombreux formait un semblant de bouche. Une carotte tenait lieu de nez.

Et deux petites branches de bras.

À cette distance, en tout cas.

Un des bras tenait un bâton incurvé.

Un corbeau affublé d'un morceau de papier rouge mouillé se posa sur l'autre bras.

« Pic pic pic ? suggéra-t-il. Joyeux solstice ? Cui-cui ? Qu'est-ce que vous attendez ? Le dégel ? » Les chiens reculèrent.

La neige se détacha en paquets du bonhomme et révéla une silhouette décharnée vêtue d'une robe noire battant au vent. La Mort recracha la carotte. « Ho. Ho. Ho. » Les corps gris s'estompèrent et ondulèrent tandis que les chiens essayaient à toute force de changer de forme.

« VOUS N'AVEZ PAS PU RÉSISTER ? EN FIN DE COMPTE ? UNE ERREUR, J'AI L'IMPRESSION. »

Il toucha la faux. Suivit un déclic, et la lame prit soudain vie. « LA VIE, ON L'A DANS LA PEAU, fit la Mort en s'avançant. MÉTAPHORIQUEMENT PARLANT, ÉVIDEMMENT. C'EST UNE HABITUDE DONT ON SE DÉBARRASSE DIFFICILEMENT. INSPIRER UNE BOUFFÉE D'AIR N'EST JAMAIS ASSEZ. ON S'APERÇOIT QU'ON A ENVIE D'EN INSPIRER UNE DEUXIÈME. »

Un chien commença de glisser et laboura désespérément la neige afin d'échapper à la longue chute glacée.

« ET, VOUS VOYEZ, PLUS ON SE BAT POUR CHAQUE INSTANT, PLUS ON RESTE VIVANT… ET C'EST LÀ QUE J'INTERVIENS, POUR TOUT DIRE. »

Le chien de tête réussit fugitivement à devenir une silhouette grise encapuchonnée avant d'être ramené à sa forme précédente. « LA PEUR AUSSI EST UN POINT D'ANCRAGE, dit la Mort. TOUS LES SENS GRANDS OUVERTS AU MONDE ENVIRONNANT. LE CŒUR QUI BAT. L'AFFLUX DE SANG.

VOUS NE LA SENTEZ PAS QUI VOUS RETIENT EN ARRIÈRE ? »

Une fois de plus, le Contrôleur parvint à conserver une forme quelques secondes et à s'écrier : Vous ne pouvez pas faire ça, il y a des règles !

« OUI, IL Y A DES RÈGLES. MAIS VOUS LES AVEZ ENFREINTES. COMMENT OSEZ-VOUS ? *COMMENT OSEZ-VOUS* ? »

La lame de la faux dessinait une fine courbure bleue dans la lumière grise.

La Mort porta un doigt mince là où auraient dû se trouver ses lèvres et parut soudain songeur.

« ET MAINTENANT, IL NE ME RESTE PLUS QU'UNE DERNIÈRE QUESTION », dit-il.

Il leva les mains et donna l'impression de grandir. Une lueur brilla dans ses orbites. Lorsqu'il parla ensuite, des avalanches se déclenchèrent dans les montagnes.

« AVEZ-VOUS ÉTÉ VILAINS… OU GENTILS ? HO. HO. HO. »

Suzanne entendit les hurlements mourir dans le lointain.

Le sanglier gisait dans la neige blanche désormais rouge de sang. Elle s'agenouilla et voulut lui soulever la tête.

Il était mort. Un œil fixait le néant. La langue pendait hors de la gueule.

Des sanglots montèrent en elle. La toute petite partie de Suzanne qui observait la scène, la baby-sitter intérieure, affirma que c'était le contrecoup de la fatigue, de l'émotion et du flux d'adrénaline. Elle n'allait pas pleurer pour un cochon mort.

La partie restante tambourina des deux poings les flancs de la bête.

« Non, tu ne peux pas mourir ! On t'a sauvé ! Ça ne peut pas finir comme ça ! »

Une brise se leva.

Quelque chose bougea dans le paysage, quelque chose sous la neige. Les branches des arbres séculaires s'agitèrent doucement, et de petites aiguilles de glace s'en détachèrent.

Le soleil se leva.

La lumière submergea Suzanne comme une bourrasque silencieuse. Elle était aveuglante. La jeune femme recula et s'accroupit, le bras levé pour s'en couvrir les yeux. La grosse boule rouge changea le gel en feu le long des ramures hivernales.

La lumière dorée percuta les pics montagneux, transforma chacun d'eux en volcan muet éblouissant. Elle déferla, s'engouffra dans les vallées et gronda à l'assaut des pentes, irrésistible…

Un gémissement se fit entendre.

Un homme gisait dans la neige à la place du sanglier.

Il était nu en dehors d'un pagne en peau de bête. Il avait les cheveux longs, tressés en une natte épaisse dans le dos, tellement emmêlés de sang et de graisse qu'on aurait dit du feutre. Et il saignait de toutes les morsures infligées par les chiens.

Suzanne l'observa un moment puis, ne réfléchissant plus avec sa tête, déchira méthodiquement des bandes de son jupon afin de panser les plaies les plus vilaines.

Des ressources, lui dit la petite partie de son esprit. Une tête rationnelle dans les cas d'urgence.

Quelque chose de rationnel, en tout cas.

Sans doute une espèce de tare.

L'homme était tatoué. Des spirales et des volutes bleues lui couvraient la peau sous le sang.

Il ouvrit les yeux et fixa le ciel.

« Vous pouvez vous lever ? »

Son regard pivota d'un coup vers Suzanne. Il voulut bouger et retomba en arrière.

Elle réussit finalement à redresser l'homme en position assise. Il vacilla lorsqu'elle lui prit un bras pour se le passer autour des épaules avant de le hisser sur ses jambes. Elle fit de son mieux pour ignorer la puanteur qui l'assaillait avec une force presque physique.

Descendre la pente paraissait la meilleure solution. Même si le cerveau du blessé ne fonctionnait pas encore, ses pieds avaient l'air de comprendre.

Ils descendirent donc à travers les bois gelés, titubant dans la neige qu'orangeait le soleil levant. Des ténèbres froides et bleues persistaient dans les creux comme de petites cuvettes d'hiver.

Près d'elle, l'homme tatoué laissa échapper un gargouillis. Il glissa hors de son étreinte et atterrit à genoux dans la neige, les mains serrées à la gorge, l'air d'étouffer. Sa respiration rappelait une scie.

« Quoi encore ? Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Il roula des yeux vers Suzanne et se tripota de nouveau la gorge.

« Quelque chose de coincé ? » Elle lui flanqua une claque de toutes ses forces dans le dos et il se retrouva à quatre pattes, respirant à grand-peine.

Elle le prit sous les aisselles, le remit debout, puis passa les bras autour de sa taille. Oh, bons dieux, comment procédait-on déjà ? Elle avait suivi des cours là-dessus ; alors, est-ce qu'il ne fallait pas fermer un poing, l'envelopper de l'autre main, et ensuite remonter et enfoncer comme ça ?…

L'homme toussa, quelque chose rebondit sur un arbre et atterrit dans la neige.

Elle s'agenouilla pour voir. C'était un petit haricot noir.

Un oiseau trilla sur une branche haute. Suzanne leva la tête. Un roitelet la salua de la tête et voltigea jusqu'à une autre branche.

Lorsqu'elle rabaissa les yeux, l'homme avait changé. Il portait désormais des vêtements, d'épaisses fourrures, des bottes et un capuchon également en fourrure. Il s'appuyait sur une lance à pointe de pierre et avait l'air beaucoup plus costaud.

Quelque chose se précipitait dans le bois, à peine visible en dehors de son ombre. Elle aperçut fugitivement un lièvre blanc avant qu'il file d'un bond dans un autre layon.

Elle se retourna vers l'homme. Ses fourrures avaient maintenant disparu et il paraissait plus vieux, même si ses yeux n'avaient pas changé. Il portait une épaisse robe blanche et ressemblait beaucoup à un prêtre.

Lorsqu'un oiseau lança un nouvel appel, elle ne détourna pas la tête. Et elle s'aperçut qu'elle s'était trompée en croyant que

l'homme changeait comme on tourne des pages. Toutes les images coexistaient en même temps, et beaucoup d'autres encore. Ce qu'on voyait dépendait de la façon dont on regardait.

Oui. C'est heureux que je ne manque pas de sang-froid et que j'aie l'habitude de ce genre de phénomène, se dit-elle. Sinon, j'aurais de quoi m'inquiéter…

Ils se trouvaient à présent à la lisière de la forêt.

Non loin de là, quatre formidables sangliers attendaient, debout dans un nuage de vapeur, devant un traîneau qu'on aurait dit constitué d'arbres grossièrement équarris. On distinguait comme des visages dans le bois noirci, peut-être taillés à la pierre, peut-être par la pluie et le vent.

Le père Porcher grimpa à bord du véhicule et s'y assit. Il avait pris du poids sur la fin du parcours, et il était désormais quasiment impossible de voir autre chose que l'homme imposant en robe rouge sur laquelle se formaient ici et là des cristaux de glace. Ce n'était que dans le scintillement sporadique du gel qu'on devinait des poils ou une défense.

Il se déplaça sur son siège puis se baissa pour pêcher une fausse barbe qu'il brandit d'un air interrogateur.

« PARDON, fit une voix derrière Suzanne. C'EST À MOI. »

Le père Porcher adressa un signe de tête à la Mort, comme un artisan à un confrère, puis un autre à Suzanne. Elle n'était pas sûre qu'il la remerciait – il s'agissait davantage d'un signe de reconnaissance, comme pour signifier que ce qui devait être accompli l'avait été effectivement.

Mais ce n'étaient pas des remerciements.

Puis il secoua les rênes, claqua des dents et le traîneau s'éloigna sur ses patins.

Ils le regardèrent s'en aller.

« Je me souviens avoir entendu dire, fit Suzanne d'un air distant, que l'idée du père Porcher en tenue rouge et blanc est assez récente.

— NON. ON S'EN EST SOUVENU. »

Le père Porcher n'était plus à présent qu'un point rouge de l'autre côté de la vallée.

« Bon, voilà qui règle la question au moins de cette tenue-là, dit Suzanne. J'aimerais seulement demander, par simple curiosité… Tu étais sûr que j'allais m'en sortir, hein ?

— J'ÉTAIS ASSEZ CONFIANT.

— Oh, tant mieux.

— JE VAIS TE RAMENER, proposa la Mort au bout d'un moment.

— Merci. Maintenant… dis-moi…

— QU'EST-CE QUI SE SERAIT PASSÉ SI TU NE L'AVAIS PAS SAUVÉ ?

— Oui ! Le soleil se serait levé tout de même, hein ?

— NON.

— Oh, allez. Tu ne vas pas me faire croire ça. C'est une nécessité astronomique.

— LE SOLEIL NE SE SERAIT PAS LEVÉ. »

Elle se tourna vers lui. « La nuit a été longue, grand-père ! Je suis fatiguée et j'ai besoin d'un bain ! Pas de sottises !

— LE SOLEIL NE SE SERAIT PAS LEVÉ.

— Ah bon ? Et qu'est-ce qui se serait passé ensuite, je te prie ?

— UNE BOULE DE GAZ ENFLAMMÉ AURAIT TOUT BONNEMENT ILLUMINÉ LE MONDE. »

Ils marchèrent un moment en silence.

« Ah, fit Suzanne d'une voix monocorde. Du boniment. Je t'aurais cru moins imaginatif que ça.

— JE N'AI PAS UN SOU D'IMAGINATION. CE SONT LES HOMMES QUI VIVENT DANS LE BONIMENT.

— D'accord. Je ne suis pas demeurée. Tu dis que les hommes ont besoin… d'imaginaire pour rendre la vie supportable.

— AH BON ? COMME UN GENRE DE PILULE ROSE ? NON. LES HOMMES ONT BESOIN D'IMAGINAIRE POUR ÊTRE HUMAINS. À LA CONJONCTION DE L'ANGE DÉCHU ET DU SINGE DEBOUT.

— Le père Porcher ? Les fées des dents ? Les petites…

— OUI. UNE MISE EN TRAIN. IL FAUT COMMENCER PAR APPRENDRE À CROIRE AUX PETITS MENSONGES.

— Et alors on peut croire aux gros ?

— OUI. LA JUSTICE. LA PITIÉ. LE DEVOIR. CES CHOSES-LÀ.

— Ça n'a rien à voir !

— TU CROIS ? ALORS PRENDS L'UNIVERS, RÉDUIS-LE EN POUDRE TRÈS FINE, PASSE CETTE POUDRE AU TAMIS LE PLUS SERRÉ ET ENSUITE MONTRE-MOI UN SEUL ATOME DE JUSTICE, UNE SEULE MOLÉCULE DE PITIÉ. ET POURTANT… » La Mort agita la main. « ET POURTANT LES HOMMES AGISSENT COMME S'IL EXISTAIT UN ORDRE IDÉAL DANS LE MONDE, COMME S'IL Y AVAIT DANS L'UNIVERS UN… UN ÉTALON DU BIEN À L'AUNE DUQUEL ON POURRAIT LE JUGER.

— Oui, mais ils sont obligés de croire ça, sinon à quoi bon…

— C'EST BIEN CE QUE JE DIS. » Elle essaya d'assembler ses idées.

« IL Y A QUELQUE PART DEUX GALAXIES QUI SONT EN COLLISION DEPUIS UN MILLION D'ANNÉES, dit la Mort à brûle-pourpoint. N'ESSAYE PAS DE ME DIRE, À MOI, QUE C'EST BIEN.

— Oui, mais personne ne s'en préoccupe », fit Suzanne. Un lit attendait quelque part…

« EXACT. DES ÉTOILES EXPLOSENT, DES MONDES SE PERCUTENT, IL N'EXISTE POUR AINSI DIRE AUCUNE RÉGION DE L'UNIVERS OÙ L'HOMME PUISSE VIVRE SANS FINIR GELÉ OU GRILLÉ, ET POURTANT IL TROUVE QU'UN… QU'UN LIT, C'EST UNE CHOSE NORMALE. VOILÀ UN TALENT DES PLUS ÉTONNANTS.

— Un talent ?

— OH, OUI. UNE FORME TRÈS PARTICULIÈRE DE BÊTISE. L'HOMME S'IMAGINE AVOIR TOUT L'UNIVERS DANS LA TÊTE.

— Tu nous prends pour des fous », dit Suzanne. Un bon lit bien chaud…

« NON. VOUS AVEZ BESOIN DE CROIRE EN DES CHOSES QUI NE SONT PAS VRAIES. AUTREMENT, COMMENT POURRAIENT-ELLES ÉVOLUER ? fit la mort en aidant la jeune femme à enfourcher bigadin.

— Ces montagnes, dit-elle tandis que le cheval s'élevait, ce sont de vraies montagnes ou des espèces d'ombres ?

— OUI. »

Suzanne sut qu'elle n'obtiendrait pas d'autre réponse. « Euh… j'ai perdu l'épée. Quelque part au pays de la fée des dents. » La Mort haussa les épaules. « JE PEUX M'EN FABRIQUER UNE AUTRE.

— Ah bon ?

— OH, OUI. ÇA ME DONNERA QUELQUE CHOSE À FAIRE. NE T'INQUIÈTE PAS. »

Le major de promo fredonnait joyeusement tout seul en faisant courir pour la deuxième fois un peigne dans sa barbe et l'aspergeait littéralement de ce qui était en réalité une préparation à base d'extrait de fouine pour repousser les démons et non, comme il le croyait, un parfum masculin irrésistible[24]. Puis il revint dans son bureau.

« Pardon pour le retard, mais… » commença-t-il.

Il n'y avait plus personne. Il entendit très loin quelqu'un se moucher sur fond du *glinglanglinglanglinglan* d'une magie décroissante.

La lumière dorait déjà le sommet de la tour de l'Art lorsque Bigadin arriva au petit trot et s'immobilisa dans l'espace près du balcon de la nursery. Suzanne descendit sur la neige fraîche et resta un instant hésitante. Quand quelqu'un a fait un détour pour vous reconduire chez vous, la courtoisie veut que vous l'invitiez à entrer. D'un autre côté…

[24] C'était effectivement un parfum masculin irrésistible. Mais seulement pour les fouines femelles.

« EST-CE QUE ÇA TE DIT DE PASSER À LA MAISON POUR LE DÎNER DU PORCHER ? » demanda la Mort. Il avait l'air d'espérer une réponse positive. « ALBERT ME FRIT UN DESSERT.

— Il frit les desserts ?

— ALBERT S'Y ENTEND EN FRITURE. ET JE CROIS QU'IL FAIT DES CONFITURES. IL N'A PAS ARRÊTÉ D'EN PARLER, IL FAUT AVOUER.

— Je… euh… On m'attend vraiment ici, dit Suzanne. Les Guêtre reçoivent beaucoup. Les relations d'affaires de monsieur. Toute la journée sera sans doute… Je vais devoir m'occuper plus ou moins des enfants…

— FAUT BIEN QUE QUELQU'UN LE FASSE.

— Euh… ça te dit de boire quelque chose avant de partir ? renonça Suzanne.

— UNE TASSE DE CHOCOLAT ME SEMBLE DE CIRCONSTANCE.

— D'accord. Il y a des petits gâteaux dans la boîte en fer sur la cheminée. » Suzanne se rendit avec soulagement dans la toute petite cuisine.

La Mort s'assit dans le fauteuil grinçant en osier, s'enfouit les pieds dans le tapis et regarda avec intérêt autour de lui. Il entendit des tasses s'entrechoquer, puis ce qui ressemblait à une brusque inspiration, et enfin plus rien.

La Mort prit un biscuit dans la boîte en fer. Deux souliers remplis attendaient devant la cheminée. Il les tâta avec une satisfaction toute professionnelle avant de se rasseoir pour contempler le papier peint de la nursery. Entre autres animaux, il s'ornait, semblait-il, de lapins en gilet. Il n'en fut pas surpris. La Mort apparaissait de temps en temps en personne même aux lapins, uniquement pour voir si tout fonctionnait bien. Il n'en avait jamais vu qui portaient des gilets. L'idée de les habiller ne lui serait jamais venue à l'esprit. Jamais, du moins, s'il avait ignoré de quelle façon l'homme représentait l'univers. Par bonheur pour les pauvres bêtes, on ne les avait pas affublées par-dessus le marché d'une montre en or ni d'un haut-de-forme.

L'homme aimait aussi les cochons dansants. Et les agneaux en chapeau. Pour ce qu'en savait la Mort, il ne fallait voir dans

ce rapprochement entre les humains, les cochons et les agneaux qu'un prélude aux côtelettes et aux saucisses. Quant à la raison qui les obligeait à se vêtir pour orner une tapisserie enfantine, ça restait un mystère. Bonjour, les petits, voilà ce que vous allez manger… S'il trouvait la clé de cette énigme, se disait-il, il en apprendrait beaucoup plus long sur l'être humain…

Son regard erra jusqu'à la porte. Le manteau et le chapeau de gouvernante de Suzanne y étaient accrochés. Un manteau gris. Tout comme le chapeau : gris, rond, respirant l'ennui. La Mort savait peu de choses du psychisme humain, mais il reconnaissait une couleur mimétique au premier coup d'œil.

L'ennui. Seuls les hommes avaient pu inventer ça. Quelle imagination !

La porte s'ouvrit.

À sa grande horreur, la Mort vit un petit enfant de sexe indéterminé sortir de la chambre, s'avancer tranquillement d'un pas ensommeillé et prendre les souliers devant la cheminée. Il avait parcouru la moitié du chemin du retour lorsqu'il remarqua qu'il n'était pas seul. Il s'arrêta et adressa un signe de tête au visiteur.

La Mort savait les jeunes enfants en mesure de le voir parce qu'ils n'avaient pas encore acquis la cécité sélective et pratique qui accompagne chez l'adulte la prise de conscience de sa propre mortalité. Il se sentit vaguement gêné.

« Suzanne, l'a un tisonnier, tu sais, fit l'enfant, comme désireux de rendre service.

— AH, BON. AH, BON. NON ? BON SANG DE BONSOIR.

— Ze… Je croyais que vous saviez tous ça, maintenant. La semaine dernière, elle a attrapé un trotte… un croque-mitaine par son nez. »

La Mort essaya de se représenter la scène. Il était sûr d'avoir mal compris la phrase, mais ça ne donnait rien de mieux quel que soit l'ordre dans lequel il en rangeait les termes.

« Je vais donner son soulier à Gauvain et puis je reviens regarder », annonça l'enfant. Il sortit à pas feutrés.

« EUH… SUZANNE ? » fit la Mort, appelant du renfort.

Suzanne revint de la cuisine, une bouilloire noire à la main.

Une silhouette la suivait. Dans la pénombre, la lame de l'épée qu'elle tenait brilla d'une lumière bleue. Son éclat se réfléchit sur un œil de verre.

« Tiens, tiens, fit tranquillement Leureduthé en découvrant la Mort. En voilà une surprise. Une réunion de famille ? »

L'épée allait et venait en bourdonnant.

« Je me demande, reprit Leureduthé, s'il est possible de tuer la Mort ? Cette épée doit être très spéciale et elle fonctionne sûrement ici… » Il porta un instant la main à sa bouche et laissa échapper un petit gloussement. « Et ça ne passerait peut-être pas pour un meurtre, évidemment. Peut-être pour un acte civique. Ce serait, comme on dit, le gros coup. Levez-vous, monsieur. Vous connaissez peut-être votre degré de vulnérabilité mais, moi, je suis bien certain que Suzanne, ici, n'en réchapperait pas, alors j'aimerais autant que vous évitiez tout attrape-couillon de dernière minute.

— C'EST MOI, L'ATTRAPE-COUILLON DE DERNIÈRE MINUTE », dit la Mort en se levant.

Leureduthé décrivit prudemment un cercle ; la pointe de l'épée traçait de petites courbes dans l'espace.

Dans la chambre voisine, quelqu'un essaya de souffler tout bas dans un sifflet.

Suzanne lança un coup d'œil à son grand-père.

« Je ne me souviens pas qu'ils aient demandé un jouet qui fait du bruit, dit-elle.

— OH, IL FAUT BIEN QUELQUE CHOSE DANS LA CHAUSSURE QUI EN FAIT, répondit la Mort. SINON QUEL INTÉRÊT QU'IL SOIT QUATRE HEURES ET DEMIE DU MATIN ?

— Il y a des enfants ? fit Leureduthé. Oh oui, évidemment. Appelez-les.

— Sûrement pas !

— Ce sera instructif, dit l'Assassin. Éducatif. Et quand on se bat contre la Mort, on est forcément le gentil. »

Il pointa l'épée sur Suzanne.

« Je vous ai dit de les appeler. »

Suzanne adressa un regard plein d'espoir à son grand-père. Il hocha la tête. L'espace d'un instant, elle crut voir la lueur dans

une orbite s'éteindre et se rallumer, l'équivalent pour la Mort d'un clin d'œil. *Il a un plan. Il peut arrêter le temps. Il peut tout faire. Il a un plan.*

« Gauvain ? Twyla ? »

Les bruits assourdis cessèrent dans la chambre voisine. On entendit des pas feutrés, puis deux visages solennels apparurent à la porte.

« Ah, entrez, entrez donc, petites têtes blondes », dit Leureduthé d'un ton chaleureux.

Gauvain lui jeta un regard dur.

Une autre erreur, songea Suzanne. S'il les avait traités de petits saligauds, il les aurait mis aussi sec dans sa poche. Mais ils savent quand on se fiche d'eux.

« J'ai attrapé ce croque-mitaine, dit Leureduthé. Qu'est-ce qu'on va faire de lui, hein ? »

Les deux visages se tournèrent vers la Mort. Twyla se colla le pouce dans la bouche.

« C'est qu'un squelette », critiqua Gauvain.

Suzanne ouvrit la bouche, et l'épée pivota dans sa direction. Elle la referma.

« Oui, un horrible squelette méchant, effrayant, reprit Leureduthé. Ça fiche la trouille, hein ? »

Avec un petit *plop,* Twyla se retira le pouce de la bouche.

« Il manze un gâteau, dit-elle.

— *Mange »,* rectifia machinalement Suzanne. Elle se mit à balancer la bouilloire d'un air distrait.

« Un affreux bonhomme décharné en robe noire ! » insista Leureduthé, conscient que la situation n'évoluait pas dans le bon sens. Il se retourna brusquement face à Suzanne. « Vous tripotez cette bouilloire, dit-il. J'imagine donc que vous mijotez un coup d'éclat. Posez-la, je vous prie. Lentement. »

Suzanne s'agenouilla lentement et posa la bouilloire dans la cheminée.

« Huh, ça fiche pas beaucoup la trouille, c'est que des os, fit Gauvain d'un air dédaigneux. Et puis Guillaume le valet d'écurie m'a promis un vrai crâne de cheval. Et puis je vais m'en faire un chapeau comme le général Tacticus quand il voulait ficher la

frousse aux gens. Et puis il bouge pas. Il fait même pas *hou-hou*. Et puis c'est toi qui fiches la trouille. Ton œil est bizarre.

— Ah oui ? Alors on va voir à quel point je fiche la trouille », dit Leureduthé. Un feu bleuté crépita le long de l'épée lorsqu'il la leva.

Suzanne referma la main sur le tisonnier.

L'assassin la vit qui commençait à pivoter. Il passa derrière la Mort, l'épée brandie…

Suzanne leva le bras et jeta le tisonnier. Le projectile fendit l'air dans un bruit de déchirement suivi d'une traînée d'étincelles.

Il percuta la robe de la Mort et disparut.

La Mort donna l'impression de ciller.

Leureduthé sourit à Suzanne.

Il se tourna et contempla d'un air songeur l'épée dans sa main.

L'arme s'échappa de ses doigts.

La Mort se retourna et la rattrapa au vol par la poignée, transformant sa chute en courbe ascendante.

Leureduthé baissa les yeux sur le tisonnier dans sa poitrine tandis qu'il s'affaissait.

« Oh, non, fit-il. Il n'a pas pu vous passer au travers. Trop de côtes et de machins ! »

Avec un autre *plop,* Twyla se décolla le pouce de la bouche. « Ça tue que les monstres, dit-elle.

— Arrête le temps tout de suite », ordonna Suzanne.

La Mort claqua des doigts. La pièce baigna dans le pourpre grisâtre du temps en suspens. La pendule interrompit son tic-tac.

« Tu m'as fait un clin d'œil ! J'ai cru que tu avais un plan !

— J'EN AVAIS UN. OH, OUI. MON PLAN, C'ÉTAIT DE VOIR CE QUE TU ALLAIS FAIRE.

— C'est tout ?

— TU NE MANQUES PAS DE RESSOURCES. ET TU AS BIEN SÛR FAIT DES ÉTUDES.

— Quoi ?

— MAIS J'AI AJOUTÉ LES ÉTINCELLES ET LE BRUIT. JE ME SUIS DIT QUE C'ÉTAIT DE CIRCONSTANCE.

— Et si je n'avais rien fait ?

— SANS DOUTE QUE J'AURAIS TROUVÉ QUELQUE CHOSE. À LA DERNIÈRE MINUTE.

— Mais c'était la dernière minute !

— ON A TOUJOURS LE TEMPS POUR UNE DERNIÈRE MINUTE.

— Les enfants ont dû assister à ça !

— EDUCATIF. LE MONDE LES METTRA EN PRÉSENCE DE MONSTRES TOUJOURS ASSEZ TÔT. QU'ILS SE SOUVIENNENT QU'IL Y A TOUJOURS LE TISONNIER.

— Mais ils ont vu qu'il était humain…

— JE CROIS QU'ILS ONT PARFAITEMENT COMPRIS CE QU'IL ÉTAIT. »

La Mort poussa du pied Leureduthé étendu par terre.

« ARRÊTEZ DE FAIRE LE MORT, MONSIEUR LE-RE-DOU-TÉ. »

Le fantôme de l'Assassin se releva d'un bond comme un diable de sa boîte, un sourire vaguement affolé aux lèvres.

« Vous avez réussi !

— ÉVIDEMMENT. »

Leureduthé commença de s'estomper.

« JE VAIS EMPORTER LE CORPS, dit la Mort. POUR COUPER AUX QUESTIONS GÊNANTES.

— Dans quel but est-ce qu'il a fait tout ça ? demanda Suzanne. Je veux dire… pourquoi ? L'argent ? Le pouvoir ?

— CERTAINS SONT PRÊTS À FAIRE N'IMPORTE QUOI UNIQUEMENT POUR L'ATTRAIT QUE ÇA EXERCE SUR EUX, répondit la Mort. OU POUR LA GLOIRE. OU PARCE QU'ILS NE DEVRAIENT PAS LE FAIRE. »

La Mort saisit le cadavre et se le jeta sur l'épaule. Il entendit quelque chose rebondir dans la cheminée. Il se retourna et hésita.

« EUH… TU SAVAIS, TOUT DE MÊME, QUE LE TISONNIER ME PASSERAIT AU TRAVERS ? »

Suzanne s'aperçut qu'il tremblait.

« Évidemment. Dans cette pièce, il est très puissant.

— TU N'AS PAS EU LE MOINDRE DOUTE ? »

Suzanne hésita à son tour, puis sourit.

« J'étais assez confiante, dit-elle.

— AH. » Son grand-père la regarda fixement un instant, et elle crut deviner une toute petite lueur d'incertitude. « ÉVIDEMMENT. ÉVIDEMMENT. DIS-MOI, EST-CE QUE TU COMPTES REPRENDRE L'ENSEIGNEMENT SUR UNE PLUS GRANDE ÉCHELLE ?

— Je n'ai encore rien prévu. »

La Mort se tourna vers le balcon puis parut se rappeler un autre détail. Il fouilla dans sa robe. « J'AI FAIT ÇA POUR TOI. »

Elle tendit la main et prit un carré de carton mouillé. De l'eau dégouttait d'en dessous. Quelque part au milieu, on y avait, semblait-il, collé quelques plumes marron.

« Merci. Euh… qu'est-ce que c'est ?

— D'APRÈS ALBERT, IL DEVRAIT Y AVOIR DE LA NEIGE DESSUS, MAIS ON DIRAIT QU'ELLE A FONDU, répondit la Mort. C'EST, BIEN SÛR, UNE CARTE DU PORCHER.

— Oh…

— IL AURAIT DÛ Y AVOIR AUSSI UN ROUGE-GORGE, MAIS J'AI EU UN MAL FOU À LE FAIRE TENIR EN PLACE.

— Ah…

— IL N'ÉTAIT PAS DU TOUT COOPÉRATIF.

— Vraiment… ?

— IL RECHIGNAIT À PARTICIPER À LA FÊTE DU PORCHER, ON AURAIT DIT.

— Oh. Euh… Bien. Grand-père ?

— OUI ?

— Pourquoi ? Enfin, pourquoi tu as fait tout ça ? »

Il resta un moment sans bouger, comme s'il essayait des phrases dans sa tête.

« JE CROIS QUE Ç'A UN RAPPORT AVEC LES MOISSONS, RÉPONDIT-IL. OUI. C'EST ÇA. ET PARCE QUE LES HOMMES SONT TELLEMENT INTÉRESSANTS QU'ILS ONT INVENTÉ L'ENNUI. TOUT À FAIT ÉTONNANT.

— Oh.

— BON, ALORS… JOYEUX PORCHER.

— Oui. Joyeux Porcher. »

La Mort marqua encore un temps à la fenêtre.

« ET BONNE NUIT, LES PETITS… DE PARTOUT. »

Le corbeau descendit en voltigeant sur une bûche couverte de neige. Sa gorge rouge prothétique déchirée voletait, inutile, derrière lui. « Crois-tu qu'on m'aurait ramené chez moi ? marmonna-t-il. T'as vu ça, dis ? De la neige et des étendues glacées partout. J'suis incapable de voler plus loin. J'pourrais crever de faim ici, tu sais ? Hah ! Les gens parlent à tout bout d'champ de recyclage, mais quand on essaye un peu d'écologie pratique, ils… veulent… rien… savoir. Hah ! J'parie qu'un rouge-gorge, lui, on le ramènerait. Oh, ça oui.

— COUIII », compatit la Mort aux Rats qui renifla.

Le corbeau regarda la petite silhouette encapuchonnée gratter la neige.

« Alors j'vais crever gelé ici, hein ? dit-il d'un ton sinistre. Une boule de plumes pathétique, mes p'tites pattes recroquevillées de froid. Si encore j'pouvais donner lieu à un bon repas pour un affamé… Et laisse-moi te dire que c'est un déshonneur de mourir maigre pour mon esp… »

Il prit conscience que sous la neige apparaissait une blancheur moins immaculée. Le grattage du rat finit par mettre au jour ce qui avait dû être une oreille.

Le corbeau écarquilla les yeux. « C'est un mouton ! » dit-il.

La Mort aux Rats hocha la tête.

« Un mouton entier[25] !

— COUIII.

— Oh, génial ! fit le corbeau qui s'avança à petits bonds en roulant des yeux. Hé, il est à peine froid ! »

La Mort aux Rats lui tapota joyeusement une aile.

« COUI-II. II-COUI…

---

[25] Qui était mort durant son sommeil. De mort naturelle. À un grand âge. Au terme d'une vie longue et heureuse, dans la mesure où un mouton peut être heureux. Et qui serait certainement ravi de savoir que son décès pouvait dépanner quelqu'un…

— Ben, merci. Pareil pour toi… »

Loin, très loin, et il y a longtemps, très longtemps, la porte d'une boutique s'ouvrit. Le petit fabriquant de jouets, l'air affairé, sortit sur les chapeaux de roue de l'atelier à l'arrière, puis freina à fond avant de se mettre – faisant ainsi preuve d'un à-propos étonnant – au point mort.

« VOUS AVEZ UN GRAND CHEVAL DE BOIS À BASCULE EN VITRINE, fit le nouveau client.

— Ah, oui, oui, oui. » Le commerçant tripotait nerveusement ses lunettes à monture rectangulaire. Il n'avait pas entendu la sonnette, ce qui l'inquiétait. « Mais il est juste en exposition, je le crains, il s'agit d'une commande spéciale pour le seigneur…

— NON. JE L'ACHÈTE.

— Impossible, parce que… voyez-vous…

— VOUS AVEZ D'AUTRES JOUETS ?

— Oui, c'est vrai, mais…

— ALORS JE PRENDS LE CHEVAL. COMBIEN CE SEIGNEUR VOUS AURAIT-IL PAYÉ ?

— Euh, on s'était fixés sur douze piastres mais…

— JE VOUS EN DONNE CINQUANTE », dit le client.

Le petit commerçant cala à mi-protestation avant de redémarrer à mi-cupidité. Il y avait effectivement d'autres jouets, réfléchit-il aussitôt. Et ce client, se dit-il avec beaucoup de prescience, était du genre qui n'acceptait pas « non » pour une réponse et s'embêtait même rarement à poser la question. Le seigneur Selachii serait furieux, mais il n'était pas là. L'étranger, si. Formidablement là. « Euh… ben, dans ces circonstances… euh… faut-il que je vous l'emballe ?

— NON. JE L'EMPORTE TEL QUEL. MERCI. JE VAIS SORTIR PAR L'ARRIÈRE, SI ÇA NE VOUS FAIT RIEN.

— Euh… comment vous êtes entré ? fit le boutiquier en retirant le cheval de la vitrine.

— À TRAVERS LE MUR. BEAUCOUP PLUS COMMODE QUE LES CHEMINÉES, VOUS NE TROUVEZ PAS ? »

L'apparition lâcha un petit sac sonnant et trébuchant sur le comptoir et souleva sans peine le cheval. Le marchand manquait d'estomac pour le retenir plus longtemps. D'ailleurs, son dîner de la veille menaçait aussi de le quitter.

La silhouette examina les autres étagères. « VOUS FAITES DE BONS JOUETS.

— Euh… merci.

— À PROPOS, fit le client au moment de partir, IL Y A UN GAMIN DEHORS QUI A LE NEZ COLLÉ PAR LE GEL À LA VITRINE. UN PEU D'EAU CHAUDE DEVRAIT RÉGLER LA QUESTION. »

La Mort sortit, rejoignit Bigadin qui attendait dans la neige et arrima le cheval de bois derrière la selle.

« ALBERT SERA DRÔLEMENT CONTENT. J'AI HÂTE DE VOIR LA TÊTE QU'IL VA FAIRE. HO. HO. HO. »

Alors que la lumière du Porcher glissait le long des tours de l'Université de l'Invisible, le bibliothécaire se faufila dans la Grande Salle, les doigts de pied serrés sur des partitions de musique.

Alors que la lumière du Porcher illuminait les tours de l'Université de l'Invisible, l'archichancelier s'assit avec un soupir dans son bureau et ôta ses chaussures.

La nuit avait été sacrément longue, pas de doute. Et riche en bizarreries. La première fois qu'il voyait le major de promo éclater en sanglots, déjà.

Ridculle jeta un coup d'œil à la porte de la nouvelle salle de bains. Enfin, il avait réglé les difficultés initiales, et une bonne douche chaude allait le remettre sur pied. Ensuite il pourrait se rendre tout propre au récital d'orgue.

Il ôta son chapeau, et quelqu'un en tomba avec un tintement. Un petit gnome roula par terre.

« Oh, encore un. J'croyais qu'on s'était débarrassés de vous, les gars, dit Ridculle. Et t'es quoi, toi ? »

Le gnome lui jeta un regard inquiet. « Euh… vous savez qu'à chaque nouvelle apparition magique vous avez entendu un son… euh… de clochettes ? » fit-il. Il avait l'air d'avouer une faute qu'il savait passible d'une claque.

« Oui ? »

Le gnome leva quelques petites clochettes et les agita nerveusement. Il en tira des *glinglanglinglanglinglan* plutôt tristounets.

« Pas mal, hein ? C'était moi. Je suis la fée Glinglanglinglanglinglan.

— Tire-toi.

— Je réalise aussi des effets de poussière scintillante de fée qui font également ting, si vous voulez…

— Casse-toi !

— Et que diriez-vous des *Cloches de Saint-Ongulent ?* proposa le gnome au désespoir. Tout à fait de circonstance. Très joli. Pourquoi ne pas chanter avec moi ? Ça fait : « Une cloche *clong* sonne *clang,* sonne… » »

Ridculle marqua un coup au but avec le canard en caoutchouc, et le gnome s'enfuit par le trop-plein de la baignoire. Des échos de jurons et de tintements spontanés de clochettes s'éloignèrent dans les tuyaux.

La paix revenue, l'archichancelier ôta sa robe.

De l'air s'échappait en sifflant aux rivets des réservoirs de l'orgue lorsque le bibliothécaire eut fini de pomper. Satisfait, il se hissa sur le siège à coups de phalanges et consacra un instant à embrasser d'un regard enchanté les claviers devant lui.

La conception de la musique de Bougre-de-Sagouin Jeanson ne changeait pas de ses conceptions dans tous les champs d'activité touchés par son génie, de la même façon qu'un champs de patates est touché par une gelée tardive. Il faut de la puissance, avait-il dit. De l'amplitude. Du global.

Ainsi le grand orgue de l'Université de l'Invisible était-il le seul au monde sur lequel on pouvait jouer toute une symphonie écrite pour orage et crapauds écrabouillés.

L'eau chaude cascada de la charlotte pointue de Mustrum Ridculle.

Monsieur Jeanson avait, sûrement involontairement, conçu une salle de bains parfaite – du moins, parfaite pour y chanter. Les échos et les résonances des tuyauteries effaçaient toutes les petites imperfections vocales et dotaient même le chanteur le plus étique d'une voix grave et chaude de stentor.

Aussi Ridculle chantait-il.

« … rossignolet du lalalala rossignolet machinchose apprends-moi ton lalalala apprends-moi à parler j'crois bien, et dis-moi… »

Les tuyaux d'orgue bourdonnaient d'énergie contenue. Le bibliothécaire fit craquer ses phalanges. Ce qui prit un certain temps. Puis il tira la manette qui libérait la pression.

Le bourdonnement se mua en battement insistant.

Tout doucement, il embraya.

Ridculle s'arrêta de chanter en entendant les échos de l'orgue à travers le mur.

De la musique de bain, hein ? se dit-il. Exactement ce qu'il fallait.

Dommage tout de même que toutes les installations sanitaires l'assourdissent.

C'est alors qu'il avisa un petit levier marqué « Tuyaux musicaux ».

Ridculle, homme à ne jamais se demander ce qu'un commutateur déclenchait quand il était si simple et si rapide de l'apprendre en l'actionnant, l'actionna donc. Mais, au lieu de la musique qu'il escomptait, il fut bêtement remercié par plusieurs grands panneaux qui coulissèrent sans bruit pour laisser apparaître une succession de rangées de tuyères en laiton.

Le bibliothécaire, maintenant ailleurs, rêvait sur les ailes de la musique. Ses mains et ses pieds dansaient sur les claviers, progressaient vers le crescendo qui clôturait le premier mouvement de la Suite catastrophique de Bubbla.

Un pied donna un coup au levier « postcombustion » et l'autre fit tourner la manette du cylindre de protoxyde d'azote.

Ridculle tapota les tuyères.

Rien ne se produisit. Il observa une fois de plus les manettes et s'aperçut qu'il n'avait pas encore actionné le petit levier de laiton marqué « enclenchement de l'orgue ».

Il répara son oubli. Mais il n'obtint pas de torrents de musique agréable pour accompagner ses ablutions. Il n'entendit qu'un choc sourd et un gargouillis au loin, de plus en plus sonore.

Il renonça et se remit à se savonner la poitrine.

« … toucher à vos pommes, là-bas dans vos… huh ? Qu'est-ce… ? »

Plus tard le même jour, il fit à nouveau condamner la salle de bains et apposer un avertissement à la porte qui disait :

À n'utiliser en aucun cas. C'est IMPORTANT.

Cependant, lorsque Modo condamna la porte, il n'enfonça pas les clous à fond mais laissa les têtes dépasser très légèrement afin que ses tenailles puissent les saisir plus tard, quand on lui demanderait de les enlever. Il ne présumait ni ne se plaignait jamais de rien, il avait seulement une bonne connaissance du mode de fonctionnement cérébral des mages.

On ne retrouva jamais le savon.

Cogite et ses camarades étudiants observaient attentivement Sort.

« Il ne peut pas s'arrêter comme ça, quoi, fit Adrien "Grand-Couillon de Fêlé" Tournabside.

— Les fourmis ne bougent pas, c'est tout », dit Cogite. Il soupira. « D'accord, redonne-lui ce fichu machin. »

Adrien replaça soigneusement le petit nounours en peluche au-dessus du clavier de Sort. Des bidules se mirent aussitôt à ronronner. Les fourmis reprirent leur trot. La souris couina.

Ils répétèrent l'opération trois fois.

Cogite lut encore l'unique phrase qu'avait écrite Sort.

+++ C'est à Moi ! Ouiiiin ! +++

« Je ne crois pas, dit-il d'un air morne, avoir envie de dire à l'archichancelier que cette machine s'arrête de marcher si on lui enlève son nounours en peluche. Je ne crois pas avoir envie de vivre dans un monde pareil.

— Euh… fit Grand-Couillon de Fêlé, tu pourrais toujours, tu sais, dire qu'il a besoin de fonctionner avec adjonction du NEP… ?

— Tu trouves ça mieux ? » fit Cogite à contrecœur. Si encore c'était une représentation vraiment réaliste d'un ours.

« Tu veux dire : mieux que "nounours en peluche" ? »

Cogite hocha la tête. « C'est mieux », reconnut-il.

De tous les cadeaux que lui avait apportés le père Porcher, avait dit Gauvain à Suzanne, son préféré, c'était la bille.

Elle avait demandé : Quelle bille ?

Et il avait répondu : La bille de verre que j'ai trouvée dans la cheminée. Elle gagne à tous les coups. On dirait qu'elle roule autrement que les autres.

Les mendiants en balade suivaient un itinéraire fantasque, voire à rebrousse-chemin, dans les rues de la ville tandis que la nouvelle neige du matin commençait à tomber.

De temps en temps, l'un d'eux rotait béatement. Ils portaient tous des chapeaux en papier, en dehors de Ron l'Infect qui avait boulotté le sien.

Une boîte en fer-blanc passait de main en main. Elle contenait un mélange de bons vins et spiritueux et quelque chose d'un bidon qu'Arnold le Crabe avait volé derrière une usine de peinture dans la rue Phèdre.

« L'oie était bonne, fit le Canard en se curant les dents.

— Ça m'a étonné que t'en bouffes, toi qu'as un canard sur l'crâne, fit Henri Cercueil en se curant le nez.

— Quel canard ? fit le Canard.

— C'était quoi, le machin gras ? demanda Arnold le Crabe.

— Ça, mon cher, c'était du foie gras. Importé de Genua, je parie. Et fameux, en plus.

— Ça fait péter, non ?

— Ah, le monde de la grande cuisine », fit joyeusement le Canard.

Ils arrivèrent par à-coups à la porte de derrière de leur restaurant préféré. Le Canard la contempla d'un air rêveur, les yeux embués par les souvenirs.

« Je dînais ici presque tous les soirs, dit-il.

— Pourquoi t'as arrêté ? demanda Henri Cercueil.

— Je… je me demande. C'est… un peu flou, j'en ai peur. Ça remonte au temps où… j'étais quelqu'un d'autre, je pense. Mais quand même, fit-il en tapotant la tête d'Arnold, comme on dit, "Mieux vaut une portion de chaussure avec l'amitié qu'un bœuf gras avec la haine". Passe devant, s'il te plaît, Ron. »

Ils postèrent Ron l'Infect devant la porte de derrière puis frappèrent au battant. Lorsqu'un serveur l'ouvrit, Ron l'Infect lui fit un grand sourire mettant en valeur ce qui restait de ses dents et sa célèbre mauvaise haleine qui, elle, était présente au grand complet.

« Aiguille des millénaires et crevette ! dit-il en portant la main à son front en guise de salut.

— "Tous mes vœux" », traduisit le Canard.

L'homme voulut refermer la porte, mais Arnold le Crabe, qui s'y attendait, avait coincé sa chaussure dans l'entrebâillement[26].

« Nous avons pensé que ça vous ferait peut-être plaisir qu'on vienne à l'heure du déjeuner interpréter des chants joyeux du Porcher à plusieurs voix pour vos clients », dit le Canard. À côté de lui, Henri Cercueil entama une de ses quintes de toux dont même le son évoquait déjà la couleur verdâtre. « À titre gracieux, bien entendu.

— C'est le jour du Porcher », ajouta Arnold.

Les mendiants, quoique trop peu recommandables même pour être membres de la Guilde des Mendiants, vivaient plutôt bien selon leurs critères médiocres. Cela grâce, le plus souvent, à la mise en pratique consciencieuse du principe de certitude. On leur donnait tout ce qu'ils voulaient si on avait la certitude qu'ils allaient ficher le camp.

Quelques instants plus tard, ils s'en repartaient tranquillement en poussant un Arnold aux anges qu'entouraient des paquets emballés à la va-vite.

« Les gens sont parfois très gentils, dit le Canard.

— Aiguille des millénaires et crevette. »

Arnold entreprit d'examiner les dons généreux tandis que ses compagnons manœuvraient son chariot au milieu de la gadoue et des congères. « Ç'a un goût… que j'connais, j'crois bien, dit-il.

— Un goût de quoi ?

— De boue et de vieilles grolles.

— Bon d'là ! C'est d'la bouffe raffinée, ça.

— Ouais, ouais… » Arnold mâcha un moment. « Tu crois pas qu'on est devenus raffinés, tout d'un coup ?

— Chaispas. T'es raffiné, Ron ?

— Faichier.

— Ouais. Raffiné, j'trouve. »

---

[26] Arnold n'avait pas de jambes mais, comme une chaussure pouvait rendre bien des services dans les rues, Henri Cercueil lui en avait attaché une au bout d'un grand bâton. Elle était devenue redoutable dans ses mains, et les apaches suffisamment aux abois pour tenter de voler les mendiants se voyaient recevoir sur le crâne des coups de pied d'un type haut comme trois crêpes à genoux.

La neige commençait à se déposer sur le fleuve Ankh. « Enfin… bonne année, Arnold.

— Bonne année, le Canard. Pareil pour ton canard.

— Quel canard ?

— Bonne année, Henri.

— Bonne année, Ron.

— Fonchier !

— Et que dieu nous bénisse, tous tant que nous sommes », fit Arnold le Crabe.

Le rideau de neige les dissimula aux regards. « Quel dieu ?

— Chaispas. T'en as un à proposer ?

— Le Canard ?

— Oui, Henri ?

— Tu sais, le bœuf gras dont t'as parlé ?

— Oui, Henri ?

— Comment ça s'fait qu'il soit gras ? Passe son temps à bouffer ou quoi ?

— Ah… c'est une métaphore, Henri.

— Pas un bœuf ?

— Pas exactement. Ce que je voulais dire… »

Puis il ne resta plus que la neige.

Au bout d'un moment, elle se mit à fondre au soleil.

AINSI PREND FIN
« LE PÈRE PORCHER »,
VINGTIÈME LIVRE DES
ANNALES DU DISQUE-MONDE